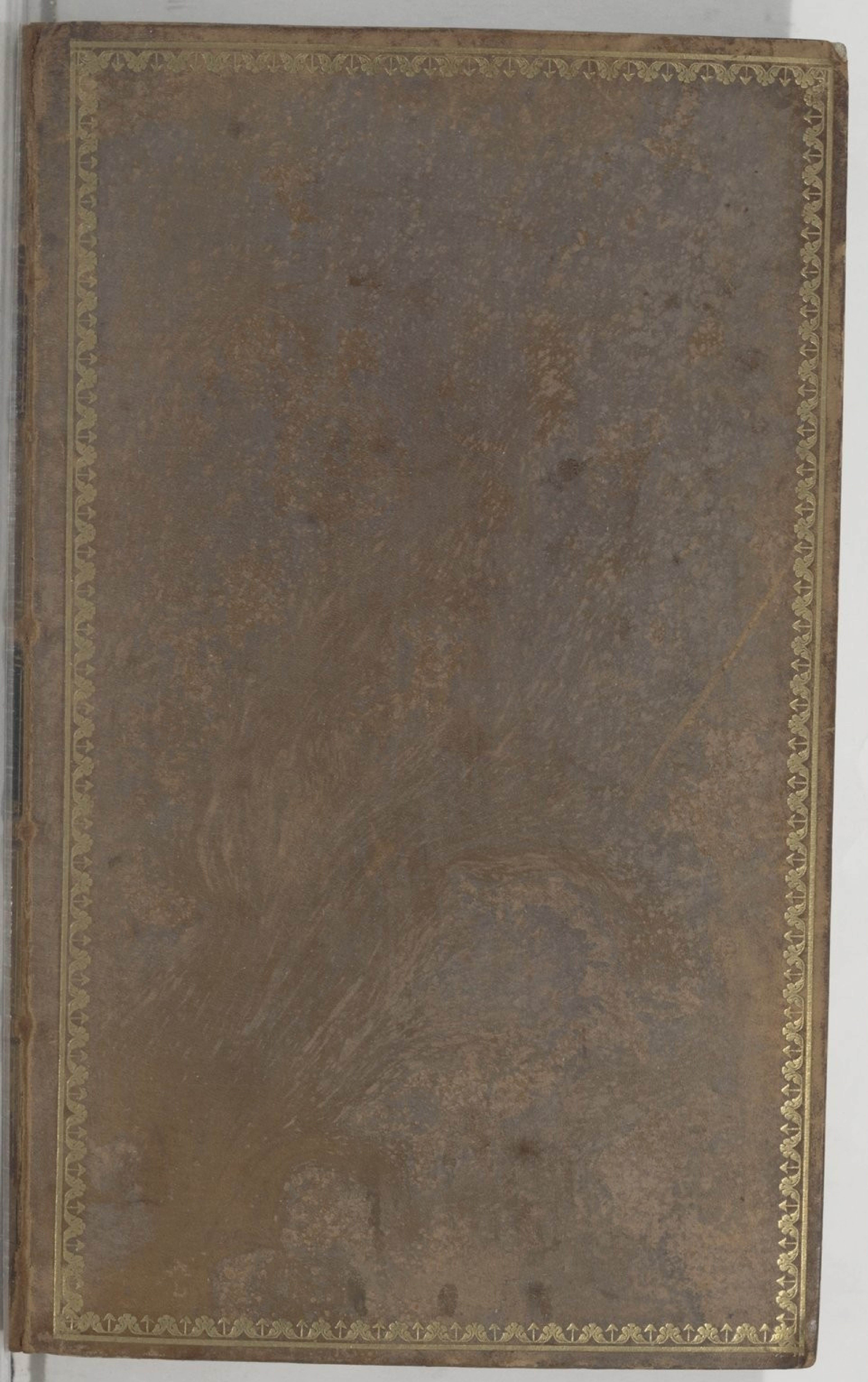
Histoire des guerres civiles des espagnols dans les Indes







0

HISTOIRE

DÉS

GUERRES CIVILES

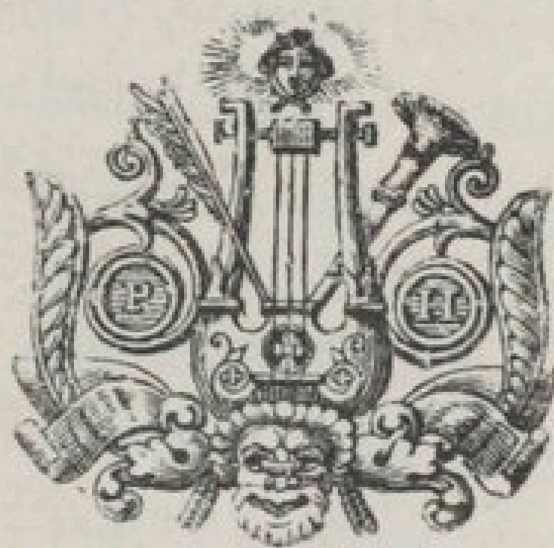
DES ESPAGNOLS

DANS LES INDES.

HISTOIRE
DES
GUERRES CIVILES
DES ESPAGNOLS
DANS LES INDES,
PAR GARCILLASSO DE LA VEGA.

TOME TROISIÈME.





PARIS,
IMPRIMÉ AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT
POUR PROCURER DU TRAVAIL AUX OUVRIERS TYPOGRAPHES.



AOUT 1830.

HISTOIRE

DES

GUERRES CIVILES DES ESPAGNOLS

DANS LES INDES.

LIVRE PREMIER.

—

Élection du président et licencié Pédro de la Gasca pour la réduction du Pérou, et pouvoir qui lui fut donné. — Son arrivée en terre ferme. — Perte qu'il fit de son armée navale par la trahison de ses capitaines. — Navigation de Gasca au Pérou. — Mort d'Alonse de Toro. — Délivrance de Diégo Centeno et prise qu'il fit de Cusco. — Voyage de Laurens d'Aldana dans la ville des rois.— Disgrâce de Pizarre abandonné des siens. — Sa retraite dans Arequepa où Diégo Centeno le poursuit. — Sanglante bataille de Huarina. — Victoire de Pizarre, après laquelle il prend la route de Cusco. — Bon succès de Gasca, et bataille de Sacsahuana où il demeure victorieux. — Mort de Gonzale Pizarre et celle de ses capitaines.

—

CHAPITRE PREMIER.

Pédro de la Gasca élu par l'empereur pour pacifier les troubles du Pérou.

Pendant que les choses dont nous avons parlé dans notre première partie, se passoient ainsi

dans le royaume du Pérou, Diégo Alvarez Cueto et François Maldonat, l'un ambassadeur de Gonzale Pizarre, et l'autre du vice-roi Blasco Nugnez Vela, arrivèrent en Espagne. Ils allèrent d'abord à Valladolid où étoit la cour, et où le prince dom Philippe gouvernoit en l'absence de l'empereur son père, qui étoit en Allemagne. Ces ambassadeurs informèrent le mieux qu'ils purent son altesse et le conseil royal des Indes, de ce qui s'étoit passé dans le Pérou, jusqu'à leur sortie de ce pays-là, où la mort du vice-roi n'étoit pas encore arrivée. Les révoltes et les troubles de cet empire mirent fort en peine ceux qui en apprirent les nouvelles; et pour y remédier, le prince fit assembler les principaux et les plus expérimentés de sa cour, qui furent le cardinal dom Jean Tavera, archevêque de Tolède, le cardinal dom F. Garcia de Loaisa, archevêque de Séville, dom François de Baldez, président au conseil royal, et évêque de Ciguoença, le duc d'Albe, le comte d'Ozorno, le grand commandeur de Léon, François de los Cobos, le grand commandeur de Castille, dom Jean de Cuniga, le licencié Ramirez, évêque de Cuença et président de l'audience royale de Valladolid; les auditeurs du conseil royal des Indes, et plusieurs autres grands seigneurs, qui avoient beaucoup d'autorité dans le pays. Ils furent tous surpris d'apprendre que les ordonnances et les lois que l'on croyoit avoir été faites pour le bien des In-

diens et des Espagnols du Pérou, avoient produit un effet si opposé, que même l'empereur couroit risque de perdre ce grand empire. Pour empêcher donc que cela n'arrivât pas, ils tinrent conseil plusieurs fois, afin d'aviser entr'eux aux remèdes qu'on pourroit mettre à ce mal, et détourner la perte de ces nouvelles terres, qu'ils appréhendoient par-dessus toute autre chose.

On assembla plusieurs fois le conseil pour délibérer sur cette affaire; les sentiments furent différents, et les opinions partagées : les uns étoient d'avis d'y employer la force des armes, en y envoyant des troupes commandées par des capitaines expérimentés dans cet art. Mais ils changeoient de sentiment quand ils venoient à considérer le long trajet, et le grand équipage de gens, de chevaux, d'armes, de munitions de guerre, et de provisions de bouche, qu'il falloit nécessairement faire pour venir à bout d'une si haute entreprise; les autres moins aguerris, et plus modérés, disoient que, puisque la source du mal venoit de la rigueur des lois et de la mauvaise humeur du vice-roi, on le devoit guérir par des remèdes contraires, en faisant pour cette fin de nouvelles lois qui annulassent les autres, et pour l'établissement desquelles on députât un homme qui fût affable, prudent, expérimenté, de bon conseil, pénétrant, rusé et capable, en un mot, des plus grandes négociations de paix et de guerre. En ayant donc proposé plusieurs

ils n'en trouvèrent point de plus propre que le licencié Pédro de la Gasca, ecclésiastique de profession, et du conseil de l'inquisition générale, qui avoit toutes les qualités que nous avons dites : ainsi ils l'élurent d'un commun accord, et en écrivirent aussitôt à l'empereur, afin qu'il lui plût de confirmer cette élection. Charles V en ayant reçu les lettres, donna sur ce sujet les ordres qui sont rapportés par François Lopez de Gomare (chap. 175) que je copierai sur cela, parce qu'il a écrit plus succinctement que les autres auteurs qui n'en disent pas pourtant davantage que lui. Voici ce qu'il dit :

« L'empereur ayant appris les révoltes du Pérou, causées par les nouvelles ordonnances, et l'emprisonnement du vice-roi Blasco Nugnez, trouva d'abord étrange le procédé des auditeurs, qui avoient eu la témérité de le faire prendre, et ne blâma pas moins l'action de Gonzale Pizarre; mais il se remit un peu l'esprit quand il vit qu'on avoit appelé par devers lui de ces ordonnances, et que par les lettres de François Maldonat, (car Texada étoit mort sur la mer) il paroissoit que la faute venoit du vice-roi, qui avoit fait exécuter trop rigoureusement ces nouvelles lois, sans vouloir admettre aucune requête, ni même donner audience à personne. Ce qui servit encore à calmer ce premier mouvement, ce fut parce qu'il avoit lui-même voulu qu'on exécutât ces ordonnances

sans appel, soit qu'on l'eût mal informé, soit qu'on lui eût fait entendre qu'il le falloit ainsi, pour le service de Dieu, et pour la conservation des Indiens, que sa conscience y était engagée, et que cela étoit nécessaire pour l'accroissement de ses revenus. Toutes ces choses le mirent pourtant en grande peine, parce qu'elles arrivèrent dans un temps, auquel les troubles d'Allemagne, où il se trouvoit engagé bien avant, lui donnoient de jour en jour de nouvelles occupations : néanmoins, après qu'il eut considéré combien il importait à l'état de ses affaires d'arrêter le cours de ces révoltes, pour se conserver les royaumes du Pérou, qui étoient si riches, et si profitables à sa couronne, il résolut d'y envoyer un homme paisible, qui ne parlât pas beaucoup, qui ne laissât pas d'agir, et qui fût d'humeur contraire à celle de Blasco Nugnez, naturellement altier, d'abord difficile, peu secret, et peu capable aussi de grandes négociations; en un mot, il trouva bon d'envoyer un agneau à ces peuples, puisqu'un lion n'auroit rien pu gagner sur eux. Pour cet effet, il choisit Pédro de la Gasca, clerc du conseil de l'inquisition, qui étoit mieux fait d'esprit que de corps, et dont la prudence s'étoit visiblement fait connoître dans les disputes et les révoltes des Maures de Valence. Ainsi, ayant donné à Gasca des lettres signées en blanc, avec le pouvoir qu'il lui demanda, il révoqua les ordonnances

passées, et écrivit d'Allemagne à Gonzale Pizarre des lettres datées du mois de février de l'an mil cinq cent quarante-six.

» Gasca se mit en chemin accompagné de peu de gens, sans prendre d'autre titre que celui de président, afin de passer plutôt pour homme de robe que d'épée. Il prit avec lui pour auditeurs André de Cianca et Renteria qui étoient fort dans sa confidence. A son arrivée à Nombre de Dios, il ne parla point du sujet qui l'amenoit, et si quelqu'un avoit la curiosité de le savoir, il ne manquoit pas d'artifice pour leur déguiser son intention, et les tromper adroitement, en leur faisant accroire que si Gonzale Pizarre ne le vouloit pas recevoir, il s'en retourneroit vers l'empereur. Au reste, il disoit qu'étant d'une profession bien éloignée de faire la guerre, il ne venoit là que pour apporter la paix, révoquer les ordonnances, et présider à l'audience royale. Ayant appris que Melchior Verdugo le venoit trouver pour le servir avec quelques-uns de ses compagnons, il lui fit dire de ne bouger d'où il étoit, et d'observer ce qui se passeroit; après cela il mit ordre à quelques affaires, et s'en alla à Panama, laissant là pour capitaine Garcia de Paradez avec les troupes que lui donnèrent Hernand Mexia et dom Pédro de Cabrera, capitaines de Pizarre; ce qu'il fit en partie, afin qu'on ne fût pas pris au dépourvu, s'il arrivoit quelque nouvelle al-

larme, parce qu'on faisoit courir le bruit qu'il y avoit des François dans quelques vaisseaux qui couroient ces côtes, avec dessein de surprendre cette ville-là, où toutefois ils ne vinrent point, le gouverneur de Sainte-Marthe les ayant défaits dans un banquet ».

CHAPITRE II.

Pouvoir donné au licencié Gasca. — Son arrivée à Ste-Marthe et à Nombre de Dios. — Réception qui lui fut faite, et ce qui s'y passa durant son séjour.

Il me semble qu'il ne sera pas hors de propos de dire ici quel fut le pouvoir qui fut donné à Gasca par l'empereur, Gomare n'en disant presque ni les particularités, ni les circonstances. Il faut donc savoir qu'il demanda qu'on lui donnât en tout et pour tout, la même puissance qu'avoit sa majesté dans les Indes; afin qu'ayant cette autorité, on ne refusât point de lui fournir aux occasions les troupes, les chevaux, l'argent, les armes et les navires qui lui seroient nécessaires. Il demanda de plus, que les ordonnances dont on avoit fait porteur le vice-roi, fussent révoquées; qu'on donnât une amnistie générale pour le passé; que l'on ne pût procéder contre personne d'office, ni à l'instance d'aucune partie

adverse, laissant chacun jouir de ses droits, et de ses biens en toute sûreté; qu'il lui fût permis de renvoyer en Espagne le vice-roi, s'il le jugeoit à propos, pour la tranquillité du royaume; qu'il eût le pouvoir de prendre dans les coffres du roi tout l'argent dont il auroit besoin, pour pacifier les troubles du pays, et le réduire à l'obéissance par le bon gouvernement et l'administration de la justice; que durant son séjour au Pérou, il pût disposer, en faveur de qui il voudroit, de tous les départements d'Indiens qui se trouveroient vacants; comme encore de toutes les charges de l'empire, et de tout le gouvernement des conquêtes faites et à faire. A toutes ces demandes, il ajouta celle-ci pour conclusion: qu'on ne lui donnât pour tout salaire qu'un homme entendu au fait des finances, tel que pouvoit être un trésorier ou tel officier de sa majesté, qui lui fournît les sommes dont il auroit besoin, et en tînt un registre, pour en compter avec les officiers des finances.

Le licencié Gasca, fit cette dernière demande afin qu'on ne dît pas que l'intérêt du salaire l'eût poussé à tant de travaux et de dangers, qu'il devoit apparemment encourir dans ce voyage; mais plutôt le zèle qu'il avoit pour son roi, dont il préféroit le service au repos, et même à sa propre vie. Gomare a raison de dire qu'il n'avoit pas le corps si bien formé que l'esprit, car avec ce qu'il avoit la taille petite, il

étoit si mal fait, que de la ceinture en bas on l'eût pris pour un géant, et de la ceinture en haut pour un nain; ce qui faisoit qu'il paroissoit encore plus petit à ceux qui le voyoient à cheval, outre qu'il ne se pouvoit rien ajouter à la difformité de son visage. Mais la nature réparoit doublement ces défauts du corps par les qualités de l'esprit, qui lui fournit des expédients pour remettre dans l'obéissance un empire qui sans lui alloit être perdu. Il ne faut pour prouver ce que je dis qu'examiner sa conduite dans toutes ses entreprises, qui semblera merveilleuse à ceux qui considèreront dans quelle confusion étoit le Pérou, quand il entreprit de le remettre dans son lustre. Laissant donc à part la navigation que fit ce président (nous le nommerons ainsi désormais) à Nombre de Dios, rapportée par Diégo Fernandez, nous dirons ici ce qui se passa ensuite. Quand il eut appris dans Sainte-Marthe la nouvelle de la mort du vice-roi Blasco Nugnez Vela, par l'avis qu'il reçut du licencié Almendarez, alors gouverneur de cette province, il en fut extrêmement troublé: mais tous les siens le furent encore bien plus, parce qu'il leur sembla du tout impossible de réduire à l'obéissance des peuples, qui, par un crime inouï, et par une méchanceté sans exemple, s'étoient soulevés contre leur vice-roi, et l'avoient mis à mort sur le champ de bataille. Le président dissimula néanmoins son chagrin le mieux qu'il put, afin

de n'augmenter pas celui des autres, et il dit ouvertement que par l'amnistie que sa majesté avoit signée, cette offense étoit pardonnée, quand même elle eût été plus grande, parce qu'elle étoit arrivée auparavant. Il s'imagina d'ailleurs que cette faute du vice-roi pouvoit servir de beaucoup à réduire cet empire au service de sa majesté, à cause que par sa mort étoit éteinte cette haine générale qu'on lui portoit à cause du mauvais traitement qu'il faisoit à tout le monde. Il se représentoit encore que sa perte avoit coupé chemin à l'inconvénient qui fût arrivé, s'il l'eût fallu mettre hors du pays pour le pacifier, parce qu'en tel cas il eût pu dire qu'on lui faisoit un affront, pour récompense d'avoir servi le roi avez un grand zèle contre des tyrans et des factieux.

Après que le président se fut bien entretenu de ces pensées qui servirent à le consoler, il fit voile à Nombre de Dios, où il fut reçu par les soldats de Hernand Mexia, tant arquebusiers qu'autres, et par ceux de la ville, qui l'accompagnèrent avec leur gouverneur, lui témoignant si peu de respect et d'affection, que plusieurs d'entr'eux, et particulièrement les gens de guerre, se mirent à le railler, et à lui dire des paroles non moins injurieuses que pleines de mépris; les uns se moquant de sa petite taille, et les autres de la laideur de son visage. Le président ne s'arrêtoit pas à cela, et feignant, comme dit

Fernandez, de ne rien ouïr, il leur faisoit bonne mine à tous. Le clergé de la ville le vint recevoir avec la croix, et marchant en procession, le mena droit à l'église, où on chanta le *Te-Deum*. Il fut fort joyeux de voir qu'il y avoit dans ce pays-là des gens craignant Dieu. La nuit suivante sa joie redoubla parce qu'Hernand Mexia, un des capitaines de Gonzale Pizarre, auquel il avoit de grandes obligations, l'étant allé trouver en secret, lui déclara qu'il vouloit servir le roi, et ne suivre point d'autre parti que le sien, afin que les capitaines et les soldats de Pizarre, en fissent de même à son exemple. Il lui fit ensuite un ample récit de l'état du pays; de l'armée navale de Panama; des capitaines et des troupes qui la composoient, et de Pédro de Hinoyosa, leur général.

Le président l'ayant bien remercié, et lui ayant promis une ample gratification de la part du roi, lui recommanda le secret, et ainsi ils s'abouchoient ensemble toutes les nuits, avec une précaution merveilleuse; Hernand Mexia ne manquant pas d'avertir Gasca de tout ce qu'on lui écrivoit de Panama. Cependant Gasca par ses manières honnêtes gagnoit tous les jours les cœurs des soldats, et l'affection des bourgeois; parce que lorsqu'ils alloient manger avec lui, et l'entretenir, il les recevoit fort obligeamment, et ne leur parloit d'autre chose, si non qu'il n'étoit venu que pour les réduire à l'obéissance du roi,

par des voies de douceur et de paix, où seroient jointes les gratifications et les récompenses que sa majesté leur promettoit, avec une amnistie générale pour tout le passé : qu'au reste s'il voyoit que ces choses ne fussent pas capables de les ranger à leur devoir, il s'en retourneroit très-volontiers en Espagne, et les laisseroit en paix, n'étant pas d'humeur à se mettre mal avec personne, vu que son habit et sa profession d'ecclésiastique, ne pouvoient s'accommoder avec les animosités et les haines ; ce qu'il leur répétoit plusieurs fois en public, dans le dessein que la renommée le publiât dans toute l'étendue de ce grand empire.

Quelques jours après l'arrivée du président à Nombre de Dios, Melchior Verdugo, dont nous avons parlé ci-devant, parut avec deux vaisseaux, qui vouloient apparemment entrer dans le port, ce qui allarma ceux de la ville qui soupçonnèrent même que cela se faisoit par l'ordre du président. Dès qu'on l'en eut averti, il écrivit une lettre à Verdugo, par un prêtre qu'il savoit être de ses plus grands amis, où il lui disoit qu'il se gardât bien de venir à Nombre de Dios, mais qu'il prît telle autre route que bon lui sembleroit, sans différer davantage à rendre les biens et les navires qu'il avoit pris, à ceux auxquels ils appartenoient. Il lui fit encore dire de bouche qu'il l'allât attendre à Nicaraga, où il avoit quelques avis à lui donner pour le service de sa ma-

jesté ; Verdugo n'en voulut rien faire, et prit la route d'Espagne, ne se croyant pas en sûreté dans un pays où il s'étoit fait haïr généralement de tout le monde. Sa majesté impériale le fit chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, et depuis ce temps-là, qui fut en l'an 1563, je le vis dans la chambre du roi dom Philippe II, où il témoignoit d'avoir beaucoup de chagrin de ce que ses concurrents et ses ennemis avoient renouvelé dans cette cour le souvenir des violences qu'il avoit faites au Pérou, à Nicaraga et à Nombre de Dios, parce qu'il appréhendoit que leurs accusations ne lui fissent ôter l'ordre de chevalier ; cependant le roi le délivra de sa crainte en lui donnant une amnistie pour tout le passé, et ainsi, il s'en retourna en paix au Pérou.

CHAPITRE III.

Le président députe Hernand Mexia, pour apaiser à Panama Pédro de Hinoyosa.—Il envoie un embassadeur à Gonzale Pizarre, et un autre à l'empereur.

Le président étoit dans l'impatience d'arriver à Panama, espérant que par son adresse et sa bonne conduite, il y pourroit réduire au service de sa

majesté Pédro de Hinoyosa et les autres capitaines qui étoient avec lui; outre que la relation de Hernand Mexia de Gusman, qui l'assuroit qu'ils avoient tous la même inclination que lui l'encourageoit encore très-fort. Il se mit donc en chemin, et fit toute la diligence qu'il put pour se rendre promptement dans cette ville, prenant avec lui le maréchal Alonse d'Alvarado, qui étoit sorti de sa prison à sa requête, comme dit le Palantin, où le conseil des Indes le détenoit, et auquel il fit donner la permission de s'en retourner ou Pérou, afin de se servir de lui, et de l'avoir en sa compagnie.

Ce cavalier avoit été arrêté par le conseil à son retour en Espagne, pour s'être trouvé dans la bataille de Chupas contre Diégo d'Almagre, le jeune, et pour tout ce qui s'étoit passé durant la faction des Pizarres et des Almagres. Nous le laisserons en chemin avec le président, pour dire ce que fit à Panama Pédro de Hinoyosa, qui eut un déplaisir extrême d'apprendre que Hernand Mexia avoit reçu ce nouveau ministre avec des démonstrations d'obéissance et d'amitié. Ce qui le fâchoit surtout c'est que Mexia avoit fait ces choses, sans lui en donner avis, outre qu'il ignoroit le pouvoir donné au président, par les lettres expresses de sa majesté. Il lui écrivit donc en termes piquants; jusque-là même que quelques amis d'Hernand l'avertirent de ne point venir à Panama, parce que Hinoyosa étoit fort en co-

lère contre lui. Augustin de Carate (1) dit qu'il ne laissa pas d'y aller; voici ses paroles:

« Nonobstant tout cela, après en avoir conféré avec le président pour éviter que le retardement ne fît naître dans l'esprit des soldats quelques soupçons fâcheux sur le sujet de sa venue et de ses desseins, ils convinrent que Mexia partiroit incontinent pour Panama, afin de communiquer l'affaire à Hinoyosa. Il se mit donc au-dessus des soupçons qu'on vouloit lui donner et des frayeurs qu'on lui vouloit faire, se confiant dans l'amitié de Hinoyosa et dans la connoissance qu'il avoit de son humeur. Ainsi il partit et se rendit à Panama, où il expliqua les raisons de sa conduite, et pourquoi il avoit reçu le président; ajoutant pour se mieux disculper que quelque parti qu'on voulût prendre, ce qu'il avoit fait ne pouvoit être d'aucun préjudice. Hinoyosa fut satisfait de ses raisons après quoi Mexia retourna à Nombre de Dios, et le président s'en alla à Panama. Quand il y fut arrivé, il entretint séparément sur le sujet de sa venue, Hinoyosa et tous ses capitaines, ce qu'il fit avec tant de prudence et de secret, que sans qu'ils s'entrecommuniquassent rien les uns aux autres, il les sut si bien gagner qu'il se mit en état de pouvoir leur parler ouvertement et publiquement à tous pour

(1) Liv. 6. Ch. 7.

les amener à ses sentiments et les engager à suivre ses intentions. A l'égard des soldats il leur fournissoit ce dont ils avoient besoin; regardant comme un des principaux moyens pour bien réussir dans ses desseins la douceur et l'honnêteté qu'il avoit pour tout le monde. Aussi est-il vrai que c'étoit un fort bon moyen pour gagner l'affection des soldats, surtout en ce pays-là».

Quoique Pédro de Hinoyosa, et ses capitaines eussent résolu, quand ils apprirent l'arrivée du président à Nombre de Dios, qu'ils ne devoient point lui laisser mettre le pied dans le Pérou, et qu'ils en eussent donné avis par lettre à Gonzale Pizarre : cependant ils changèrent d'avis, et lui écrivirent tout le contraire, après qu'ils se furent abouchés avec le président, parce qu'il les visitoit à toute heure, et savoit l'art de se les acquérir ; ils trouvèrent même à propos qu'il envoyât à Gonzale Pizarre un homme exprès, de ceux qu'il avoi tamenés de Castille, pour l'avertir par ses lettres de sa venue, de ses intentions et du pouvoir qu'il avoit. Gasca choisit pour cette ambassade un cavalier qu'on appeloit Pédro Hernandez Pamaga, gouverneur de la ville de Plaisance, n'en trouvant point de plus propre que lui pour s'en acquitter; car, outre sa naissance et sa vertu qui le faisoient estimer, il possédoit de grands biens en Espagne, où il avoit sa femme et ses enfans; joint qu'étant du pays, et du parti des alliés de Gonzale Pizarre on

espéroit qu'il auroit des égards pour lui. Il s'embarqua donc pour le Pérou, dans une frégate, avec une lettre de sa majesté à Gonzale Pizarre, et une autre du président, outre celles qu'il portoit secrètement pour quelques personnes principales, et une entr'autres de l'évêque de Lugo, adressée au licencié Benoît de Carvajal, par laquelle il lui recommandoit certaines choses importantes au service de sa majesté. Mais tandis que Paniaga se met à la voile, je suis d'avis de revenir à Gonzale Pizarre.

Il étoit dans la plus haute espérance, où il fût jamais, de s'établir à perpétuité dans le gouvernement de cet empire, lorsque par des lettres de Pédro de Hinoyosa, son général, il fut averti de la venue du président en ce pays-là. Cette nouvelle le troubla fort, et ne toucha pas moins les principaux de son parti, tant capitaines qu'autres qui, tous ensemble, tinrent conseil là-dessus; les opinions y furent différentes d'abord, et même contraires, les uns disoient: « qu'il se falloit défaire du président, ou secrètement, ou en public, en lui ôtant la vie », les autres: « qu'on le devoit laisser venir au Pérou où, après qu'ils auroient vu jusqu'où s'étendoit son pouvoir, il leur seroit facile de le réduire à leur accorder tout ce qu'ils voudroient; ou, qu'en cas qu'ils ne fussent pas de cet avis, ils le pourroient amuser et l'entretenir long-temps, en lui persuadant qu'il falloit assembler les dé-

putés de toutes les villes du royaume dans celle des Rois, où on mettroit en délibération si on le devoit recevoir ou non; que, vu la distance des lieux, il se passeroit bien deux ans avant que les états se fussent assemblés, et que cependant ils pourroient tenir, comme prisonnier, le président dans l'île de Pugna, sous une bonne garde de soldats, pour empêcher qu'il ne pût écrire au roi ce qui se passoit, de peur qu'on imputât leurs actions à désobéissance ».

Les autres plus raisonnables, disoient « qu'il valoit mieux le renvoyer en Espagne, avec une bonne somme d'argent, et des provisions en abondance, afin qu'il parût par-là qu'on l'avoit traité honorablement, et comme ministre de sa majesté ». Ils employèrent plusieurs jours à examiner ces différents sentiments à la fin desquels, du commun consentement de tous, il fut résolu, « qu'on enverroit des députés à sa majesté, pour traiter des choses qui regardoient cet empire, et de celles qui s'étoient nouvellement passées; comme encore pour se justifier de ce qui s'étoit passé à la bataille de Quito, et de la mort du vice-roi, à qui l'on en devoit imputer la faute, pour s'être rendu agresseur et les avoir réduits à se défendre les armes à la main, contre ses injustes attaques et ses extrêmes violences; qu'au reste ils supplieroient sa majesté de vouloir donner le gouvernement de cet empire à Gonzale Pizarre, en lui remontrant qu'il le mé-

ritoit pour plusieurs raisons, et entr'autres par le brevet de survivance qu'il avoit plu à sa majesté de lui en donner, conformément à la démission du marquis, son frère». Ils ajoutèrent que, les députés à Panama avertiroient le président de ne point passer au Pérou, jusqu'à ce que sa majesté, par eux informée, eût envoyé un nouveau mandement sur ce qu'ils auroient à faire.

Cette résolution prise, il ne fut plus question que de nommer des députés pour les envoyer en Espagne, et afin que cela se fît avec plus d'éclat et d'autorité, ils prièrent très-instamment dom Jérôme de Loaya, archevêque de la Ville des Rois, que comme père et pasteur de la même ville, il voulût se charger de cette ambassade, afin qu'elle fût mieux reçue de la cour d'Espagne. Ils supplièrent de la même grâce l'évêque de Sainte-Marthe et Thomas de Saint-Martin, provincial des Dominicains, et ordonnèrent à Laurens d'Aldana et à Gomez de Solis, d'accompagner l'archevêque, l'évêque et le provincial. Pour les frais de ce voyage, on fournit ce qu'il falloit d'argent à peu près, et on compta à Gomez de Solis, maître d'hôtel de Gonzale Pizarre, environ 30,000 ducats séparément, afin de les employer selon l'occurrence des affaires. Ensuite, Pizarre recommanda sur toutes choses à Laurens d'Aldana, de l'avertir fidèlement et le plus tôt qu'il pourroit, de tout le progrès de son voyage, et

de ce qu'il apprendroit à Panama touchant les progrès du président, le conjurant de cela tant par leur commune patrie, que par l'amitié qu'ils avoient ensemble. Cela fait, ils s'embarquèrent au mois d'octobre de l'an 1546, avec le titre d'ambassadeurs de l'empire du Pérou, et firent voile en Espagne, sans que pendant leur navigation il se passât aucune chose qui mérite d'être rapportée ici.

CHAPITRE IV.

Les ambassadeurs abordent à Panama. — Ils abandonnent Gonzale Pizarre. — Les autres chefs en font de même, et livrent au président l'armée navale. — Arrivée de Paniaga dans la Ville des Rois.

Les ambassadeurs furent prendre terre à Panama, où la première chose que fit Laurens d'Aldana fut d'aller prendre logis chez Pédro de Hinoyosa et de brûler l'instruction que Gonzale Pizarre lui avoit donnée touchant ce qu'il désiroit qu'il fît, tant à Panama qu'à la cour d'Espagne. Il fut ensuite saluer le président, qui leur fit connoître en peu de paroles son intention. Son humeur douce et honnête et sa familiarité obligèrent Aldana, Hernand Mexia et Pédro de Hinoyosa, de lui offrir leur service; ce qu'ils ne

firent pourtant qu'après en avoir conféré pendant quelques jours ensemble. S'étant donc trouvé tous du même avis, ils parlèrent à découvert, et le quatrième jour de leur arrivée, ils furent trouver le président, auquel, d'un commun consentement, ils jurèrent obéissance, et lui livrèrent l'armée navale de Gonzale Pizarre avec tout ce qu'il y avoit de provisions de bouche et de munitions de guerre dans les vaisseaux.

Après cette protestation qu'ils lui firent de le servir fidèlement en tout ce qu'il leur commanderoit, ils s'exhortèrent l'un l'autre à garder le silence en attendant le succès du message de Pédro Hernandez Paniaga, pour voir de quelle manière il seroit reçu de Gonzale Pizarre. La principale raison qui les porta à l'abandonner pour se jeter dans le parti du roi, ce fut leur intérêt propre, chacun se représentant en son particulier les gratifications et les récompenses qu'ils tireroient après que les troubles seroient pacifiés; comme en effet, le président leur en promit de grandes, dont il s'acquitta généreusement, ainsi qu'il sera dit en son lieu. Ce ne fut pas encore un petit aiguillon pour les inciter que celui de la révocation des ordonnances et de l'amnistie générale de tout le passé; car se voyant assurés par leur traité et de leurs départemens d'Indiens et de la conservation de leur vie, qu'ils étoient en grand danger de perdre pour les rébellions, les dégâts et les massacres qu'ils avoient

causés. Ils ne voulurent point laisser échapper une si belle occasion, mais ils résolurent de l'embrasser, quoique ce fût au préjudice et à l'entière ruine d'une personne qu'ils avoient honorée du titre de capitaine et d'ambassadeur de cet empire-là. Ils ne gardèrent le secret que fort peu de jours, le président ayant jugé qu'il n'en falloit point demeurer là, mais passer outre, après avoir en si peu de temps mené à bout une affaire de telle importance. Ainsi, après avoir fait une revue générale, les capitaines remirent leurs drapeaux entre les mains du président et se soumirent publiquement à lui. Il les reçut à l'instant au nom de sa majesté, leur rendit leurs enseignes et les rétablit dans leurs charges pour le service de l'empereur, comme le confirment ces paroles de Gomare.

Hinoyosa rendit les navires de sa propre volonté, la force n'y pouvant rien, et gagné par les grandes promesses que Gasca lui fit; ce qui fut le commencement de la ruine de Gonzale Pizarre. Gasca étant maître de la flotte, dont il fit général le même Pédro de Hinoyosa, rendit les drapeaux et les navires aux capitaines auxquels Pizarre les avait donnés; ce qui fut, à proprement parler, les vouloir faire passer pour fidèles après avoir été traîtres. On ne sauroit dire combien il fut content quand il se vit en possession de l'armée navale, ce qui fut en effet une si bonne affaire pour lui, que sans elle il

n'eût pu jamais, ou du moins de long-temps, venir à bout de son entreprise, ne pouvant aller par mer au Pérou, ni s'y rendre par terre, comme il se l'étoit imaginé d'abord, à moins de souffrir la faim, le froid et autres choses semblables avant que d'y pouvoir arriver. »

Après cette amitié contractée et les assurances de la paix données, le président élut à découvert Pédro de Hinoyosa pour général de l'armée de mer et de terre. En même temps il fit équiper quatre navires, dont on donna le commandement à Lorenzo d'Aldano, et on nomma pour capitaines, Alonse Palemain, Hernand Mexia et Jean d'Yllanez, avec ordre exprès d'armer trois cents hommes des meilleurs qu'ils eussent, de les équiper et de les pourvoir abondamment de toutes les choses qui leur seroient nécessaires. Il voulut de plus qu'ils portassent avec eux plusieurs copies de la révocation que sa majesté faisoit des ordonnances et du pardon général qu'elle accordoit à tous, afin qu'ils les semassent dans le pays et les envoyassent de tous côtés le mieux qu'ils pourroient. Ces capitaines ne manquèrent pas d'y satisfaire de tout leur possible, et d'exécuter ponctuellement toutes les autres choses qui leur furent commandées. Sur ces entrefaites, le président écrivit à dom Antoine de Mendoça, vice-roi du Mexique, auquel il rendit compte de ce qui s'étoit passé jusqu'alors, lui demandant un secours d'armes et d'argent pour achever ce qu'il

avoit si bien commencé. D'ailleurs il envoya dom Balthazar de Castille à Guatimala et à Niçarraga, tandis que d'autres députés s'en allèrent à Saint-Dominique, au Popayan et en divers autres lieux où l'on jugea nécessaire qu'ils se transportassent, quoique après tout la révocation des ordonnances et le pardon général fussent les deux seules choses qui perdirent Gonzale Pizarre, et qui donnèrent ce grand empire au licencié Pédro de la Gasca.

Mais pour revenir à Pédro Hernandez Paniaga, que nous avons laissé sur mer, nous abrégerons les succès de sa navigation en la Ville des Rois, parce que les historiens les ont écrits au long, et rapporterons ici ce qu'il y a de plus essentiel dans l'histoire. Il faut donc savoir qu'à son arrivée dans la Ville des Rois, il rendit à Gonzale Pizarre le paquet du roi et du président avec la lettre de créance pour tout le royaume en général, par laquelle il paraissoit qu'il venoit là par l'ordre du président Gasca, et qu'ainsi on devoit ajouter foi à ce qu'il leur diroit, tant de la part de sa majesté que du président, outre ce qui étoit porté par leurs lettres. Gonzale Pizarre le reçut avec un beau semblant, et sachant le sujet qui l'amenoit, il le fit sortir aussitôt, lui ordonnant de ne communiquer avec personne touchant les affaires du président, parce que s'il le faisoit il s'en trouveroit fort mal. Ensuite il fit appeler le licencié Sepeda et François de Carvajal avec les-

quels il s'enferma; et alors ils lurent tous trois la lettre du roi, à ce que dit Augustin de Çarate.

LETTRE
DE
SA MAJESTÉ LE ROI.

« Gonzale Pizarre, par vos lettres et par quel-
» ques relations d'autres personnes, nous avons
» appris les mouvements du Pérou et les désordres
» qui y sont arrivés dans toutes ses provinces
» après l'arrivée de Blasco Nugnez Vela, que nous
» y avions envoyé en qualité de vice-roi, et celle
» des auditeurs de l'audience royale qui y étoient
» aussi allés avec lui. Nous avons donc su que
» tous ces inconvénients étoient venus de ce qu'on
» avoit voulu faire exécuter à la rigueur les nou-
» velles lois et les nouveaux réglemens que nous
» y avions jugé convenables pour le bon gouver-
» vernement de ce pays-là, et pour le bon trai-
» tement que nous desirons qui soit fait aux ha-
» bitants naturels du pays. Nous sommes per-
» suadés que vous et ceux qui vous ont suivi n'ont
» pas eu intention de rien faire contre notre ser-
» vice; mais seulement de vous opposer à la ri-

» gueur excessive et à la dureté inexorable du » vice-roi, qui ne vouloit absolument rien accor- « der aux supplications qu'on lui faisait et aux » requêtes qu'on lui présentoit là-dessus. Étant » donc bien informé de tout cela et ayant ouï » la-dessus François Maldonat en tout ce qu'il a » voulu nous dire, tant de votre part que de celle » des habitants de ces provinces, nous avons jugé » à propos d'y envoyer pour notre président le » licencié de la Gasca, qui est de notre conseil de » la sainte et honorable inquisition, auquel nous » avons donné commission et pouvoir de faire ce » qu'il jugera convenable pour remettre le repos » et la tranquillité dans le pays, y disposer les » affaires et y donner les ordres d'une manière » propre pour l'avancement du service et de la » gloire de Dieu, pour le bien et l'avantage du » pays, et pour l'utilité tant de nos sujets qui » sont allés s'y établir que de ses habitants natu- » rels. C'est pourquoi nous voulons et entendons » et vous recommandons très-expressément que » vous ayez à obéir ponctuellement à tout ce que » ledit licencié vous ordonnera de notre part, » comme si nous-même vous l'ordonnions de » notre propre bouche. Que de plus vous l'assis- » tiez et lui donniez aide et faveur en tout ce » qu'il vous requerra et qui sera nécessaire pour » l'exécution des ordres que nous lui avons don- » nés, suivant et de la manière qu'il vous les fera » connoître et vous en sommera de notre part,

» et selon la confiance que nous avons en votre » fidélité. Vous assurant aussi de notre côté que » nous nous souvenons et nous souviendrons en » temps et lieu des services que vous et le mar- » quis dom François Pizarre votre frère nous » avez rendus, pour faire sentir à ses enfans et à » ses frères les effets de notre bienveillance. De » Venelo, le seizième de février mil cinq cent » quarante-six. »

Signé, MOI LE ROI.

Par ordre de sa majesté,

FRANÇOIS D'ERASO.

MONSIEUR,

« Dans l'espérance que j'avois de partir promp- » tement pour me rendre au Pérou, je ne vous ai » pas jusqu'ici envoyé la lettre de sa majesté im- » périale notre légitime souverain, ni ne vous ai » non plus écrit pour vous faire savoir mon arri- » vée en ces quartiers, parce qu'il me paroissoit » plus conforme au respect et à l'obéissance que » je dois à sa majesté de vous remettre moi- » même sa lettre entre les mains sans la faire » précéder par quelqu'une des miennes. Cepen- » dant, monsieur, voyant que mon départ de ce » lieu est différé, et apprenant que vous faites

» assembler à Lima les habitants du pays pour » consulter sur les affaires qui se sont passées et » voir ce qu'il y aura à faire dans les conjonc» tures présentes, j'ai cru qu'il étoit à propos de » ne pas tarder plus long-temps à vous envoyer » la lettre de sa majesté, et que je la devois ac» compagner de celle-ci, ce que je fais en vous » les envoyant par le présent porteur Pierre Her» nandez Paniagua, qui est une personne d'hon» neur et de mérite, et qui fait profession d'être » du nombre de vos amis et de vos serviteurs. Je » puis bien vous dire, monsieur, qu'on a délibéré » et consulté fort mûrement et fort soigneuse» ment en Espagne sur tout ce qui s'est passé au » Pérou depuis que le vice-roi Blasco Nugnez » Vela y fut arrivé, et qu'après un soigneux » examen sa majesté ayant ouï les sentiments de » ses conseillers, et bien considéré toutes choses, » elle jugea qu'il n'y avoit rien eu en tout cela qui » dût faire croire qu'on eût été poussé par un » esprit de rébellion et de désobéissance; mais » que les Espagnols habitants du Pérou avoient » cru que la rigueur inflexible avec laquelle le » vice-roi faisoit exécuter les réglemens nonobs» tant toutes leurs supplications et appellations à » sa majesté, les mettoit en droit de se défendre » contre un procédé si rigoureux, au moins jus» qu'à ce qu'ils eussent eu le temps d'apprendre » plus précisément la volonté et recevoir les » ordres de sa majesté sur leurs remontrances.

» C'est cela même qui paroît aussi, monsieur, par » la lettre que vous avez écrite à sa majesté, dans » laquelle vous lui marquez que la principale rai- » son qui vous a obligé d'accepter la charge de » gouverneur, c'est parce qu'elle vous a été donnée » par l'audience royale, au nom et sous le sceau » de sa majesté, comme un emploi dans lequel » vous lui pouviez rendre de bons services en » l'acceptant, et dont elle pouvoit au contraire » recevoir quelque préjudice si vous le refusiez. » Que c'étoit donc là le motif qui vous l'avoit fait » accepter jusqu'à ce qu'il plût à sa majesté d'en » ordonner ce qu'elle jugeroit à propos, à quoi » vous étiez résolu d'obéir en bon et fidèle sujet. » Ce que sa majesté ayant vu et considéré, elle » m'a envoyé expressément pour remettre le » calme et la tranquillité dans le pays par la ré- » vocation des ordonnances en question, avec » pouvoir de pardonner de sa part tout le passé, » et de prendre les sentiments et les avis des ha- » bitants sur tout ce qui paroîtra plus convenable » et plus avantageux pour le service et la gloire » de Dieu, le bien du pays et l'avantage de tous » ceux qui y habitent. A l'égard des Espagnols » qu'on ne pourra pas pourvoir dans le pays, et » à qui on ne pourra pas donner comme aux » autres des répartitions d'Indiens, j'ai aussi » ordre, pour remédier aux inconvénients qui en » pourroient naître, de leur donner de l'emploi » en les envoyant faire de nouvelles découvertes,

» afin qu'ils y trouvent de quoi vivre commodé-
» ment, et qu'ils y acquièrent de l'honneur et des
» richesses, comme ont déjà fait plusieurs autres
» pour ce qui a été découvert et conquis par eux.
» Je vous supplie donc, monsieur, de faire là-
» dessus des réflexions sérieuses et de bien con-
» sidérer les choses, premièrement en chrétien,
» puis en cavalier et en gentilhomme d'honneur,
» sage et prudent. Comme vous avez toujours fait
» paroître beaucoup d'affection et d'attachement
» pour le bien et l'avantage de ce pays et de ceux
» qui y habitent, vous avez assurément grand
» sujet de rendre grâce à Dieu de ce que dans
» une affaire si importante et si délicate, ni sa
» majesté ni ceux qui sont auprès d'elle, n'ont pas
» pris ce que vous avez fait comme une rébellion
» et une révolte contre l'autorité légitime de votre
» souverain, mais plutôt comme une juste défense
» de vos droits et de ceux des autres Espagnols
» habitants du Pérou, en attendant la décision de
» sa majesté sur vos supplications et vos requêtes
» présentées là-dessus. Ainsi, monsieur, puisque
» sa majesté, comme un prince véritablement
» catholique qui aime l'équité et la justice, vous
» a accordé à vous et aux autres ce qui vous
» appartenoit et que vous demandiez par vos
» requêtes, en vous déchargeant de l'observation
» des réglements dont vous vous plaigniez et que
» vous disiez vous être si préjudiciables; il est
» juste que de votre côté vous agissiez en bons

» et fidèles sujets, et que vous fassiez paroître
» votre soumission et votre fidélité à votre sou-
» verain par une respectueuse obéissance à ses
» ordres. En faisant cela, monsieur, non-seule-
» ment vous agirez en bon et fidèle sujet, mais
» aussi en chrétien soumis et obéissant aux ordres
» de Dieu, qui nous ordonne, tant par la loi de
» la nature que par sa parole écrite, de rendre à
» chacun ce qui lui appartient, et en particulier
» de rendre aux rois l'obéissance qui leur est
» due, sous peine de mort et de damnation éter-
» nelle pour ceux qui ne s'acquitteront pas de ce
» devoir. Ajoutez encore que vous êtes obligé à
» cela même en qualité de cavalier et de gentil-
» homme d'honneur, puisque vous savez que
» vos prédécesseurs ont mérité et ont acquis ce
» glorieux titre qu'ils vous ont laissé, par leur
» fidélité envers leur prince et les services qu'ils
» lui ont rendus; s'avançant et s'élevant par ce
» moyen beaucoup plus que plusieurs autres
» qui n'ont pas eu le même zèle et le même atta-
» chement à son service. Vous ne voudriez pas
» sans doute, monsieur, dégénérer de cette vertu
» qu'ont fait paroître ceux qui vous ont précédé,
» et mettre par ce moyen dans votre famille une
» tache qui en obscurcisse la gloire. Après le salut
» éternel de l'âme, rien ne doit paroître plus
» considérable ni être plus cher à un honnête
» homme que l'honneur, dont la perte doit plus
» le toucher que celle de tout autre chose qui ne

» regarde pas le salut et la vie à venir. Surtout, » monsieur, une personne dans l'état et la situa- » tion où vous êtes, doit soigneusement prendre » garde à ne point faire tort à la gloire de ses » prédécesseurs, ni à l'honneur de ses parents, et » au sien propre; ce que vous feriez sans doute » en manquant à votre devoir envers votre roi. » En effet, un homme qui manque de fidélité à » Dieu ou à son prince, non-seulement se fait » tort à lui-même, mais de plus il déshonore en » quelque manière sa famille et ses parents. Faites » encore là-dessus, monsieur, les réflexions que » la seule prudence humaine vous peut aisément » suggérer; considérez la grandeur et la puis- » sance de notre roi, et qu'il vous seroit absolu- « ment impossible de lui résister, quand vous le » voudriez entreprendre. Bien que vous n'ayez ja- » mais été à la cour ni dans ses armées, et qu'ainsi » vous n'ayez pas vu de vos propres yeux sa » puissance et les moyens qu'il a de châtier ceux » qui le fâchent, vous n'avez qu'à faire réflexion » sur ce que vous en avez ouï dire. Représentez- » vous, par exemple, la puissance du grand Turc, » qui est venu en personne avec plus de trois » cent mille combattants, et qui, quand il s'est vu » dans le voisinage de Vienne auprès de sa ma- » jesté, n'osa lui donner bataille, voyant bien » qu'il la perdroit infailliblement s'il se hasardoit » à la donner. Il se trouva même si pressé, qu'ou- » bliant sa grandeur et sa fierté, il fut contraint

» de se retirer; et afin de le pouvoir faire plus
» sûrement, il fut obligé de perdre beaucoup de
» cavalerie qu'il avoit fait avancer pour occuper
» sa majesté, afin qu'on ne s'aperçût pas qu'il se
» retiroit avec le reste de son armée, etc. »

Les historiens ont rapporté cette lettre beaucoup plus au long qu'elle n'est ici; mais j'ai trouvé à propos de l'abréger, parce que tout ce qui suit n'est qu'un récit des victoires de l'empereur sur ses ennemis; telle que fut celle contre le Turc; qui sont des exemples qu'il allègue exprès, pour réduire Gonzale Pizarre à se rendre et se soumettre à son prince, à la puissance duquel ses forces n'étoient nullement capables de résister. Je dirai dans le chapitre suivant quels effets ces lettres produisirent et ce qu'on délibéra là-dessus.

CHAPITRE V.

Sentiments sur la révocation des ordonnances et sur l'amnistie. — Avertissements secrets donnés à Paniaga. — Réponse de Gonzale Pizarre à la lettre du président.

Après que Gonzale Pizarre, le licencié Sepeda et François de Carvajal, eurent lu deux ou trois fois la lettre du roi, Pizarre leur demanda ce qu'il leur en sembloit, et alors Sepeda dit à Carvajal, qu'étant le plus âgé de tous trois, l'hon-

neur de parler le premier lui appartenoit. Ils se firent là-dessus l'un à l'autre quelques compliments, sur le sujet de la préférence; mais enfin, Carvajal parla le premier, et s'adressant à Gonzale Pizarre: «monseigneur, lui dit-il, les bulles » qu'on vient de nous envoyer sont si bonnes » qu'il ne faut pas, ce me semble, que votre sei- » gneurie les refuse, mais qu'elle les accepte, et » que nous autres en fassions autant, parce qu'elles » nous apportent de très-grandes indulgences». A ces mots, le licencié Sepeda lui demanda ce qu'il y trouvoit de si bon. Carvajal répondit: « Elles sont fort bonnes et très-avantageuses, » puisqu'elles nous offrent une révocation des or- » donnances, et un pardon général de tous le » passé; outre qu'il est porté, qu'on ait à l'avenir » à prendre l'ordre et l'avis des principaux de » toutes les villes, pour régler avec eux ce qu'on » jugera convenable au service de Dieu, au bien » du pays, et au profit de ceux qui l'auront peu- » plé, ou qui y seront nés. Après cela, que pou- » vons-nous désirer davantage? Nest-ce pas là ce » que nous avons toujours souhaité? car outre » que par la révocation des ordonnances nous » sommes établis dans la possession de nos dé- » partements d'Indiens, pour le sujet de laquelle » nous avons pris les armes, et nous sommes mis » en danger de perdre la vie; nous pouvons dire » encore qu'elle nous est maintenant assurée par » l'amnistie que l'on nous accorde. J'ajouterai que,

» par l'ordre qu'on doit observer ci-après, qui est » que tout se doit gouverner par l'avis et le con- » seil des principaux officiers des villes, nous » sommes faits seigneurs du pays que nous de- » vons gouverner : c'est pourquoi je suis d'avis » qu'on accepte l'offre qu'on nous a faite, que » l'on élise de nouveaux ambassadeurs, qui ail- » lent dire nos intentions au président; et qu'en- » suite, pour lui rendre plus d'honneur, on couvre » de plaques d'or et d'argent les chemins par où il » passera, lui faisant le meilleur traitement qu'il » nous sera possible. Nous lui devons cette recon- » noissance, pour les bonnes nouvelles qu'il nous » apporte; comme aussi pour l'obliger à l'avenir à » nous découvrir s'il n'a point une commission » particulière, et un pouvoir ample, de donner à » votre seigneurie le gouvernement de cet empire, » de quoi je ne doute nullement; n'hésitons donc » point de lui aller au-devant, et de le recevoir » avec les marques d'honneur que j'ai dites, et en » tous cas, si sa venue nous incommode, nous avi- » serons après à ce que nous aurons à faire de » lui ».

Le licencié Sepeda fut d'un sentiment tout opposé et dit : « qu'on ne devoit point compter » sur les belles promesses; que ce n'étoit la plu- » part du temps que de vaines paroles, princi- » palement celles des grands, qui faisoient gloire » de ne les tenir pas, quand il s'y rencontroit la » moindre chose qui les choquât; qu'après que

» le président auroit pris terre une fois, il attireroit à lui tous ceux du pays par où il passeroit, et les réduiroit à faire ce qu'il voudroit; » qu'on ne l'envoyoit point là sans le bien connoître; que ce n'étoit pas un homme simple, » ni franc, mais un parfait fourbe, pui ne cédoit » à personne en matière de ruses et d'inventions » frauduleuses, ni dans l'art de les faire réussir; » il conclut de là, qu'ils ne le devoient pas recevoir » et que s'ils le faisoient, son arrivée seroit cause » de leur ruine totale ».

Quoique Gonzale ne se déclarât ni pour l'un ni pour l'autre de ces sentiments, on ne laissa pas de voir qu'il avoit plus de penchant à suivre celui de Sepeda que celui de Carvajal, prévoyant déjà qu'on le venoit déposséder du gouvernement. Le licencié Sepeda n'étoit pas moins alarmé que lui : ce fut son ambition, fondée sur ses intérêts propres, qui le fit opiner comme nous venons de dire, car il craignoit que la réception du président le feroit déchoir de son autorité, en lui ôtant le titre d'auditeur et même la vie; parce qu'étant au service de sa majesté, il s'étoit opposé aux ordonnances, et déclaré même contre le vice-roi, jusqu'à souffrir qu'on le fît à mourir.

Gonzale Pizarre n'étant pas satisfait de cette première consultation, voulut qu'on en fît une autre, qui fût composée de tout ce qu'il y auroit dans la ville de gens d'épée et de robe,

comme de seigneurs d'Indiens, de capitaines et d'autres personnes qualifiées, afin que dans cette assemblée ont pût délibérer de ce qu'on avoit à faire dans cette conjoncture et qu'ainsi ce qu'on auroit conclu, se fortifiât par le conseil et l'autorité des principaux du pays. On prit donc jour pour cette assemblée, où se trouvèrent plus de quatre-vingts personnes, dont les sentiments furent partagés, et la plupart bien étranges : car s'il y en avoit quelques-uns qui opinassent sérieusement et avec prudence, tant pour l'avancement du service divin, que pour le profit des Indiens et des Espagnols, il s'en trouvoit d'autres aussi, qui, suivant le mouvement de leurs passions, ne jugoient des choses que pour se contenter, et d'autres encore, qui, par leurs raisons impertinentes, se rendoient ridicules. Quoi qu'il en fût néanmoins, les opinions les plus saines, se trouvoient conformes à celle de François de Carvajal, et cependant l'ambition et le désir de commander empêchèrent qu'elles ne fussent reçues. Carvajal alléguoit d'un côté, que les bulles lui sembloient si bonnes, qu'il ne les falloit point refuser, et Sepeda se raillant de lui, disoit : « voyez comme le maître de camp a déjà » peur ». Carvajal ne pouvant souffrir ces railleries leur dit tout haut : « Messieurs, je suis tellement » dans les intérêts du gouverneur mon maître, » et si enclin à le voir dans le repos, et au plus » haut comble des prospérités, que je dis libre-

» ment ce qui me semble convenir le mieux à sa » fortune, et plus conforme aux bonnes inten- » tions que j'ai pour lui; arrive ce qui pourra d'ailleurs, je ne suis pas homme à m'en soucier » beaucoup; j'ai vécu déjà long-temps, et s'il me » faut mourir de mort violente, j'ai le cou aussi » bien fait que vous, pour souffrir l'étreinte » d'une corde ». Diégo Fernandez Palenin rapporte une partie de ce que François de Carvajal dit. François Lopez de Gomare, ni Augustin de Çarate n'en parlent point, ce qui me surprend fort, puisqu'après la fin de cette guerre, il n'y avoit personne qui, racontant ce succès, ne louât publiquement la prudence de Carvajal, et qui ne dît que si Gonzale Pizarre eût suivi son conseil, il s'en fût fort bien trouvé.

Ces dernières consultations se firent publiquement, mais il y en eut d'autres particulières et fort secrètes, qui se firent contre Gonzale Pizarre dans le logis de Pédro Fernandez Paniaga, où plusieurs personnes allèrent sans qu'il les eût recherchées, pour s'aboucher avec lui, la première nuit de son arrivée dans la Ville des Rois, et les autres suivantes. Ces gens disoient: « qu'ils » étoient serviteurs du roi, et qu'ils étoient re- » tenus contre leur volonté, sous le pouvoir de » Gonzale Pizarre; qu'ils étoient prêts de l'aban- » donner et de se rendre au président, aussitôt » qu'il auroit mis le pied dans le pays; et qu'ils » le conjuroient pour l'amour de Dieu, de se

» souvenir de leurs noms, pour les dire au pré-
» sident, lequel ils ne manqueroient pas de ser-
» vir quand il en seroit temps ». Ces protestations se faisoient secrètement à Paniaga par les plus qualifiés de la ville, par les officiers les plus engagés au service de Gonzale Pizarre, et par ceux qui dans l'assemblée avoient opiné le plus fortement contre le président; disant, comme le remarquent les historiens, qu'il le falloit poignarder, ou sans défaire par le poison, ou même couler à fond le vaisseau qui le devoit porter au Pérou. Cependant, ces avis secrets qu'on donnoit à Paniaga, furent cause en partie qu'il ne se déclara point à Gonzale Pizarre : car il faut savoir qu'il avoit des instructions très-particulières du président, qui lui dit en secret, un peu avant qu'il le fît partir : « Je vous recommande sur
» toutes choses d'être prudent dans votre négo-
» ciation, d'observer ponctuellement tout ce qui
» se passera, et de pénétrer, s'il est possible,
» jusque dans le fond du cœur des confidents de
» Gonzale Pizarre; si vous voyez que tout le
» monde se déclare pour lui, vous lui direz de
» ma part, qu'il se mettre l'esprit en repos, et
» que j'ai ordre exprès de sa majesté de le con-
» firmer dans le gouvernement du Pérou : en
» effet, à mon départ d'Espagne, les conseillers
» de sa majesté me dirent, qu'en cas que Gon-
» zale Pizarre se trouvât avoir dans son parti
» tous ceux du pays, je lui en laissasse le gou-

» vernement; même les dernières paroles qu'on » y ajouta furent celles-ci : que le Pérou soit » gouverné par un diable, pourvu que l'empe- » reur en soit le maître. C'est un secret, dit le » président à Paniaga, que je vous confie, comme » on me l'a confié, et du reste je m'en repose » sur votre bonne conduite, vous recomman- » dant toujours d'agir prudemment pour le ser- » vice de votre roi ».

Paniaga se plaisoit à raconter ces particularités après que le président s'en fut retourné en Espagne et que les troubles du pays, où cet agent demeura pourvu d'un bon département d'Indiens, furent apaisés. Il disait qu'il avoit remarqué parmi les uns et les autres tant d'opinions différentes, qu'il s'étoit vu souvent sur le point de découvrir le secret à Gonzale Pizarre, et que plusieurs fois il s'étoit repenti de ne l'avoir pas fait.

Pédro Fernandez Paniaga sollicita pour avoir une réponse à la lettre qu'il avoit apportée, et l'obtint enfin par le moyen du licencié Carvajal; ce qui lui fit beaucoup de plaisir, parce qu'il appréhendoit que Gonzale Pizarre, venant à savoir les secrètes conférences que ses gens avoient avec lui toutes les nuits, ne les fît mourir, comme il l'en avoit menacé à son arrivée. Après avoir donc reçu ses dépêches, il partit de la Ville des Rois au mois de janvier, l'an 1547, et fit ce voyage aux dépens de Gonzale Pizarre, qui lui

donna de l'argent et une lettre pour le président, de laquelle Diégo Fernandez Palentin ne fait point mention ; mais Augustin de Çarate dit qu'elle étoit conçue en ces termes :

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Panama, en date du 26 septembre de l'an passé. Je vous remercie des avis que vous me donnez, sachant bien qu'une personne de votre condition, aussi recommandable comme vous êtes, et pour les qualités de l'esprit et pour celles de l'âme, ne peut donner que des conseils salutaires. Pour ce qui me regarde en particulier, vous m'obligerez de croire que mon intention a toujours été et sera de servir le roi, mon procédé et celui de mes frères en ayant donné de tout temps des témoignages indubitables; aussi tiens-je pour maxime, que ce n'est pas de parole mais d'effet qu'il faut servir son prince. Quoiqu'on mette en ce nombre ceux qui sont aux gages de leur roi dans les emplois qu'il leur donne, cependant je ne crois pas qu'ils se puissent comparer à moi, qui durant seize ans continuels, depuis mon arrivée en ce pays, ai toujours servi sa majesté de ma bourse et de ma personne ; ce que mes frères et mes autres plus proches ont fait aussi ; de sorte que je puis dire sans me vanter, qu'il n'y

a jamais eu personne qui ait accru, comme j'ai fait, la grandeur de la couronne d'Espagne, ni qui ait mis dans les coffres du roi plus d'or et d'argent, sans qu'il en ait jamais coûté un ducat à sa majesté. Mes frères ni moi n'avons jamais eu autre gratification que le seul honneur de cet emploi, parce que nos services continuels consommoient tout le gain que nous pouvons avoir fait dans les conquêtes de ce pays; de sorte qu'au temps que Blasco Nugnez y arriva, le fils du marquis, Hernand Pizarre et moi nous trouvâmes entièrement dépourvus d'or et d'argent, après en avoir envoyé à sa majesté des sommes immenses, et sans avoir, par manière de dire, un pouce de terre qui fût à nous, ayant conquis à la couronne une si vaste étendue de pays. Je n'en suis pas toutefois moins ardent à son service que j'ai été le premier jour que j'y suis entré. Cela étant, il y a peu d'apparence qu'une personne qui a eu l'honneur de servir un si grand prince durant tant d'années, puisse ignorer sa puissance; et je loue Dieu de ce qu'il lui a plu nous donner un si bon maître, et à lui tant de forces et de victoires, que par elles il s'est rendu redoutable à tous les autres princes chrétiens et même aux infidèles. Or quoique je n'ai pas employé tant de temps à sa cour qu'au champ de bataille où je me suis toujours trouvé des premiers à combattre pour lui, je n'ai pas laissé toutefois de m'enquérir avec

soin de ses actions mémorables, et principalement de celles qu'il a faites à la guerre, dont je me suis si bien informé, que je ne crois pas qu'il y ait personne qui sache mieux que moi les bons succès qu'il a eus en diverses occasions; car j'ai le bonheur que mes amis, dont j'ai un assez bon nombre à la cour d'Espagne, ne manquent point de m'écrire tout ce qui s'y passe de plus remarquable, etc. »

Je passe sous silence plusieurs autres particularités de cette lettre, parce qu'elles me semblent impertinentes; car ce ne sont qu'invectives contre le vice-roi Blasco Nugnez Vela, sur lequel il rejette la faute des choses passées, et s'en excuse lui-même, disant, « Que toutes les villes l'avoient élu pour procureur général de cet empire; que par des lettres duement scellées des armes du roi, il s'était vu chargé de la commission de chasser du royaume Blasco Nugnez Vela; qu'ainsi il n'avoit rien fait de sa tête, mais pour obéir à ce mandement. »

Nous laisserons Paniaga sur la mer où il s'embarqua, jusqu'à ce qu'il soit temps de parler de lui. Gonzale Pizarre, dans l'endroit de sa lettre où il se plaint de ce « qu'après avoir gagné à la couronne tant de pays, il ne lui restoit pas un pouce de terre qui lui appartînt », veut dire qu'il ne possédoit aucune terre dont il pût disposer après sa mort, comme font aujourd'hui tous les seigneurs d'Espagne, le pays que leurs rois leur

ont laissé autrefois pour leur avoir aidé à le conquérir et chassé les Maures hors du royaume. En effet, quoique Gonzale Pizarre et Hernand son frère eussent des départements d'Indiens, ce n'étoit pourtant que durant leur vie, et ainsi ce que le marquis dom François Pizarre avoit possédé comme eux, étoit fini avec lui, sans que ses fils en eussent hérité.

CHAPITRE VI.

Mort d'Alonse de Toro, suivie de la délivrance de Diégo Centeno qui se déclare pour le roi, avec les autres capitaines. — Gonzale Pizarre brûle ses navires. — Ce qu'en dit Carvajal.

Gonzale Pizarre ayant expédié Fernandez Paniaga, et voyant que Laurens d'Aldana ne lui mandoit aucunes nouvelles, ni de son voyage, ni de l'armée de Panama, ni de l'état du licencié Pédro de la Gasca, quoiqu'il eût pu lui en envoyer de certaines depuis son départ, commença à se défier de lui; de sorte que pour n'être pas surpris, il écrivit aussitôt à Pédro de Puellez, à Mercadillo et à Diégo de Mora, qui étoient tous ses capitaines et lieutenants à Quito, à Saint-Michel, à Pacamurus et à Truxillo, leur ordonnant de se tenir prêts à venir quand il les manderoit, ce qui seroit bientôt. Mais lorsque ces lettres leur furent rendues, il se trouva qu'ils avoient déjà des avis

certains de la révocation des ordonnances et de l'amnistie. Quelques-unes des copies du pouvoir donné au président, qui les avoit fait semer partout le royaume, comme j'ai dit ci-devant, étant tombées entre leurs mains, les avoient fait résoudre d'abandonner Gonzale Pizarre, comme ils firent à quelque temps de là. Cependant Pizarre s'avisa d'envoyer à Cusco le capitaine Antoine de Roblez pour lever des gens sur cette frontière-là, afin qu'ils fussent tout prêts quand on auroit besoin d'eux. Ce qui l'obligea principalement d'envoyer Roblez à Cusco, fut parce qu'il avoit appris que Diégo Gonzalez de Vargas avoit tué le capitaine Alonse de Toro, son lieutenant, dans la même place; ce qui arriva malheureusement et par un pur hasard, lorsque ni l'auteur de ce meurtre, ni celui en la personne duquel il fut fait, ne pensoient à rien moins qu'à cela. Voici comment la chose se passa. Diégo Gonzalez, beau-père d'Alonse de Toro, étant entré sans dessein dans la maison de son gendre, fut surpris d'entendre sa femme qui faisoit de grands cris, quoiqu'elle fût d'ailleurs fort paisible. Il crut qu'Alonse, qui étoit naturellement altier et colère, lui donnoit sujet de crier ainsi par son mauvais traitement, et voulut s'avancer pour voir ce que c'étoit et les mettre d'accord; mais comme il passoit par une salle pour aller à l'appartement de sa fille, il rencontra Alonse de Toro, qui le trouvant dans cette conjoncture et

assez près de la chambre de sa femme, se voulut jeter sur ce bon vieillard qui avoit plus de soixante-cinq ans, auquel il dit mille injures et mille paroles déshonnêtes. Diégo Gonzalez, plutôt pour empêcher qu'il ne l'approchât que dans le dessein de l'offenser, tira un vieux poignard qu'il portoit d'ordinaire à sa ceinture, afin de parer aux coups de l'agresseur; ce que voyant Alonse de Toro, sa furie augmenta si fort, qu'il s'approcha de trop près, et croyant de frapper, il se trouva lui-même blessé du poignard, parce que Gonzalez ne voyant point d'autre moyen de se pouvoir délivrer de sa violence, lui donna trois ou quatre coups dans le ventre et s'enfuit, de peur qu'Alonse de Toro ne lui ôtât le poignard et le tuât. En effet, le blessé le poursuivit plus de cinquante pas, jusqu'au dégré du logis, où il tomba mort des blessures qu'il venoit de recevoir. Voilà comme l'humeur altière et insupportable d'Alonse de Toro fut cause que son beau-père se vit réduit à lui donner la mort, de crainte que lui-même le prévînt.

Diégo Gonzalez se déclara d'abord pour sa majesté, et je me souviens seulement de l'avoir connu depuis, et son fils, qu'on appeloit Diégo de Vagas, fut mon compagnon d'école. J'étois dans la maison de mon père, qui étoit voisine de celle d'Alonse de Toro, quand ce malheur arriva. Après la mort de ce capitaine, les bourgeois élurent à sa place Alonse de Hinoyosa, pour être

leur chef et lieutenant de Gonzale Pizarre. Mais peu après, Antoine de Roblez entra dans la ville pour prendre possession de cette charge, et en effet il y fut reçu en qualité de lieutenant; ce qui fâcha très-fort Hinoyosa; mais il dissimula néanmoins, et témoigna depuis son ressentiment, comme il sera dit ci-après.

Cependant les copies des lettres que le président avoit apportées, furent si bien répandues, qu'elles parvinrent jusqu'aux villes d'Arequepa et de la Plata, et dans la province même du Collao où s'étoient réfugiés et cachés plusieurs de ceux que François de Carvajal avoit mis en déroute lorsqu'il poursuivoit Diégo Centeno. Ces nouvelles leur enflèrent le courage et les firent tous soulever; si bien qu'un des principaux d'Arequesa, qu'on appeloit Diégo Alvarez, qui étoit alors en cette côte, suivi de neuf ou dix autres, ayant fait un drapeau d'une espèce de nappe, se mit à lever des gens dont lui-même se fit capitaine. Ensuite il s'en alla chercher Diégo Centeno, qui ne fut pas plutôt sorti de son asile qu'il eut jusqu'à cinquante hommes avec lui. Ils l'élurent tous pour chef de leur nouvelle entreprise, et mirent en délibération entr'eux s'il devoit aller dans la ville d'Arequepa ou à celle de Cusco, où ils savoient qu'étoit Antoine de Roblez avec trois cents soldats bien équipés. Ils eurent beaucoup de peine à se déterminer là-dessus, parce qu'ils trouvoient du péril à aller attaquer un capitaine

tel qu'Antoine de Roblez, qui les surpassoit de beaucoup en nombre. Néanmoins ils conclurent de le faire, fortifiés de l'avantage qu'ils croyoient avoir de marcher sous l'étendard du roi. Mais tandis qu'ils vont à cette expédition, je suis d'avis d'entamer de nouvelles matières et de rapporter ici d'autres événemens mémorables, qui se passèrent en même temps en divers endroits. Ces choses sont en si grand nombre, qu'elles me font appréhender de ne jamais sortir d'un labyrinthe si confus. Je les rapporterai pourtant ici, dans l'espérance qu'on me pardonnera si je ne m'en acquitte pas si bien que je souhaiterois.

Laurens d'Aldana, Hernand Mexia de Guzman et Jean Alonse Falantin, qui par l'ordre exprès du président s'étoient embarqués pour le Pérou, comme il a été dit ci-devant, arrivèrent à Tumpiz où Gonzale Pizarre avoit pour lieutenant Barthélemy de Villalobos. Celui-ci, voyant que les quatre vaisseaux avoient été quatre jours près du port, sans y prendre terre, les soupçonna de n'être point de son parti; si bien que pour s'en éclaircir, il en écrivit son sentiment à Gonzale Pizarre, disant qu'il n'attendoit rien de bon de ce côté-là. Il dépêcha, pour cet effet, un homme exprès au capitaine Diégo de Mora, qui étoit alors à Truxillo, éloigné de Tumpiz d'environ cent lieues, pour l'avertir de ce qui se passoit, et le prier d'en donner avis le plus tôt qu'il pourroit à Gonzale Pizarre. Diégo de Mora

ne manqua point d'envoyer un messager à la Ville des Rois, et fut dans un grand embarras, ne sachant s'il devoit abandonner ou suivre le parti de Pizarre. Comme il étoit dans cette irrésolution, il reçut des nouvelles certaines de la révocation des ordonnances et de l'amnistie, ce qui fit qu'en même temps, ayant tiré de ses meubles et de ses autres biens tout ce qu'il en put avoir d'or et d'argent, il l'embarqua dans un navire qui étoit au port, et partit pour Panama, menant avec lui sa femme et quarante soldats, parmi lesquels il y avoit quelques bourgeois des principaux de Truxillo. Cependant, Gonzale Pizarre ayant appris qu'il y avoit quatre vaisseaux devant Tumpiz, sans qu'on pût savoir qui étoit dedans, en fut fort allarmé, aussi bien que tous ceux de sa suite; et, sans perdre le temps, ils se tinrent prêts pour la guerre qu'ils appréhendoient, et firent des capitaines, tant d'infanterie que de cavalerie. Sur ces entrefaites, ayant su la pièce que Diégo de Mora leur avoit jouée, ils envoyèrent à Truxillo le licencié Léon, pour y faire la charge de Mora; mais Léon, ayant rencontré Laurens d'Aldana et ses gens, se laissa débaucher par eux et se jeta dans leur parti. Déigo de Mora rencontra de même Laurens d'Aldana, avec lequel il fit voile pour aller au Pérou. Ils abordèrent tous au port de Truxillo, où Déigo de Mora fit sa descente avec quarante soldats malades qu'il mit à terre, afin qu'ils fus-

sent plus tôt guéris. Lui, cependant, bien assuré de la révocation des ordonnances, et du pardon général accordé par le roi, entra plus avant dans le pays, et fut jusqu'à Cassamarca, pour lever des gens dans cette province. Sur la nouvelle du pardon, plusieurs accoururent de tous côtés pour servir le roi, et entr'autres, Jean de Saavedra, natif de Séville, Gomez d'Alvarado, et ce même Jean Porçel, auquel Gonzale Pizarre avoit écrit d'être prêt quand il le manderoit. Ainsi, dans toutes ces provinces furent levés, par Diégo de Mora, plus de trois cents hommes pour le service de l'empereur; ce qui ne vint pas plus tôt à la connoissance de Barthélemi de Villalobos, qu'ayant mis ensemble tout ce qu'il put avoir de gens, il entra plus avant dans le pays pour s'en aller par la montagne joindre Gonzale Pizarre; mais en chemin il fut pris par ses gens mêmes, qui lui persuadèrent de changer de parti, de s'en retourner à Tumpiz, et de garder à sa majesté cette place, qu'il avoit jusqu'alors tenue pour Gonzale Pizarre. Il se laissa persuader, jugeant par les apparences qu'il ne lui en pouvoit point arriver de mal, quoiqu'après tout, il y eût quelque répugnance. Il arriva la même chose dans Puerto-Viégo, où François d'Olmos étoit lieutenant de Gonzale Pizarre; car ayant su que plusieurs s'étoient déjà déclarés pour le roi, il s'en alla à Huayallqui, avec quelques-uns de ses confidents, et, dissimulant le sujet de son voyage,

il fut surprendre Manuel Estacio, qui commandoit pour Pizarre dans cette place-là : de sorte que, sans lui donner loisir de se pouvoir défendre, il le poignarda, et déploya l'enseigne de guerre pour sa majesté. Ainsi, tous les capitaines, lieutenants et autres officiers de Pizarre, l'abandonnèrent pour servir sa majesté, par la seule considération qu'elle avoit révoqué les ordonnances, et donné une amnistie pour le passé.

Cependant, à mesure que ces choses se passoient, Gonzale Pizarre et ses gens, en recevoient des nouvelles à toute heure, ce qui les affligeoit extrêmement, et ce n'étoit pas sans grande raison, car se voyant abandonnés de tout le pays, et particulièrement de ceux de leur parti, ils appréhendoient que les autres n'en fissent de même. Ils consultèrent donc entr'eux sur certaines choses, dont ils croyoient se pouvoir prévaloir; mais ce fut avec tant de confusion, et si peu de jugement, qu'il se trouva qu'elles leur furent plutôt nuisibles, que profitables; l'une desquelles entre les autres, fut de brûler cinq navires fort bons, et d'autres petits vaisseaux qui étoient au port. Ce fut par le conseil du licencié Sepeda, et de Benoît de Carvajal, qui avoient beaucoup de crédit sur l'esprit de Gonzale Pizarre, et qui, pour être plus savants aux lois que dans la milice, lui persuadèrent de les brûler, afin d'ôter les moyens à ceux qui les

voudroient abandonner: parce que ce leur seroit une grande commodité, s'ils trouvoient dans le port des navires; comme au contraire, quand ils n'y en trouveroient point, ils seroient contraints de le suivre en dépit d'eux.

Ces navires furent brûlés dans l'absence de Carvajal, que la nécessité des affaires avoit éloigné sept ou huit jours durant d'auprès de Gonzale Pizarre, pour s'en aller à vingt lieues de la Ville des Rois, donner ordre à certaines choses très-importantes. Quand il fut de retour, il ne put s'empêcher de pleurer, d'apprendre que les navires étoient brûlés : tellement qu'entre les autres choses dont il s'entretint avec Gonzale Pizarre, il lui dit: « Votre seigneurie a fait mettre » le feu à cinq grands vaisseaux, qui étoient par » manière de dire, autant de génies tutélaires de » la côte du Pérou, soit pour le garder et le dé- » fendre, soit pour combattre et ruiner ses enne- » mis; plût à Dieu qu'à tout le moins on en eût » réservé un pour moi, avec lequel j'ose dire que » j'aurois si bien servi votre seigneurie, qu'outre » qu'elle en eût été satisfaite, la hardiesse de mes » entreprises m'eût fait envier de tout le monde; » car à la faveur de ce vaisseau, où j'aurois mis un » bon nombre d'arquebusiers, je me serois présen- » té aux ennemis, qui sont apparemment tous fati- » gués et malades, l'expérience nous ayant fait voir » que ceux de Panama, et de toute la côte des » environs, sont la plupart de foible complexion.

» D'ailleurs, il ne faut pas douter que leurs arque-
» busiers ne viennent à nous en très-mauvais équi-
» page ; que pour être maladroits, et sans pré-
» voyance, ils n'aient laissé mouiller leur poudre,
» et qu'ainsi toutes leurs attaques et tous leurs ef-
» forts ne soient sans effet : tellement qu'un seul
» de nos vaisseaux en valoit quatre des leurs ». Les ennemis et les envieux de Carvajal, faisoient accroire à Gonzale Pizarre, qu'il ne tenoit ce langage qu'à cause qu'il étoit chagrin qu'on lui eût ôté les moyens de s'enfuir : mais nous verrons ci-après combien il eût mieux valu de suivre son conseil, que celui que donnèrent ces Messieurs les docteurs.

CHAPITRE VII.

Sortie du président de Panama, et son entrée dans Tumpiz. — Laurens d'Aldana arrive dans la vallée de Santa ; et envoie des espions contre Gonzale Pizarre. — Ce dernier nomme des capitaines, et ses officiers font le procès du président.

Le licencié Pédro de la Gasca ayant dépêché Laurens d'Aldana et ses compagnons dans les quatre navires qu'il envoya au Pérou, leva sur toute la frontière des soldats, des armes, des

chevaux, des munitions et des vivres, autant qu'il en put avoir pour la subsistance de ses gens, qu'il devoit suivre bientôt après. Un fameux soldat, qu'on nommoit Pierre Bernard de Quiros, natif d'Anduxar, venu aux Indes quelques années auparavant, et qui avoit fort bien servi le roi dans les îles de Barlovento, à Carthagène, et en terre ferme, en qualité d'enseigne, se distingua parmi les troupes du président. On lui donna la même charge qu'il avoit eue, n'y ayant point alors de place de capitaine vacante. Il s'en acquitta fort bien aux occasions qui se présentèrent, principalement dans toutes les guerres contre Gonzale Pizarre, et ensuite en qualité de capitaine, dans celles de dom Sébastien de Castille, et de François Hernandez Giron: de sorte que pour le récompenser de ses bons services, il fut gratifié d'un département d'Indiens qu'on appeloit Cacha, près de la ville de Cusco. Avec ce cavalier, plusieurs autres des considérables, et des plus nobles de ces côtes maritimes accoururent pour servir sa majesté, en si grand nombre, qu'il se trouvèrent plus de cinq cents. Ce que voyant le président, il jugea qu'il se passeroit bien du secours qu'il avoit envoyé demander dans le Mexique, et en quelqu'autres lieux. Il écrivit au vice-roi dom Antoine de Mendoza, et aux autres gouverneurs, tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors dans le Pérou, et leur dit, qu'ils ne prissent point la peine de lui

envoyer des soldats, parce qu'apparemment il n'en auroit pas besoin.

Après qu'il eut fait ses dépêches, et mis ordre aux choses nécessaires pour le gouvernement de Panama, et de Nombre de Dios, il écrivit une ample relation de tout ce qui s'étoit passé dans ce pays-là, pour le service de sa majesté, à laquelle il l'envoya le plus promptement qu'il lui fut possible. Cela fait, il partit pour le Pérou avec toute son armée. Dans cette navigation, sa bonne fortune lui fit rencontrer Pédro Fernandez Paniaga, qui lui apportoit réponse à la lettre qu'il avoit écrite à Gonzale Pizarre. Il fut fort aise de cette aventure, et encore plus d'apprendre l'intention qu'avoient les gens de Pizarre de passer dans le parti du roi, aussitôt que le temps et le lieu le leur permettroient. Dans l'excès de joie que lui causa cette nouvelle, il ne voulut point lire la lettre de Gonzale Pizarre, de peur d'y trouver quelques paroles trop libres, et qui lui déplussent. Il poursuivit donc sa navigation, et eut le vent si favorable, qu'il alla mouiller au port de Tumpiz, où nous le laisserons pour parler de Laurens d'Aldana, qui s'en alloit cependant à la Ville des Rois avec ses quatre navires, et du chagrin que Gonzale Pizarre eut de ce qu'il avoit quitté son parti.

Laurens d'Aldana continuant sa route, partit de Truxillo, ayant dans ses navires quelques malades. Comme il eut abordé la rivière de

Santa, il s'avisa d'envoyer par terre à Gonzale Pizarre un religieux appelé, Pierre d'Ulloa, pour l'avertir de sa venue, et sous ce prétexte s'aboucher avec ceux qu'il sauroit avoir de bonnes intentions pour le parti du roi. Il leur faisoit dire en même temps de se rendre le mieux qu'ils pourroient au port de la Ville des Rois, où l'on iroit prendre dans les chaloupes tous ceux qui voudroient s'échapper. Gonzale Pizarre ayant appris toutes ces menées, fit loger séparément ce religieux, lui faisant de très-expresses défenses de ne parler à personne, ni en public, ni en particulier. Il se plaignit fortement de la perfidie de Laurens d'Aldana, qui, par une extrême ingratitude, oubliant sa patrie et l'amitié qu'il devoit avoir pour Gonzale Pizarre, avoit indignement quitté son parti; il ajouta que s'il eût voulu suivre l'avis des principaux de son armée, il y auroit long-temps qu'il ne feroit plus de mal au monde; et que c'étoit aussi de quoi tous les siens le blâmoient publiquement; disant, que s'il s'en trouvoit mal, la faute en étoit à lui, qui ne les avoit pas voulu croire.

Gonzale Pizarre, sachant pour sûr que Laurens d'Aldana s'en alloit à la Ville des Rois, et qu'on avoit livré son armée navale au président Gasca, fit publier la guerre partout, au son des trompettes et des tambours. Il ne se parla plus que d'enrôler des soldats, de faire des capitaines, et de leur donner de quoi subsister. Il

leur fournit à tous en général ce qui leur étoit nécessaire, et fit de particuliers avantages à plusieurs d'entr'eux, que leur naissance et leur valeur rendoient dignes de son estime; leur donnant jusqu'à mille et deux mille ducats de paie selon le mérite d'un chacun. Après cela il fit une revue générale, où lui-même voulut être à pied, comme principal chef de l'infanterie, dans laquelle, comme dit Carare (liv. 6, chap. 11) il avoit assemblé en tout mille hommes, aussi bien armés, aussi bien équipés et fournis de tout ce qui leur étoit nécessaire, qu'aucunes troupes qu'on ait vu en Italie, dans le temps que les choses y étoient dans la plus grande prospérité. La plupart, outre leurs armes qui étoient bonnes, avoient des haut-de-chausses et des pourpoints de soie; plusieurs même en avoient de toile d'or et de brocard, d'autres en avoient de brodés et chamarrés d'or et d'argent avec la broderie d'or à leurs chapeaux sur leurs boëtes à poudre et sur les poches ou étuis de leurs arquebuses.

Gonzale Pizarre nomma pour capitaines de cavalerie, les deux licenciés, Sepeda et Carvajal, comme ceux de tous qui étoient le plus avant dans son estime et dans sa faveur, Jean d'Acosta Jean Velez et Jean de la Tour furent faits capitaines des arquebusiers; et capitaines des picquiers Hernana Bachiacao, Martin d'Almendras, et Martin de Roblez. La charge de major fut donnée à François de Carvajal, qui étoit déjà

maître de camp, avec sa compagnie d'arquebusiers, qui l'avoient toujours suivi. Antoine Altamirano fut nommé pour porter le grand étendard et on lui donna le commandement de quatre-vingts chevaux destinés pour sa garde. Parmi ces capitaines, il s'en trouva quelques-uns, qui firent mettre sur leurs drapeaux, les chiffres de Gonzale Pizarre, qui étoient un G et un P entrelacés, avec une couronne au-dessus : un autre fit peindre sur le sien un cœur, et au-dessous le nom de PIZARRE. Les étendards étoient tous neufs et de diverses couleurs, outre que par l'ordre de Gonzale Pizarre, l'on observa une chose qu'on n'avoit pas encore vue; qui fut, que tous les soldats de chaque compagnie portoient parmi les plumes de leurs chapeaux, des galants de la couleur de leur drapeau; si bien que par ce moyen l'on savoit de quelles compagnies ils étoient; et ces galants tenoient lieu de plumes à ceux qui n'en avoient point. Carvajal fut le seul qui ne voulut point avoir d'enseigne neuve, faisant porter la sienne ordinaire, quoiqu'elle fût vieille, afin qu'elle fît ressouvenir ses soldats de ses victoires passées, pour les inciter à en gagner d'autres plus grandes. Pizarre donna pour paie à ses capitaines des sommes immenses, et qui se montoient jusqu'à quarante, à cinquante et à soixante mille ducats, pour la subsistance de leurs compagnies, tant d'infanterie que de cavalerie. Il acheta tout autant de chevaux, de juments, de

mules et de mulets qu'il en put trouver pour monter ses gens, et les paya comptant. Ce qui fut cause que plusieurs marchands de la Ville des Rois s'enrôlèrent volontairement, pour ne paroître pas lâches; mais à quelques jours de là, ils s'affranchirent de cette corvée, moyennant certaine somme, de quoi Gonzale Pizarre et ses officiers furent bien contents, parce que ceux qu'on contraint d'aller à la guerre ne font jamais rien qui vaille.

Dans ces préparatifs le licencié Sepeda, pour flatter selon sa coutume Gonzale Pizarre, cita les lois, qui étoient ses batteries ordinaires, et ses plus fortes machines. Il fit assembler tous les gens de lettres qui étoient dans la ville et proposa, qu'on eût à faire le procès au président Gasca, à Pédro de Hinoyosa, et à tous les autres capitaines qui avoient déserté; pour avoir livré l'armée navale de Gonzale Pizarre au président, qui la recevant s'étoit rendu criminel, à ce qu'il disoit. On commença cette procédure par des témoins qui furent ouïs, pour montrer qu'en cette action les capitaines avoient fait une trahison insigne, et un vol manifeste, en livrant l'armée de Pizarre, dont l'équipage lui avoit coûté plus de cent mille ducats; et que Gasca par conséquent étoit punissable, de s'être emparé frauduleusement d'un bien qui ne lui appartenoit pas. Ils travaillèrent donc avec ardeur à faire ce procès, dont la conclusion fut, que

tous les coupables seroient condamnés à mort, leurs corps écartelés, et traînés ignominieusement par les rues. Sepeda signa cette sentence, requérant que Gonzale Pizarre, comme gouverneur de cet empire-là, eût à faire la même chose. Mais le maître de camp François de Carvajal, étant sollicité de la signer, comme l'un des principaux, se mit à sourire; et comme s'il se fût moqué de la demande qu'on lui faisoit : « A ce » que je vois, dit-il, ce doit être ici une affaire de » grande conséquence, puisqu'elle requiert abso» lument notre seing, faute de quoi tout est perdu»; s'adressant ensuite à Sepeda : « Monsieur, ajouta» t-il, croyez-vous tout de bon, qu'après que ces » Messieurs et moi, aurons signé cette sentence, » elle ait son effet en même temps, et que les cou» pables en perdent la vie? Cela ne se fera pas si » tôt, lui répondit Sepeda; mais cela n'empêche » pas que cette sentence, ne doive être signée, et » ensuite prononcée, afin de l'exécuter en la per» sonne des criminels, lorsque nous les aurons » pris ». A ces mots, Carvajal éclatant de rire : « Foi de bon soldat, s'écria-t-il, vu les grandes » instances qu'on a faites, je croyois qu'au même » instant que j'aurois signé cette sentence, le ton» nerre dût tomber du ciel pour écraser tous ceux » qu'on auroit condamnés, quelque part qu'ils se » trouvassent; si je les tenois entre mes mains, je » ne donnerois pas un clou de votre sentence, ni » de tous vos soins, j'en serois moi-même l'exécu-

» teur, comme vous le desirez ». A toutes ces railleries, il en ajouta encore plusieurs autres, comme c'étoit sa coutume.

Le licencié Polo, dont nous avons parlé ci-dessus, s'étant trouvé dans cette assemblée, dit tout bas à Gonzale Pizarre, qu'il n'y avoit aucune apparence de signer cet arrêt, et encore moins de le publier; pour deux raisons considérables : la première, parce que le licencié Gasca étoit prêtre, et qu'ainsi ce seroit encourir la peine d'excommunication, que de signer contre lui une sentence de mort; et la seconde, à cause qu'il falloit espérer que plusieurs de ces capitaines qui avoient déserté reviendroient à lui, et abandonneroient Gasca, ne s'étant jetés dans son parti que parce qu'ils y avoient été forcés par Pierre de Hinoyosa : comme au contraire, ils le quitteroient entièrement, et deviendroient ses ennemis mortels, lorsque par une sentence donnée et prononcée contre eux, ils se verroient condamnés à perdre la vie. Cet avis de Polo fut cause qu'on suspendit cette procédure, et qu'à la réserve de Sepeda seul, cette sentence ne fut signée de personne.

CHAPITRE VIII.

Jean d'Acosta envoyé par Pizarre contre Laurens d'Aldana. — embûches qu'ils se dressent. — Mort de Pierre de Puellez.

Pendant le cours de ces procédures impertinentes et ridicules, Gonzale Pizarre fut averti que Laurens d'Aldana, et les autres capitaines, étoient déjà sortis de Truxillo, pour, en remontant la côte, aller au port de la Ville des Rois. A l'heure même il commanda à Jean d'Acosta, de prendre cinquante arquebusiers tous gens d'élite, et d'aller avec eux vers le bas de la côte, pour empêcher que les gens de Laurens d'Aldana ne pussent descendre en aucun lieu pour prendre les choses dont ils pourroient avoir besoin. D'Acosta s'en alla donc à Truxillo, où il n'osa demeurer qu'un jour, de crainte que Diégo de Mora ne vînt, et qu'il ne lui donnât quelque échec. Il s'en retourna vers le bas de la côte, pour voir s'il ne pourroit point surprendre quelques-uns des gens d'Aldana, qui fussent descendus à terre. Mais lui qui ne s'endormoit point, et qui avoit des espions de tous côtés, ayant su que d'Acosta n'étoit pas loin, lui dressa une embuscade de plus de cent arquebusiers, qu'il fit cacher dans des roseaux, sur le chemin par le-

quel d'Acosta devoit passer, avec ordre exprès de le tuer, ou de le prendre. Cependant d'Acosta côtoyant la rade, découvrit par bonheur un parti d'ennemis, qui étoient sortis des navires pour faire eau. Il les chargea, en tua trois ou quatre, et en fit autant de prisonniers, outre quatorze ou quinze, qui se rendirent de leur bon gré, et s'en allèrent avec lui. Ceux-ci l'avertirent qu'on lui avoit dressé une ambuscade assez près de là, ce qui l'obligea de s'en éloigner. Les gens d'Aldana n'osèrent jamais sortir pour lui faire lâcher prise; quoiqu'ils fussent en plus grand nombre; à la vérité ils n'étoient pas si bien fournis de poudre qu'eux, ni des autres choses nécessaires à des arquebusiers: outre qu'ils étoient à pied, au lieu que les ennemis étoient à cheval, dans un pays sablonneux, ce qui leur donnoit de l'avantage. D'Acosta ne manqua pas d'envoyer à Gonzale Pizarre ceux qui s'étoient rendus volontairement. Il les reçut fort bien, et les pourvut abondamment d'argent, de chevaux et d'armes. Ils lui dirent que les quatre vaisseaux avoient peu de vivres, de munitions et de gens de guerre; que la plupart étoient demeurés à terre malades, et qu'il en étoit mort plusieurs: que ceux qui restoient ne servoient qu'à contre cœur; qu'ils n'avoient au reste aucunes nouvelles du président, et qu'apparemment il ne viendroit point de toute cette année. Ces nouvelles furent très-agréables à Gonzale Pizarre: mais il s'a-

perçut aussi de la faute qu'il avoit faite, en suivant l'avis de ceux qui lui avoient conseillé de faire brûler ses cinq vaisseaux, et que François de Carvajal ne l'en avoit pas blâmé sans raison, disant qu'un de ses vaisseaux valoit plus pour battre les ennemis que les quatre ensemble de Laurens d'Aldana. Jean d'Acosta se rendit un peu après dans un lieu qu'on appelle vulgairement le port de Huavra, qui selon le Palentin abonde si fort en sel, que cette seule contrée en pourroit fournir la France, l'Espagne et l'Italie; ce qu'il remarque comme une chose admirable, et dit de plus qu'on n'en sauroit trouver de meilleur.

Gonzale Pizarre, ayant su que d'Acosta s'en alloit à la Ville des Rois, et ce que Diégo de Mora venoit de faire à Truxillo, s'avisa d'envoyer le licencié Carvajal avec trois cents hommes, pour empêcher que d'Aldana ne mît pied à terre, pour y prendre de l'eau, et d'autres provisions: comme encore pour châtier l'insolence de Diégo de Mora, et faire tout ce qu'il jugeroit convenable à l'exécution de son entreprise. Après qu'il eut mis ordre à tout ce qu'il falloit pour le voyage du licencié, François de Carvajal empêcha qu'il ne partît, disant à Pizarre qu'il falloit prendre un meilleur conseil que celui-là, que vraisemblablement le licencié s'enfuiroit avec tout son monde; que s'il étoit demeuré près de lui jusqu'alors, ce n'avoit été que pour venger la mort

du commissaire son frère; mais que voyant à présent les ordonnances révoquées, une amnistie du passé, et ses parents dans les honneurs, étant tous officiers du roi dans des charges éminentes et considérables, il ne falloit point douter qu'il ne prît un autre parti, quand il viendroit à se souvenir, qu'encore qu'il fût très-innocent, on lui avoit mis la corde au cou et le poignard à la gorge. Ces raisons et l'arrivée d'Acosta, qui ne sut pas plus tôt ces nouveaux préparatifs, qu'il accourut pour s'y opposer, et pour se plaindre du tort qu'on lui faisoit, firent changer Gonzale Pizarre d'avis, et furent cause qu'il envoya d'Acosta, pour cette expédition. D'Acosta se mit donc en chemin, suivant les ordres qu'il en avoit, menant trois cents hommes avec lui : mais il s'aperçut qu'ils ne le suivoient pas volontiers, parce que douze des plus distingués s'étoient dérobés des autres. Il se confirma dans cette pensée quand il sut de quelques-uns de ses amis, que d'autres soldats ne demandoient qu'à suivre leurs compagnons, ayant pour chef Laurens de Figueroa, gendre du comte de la Gomere, qui pour cette seule accusation eut un peu après la tête tranchée. Ce cavalier ayant épousé Eléonore de Bodadilla, veuve de Nugnez Toer, qui étoit général d'armée, dans l'expédition qui se fit pour la conquête de la Floride, comme je l'ai écrit au long dans l'histoire de ce pays-là, il eut de ce mariage, un fils et une fille nommée Marie

Sarmiento, qui épousa dans Cusco, Alonze de Loyosa, et ce fut pendant ces noces qu'arriva le soulèvement de François Hernandez Giron, comme il sera dit en son lieu. Le nom du fils étoit Gonzale Mexia de Figueroa, qui mourut extrêmement jeune, au grand regret de ceux qui le connoissoient. Mais c'est assez parlé, ce me semble, de Jean d'Acosta; laissons-lui continuer sa route, pour voir ce qui arriva à Quito, au capitaine Pédro de Puellez. Aussitôt qu'il fut assuré de la révocation des ordonnances et de l'amnistie générale, qui s'étendoit sur toute sorte de crimes quelques grands qu'ils fussent, il résolut de se prévaloir de cette grâce du roi, de se ranger à son service, et d'abandonner Gonzale Pizarre, après n'avoir rien omis à faire pour lui dans toutes les occasions qui s'en étoient présentées.

Pédro de Puellez avoit fait dessein de prier ses capitaines et ses soldats à un festin solennel, où il leur devoit faire voir combien il leur importoit de se ranger dans le parti du roi, puisque par une grâce spéciale de sa majesté le passé leur étoit pardonné, et les ordonnances révoquées. Mais il ne put tenir cette affaire si secrète, qu'elle ne vînt à la connoissance de Rodrigue de Salazar, dit le Bossu, qui l'apprit d'un vieux soldat, qu'on appeloit Diégo d'Urbin, auquel Puellez l'avoit communiquée en secret, comme à son ami. Rodrigue de Salazar, étant

donc averti de ce projet voulut en avoir l'honneur et empêcher que Pédro de Puellez ne se fît un mérite auprès du président, pour avoir réduit au service du roi, trois cents soldats d'élite, auxquels il commandoit. Ainsi, pour usurper une gloire qui ne lui appartenoit pas, il trouva bon d'en parler à quatre de ses amis particuliers, dont les surnoms étoient Bastida, Tirado, Hermozilla et Morillo, par lesquels on les connoissoit plutôt que par leurs noms propres. Il leur découvrit le dessein de Pédro de Puellez, et leur dit, que ce ne seroit pas une petite affaire pour eux, s'ils pouvoient jouir de la récompense d'avoir réduit ces gens-là au service de sa majesté; mais qu'ils n'en pouvoient venir à bout, qu'en faisant mourir Pédro de Puellez. Ils résolurent donc entr'eux de le faire et pour venir à l'exécution de leur dessein, ils allèrent le lendemain, qui étoit jour de dimanche, tous cinq de grand matin dans la maison de Pédro de Puellez, et lui firent dire que le capitaine Salazar étoit venu, pour lui donner le bonjour, et l'accompagner à l'église pour ouïr la messe. Les quatre entrèrent alors, et Rodrigue de Salazar se mit à la porte, n'ayant pas trouvé à propos de suivre, qu'il n'eût su auparavant comment cette démarche réussiroit : quelques-uns néanmoins ont assuré qu'il entra, mais j'ai plusieurs fois ouï dire à ceux qui parloient de cet assassinat, qu'il s'étoit passé comme je le raconte. En un

mot, ces quatre assassins tuèrent Pédro de Puellez à grands coups d'estocades et de poignards; ce qu'ils n'eurent pas plus tôt fait, que le capitaine Rodrigue de Salazar courut avec eux à la place, où il se mit à crier «à l'aide du roi,» et les bourgeois étant accourus se déclarèrent très-volontiers pour sa majesté.

CHAPITRE IX.

Défi sur la mort de Puellez. — Entrée de Diégo Centeno dans Cusco. — Combat qu'il eut contre Pierre Maldonat.

Rodrigue de Salazar et ses compagnons, ayant tué Pédro de Puellez, résolurent en même temps d'aller trouver le président Gasca, qu'ils rencontrèrent dans la vallée de Sausa, comme il sera dit plus particulièrement en son lieu. Il les reçut avec beaucoup d'applaudissements, et les loua d'avoir si courageusement servi le roi : même il leur promit que sa majesté ne manqueroit pas de reconnoître à l'avenir un si fidèle service. Cependant Diégo d'Urbin, ami très-particulier de Pédro de Puellez, voyant que pour avoir découvert à Rodrigue de Salazar le secret de son ami, ce perfide jouissoit des faveurs que le défunt avoit lui seul méritées, se sentit si pressé en sa conscience, et si affligé de la mort de Puellez,

qu'il ne put cacher plus long-temps son juste ressentiment. Il déclara devant tout le monde ce que nous venons de dire, touchant l'intention de Pédro de Puellez pour le service du roi; que lui-même l'avoit découvert en confidence à Rodrigue de Salazar, et que ce fourbe, quoiqu'il eût ci-devant abandonné le vice-roi Blasco Nugnez pour suivre le parti de Pizarre, voyant néanmoins que si Pédro de Puellez réduisoit ses gens au service de sa majesté, en auroit la gloire et la récompense, il s'étoit résolu d'en usurper tout l'honneur comme il avoit fait autrefois à la prise de dom Diégo d'Almagre le jeune, afin d'en hâter la perte; cet esprit artificieux et perfide s'étant toujours accommodé au temps, et au proverbe qui dit, « vive le vainqueur »: tellement que pour tirer raison de toutes ces lâchetés, Diégo d'Urbin résolut de le défier à un combat seul à seul, pour lui faire avouer qu'il n'avoit rien dit de lui qui ne fût véritable.

Comme Rodrigue de Salazar ne se croyoit pas assez fort, ni assez vaillant, pour oser se battre avec Diégo d'Urbin, outre que sa conscience lui reprochoit d'avoir découvert le secret de Pédro de Puellez, et de lui avoir donné la mort par-là, et que d'ailleurs il se fioit plus à l'adresse et à la ruse, qu'à sa lance et à son épée, il répondit : « Qu'il demeuroit d'accord de tout ce que Diégo » d'Urbin venoit de dire de Pédro Puellez, et » que pour cela même il avoit hâté sa mort, de

» peur que Pédro de Puellez, auquel il voyoit » apporter du retardement à l'exécution de son » dessein, ne s'en repentît et ne changeât d'avis». Par cette déclaration, qui fut approuvée du président, Diégo d'Urbin et les autres principaux soldats de son parti, furent tous satisfaits; mais quelques autres ne furent pas de cette opinion, et dirent ouvertement que ces raisons étoient trop foibles pour empêcher qu'on ne se battît, et que Diégo d'Urbin ne les devoit nullement accepter, s'il ne vouloit par cette action vérifier le proverbe qui dit : « Que les morts et » les absents ont peu d'amis qui les soutiennent».

Durant cette conjecture, Diégo Centeno avançoit toujours son chemin, dans le dessein d'aller attaquer Antoine de Roblez, qui étoit à Cusco, avec un bon nombre de troupes, en qualité de lieutenant de Gonzale Pizarre. Quoiqu'il fut impossible à Diégo Centeno de faire aucune entreprise n'ayant que quarante-huit hommes, tous mal armés, et la plupart à pied, et de venir à bout d'un homme qui commandoit à trois cents soldats, tous gens de courage et bien équipés, il ne laissa pas toutefois de persister dans sa résolution, et de poursuivre son voyage. Alonze de Hinoyosa, qui étoit fâché, comme il a été dit ailleurs, de ce que Gonzale Pizarre avoit envoyé à sa place Antoine de Roblez fut pourtant en partie cause de ce qu'il persista dans cette résolution, car, ayant trouvé le moyen de gagner les

principaux Cusco, ils écrivirent tous ensemble à Diégo Centeno, qu'ils se déclareroient pour lui, s'il vouloit venir dans leur ville combattre Antoine de Roblez. Celui-ci, sachant que l'ennemi le venoit trouver fit assembler son conseil de guerre pour aviser aux moyens dont il falloit se servir pour lui résister, et envoya battre l'estrade à un de ses principaux confidents, qu'on appeloit François d'Aguirre. Il ne cessa de marcher jusqu'à ce qu'il eût rencontré, à six lieues de la ville, Diégo Centeno, à qui il fit part de tout le dessein d'Antoine de Roblez, de l'armement de ses gens, et en quel ordre il se préparoit à les ranger en bataille, pour empêcher qu'il n'entrât dans la ville de Cusco. Alors Centeno et ses gens, dont les principaux étoient Pédro Ortis de Carate, François Negral, Louis de Rebera, Diégo Alvarez et Alonzo Pérez d'Esquivel, s'avisèrent de faire en sorte de se jeter de nuit dans la place, tant pour épouvanter l'ennemi par leur bruit, que pour obliger leurs amis, qui étoient presque tous soldats d'Antoine Roblez, à ne point combattre à la faveur des ténèbres, et à se jeter dans leur parti.

Ils usèrent d'un stratagème de guerre assez ingénieux, qui fut d'ôter les brides à leurs chevaux, d'attacher à leurs têtières et aux arçons des selles des mèches allumées, et de commander à leurs valets Indiens que quand ils seroient arrivés à un poste qu'ils leur nommoient, de

les faire marcher le plus vîte qu'ils pourroient, afin de s'ouvrir un passage dans la ville. L'endroit par où ils devoient entrer se nommoit la rue du Soleil, dont nous avons fait la description ailleurs, qui conduit au milieu de la grande place. Après avoir donné cet ordre aux Indiens, Diégo Centeno, et ses gens furent par une autre rue, qui est au ponent de celle du Soleil, et une des avenues de la grande place.

Antoine de Roblez, sachant que l'ennemi venoit l'attaquer de nuit, mit ses trois cents hommes en ordre de bataille, droit au milieu de la place; faisant front à la principale avenue de la rue du Soleil, qui étoit la seule par où Centeno pouvoit entrer, à moins qu'il ne fît un trop grand tour. Sur ces entrefaites, les valets Indiens entrèrent subitement dans la place avec tant de furie qu'ils rompirent d'abord le bataillon d'Antoine Roblez, sans que ses gens pussent discerner contre qui ils combattoient, parce qu'ayant joint les chevaux, ils furent bien étonnés de les trouver sans maîtres. Diégo Centeno, et ses soldats accoururent alors par l'autre rue, et chargèrent les ennemis à droite, faisant leur décharge sur eux, et entremêlant confusément leurs cris au bruit que faisoient leurs arquebusiers, quoique le nombre n'en fût pas grand. En ce temps-là, il y avoit dans la maison de Fernand Pizarre, qui est maintenant aux pères jésuites, un bourgeois qu'on appeloit Pédro Maldonat, homme

pacifique, et qui ne se piquoit nullement d'être soldat. Il disoit les heures de la vierge, pour laquelle il avoit une dévotion particulière, lorsqu'au bruit de cette alarme se voyant interrompu dans ses prières, il mit ses heures dans son sein et ayant son épée au côté, il prit une pique, et sortit à la place. Le premier qu'il rencontra fut Diègo Centeno; et, sans savoir qui il étoit, il lui porta un coup de pique, dont il lui perça la main gauche, et du second coup il le blessa à une des cuisses, mais la plaie ne fut pas fort profonde, parce que le fer de la pique étant à la vieille mode et fait en forme de fleurs de lys les deux côtés en étant rabotteux, empêchèrent que le fer ne pût pénétrer plus avant : et comme il voulut retirer sa pique pour donner un autre coup, l'effort qu'il fit renversa Diégo Centeno par terre. Un grand page, dont j'ai oublié le nom, voyant son maître tombé, tira contre Maldonat un coup de fusil, et l'étendit sur la place; mais lorsqu'on le croyoit mort, il se leva tout d'un coup, pour renouveler le combat avec son ennemi; ce qu'il ne put exécuter, parce qu'il survint quelques soldats au secours de Centeno : si bien que, s'étant saisis de Maldonat, ils le désarmèrent et poursuivirent leur victoire, les gens d'Antoine de Roblez ayant déjà rompu leurs rangs, et la plupart pris la fuite, pour suivre les royalistes.

CHAPITRE X.

Miracle arrivé en la personne de Pierre Maldonat. — Mort d'Antoine de Roblez. — Diégo Centeno fait général à sa place. — Réduction de Lucas Martin au service du roi. — Accord d'Alonze de Mendoza avec Diégo Centeno.

Pierre Maldonat qui étoit l'homme le plus grand, et le mieux fait que j'aie encore vu, ne mourut point du coup d'arquebuse qu'il reçut, et n'en fut pas même blessé, bien qu'il en fût abattu par terre, ce qui arriva, comme il parut depuis, par un miracle visible de la vierge, qui le délivra de ce danger; parce, comme j'ai déjà dit, qu'il lui étoit particulièrement dévoué. La balle ayant rencontré les heures qu'il mit dans son sein, dès qu'il ouït le bruit des ennemis, ne lui fit aucun mal; quoique le coup fût assurément poussé d'une grande violence, puisqu'il abattit un corps si robuste, aussi facilement qu'il eût abattu celui d'un foible enfant. Je vis ces heures depuis, car m'étant rencontré à la messe avec Pierre Maldonat, je lui demandai à voir ce livre miraculeux, qu'on appeloit aussi les heures du miracle. Il me les donna tout aussitôt, et l'ayant ouvert, je remarquai que la balle, ayant donné dans le commencement du livre,

en avoit percé les trente ou quarante premiers feuillets, et froissé les autres, à la réserve de quinze, le dernier desquels précédoit l'office de la messe de Notre-Dame, qu'on n'imprimoit pas seulement en ce temps-là, non plus que plusieurs autres prières et oraisons semblables; n'y ayant point alors aux livres de dévotion, les précautions et les réglements que le concile de Trente y a depuis ajoutés. Ces heures, au reste, étoient de la forme d'un diurnal ordinaire.

Il n'y eut point d'autre échec cette nuit-là que celui entre Pierre Maldonat et le capitaine Diégo Centeno, bien que les auteurs aïent dit qu'il s'en trouva de blessés et même de morts de part et d'autre: mais il y a apparence qu'ils ont fondé leurs relations sur de faux mémoires, ce que je puis assurer au vrai, pour avoir moi-même vu le démêlé de cette affaire; car six jours après qu'elle se fut passée je vins à la ville où j'accompagnai mon oncle Jean de Vergas, le capitaine Rodrigue de Pantoya et neuf Espagnols qui étoient à trente lieues de Cusco, avec la famille de mon père, qui avoit pris un asile en ce lieu-là, d'où tout ce que nous étions de gens en petit nombre, n'osions nullement partir pour nous sauver à la ville, durant les persécutions des Pizarre. Après sa réduction, mon oncle et les autres Espagnols s'en allèrent à Cusco pour y servir sa majesté. Ma mère et moi, et les autres y furent tous ensuite; le lendemain de notre arrivée, je m'en

allai, de la part de ma mère, baiser les mains au capitaine Diégo Centeno, que je trouvai sur pied, ayant la main gauche enveloppée d'un linge, et le bras d'un taffetas noir, qu'il portoit en écharpe, ce qui faisoit voir que ses blessures n'étoient aucunement dangereuses. Il demeuroit dans la maison d'Hernand Bachicoa, qui est maintenant à dom Louis Palamin, et il me souvient que tout ceci se passa quelques jours après la fête du très-saint-sacrement de l'autel, l'an 1547, ce que j'écris maintenant environ les mêmes jours de l'an 1605, sur les propres originaux, tellement que je ne crois pas avoir tort de dire que je l'ai presque vu de mes yeux.

De ce que j'ai dit de la prise de cette place-là, l'on peut conclure que ce qui se passa de part et d'autre, ne fut qu'une manière de combat entre gens de même intelligence. Car s'ils se fussent battus tout de bon, comme disent les historiens, qu'elle apparence y avoit-il, que quarante-huit soldats si mal armés, comme ils l'avouent eux-mêmes, que plusieurs d'entr'eux portoient au lieu de piques ou de lances, de longs bâtons, au bout desquels ils avoient attaché des poignards, eussent pu résister à trois cents hommes, qu'avoit Antoine de Roblez bien pourvus des armes nécessaires?

Le capitaine Antoine de Roblez se voyant abandonné des siens, et par conséquent perdu, prit pour asile, le couvent de saint François,

non pas celui d'à-présent, qui est à l'occident de la ville, mais celui d'alors, situé du côté du levant, d'où le lendemain Diégo Centeno le fit tirer, avec dessein de le réduire à l'obéissance du roi, et non pas de lui ôter la vie, son naturel étant doux, et nullement enclin à la cruauté. Mais Roblez qui étoit, comme dit Çarate, un jeune homme de peu d'esprit, et assez éventé, voyant qu'on ne le faisoit pas mourir, s'imagina qu'il étoit encore capitaine et gouverneur de la ville, ce qui lui fit dire plusieurs choses extravagantes en faveur du parti de Pizarre, et au désavantage du parti de sa majesté; de sorte que Diégo Centeno, en étant ennuyé, lui fit trancher la tête; contre l'espérance de beaucoup de gens, qui croyoient que le regardant indigne de cet honneur, il le feroit pendre, bien qu'il fût gentilhomme.

Quelques-uns des plus zélés pour le service de Gonzale Pizarre, sortirent de Cusco, et s'en allèrent en diligence à Rimac, où ils l'avertirent de la perte qu'il avoit faite de son capitaine, et de ses gens. Cette nouvelle l'affligea fort, quoiqu'il le dissimulât pour l'heure, mettant le meilleur ordre qu'il put aux choses que nous dirons ci-après. Cependant la victoire du capitaine Diégo Centeno ne fut pas plus tôt publiée, que tout ce qu'il avoit de gens en cette frontière, et à plus de cinquante lieues à la ronde, y accourut à l'instant : ce que firent encore les principaux

seigneurs de ce pays-là, et les plus renommés d'entre les soldats; qui, tous ensemble, joints à ceux de Cusco, se trouvèrent plus de cinq cents hommes, lesquels d'un commun consentement élurent pour leur général Diégo Centeno : tellement qu'à l'heure même, il fit divers capitaines d'infanterie et de cavalerie, dont nous ferons mention ci-après en parlant de la bataille de Huarina. Ce général ayant pourvu à ses gens, marcha vers la province du Collao, résolu d'attaquer Alonze de Mendoza, que Gonzale Pizarre avoit fait son lieutenant dans la ville de la Plata, et de le soumettre à l'obéissance du roi, ou de son gré, ou par la force, s'il ne se pouvoit autrement. La victoire de Centeno fut sue dans Arequepa, un peu après qu'elle fut gagnée, et comme il y avoit dans cette ville-là un capitaine qu'on nommoit Lucas Martin Vegasso, que Gonzale Pizarre y envoya pour son lieutenant, après la bataille de Quiro : Vegasso, sans savoir ce qui s'étoit passé à Cusco, se résolut d'envoyer à Gonzale Pizarre cent trente hommes qu'il avoit avec lui, afin de les employer comme il lui plairoit; mais le malheur voulut qu'à quelques lieues de la ville, il fut arrêté par les siens mêmes, qui vouloient se ranger du parti du roi, et qui servoient à contre-cœur leur capitaine, qu'ils firent prisonnier pour empêcher qu'il ne leur échappât.

Ayant donc appris le bon succès de Diégo Centeno, ils furent trouver Lucas Martin, et lui

conseillèrent de changer d'inclination, de faire de bon gré ce à quoi on le contraindroit par la force, et de ne marchander pas davantage à se jeter dans le parti du roi; moyennant quoi ils lui promirent de le rétablir dans sa première dignité, et de le reconnoître pour capitaine. Lucas Martin se laissa finalement persuader, bien que contre sa volonté, comme lui-même ne feignit point depuis de le publier hautement.

Ces soldats eurent tant de bonheur, qu'ils trouvèrent dans Arequepa la valeur de trente ou quarante mille ducats, que Lucas Martin envoyoit à Gonzale Pizarre, lesquels ils partagèrent entr'eux, et s'en allèrent trouver Diégo Centeno. Il témoigna par la réception qu'il leur fit, le bon gré qu'il leur savoit de s'être résolus à servir le roi. Ainsi, tous ensemble prirent la route de Charcas, pour y chercher Alonze de Mendoza, qui étoit déjà sorti de cette province avec trois cents hommes, pour aller joindre Gonzale Pizarre. Quand ils furent assez près les uns des autres, le général Diégo Centeno desirant de n'en venir pas à une bataille, lui écrivit une lettre fort obligeante, par laquelle il le prioit d'oublier toutes les animosités et les haines qu'ils avoient eues entr'eux, dans le temps des démêlés d'Alonze de Toro et de François de Carvajal, de préférer le service du roi à celui de Gonzale Pizarre qui s'étoit ouvertement déclaré contre sa majesté, et de le faire au plus tôt, s'il ne vouloit

passer pour rebelle et pour traître à son roi légitime.

Il fit porteur de cette lettre un personnage des plus qualifiés de Cusco, à qui il donna le titre d'ambassadeur. On l'appeloit le maître d'école ou le recteur Pédro Gonzale de Çarate. Il le tira de son église pour le faire arbitre de cette paix, et médiateur de tout autre accommodement qui s'offriroit, sachant qu'il avoit beaucoup d'autorité, et qu'il étoit prudent et capable de quelque négociation que ce fût. Comme Çarate fut entré en pourparler avec Alonze de Mendoza, touchant la réduction au service de sa majesté, à quoi il ne pouvoit se résoudre, pour l'intelligence qu'il avoit avec Gonzale Pizarre, le général Diégo Centeno reçut les depêches que lui envoya le président, avec une copie du pouvoir que sa majesté lui donnoit de gouverner cet empire-là, révoquer les ordonnances, et donner une amnistie pour le passé. Ce que Diégo Centeno n'eut pas plus tôt reçu, qu'il l'envoya en diligence à Pédro Gonzale, son ambassadeur, afin qu'il eût à le montrer à Alonze de Mendoza, se persuadant que cela seroit de très-grande efficace pour le tirer du service de Gonzale Pizarre, bien qu'il y fût des plus opiniâtres. En effet, cette pensée ne réussit pas mal; car aussitôt qu'Alonze de Mendoza eut vu les dépêches, il changea de dessein, et résolut de se déclarer serviteur du roi, capitulant avec l'ambassadeur, auquel il offrit de se

tourner du côté de Diégo Centeno, à condition qu'il seroit toujours capitaine-général des gens qu'il menoit, qui étoient au nombre de trois cents, tant fantassins que cavaliers, tous hommes d'élite, armés avantageusement, et fort bien montés. Diégo Centeno accepta le parti, sans s'arrêter à l'inconvénient qui pouvoit arriver, y ayant dans une seule armée deux généraux de même nation; et ainsi la jonction se fit de part et d'autre, au commun contentement des deux partis. Alors, comme dit Augustin de Çarate, se voyant si forts et si puissants qu'ils avoient plus de mille hommes, ils conclurent d'aller chercher Gonzale Pizarre, et de l'attendre dans une certaine avenue, par où il falloit qu'il marchât, ne pouvant passer plus outre, parce qu'il manquoit de provisions de bouche. Mais tandis qu'ils se vont saisir de ce passage-là, qui étoit près de Huarina (où se donna depuis une sanglante bataille), nous reviendrons au président Gasca, que nous avons laissé sur la mer du Sud, continuant sa navigation.

CHAPITRE XI.

Le président aborde à Tumpiz, où il met ordre à toutes les choses nécessaires. — Jean d'Acosta marche contre le capitaine Diégo Centeno. — Arrivée de Laurens d'Aldana près de la Ville des Rois. — Serment de fidélité fait à Pizarre par ses troupes.

Après plusieurs difficultés et traverses qu'eut en sa navigation le président Gasca, il arriva finalement au port de Tumpiz avec toute son armée, à la réserve d'un seul vaisseau, qui n'avoit pu aller de conserve, pour n'être pas si bon voilier que les autres. Ce qui fut cause que Pédro Cabrera, qui en étoit capitaine, voyant qu'il ne pouvoit avancer, s'en alla par terre avec ce peu de gens qu'il avoit, et fit tant de diligence qu'il se rendit à Tumpiz, presque aussitôt que les autres. Le président cependant ne perdoit pas une seule heure de temps, faisant sans cesse des provisions de vivres et d'autres choses nécessaires à ses troupes, dont le nombre alloit déjà au-delà de cinq cents. Durant son séjour en ce lieu-là, il reçut diverses lettres de plusieurs personnes considérables, comme seigneurs, capitaines, et soldats fameux; et répondit à tous en termes obligeants, et avec des promesses de gratifications de la part de sa majesté. D'ailleurs il voulut que Pédro Hinoyosa, général

de son armée, s'en allât devant à Cassamarca, pour y joindre avec ses soldats ce qu'il y auroit de capitaines et de gens portant les armes. Ensuite de quoi il ordonna à Paul de Menesez de descendre la côte avec son armée, tandis que lui d'un autre côté, avec le nombre de soldats qu'il jugea nécessaire pour la sûreté de sa personne, prit sa marche par la plaine, d'où il se rendit à Truxillo. Il reçut à son arrivée des nouvelles très-certaines touchant les capitaines et les autres personnes qui avoient embrassé le parti du roi, et sut même jusqu'aux postes et aux lieux de retraite où ils s'étoient rendus, en attendant sa venue; ce qui l'obligea d'envoyer de toutes parts des courriers exprès pour leur ordonner de se joindre en un corps, de prendre leur marche par la montagne, et de l'aller attendre en la vallée de Cassamarca, où ils leur diroit ce qu'ils auroient à faire. Ensuite il entra dans le plat pays avec ses gens, envoyant toujours des coureurs devant, qui, l'avertissant de ce qu'ils remarqueraient, rendissent le chemin libre pour la sûreté de sa personne.

Durant que ces choses se passoient ainsi du côté du président et de son armée, Gonzale Pizarre apprit ce qui s'étoit passé à Cusco, la victoire de Diégo Centeno, la mort d'Antoine de Roblez, et la prison de Lucas Martin Végasso; de quoi il s'affligea d'autant plus, qu'il reconnut bien par là que tout ce grand édifice, qu'il

croyoit avoir bâti pour s'établir dans le gouvernement de l'empire du Pérou, s'écrouloit de tous côtés et s'en alloit en ruine. Ce qui fut cause qu'il envoya ordre à son capitaine Jean d'Acosta, lequel, comme nous avons dit, s'en étoit allé à Truxillo avec ses troupes, pour réparer les dommages et les dégâts qui se faisoient de jour en jour en ce pays-là, de le venir trouver incessamment. Cependant François de Carvajal fit trancher la tête à Antoine Altamirano, qui avoit l'enseigne colonelle de Gonzale Pizarre; parce que, sur le bruit qui couroit des bons succès de Diégo Centeno, il n'étoit plus le même pour Gonzale Pizarre, et paraissoit extrêmement froid pour son service. Ce fut le seul sujet pour lequel Carvajal lui ôta la vie, et donna son enseigne à dom Antoine de Ribera.

Après l'arrivée de Jean d'Acosta, Gonzale Pizarre fit tenir trois cents hommes prêts pour aller avec eux à la rencontre de Diégo Centeno. Il fit général de la cavalerie Martin d'Obnos, et capitaine des arquebusiers Diégo Gumiel. De plus, il donna le commandement des piquiers à Martin d'Almendras, l'enseigne colonelle à Martin Galarçon, la charge de maître de camp à Paès de Sottomajor, et il fit Jean d'Acosta général de son armée. Il les envoya tous à Cusco par le chemin de la montagne, avec ordre de se jeter dans le plat pays pour y poursuivre de toutes parts Diégo Centeno; car c'étoit celui des trans-

fuges duquel il se plaignoit principalement, disant qu'il avoit été un des premiers qui l'avoit le plus pressé et même importuné pour lui faire accepter la charge de procureur-général de tout le royaume; et que cependant, au bruit de ces nouvelles, ou fausses ou vraies, que les ordonnances étoient révoquées, et qu'il y avoit une amnistie, il l'avoit abandonné lâchement. Il ajoutoit que tous les autres qui se montroient si passionnés pour son service en avoient fait de même; mais qu'il espéroit que Dieu fortifieroit son bras pour les châtier, et qu'ils seroient eux-mêmes la cause de leur propre ruine, et lui donneroient le moyen de se venger d'eux. Mais bien que ces plaintes et autres semblables parussent très-justes, il ne les faisoit pourtant qu'à ses intimes amis, témoignant en public une grandeur de courage tout à fait digne de lui, paroissant inébranlable dans les plus grandes traverses, comme les historiens le remarquent, en cet endroit principalement, où ils parlent tous son avantage.

A de si mauvais succès la fortune en ajouta de pires; car comme elle a cette coutume de n'envoyer jamais une disgrâce qui ne soit suivie de plusieurs autres, elle voulut qu'en cette conjoncture Laurens d'Aldana arrivât avec ses quatre vaisseaux à quinze lieues de la Ville des Rois, où, quoiqu'il se trouvât dépourvu de troupes et de vivres, il crut néanmoins y pouvoir être en toute

sureté, parce qu'il savoit que Gonzale Pizarre avoit brûlé les vaisseaux qu'il avoit dans ce port. Son intention n'étoit pas d'en venir à un combat, mais de recevoir dans ses chaloupes ceux qui abandonneroient Gonzale Pizarre; tellement que son arrivée à Huanca étant sue à la Ville des Rois, y mit tout en désordre et en confusion.

Gonzale Pizarre, étonné de ces changements, et appréhendant, après avoir été abandonné de tant de gens auxquels il se fioit, que ceux qu'il avoit avec lui n'en fissent de même, s'avisa de s'assurer d'eux par la voie de la religion et du serment de fidélité. Pour cet effet, par l'avis du licencié Sepeda, qui le lui conseilla, il assembla les principaux seigneurs indiens, et les plus considérables de toutes les villes, avec les capitaines, les cavaliers et les soldats, auxquels il fit une harangue assez courte, mais fort pressante. Il leur représenta les grandes obligations qu'ils lui avoient de s'être exposé à tant de périls, comme la faim et les autres incommodités de la guerre, pour la conservation de leurs vies et de leurs biens, dont ils étoient redevables aux soins et à la valeur du marquis dom François Pizarre, son frère; que, dans l'occasion présente, ils devoient considérer que sa cause et la leur étoient la même, et qu'ils avoient les uns et les autres suffisamment de quoi justifier leur conduite envers sa majesté, lui ayant envoyé des députés exprès pour l'avertir de ce qui se passoit dans le

pays; que le président avoit arrêté et retenu leurs envoyés à Panama, séduit et débauché ses capitaines, et s'étoit aussi emparé de sa flotte qui lui avoit tant coûté d'argent à équiper; qu'il étoit entré dans son gouvernement à main armée, et faisoit répandre par tout le royaume des lettres et autres écrits très-préjudiciables à tous ceux de cet empire, donnant à connoître manifestement qu'il vouloit allumer la guerre. Ensuite il leur dit, que pour détourner de si grands maux, il le vouloit empêcher d'entrer plus avant dans le pays, de peur qu'il n'en prît possession par ses artifices; et, qu'à l'exemple de Blasco Nugnez Vela, il ne fît exécuter les ordonnances, et châtier ceux qui s'y seroient opposés par le passé; que cela lui avoit fait juger nécessaire de les assembler pour leur représenter l'état présent des choses, et savoir d'eux quelle étoit leur intention là-dessus. Que la sienne n'étoit pas de forcer personne; qu'il laissoit à chacun sa volonté libre; qu'il les prioit seulement de lui dire franchement s'ils le vouloient suivre, ou non. Et que même il laisseroit à ceux qui ne voudroient pas aller avec lui la liberté de se retirer où bon leur sembleroit, et même de se rendre au président; mais qu'il souhaitoit que ceux qui seroient résolus de demeurer avec lui, lui donnassent leur parole et leur foi, comme gentilshommes et vrais chrétiens, de garder inviolablement la promesse qu'ils lui faisoient, et de ne l'abandonner jamais.

Ils répondirent unanimement, qu'ils vouloient tous mourir avec lui, et que s'ils avoient cent vies, ils s'offroient à les exposer pour son service; ce qu'ils lui jurèrent solennellement, et le signèrent même dans un grand registre, où le licencié Sepeda écrivit au long cette déclaration, qu'il signa lui-même le premier. François de Carvajal, que l'expérience avoit rendu habile en semblables affaires, rioit là-dessus, et se mocquant en secret de tous ces beaux contes avec ses confidents : « Vous verrez, leur disoit-il, de-» vant qu'il soit peu de temps, l'estime qu'on fait » de ces promesses, et le soin qu'on a de respecter » la majesté du serment ». Il ajoutoit quantité d'autres bons mots qui lui étoient ordinaires, et dont nous pourrions faire un beau recueil, si nous les avions; car il avoit dans sa conversation une présence d'esprit si grande, qu'on pouvoit dire de lui, qu'en matière de répartie et de rencontres, sur toutes sortes de sujets, c'étoit un des plus habiles hommes du monde.

CHAPITRE XII.

Otages donnés et ruses pratiquées de part et d'autres — Gonzale Pizarre abandonné par plusieurs des principaux.

Deux jours après que ceci se fut passé, Laurens d'Aldana arriva avec ses navires au port de

la Ville des Rois, ce qui y causa beaucoup de trouble. Gonzale Pizarre fit sonner l'alarme, et rallia dans la place plus de six cents hommes de guerre; mais se croyant moins en sûreté dans la ville qu'en rase campagne, parce qu'il croyoit que ceux qui auroient dessein de déserter n'oseroient le faire, quand ils seroient exposés à la vue de tout le monde, il fut camper à une lieue de la ville et du port. Cela fait, il dépêcha des courriers de tous côtés, pour arrêter les déserteurs, outre que pour remédier au désordre, et savoir l'intention de Laurens d'Aldana, il envoya vers lui un des principaux de la Ville des Rois, qu'on appeloit Jean Fernandez, avec ordre exprès de demeurer près de lui, en otage d'un autre cavalier, que Laurens d'Aldana lui donneroit, pour traiter ensemble du sujet de sa venue, et du dessein qu'il avoit. A quelque temps de là d'Aldana envoya le capitaine Pegna, qui fit voir à Gonzale Pizarre le pouvoir qu'avoit le président, et le pardon général que le roi, par une grâce spéciale, accordoit à tous les coupables. Outre cela, il tâcha de lui persuader par de belles paroles de ne différer pas davantage d'obéïr à sa majesté, et de ne se roidir point contre ses volontés, mais de lui remettre le gouvernement de cet empire-là. C'est en ce même endroit que le Palentin rapporte ce que nous avons dit ci-dessus, au sujet des lettres du roi, que Carvajal appeloit bulles. Il faut remarquer,

qu'en cette relation les ennemis de Pizarre le trompèrent, n'y ayant plus rien à consulter dans un temps où ce n'étoit que désordre, que scandale et que confusion du côté de ses gens, qui ne pensoient qu'à s'enfuir d'avec lui, comme on le verra par la suite de cette histoire.

Gonzale Pizarre, choqué de ce que lui dit, le capitaine Pegna, lui répondit en homme fâché, disant, que Laurens d'Aldana, Pédro de Hinoyosa, et tous les autres qu'il croyoit ses amis, l'avoient trahi méchamment, et donné sujet à ses ennemis de l'accuser lui-même de trahison; et que pour se justifier de ce dont on l'accusoit son dessein avoit toujours été d'envoyer des députés exprès à sa majesté, pour lui déclarer que son intention ne fut jamais d'offenser le roi, mais d'apaiser les troubles du pays, et détourner les malheurs dont il étoit menacé. A ces raisons il en ajouta d'autres bien pressantes, ne cessant de se plaindre d'être si injustement vendu par des ingrats qu'il avoit tirés du néant, en les élevant à des charges qui les rendoient considérables. Il donna ordre cependant que le capitaine Pegna se retirât dans la tente de Dom Antoine de Ribera, et fît soigneusement prendre garde qu'il ne s'abouchât point avec ses gens, de peur qu'il ne leur déclarât le contenu de ses dépêches, qu'il ne vouloit pas qui vînt à leur connoissance. Les auteurs qui ont écrit sur cette matière disent, que la nuit suivante Ribera, sachant que s'il

pouvoit se rendre maître du vaisseau de Laurens d'Aldana, il auroit facilement tous les autres, sonda là-dessus le capitaine Pegna, et lui promit même plus de cent mille ducats s'il le vouloit livrer entre ses mains. Mais le capitaine lui répondit, qu'il n'étoit pas homme à trahison, ni à faire pour le gain une action si lâche : tellement que le lendemain Gonzale Pizarre le renvoya en toute sûreté dans les navires.

Là se fit l'ouverture d'un stratagême mêlé de ruses et d'artifices; les ressorts desquels eurent beaucoup plus d'effet, que ceux qu'on avoit voulu faire jouer par l'entremise de Pegna. Laurens d'Aldana n'eut pas si tôt appris de Pegna, que Pizarre n'avoit pas voulu rendre publiques les dépêches qu'il venoit de lui envoyer, qu'il résolut de l'y obliger insensiblement par quelque stratagême. Il s'imaginoit avec raison que tout le succès de son voyage dépendoit de cette publication; et qu'il importoit extrêmement que les gens de guerre, et les principaux du pays, vinssent à savoir le pardon général accordé par le roi; et la révocation des ordonnances, autorisée par un acte authentique; parce qu'on ne savoit alors autre chose de tout ceci, que ce qu'on en pouvoit avoir vu dans la lettre écrite par le président à Gonzale Pizarre. Il fit donc faire en diligence deux copies, l'une du pardon, et l'autre de la révocation qu'il remit, avec plusieurs autres lettres adressées à des particuliers,

entre les mains de Jean Fernandez, en lui disant ce qu'il avoit à faire de ces papiers, et à dire à Gonzale Pizarre. Étant donc arrivé devant lui, et ayant demandé à lui parler en particulier, il lui dit « que Laurens d'Aldana lui avoit fait de » grandes promesses, pour l'engager à se charger » des susdites copies, pour les communiquer sous » main à tous les principaux; en particulier aux » capitaines et aux soldats, afin de les inciter par » cette ruse à passer de son parti à celui du prési- » dent: de sorte, continua Fernandez, que pour » entretenir Laurens d'Aldana de vaines espéran- » ces, je lui ai donné ma parole de faire ce qu'il sou- » haitoit, et j'ai pris ses papiers, pour les mettre » entre les mains de votre seigneurie: je me flatte » que vous n'entrerez dans aucun soupçon de moi » puisque ma fidélité vous est connue et que vous » avez donné des marques que vous vous fiiez en » moi en m'envoyant en otage aux ennemis. Aussi » ne voudrois-je pas pour rien au monde manquer » à ce que je vous dois. » Il accompagna ces paroles de plusieurs autres discours artificieux, pour empêcher que Gonzale Pizarre ne prît point d'ombrage de lui, et ne le soupçonnât de quelque malice. Mais comme il étoit ennemi juré des actions noires, et de toutes sortes de fourberies, il crut ce que lui dit Fernandez, le mit dans la confidence, et, l'ayant remercié de ce qu'il lui avoit si franchement livré ces papiers, il conçut de lui de grandes espérances pour l'avenir. Ainsi Jean Fernandez

eut le moyen de faire voir ceux de ces écrits qu'il trouva bon de publier; et pour les lettres qui s'adressoient aux particuliers, il en rendit les unes à ses amis, et jeta les autres par les portes et les fenêtres des maisons de ceux qui lui étoient suspects. Le malheur voulut pour Pizarre, que pas une de ces lettres ne se perdit, et qu'elles firent toutes leur effet, comme nous le montrerons ci-après. Ces lettres, qui contenoient de grandes promesses, et par lesquelles Laurens d'Aldana avertissoit ceux qui s'en voudroient fuir par mer, qu'ils eussent à le venir trouver à la rade, où il feroit tenir des barques prêtes pour les recevoir, causèrent un si grand désordre parmi les gens de Pizarre, qu'il n'y eut plus moyen de se pouvoir fier en eux: et ceux mêmes dont il se croyoit le plus assuré, l'abandonnèrent les premiers. Comme il trouva à propos de décamper, et qu'il fit publier dans tous les quartiers, qu'il vouloit prendre la marche par le plat pays, plusieurs des plus considérables, qui n'étoient pas équipés pour le suivre, prirent occasion de là, de lui demander permission de s'en retourner à la ville, afin de s'y pourvoir de toutes les choses nécessaires pour ce voyage: Les principaux de ceux-ci, furent Vasco de Guevare, Martin de Menesez, Nicolas de Ribera, Fernand Bravo de Laguna, Diégo Tinεco, François d'Ampuero, Alphonse de Barrianuevo, Diégo d'Escobar, François de Barrianuevo et Alphonse Ramirez de Sosa, qui avoient

tous des départements d'Indiens dépendants de la Ville des Rois et de Cusco; sans y comprendre quantité d'autres soldats remarquables. Après avoir donc obtenu la permission qu'ils désiroient d'avoir, ils allèrent droit à leurs maisons, où après s'être pourvus des choses nécessaires, au lieu de s'en retourner à Pizarre, comme ils le lui avoient promis, ils l'abandonnèrent, et prirent la route de Truxillo.

Pizarre en étant averti, envoya le capitaine Jean de la Tour, et vingt arquebusiers, pour courir après eux, qui eurent ordre de les ramener, ou de les tuer, en cas qu'ils ne voulussent pas revenir. Il courut plus de quatre-vingts lieues, et fut contraint de rebrousser chemin, n'ayant pu les joindre; mais en récompense il rencontra Fernand Bravo de Laguna, qui étoit demeuré derrière, en intention de se cacher en ville, dans la maison d'un de ses plus proches parents; mais son parent et lui jugeant qu'il n'y seroit pas en sûreté, on lui conseilla de suivre ses compagnons. Ainsi, ce retardement fut cause qu'il rencontra en chemin Jean de la Tour, qui s'étant saisi de lui, le mena à Gonzale Pizarre, qui, le livra en même temps à François de Carvajal, afin de le faire pendre. Sur ces entrefaites, une dame des plus vertueuses du pays, qu'on appeloit Agnès Bravo, qui avoit épousé Nicolas de Ribera, sachant qu'on emmenoit prisonnier Fernand Bravo, son cousin germain, et qu'assurément

on l'exécuteroit à mort, s'en alla en toute diligence à la tente de Gonzale Pizarre, où son père l'accompagna. Et quoiqu'elle eût part à la faute de son cousin et de son mari, qui avoient quitté le parti de Pizarre; cependant se confiant en la bonté de ce cavalier, qui se laissoit volontiers fléchir, elle se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon les larmes aux yeux. Gonzale Pizarre la releva aussitôt, mais il ne parut pas d'abord disposé à lui faire grâce. Il la lui accorda néanmoins, à la requête de ceux qui survinrent et lui donna l'enseigne ordinaire qu'il avoit accoutumé de donner en semblables occasions, qui étoit une toque, avec sa médaille. On l'apporta d'abord à François de Carvajal, et ce fut fort à propos pour Fernand Bravo, qu'on trouva au pied d'un arbre, la corde au cou prêt à être exécuté. Voilà comment fut sauvé Fernand Bravo de Laguna, que je laissai plein de vie dans la ville de Cusco, où il avoit un département d'Indiens.

Augustin de Çarate, ayant dit la même chose (liv. 6, chap. 16) ajoute ceci. « Après le pardon accordé par Gonzale Pizarre, il arriva une chose bien digne de remarque, qui fut qu'un de ses capitaines qu'on appeloit Alfonze de Casserez, s'étant trouvé présent, lorsqu'il donna la grâce que cette dame demandoit, s'approcha de lui et, le baisant à la joue; « O prince du monde, lui » dit-il, que malheureux soit celui qui abandon-

» nera ton parti, et qui ne te suivra pas jusqu'à » la mort! » Toutefois, ce même Fernand Bravo, qu'on venoit de sauver du gibet, quitta deux ou trois heures après Gonzale Pizarre, et quelques autres en firent autant.

CHAPITRE XIII.

Ruse de Martin de Roblez pour s'enfuir d'avec Pizarre.

La fuite de tant de gens de distinction, qui avoient comme contraint Gonzale Pizarre à se déclarer leur chef, pour conserver leurs biens et leurs vies, mit tout son camp dans un étrange désordre, car, comme dit Çarate, il s'en trouva parmi eux qui l'avoient toujours suivi, avec tant d'obstination qu'il ne pouvoit soupçonner qu'ils lui dussent manquer de fidélité, de sorte que voyant le contraire, il en étoit si outré de douleurs qu'il ne vouloit voir personne. Il commanda aux gardes de faire main-basse de tous ceux qui sortiroient hors du camp, ce qui alla si loin qu'on fit mourir un soldat, pour lui avoir trouvé deux chemises l'une sur l'autre, à cause qu'on prit cela pour un indice qu'il vouloit fuir, et, quoiqu'il fût extrêment pauvre, il ne laissa pas d'avoir des accusateurs ; ce qui scandalisa encore plus Gonzale Pizarre, et ses confidents, fut

que la nuit après, le capitaine Martin de Roblez sous un spécieux prétexte de vouloir aller à la ville, fit avertir secrètement Diégo Maldonat, le riche, principal officier de Cusco, que Gonzale Pizarre le vouloit tuer, qu'il l'avoit ainsi résolu avec ses capitaines, et qu'ainsi il eût à se tenir sur ses gardes, sans négliger cet avis, qu'il se croyoit obligé de lui donner à cause de l'amitié qu'ils avoient ensemble. Diégo Maldonat, ayant eu cet avertissement n'eut pas de peine à y ajouter foi, parce qu'il avoit été un des principaux de ceux qui s'en étoient fuis de Cusco, pour aller servir le vice-roi, comme il a été dit ci-devant.

Pour se garantir donc de la mort, l'image de laquelle se présentoit à toute heure, Diégo Maldonat suivit l'avis de Martin de Roblez, tellement que, sans attendre qu'on lui bridât un cheval, quoiqu'il en eût de fort bons, et sans se découvrir à pas un de ses domestiques, il sortit seul de sa tente et de l'enclos du camp, sans avoir pour toute arme que son épée au côté. Il étoit âgé de plus de soixante-huit ans et néanmoins il ne laissa pas d'avoir assez de force pour marcher à pied toute la nuit, jusqu'à ce qu'il se rendit à trois lieues de la mer où étoient les navires. Il demeura caché quelque temps parmi les roseaux; mais enfin, appréhendant qu'on ne le trouvât le lendemain et qu'on le fît mourir, outre que quand cela ne seroit pas arrivé, il au-



roit été réduit à mourir de faim, il sortit de ce ce lieu et, voyant passer un Indien, il l'appela, et lui représenta les grandes extrémités où il se trouvoit. L'Indien, touché d'une extrême compassion, qui est assez naturelle à ceux de ce pays-là, l'accompagna jusqu'à la rade de la mer, où il fit avec du jonc marin une manière de petit bateau, de ceux dont nous avons dit ailleurs que les Indiens se servent pour trajeter des rivières et de petits bras de mer, où, s'étant hasardés tous deux, l'Indien se mit à ramer le mieux qu'il put, et ainsi ils abordèrent les navires, non sans un extrême danger, parce que quand ils y arrivèrent, leur bateau se trouva presque tout défait pour avoir manqué de cordes à lier le jonc. Ainsi échappa le bon Diégo Maldonat, qui fut des premiers conquérants du Pérou, et que je laissai plein de vie à Cusco quand je partis de cette ville-là. Le lendemain, Martin de Roblez s'en alla de grand matin de la tente de Maldonat, pour voir comment il avoit pris son avis; trouvant qu'il s'en étoit fui il alla trouver Gonzale Pizarre, et feignant d'être extrêmement zélé pour son service, il lui dit: « Monseigneur, Maldonat » s'est retiré, ce qui m'oblige de vous dire que, » puisque votre armée diminue à toute heure par » la perfidie des transfuges, vous devez, ce me » semble, décamper d'ici, et, suivant votre réso- » lution, marcher vers Arequepa, sans permettre » à personne d'aller à la ville pour s'y fournir

» des choses nécessaires, de peur que sous ce pré-
» texte ils ne s'enfuient tous, à quoi il faut pren-
» dre garde; et, afin que ceux de ma compagnie
» ne vous demandent point cette permission, et
» qu'ils servent aux autres d'exemple, je suis
» d'avis d'aller à la ville, si votre seigneurie le
» trouve bon, avec quelques-uns de mes soldats,
» dont je m'assure le plus, afin qu'ils s'y pour-
» voient de ce qu'il leur faut en ma présence,
» et sans que je les perde de vue. J'irai en même
» temps droit au couvent de Saint-Dominique,
» où l'on m'a dit qu'étoit Diégo Maldonat, et je
» le tirerai de là pour vous le remettre entre les
» mains, afin que vous le fassiez châtier publi-
» quement, et que personne n'ait désormais la
» hardiesse de s'enfuir». Cet avis fut trouvé bon et approuvé par Gonzale Pizarre qui n'avoit aucune raison de se défier de Martin Roblez, qui s'étoit toujours intéressé dans ses affaires, et qui avoit même pris et persécuté le vice-roi jusqu'à la mort. Il lui promit donc d'aller à la ville sur l'espérance qu'il feroit ponctuellement tout ce qu'il lui avoit proposé. La première chose que fit alors Martin de Roblez fut de se saisir des chevaux de Diégo Maldonat comme des biens d'un traître, qui étoient confisqués; cela fait, il prit dans sa compagnie ceux qu'il regardoit comme ses amis, qui se trouvèrent plus de trente, avec lesquels il s'enfuit dans la Ville des Rois, d'où lui et ses gens prirent le chemin de

Truxillo, publiant partout qu'ils s'en alloient chercher le président, et que Pizarre étoit un tyran.

Les nouvelles de cette fuite, étant arrivées au camp de Gonzale Pizarre, surprirent tellement tout le monde, qu'il y en eut plusieurs qui ne les purent croire ; car il leur paroissoit impossible que Martin de Roblez eût abandonné Gonzale Pizarre, après avoir suivi son parti avec tant de chaleur dans toutes les occasions qui s'étoient présentées. Néanmoins, après qu'on les en eût assurés, ils commencèrent d'appréhender que tous les autres qui restoient ne s'enfuissent ce jour-là, ou même qu'ils ne tuassent Gonzale Pizarre, pour terminer leurs mauvais desseins par une action tragique. Il est pourtant vrai que pas un d'eux n'eut la pensée de le tuer; ce cavalier étant si bon de son naturel, que les plus obstinés à lui nuire se contentoient de le quitter, sans vouloir lui faire autre mal. Cependant il apaisa le mieux qu'il put cette émeute qu'il y avoit dans son camp, témoignant de faire si peu de compte de tous ces lâches, qu'il ne vouloit, disoit-il, que dix de ses bons amis pour se conserver le gouvernement du Pérou, et même le conquérir de nouveau, s'il en étoit besoin, comme le remarque le Palentin.

CHAPITRE XIV.

Fuite du licencié Carvajal, de Gabriel de Royas et de plusieurs autres seigneurs et soldats.

Martin de Roblez ne fut pas le dernier qui abandonna Gonzale Pizarre, car la nuit suivante il sortit du camp le capitaine Martin Perera, Portugais, qui étoit des premiers conquérants du pays. Pizarre, en étant averti, s'avisa de pourvoir à la sûreté de son camp, du moins du côté de la ville. Pour cet effet, il appela le licencié Carvajal, en qui il avoit toutes les raisons du monde de se fier, et lui recommanda qu'avec sa compagnie de cavalerie, il gardât si bien ce quartier-là, que personne ne s'en pût servir comme d'un passage à sortir du camp; mais Carvajal fit tout le contraire, et au lieu d'exécuter cet ordre, il ouvrit par cet endroit-là une porte à tous ceux qui voulurent prendre parti ailleurs. Lui-même aussi, après avoir toujours suivi Pizarre, qu'il avoit en effet assez bien servi par le passé, ne vit pas plus tôt cette émeute calmée, qu'il prit avec toute sa compagnie le chemin de Truxillo, où le suivirent encore Pédro Suarez, François et Jérôme d'Escobedo; la fuite desquels avoit été cause, comme il a été dit ailleurs, de la mort

d'Yllen Suarez leur oncle. A leur compagnie se joignirent le licencié Polo, Marc de Bettamoso, François de Miranda, Fernand de Vargas, et plusieurs autres soldats fort renommés, dont la fuite ne put être si secrète, que le bruit ne s'en répandît par tout ce quartier-là; tellement qu'à leur exemple s'enfuit aussi Gabriel de Royas, à qui Gonzale Pizarre avoit depuis peu donné son enseigne colonelle, l'ayant ôtée à dom Antoine de Ribera, pour l'établir son lieutenant en la Ville des Rois.

Avec Gabriel de Royas, il s'en échappa encore plusieurs autres, du nombre desquels furent Gabriel Vermudez, et Gomez de Royas, l'un et l'autre considérables par leur naissance. Le lendemain matin, quand on sut que Carvajal lui-même, Gabriel de Royas et tous les autres s'en étoient fuis, on fut dans une surprise extraordinaire, particulièrement Gonzale Pizarre, qui ne pouvoit se persuader que le licencié Carvajal l'eût abandonné. Il lui venoit mille pensées dans l'esprit touchant le sujet de sa retraite et de son mécontentement; tantôt il se repentoit de ne l'avoir pas marié avec Françoise Pizarre sa nièce, comme il s'en étoit parlé quelquefois, s'imaginant qu'il l'eût attaché inviolablement à son service; et tantôt aussi il s'imaginoit que le sujet de son déplaisir pouvoit procéder de ce que l'ayant nommé pour l'exécution d'une grande entreprise, il avoit ensuite envoyé à sa place le

capitaine Jean d'Acosta. Il se plaignit depuis à Carvajal de ce que, par son conseil, il avoit fait ce mauvais échange. Mais Carvajal lui répondit : « Que puisque le licencié avoit eu l'effronterie » de s'enfuir en sa présence, et dans un temps » qu'il couroit risque de la vie, s'il étoit pris, il » l'auroit encore mieux fait s'il avoit eu trois » cents hommes à commander. Dailleurs il ne » faut pas que vous trouviez étrange, ajouta-t-il, » si de la même manière qu'ils sont venus à vous » quand ils ont eu besoin de votre aide, pour la » conservation de leurs biens, de leur vie et de » leur honneur, après avoir quitté le parti de » l'empereur, et poursuivi son vice-roi jusqu'à » la mort, ces hommes perfides, qui ont com- » mis des actions si noires, vous abandonnent » maintenant et vous vendent. Croyez-moi, Mon- » seigneur, de quelque côté que ces gens-là se » tournent, ils n'ont point d'autre idole, ni » d'autre roi que leur intérêt; et si quelque » chose vous doit consoler, c'est qu'assurément » ils recevront le salaire qu'ils méritent ».

J'ai vu cette prédiction accomplie à l'égard de la plupart de ces déserteurs, qui moururent presque tous de mort violente dans les soulèvements qui arrivèrent depuis. Cependant la fuite du licencié Carvajal acheva d'abattre le courage à tous ceux du parti de Pizarre. Ils se représentoient que puisqu'un cavalier de cette importance, si considéré de lui, et qui s'étoit engagé

dans ses intérêts, jusqu'à couper la tête au vice-roi Clasco Nugnez Vela, s'étoit résolu à lui tourner le dos, il falloit bien qu'il eût reconnu la faiblesse des Pizarres; et ainsi plusieurs conclurent entr'eux de le quitter, comme ils firent.; car il arriva le lendemain dans la marche de l'armée, que tous ceux qui se purent sauver se sauvèrent, tellement que la déroute fut si grande qu'à la vue même de Gonzale Pizarre, deux fameux soldats, l'un appelé Pierre Villadam, et l'autre Jean Lopez, donnèrent des éperons à leurs chevaux, et dirent tous en s'enfuyant : vive le roi, et meure le tyran Gonzale Pizarre! Un peu après, il y en eut encore deux qui en firent autant, savoir : François Guillada et Jean Parez de Sorie, lesquels Gonzale Pizarre ne voulut point faire suivre, se doutant bien que ceux qu'il y enverroit demeureroient avec eux, au lieu de les ramener. L'appréhension de perdre le reste de son monde, lui fit hâter sa marche dans les plaines d'Arequepa; mais cela n'empêcha pas que plusieurs fantassins ne le quittassent, laissant leurs arquebuses par le chemin, afin que ceux de Pizarre se contentassent de leurs armes, et qu'ils n'allassent point après eux. En un mot, le nombre de ces déserteurs fut si grand qu'au rapport d'Augustin de Çarate (liv. 6, chap. 17.), Gonzale Pizarre ne se trouva pas davantage de deux cents hommes quand il arriva dans la province de Nanasca, qui est à soixante lieues de la

Ville des Rois. François de Carvajal, qui étoit prévoyant et habile, ne manqua pas de faire amasser les arquebuses et les autres armes que les déserteurs laissoient, afin d'en pourvoir d'autres soldats, si par hasard il en arrivoit quelques-uns.

CHAPITRE XV.

La Ville des Rois se déclare pour l'empereur. — Laurens d'Aldana descend à terre, et cause une grande émeute dans la ville.

La mauvaise fortune ne se contentant pas de persécuter si cruellement Gonzale Pizarre, que de tant de gens qui composoient son armée, en ayant compté jusqu'à deux cents dans la Ville des Rois, la plupart le quittèrent, mais elle voulut encore que ceux qu'il avoit laissés dans cette même ville, et qui étoient le plus avant dans sa confidence, y étant engagés tant par devoir qu'en qualité de parents, abandonnassent son parti, pour embrasser celui de l'empereur, Deux jours après que Gonzale Pizarre fut arrivé dans Arequepa, dom Antoine de Ribera, qu'il avoit laissé pour son lieutenant dans la Ville des Rois, avec les deux intendants de justice Martin Pizarre et Antoine de Léon, suivis de quelques autres des principaux, les uns sous prétexte de vieillesse, et les autres de maladie, ayant obtenu

permission de Pizarre de demeurer chez eux, et donné pour sûreté de leurs personnes leurs armes et leurs chevaux, ne laissèrent pas de changer de partie; car voyant que l'ennemi n'étoit éloigné que de douze ou quinze lieues, ils déployèrent en place publique l'étendard de la ville. Puis, ayant levé ce qu'ils purent avoir de gens, firent déclarer tous les bourgeois pour le parti du roi, publiant de toutes parts les lettres du président et l'amnistie générale pour tous les coupables.

Le Palentin a remarqué que cette action se fit par l'ordre exprès de Gonzale Pizarre, afin que ceux qui avoient été autrefois à lui pussent acquérir de l'honneur en se rendant à sa majesté. Il se contredit pourtant un peu après, disant qu'il ne falloit pas croire cela, mais le regarder plutôt comme une invention de quelques esprits malicieux et fourbes. Quoi qu'il en dise néanmoins, il y a apparence que cette affaire se passa suivant l'ordre de Gonzale Pizarre, qui, pour cette même fin, laissa pour son lieutenant dans la ville dom Antoine de Ribera, qu'il aimoit particulièrement, non-seulement à cause de la parenté, mais pour les services qu'il lui avoit rendus, et au marquis dom François Pizarre son frère. Le sentiment de Pizarre fut qu'en faisant déclarer la ville pour sa majesté, après qu'il en seroit parti, celui qui commandoit dedans se mettroit par ce moyen en crédit auprès du pré-

sident Gasca. D'ailleurs il ne savoit que trop, qu'aussitôt que les bourgeois l'auroient perdu de vue, ils ne manqueroient pas de l'abandonner et de faire ce qu'ils firent, à l'exemple de plusieurs autres capitaines et lieutenants qui leur en avoient montré le chemin en divers lieux du royaume. Il voulut pourtant que cela se fît secrètement, parce qu'autrement cela auroit nui à la fortune de dom Antoine de Ribera, qui avoit épousé Françoise Pizarre, fille du marquis dom François son frère.

La ville s'étant ainsi soulevée, on fit incontinent avertir Laurens d'Aldana, qui en témoigna une joie incroyable, parce qu'il n'avoit pas compté que les habitants se dussent sitôt réduire à l'obéissance. Il jugea néanmoins qu'il ne devoit pas sitôt sortir de ses vaisseaux mais y demeurer, et cependant recevoir tous ceux qui se présenteroient pour s'embarquer. Il avoit déjà donné de bons ordres pour cela, en faisant tenir sur la côte le capitaine Jean Alonze Palamin, avec cinquante soldats, et des bateaux prêts pour trajeter ceux qui viendroient. Mais comme il appréhendoit que Gonzale Pizarre, sachant ce qui se passoit dans la Ville des Rois, n'y revînt, il posta en sentinelle sur le chemin par où il faudroit qu'il passât, douze cavaliers de ceux qui l'avoient quitté, les croyant plus fidèles que les autres, afin de l'avertir de sa venue. Après cela, il donna ordre que le capitaine Jean d'Yl-

lanez s'embarquât dans une frégate et entrât plus avant dans la côte, tournant vers le sud, et que là où il le pourroit faire plus commodément, il mît à terre un religieux et un soldat qui étoient avec lui, pour donner au capitaine Diégo Centeno les dépêches du président avec la relation de tout ce qui se passoit dans cet empire-là : comme aussi diverses lettres, les unes adressées à des particuliers qui étoient du parti de Centeno, et les autres à des personnes qualifiées, qui accompagnoient Jean d'Acosta. Ce qui fut trouvé à propos, afin que ces lettres semées de toutes parts, tombassent entre les mains de ceux auxquels elles s'adressoient : comme en effet elles y tombèrent, et firent beaucoup de mal à d'Acosta, ainsi qu'il se verra ci-après.

Laurens d'Aldana, dont je parlerai ailleurs, et de quelques-unes de ses actions particulières, donnoit ces ordres sur la mer, sans oser descendre à terre, parce qu'il appréhendoit que quelqu'un n'attentât à sa vie, et ne s'allât rendre à Gonzale Pizarre, d'autant que dans ce grand nombre de gens qui se donnèrent à sa majesté, il y en eut quelques-uns que les historiens nomment, qui, du parti du roi, passèrent à celui de Gonzale Pizarre. Dans cette appréhension, il se tint soigneusement sur ses gardes, jusqu'à ce qu'il sut que Pizarre étoit à quatre-vingts lieues de la Ville des Rois, et même il en étoit à plus de cent dix quand il reçut cette nouvelle.

Alors il descendit à terre avec tout son monde, si bien que tous ceux de la ville, tant les capitaines que les soldats, dont le nombre n'étoit pas grand, et les enfants même furent au-devant de lui, et le reçurent avec une allégresse publique. Il laissa sa flotte sous la conduite de l'alcade ordinaire, qu'on appeloit Jean Fernandez : et ensuite des solennités qui furent faites pour lui livrer la ville, il y entra dedans, et s'y pourvut de tout ce qu'il put avoir de munitions pour faire la guerre.

En ce même temps, ils furent avertis que Gonzale Pizarre venoit donner sur la ville, ce qui les mit tous si fort en alarme, qu'encore que cette nouvelle ne pût pas être vraie, à la bien considérer, cependant la peur qu'ils en eurent, fit qu'ils ne laissèrent pas d'y ajouter foi, principalement quand on leur dit que l'ennemi n'étoit loin d'eux que de quatre lieues. Ne se croyant pas assez forts pour lui pouvoir résister, les uns faute de chevaux, pour fuir par terre, allèrent par mer chercher un asile dans les vaisseaux; et les autres, qui étoient bien montés, prirent le grand chemin de Truxillo. Il y en eut aussi, qui, pour se mettre à couvert de leur crainte, se divisèrent qui çà, qui là, se cachant dans les roseaux, et en d'autres lieux secrets. Ils demeurèrent ainsi dispersés une nuit et un jour, jusqu'à ce qu'ils apprirent que cette alarme étoit fausse, ce qui fit que ceux qui ne s'étoient pas si fort

éloignés de la ville, eurent le temps d'y revenir.

Mais nous laisserons Laurens d'Aldana pour revenir à Jean d'Acosta, qui prenoit par la montagne la route de Cusco, ayant avec lui trois cents hommes de guerre, un maître de camp; une enseigne colonelle, et deux capitaines qui commandoient les picquiers et les arquebusiers qu'ils faisoient marcher avec le même ordre que si ç'eût été une armée de trente mille hommes.

CHAPITRE XVI.

Jean d'Acosta est abandonné par ses capitaines et par ses soldats. — Arrivée de Gonzale Pizarre a Huarina — Il envoie de ses nouvelles à Diégo Centeno. — Réponse qu'il en reçut.

Jean d'Acosta et ses soldats étant arrivés auprès de Cusco, apprirent le mauvais succès des affaires de Gonzale Pizarre, et le grand nombre de gens qui l'avoient quitté; car quoique d'Acosta fit tout son possible pour en étouffer le bruit, il ne le put néanmoins, à cause que quelques-uns de ses soldats avoient des lettres qu'on avoit semées, et savoient par conséquent ce qui se passoit, sans qu'ils osassent pourtant se le dire les uns aux autres, de peur de se rendre suspects. Mais quand cette nouvelle fut assurée, de manière qu'on n'en pouvoit plus douter, le

maître de camp Paez de Sotto-major, et le capitaine Martin Golmos, résolurent l'un et l'autre de tuer Jean d'Acosta, sans que toutefois ils se communicassent leur dessein l'un à l'autre, jusqu'à ce que par plusieurs conjectures ils virent qu'ils étoient de même intelligence, et en parlèrent avec quelques soldats auxquels ils se fioient le plus. Mais quelque secrète que fut l'entreprise, d'Acosta ne laissa pas d'en être averti : si bien qu'il se garantit de leurs embûches en doublant ses gardes, et mettant auprès de sa personne des gens dont il étoit assuré. Cette précaution donna de l'ombrage aux deux capitaines, de sorte qu'ayant pris garde un jour que d'Acosta s'étoit enfermé dans sa tente, où il s'entretenoit en secret avec le capitaine Martin d'Amendras et Diégo Gumiel, son grand ami, l'appréhension qu'ils eurent qu'ils ne conspirassent leur mort, les fit résoudre de s'enfuir, puisqu'ils ne pouvoient se défaire de lui. Faisant donc passer sécrètement la parole des uns aux autres, ils se trouvèrent jusqu'à trente, qui tous bien armés et bien montés sortirent du camp, à la vue de tous, et s'en allèrent à la Ville des Rois.

Les principaux de ceux-ci furent Paez de Sotto-major, Martin Golmos, Martin d'Alençon, qui avoit l'enseigne colonelle, Garcia Guttierez d'Escobar, Alonze Rengel, Fernand d'Alvarado, Martin Monge, Antoine Darilla et Gasper de To-

lède. Jean d'Acosta les ayant poursuivis, en attrappa trois ou quatre qu'il fit mourir; mais voyant qu'il étoit inutile de poursuivre les autres, il rebroussa sur ses pas, s'en alla droit à Cusco, où il ôta la charge de juges ordinaires à ceux qui la tenoient de Diégo Centeno, et en mit d'autres en leur place.

Là, il reçut des nouvelles de Gonzale Pizarre et un nouvel ordre de l'aller joindre dans Arequepa le mieux et le plus tôt qu'il pourroit. Ayant reçu cet ordre, Jean d'Acosta sortit de Cusco, et il n'en fut pas à douze lieues, qu'un capitaine de ceux en qui il se fioit le plus, nommé Martin d'Almendras, s'enfuit à la faveur de la nuit, suivi des trente meilleurs hommes avec lesquels ils s'en retourna à Cusco, où il déposséda de leurs charges d'alcades, ceux que d'Acosta venoit d'y mettre; comme si cela eût importé à la guerre. Cela fait, il se rendit dans la Ville des Rois, laissant d'Acosta dans un grand étonnement de voir qu'un homme tel que lui désobligeoit ainsi Gonzale Pizarre, qui l'avoit toujours traité comme son propre fils, en considération de François d'Almendras, son oncle, à qui Diégo Centeno avoit ôté la vie. Jean d'Acosta ne trouva point à propos de poursuivre Almendras, de peur que ses gens ne courussent tous après lui, et il continua sa route à grandes journées, sans pouvoir empêcher que plusieurs des siens ne s'enfuissent deux à deux et trois à

trois : tellement que quand la jonction de ses soldats avec ceux de Pizarre se fit dans Arequepa, il ne se trouva qu'environ cent hommes, comme le remarquent le Palentin (liv. 6, chap. 68) et Augustin de Çarate (liv. 6, chap. 18). Ils consultèrent ensemble sur ce qu'ils devoient faire pour la défense de cette ville, qui étoit la seule chose qui leur restoit, quoiqu'ils se regardassent comme perdus, puisqu'on les tenoit pour traîtres, et leurs biens de même, vu qu'ils étoient en la puissance de leurs ennemis.

Enfin, Pizarre et ses capitaines conclurent entr'eux de poursuivre leur chemin, jusqu'au lieu où étoit le général Diégo Centeno, n'y en ayant point d'autre pour s'ouvrir un passage dans le pays où ils prétendoient aller, parce qu'il occupoit une des principales entrées qui sont à l'orient du Pérou, pour passer les hautes montagnes qu'ils appeloient Antis. Leur dessein étoit de voir s'ils ne pourroient point gagner quelque province où ils pussent finir leurs jours en repos, et en cas qu'ils ne le pussent, de s'en aller au royaume de Chily pour aider à conquérir ces nations aguerries; s'imaginant qu'il se pourroit faire qu'en considération d'un tel service, quand on les verroit hors du Pérou on leur pardonneroit les fautes passées. Ils se proposoient encore, en cas que Diégo Centeno ne les voulût pas laisser passer, de hasarder la bataille et d'y mourir ou de vaincre, encore qu'ils fus-

sent bien assurés qu'il les surpassoit de beaucoup en nombre de gens.

Dans cette résolution Gonzale Pizarre sortit d'Arequepa, et se rendit près de Huarina, d'où il prétendoit continuer son chemin par les montagnes. Diégo Centeno n'en fut pas plus tôt averti, qu'à l'instant même il abandonna le poste qu'il avoit fortifié, et brûla le pont qui étoit sur le canal de Titicaca, afin que son ennemi ne pût pas s'en prévaloir. Il fit bien davantage encore, car, pour lui couper tous les passages, il s'en alla au-devant de lui, avec la résolution de le combattre, se promettant qu'avec le secours de ses gens, qui étoient vaillants et en bon nombre il pourroit facilement remporter la victoire.

Mais Gonzale Pizarre, qui appréhendoit d'en venir aux mains à cause des grands avantages que son ennemi avoit sur lui, s'avisa de lui envoyer un homme exprès avec une lettre qu'il lui écrivit. Il lui remettoit en mémoire leur association et leur ancienne amitié, dans la conquête du Collao et des Charcas; les bons offices qu'il lui avoit rendus en ce temps-là, et entr'autres de lui avoir donné la vie, quoiqu'il eût fait mourir Gaspar Rodriguez et Philippe Guttierrez qui étoient dans le même cas; Il le prioit de se souvenir qu'encore que, par la liste des conjurés, il sût assez qu'il étoit l'un des principaux, que néanmoins il lui avoit pardonné contre le sentiment de tous ses amis; qu'il avoit été un des

premiers et des principaux procureurs de ce royaume-là; qu'il l'avoit nommé pour procureur-général dans la nécessité des affaires et depuis pour gouverneur, sans faire difficulté de le suivre jusque dans la Ville des Rois, et même sans l'abandonner qu'on ne l'eût nommé au gouvernement du Pérou, d'où il concluoit, qu'oubliant tout le passé, il le prioit qu'ils pussent se joindre tous deux et délibérer mûrement sur ce qu'il leur falloit faire puisqu'il s'agissoit en cela de leur commun bien et de celui de tout le pays; qu'au reste il n'avoit qu'à lui mander ce qu'il desiroit de lui, et qu'il lui feroit le parti qu'il eût pu desirer de son propre frère. Voilà, à-peu-près, le contenu de sa lettre qu'il mit entre les mains d'un soldat, appelé François Vosso, mari de cette même Jeanne Leyton, dont nous avons parlé ci-devant, qui, pour être infiniment obligé à François de Carvajal, fut choisi par-dessus tous les autres pour s'employer à cette négociation; mais, comme dit Augustin de Çarate, au lieu de s'en acquitter comme il devoit, en donnant la lettre à Diégo Centeno, il lui offrit ses services, et l'avertit que Diégo Alvarez, son enseigne, étoit d'intelligence avec Gonzale Pizarre-ce que Centeno savoit déjà, et il ne l'en châtioit pas, parce qu'Alvarez s'étant découvert, lui avoit dit qu'il ne le faisoit que pour leur commun bien.

La réponse que Diégo Centeno fit à Gonzale

Pizarre étoit toute pleine de compliments et de paroles respectueuses. Il reconnoissoit les grandes obligations qu'il avoit à Pizarre, le remercioit de tant de bons offices, dont ils croyoit s'acquitter, en lui conseillant de bien considérer l'état des affaires, et la grande grâce que sa majesté lui faisoit de lui pardonner les fautes passées: qu'au surplus, s'il vouloit se venir aboucher avec lui et se ranger au service de sa majesté, il se promettoit de lui obtenir du président la meilleure et la plus honorable composition qu'il pût souhaiter, sans que ses biens ni sa vie y courussent aucun risque; il conclut sa lettre par une protestation qu'il fit, qu'en toute autre affaire qu'en celle-ci, où il y alloit de l'obéissance qu'on devoit au roi, il n'auroit jamais de meilleur ami que lui, à quoi il ajouta plusieurs compliments semblables; voilà ce qu'en dit Augustin de Çarate.

CHAPITRE XVII.

Diégo Centeno écrit au président par le même messager de Pizarre. — Arrivée du président à Sausa, où François Vosso le trouve.

Diégo Centeno, voyant l'inclination de François Vosso portée à servir le roi, puisqu'il s'y étoit offert de lui-même, et qu'il lui avoit dé-

couvert un secret si important, résolut de lui fier un message qu'il avoit à faire au président, à qui il écrivit une lettre, par laquelle il lui fit un long détail de tout ce qui lui étoit arrivé jusqu'alors, l'assurant au reste qu'il tenoit si bien enfermé Gonzale Pizarre, que, de quelque côté qu'il se tournât, il ne pouvoit s'échapper. Il lui disoit que les forces de ses ennemis étoient foibles en comparaison des siennes; et que, le surpassant de beaucoup en cavalerie et en infanterie, il le réduiroit infailliblement à ne lui pouvoir résister. Il lui parla ensuite sur le sujet du message de François Vosso, et lui envoya la propre lettre de Pizarre, afin qu'il vît de ses propres yeux tout ce qu'il lui disoit. Il faut remarquer que quand Diégo Centeno dépêcha François de Vosso, il l'instruisit au long de tout ce qu'il devoit répondre à Gonzale Pizarre; et, après lui avoir dit qu'il se confioit en lui et qu'il comptoit qu'il s'acquitteroit fidèlement de sa commission envers le président, pour l'y obliger encore davantage, il lui donna environ mille ducats, et lui ordonna qu'aussitôt qu'il seroit arrivé au camp de Pizarre, et qu'il auroit eu réponse de lui, il ne manquât point d'acheter secrètement la meilleure mule qu'il pourroit trouver, et de s'en aller en diligence droit au président, auquel il rendroit compte de tout ce qui se passoit en l'une et en l'autre armée. Et afin qu'il le sût encore mieux, et qu'il pût en assurer le

président, il lui fit un long dénombrement de ses gens et de son équipage de guerre; ensuite de quoi, pour l'obliger par la récompense à bien faire l'espion, il lui signa un écrit par lequel, au nom de sa majesté, il le gratifia d'un département d'Indiens, qui se trouva pour lors vacant dans cette contrée d'Arequepa. Il en écrivit même au président, qu'il pria de vouloir ratifier sa promesse en faveur de Vosso, l'assurant qu'il étoit homme de cœur et de service.

Après cette instruction, Vosso s'en retourna trouver Gonzale Pizarre qui, le sachant proche du camp, envoya François de Carvajal pour le sonder, et savoir de lui jusqu'aux moindres particularités de sa négociation avec Diégo Centeno; car il croyoit qu'il ne cacheroit rien à Carvajal, dont il étoit créature. En effet, après que Carvajal l'eut exactement interrogé sur toutes les choses qu'il souhaitoit d'apprendre, il en fut assez satisfait, Vosso lui rendant un compte très-particulier des capitaines tant d'infanterie que de cavalerie, et du nombre des soldats de Diégo Centeno. A quoi il ajouta que Gonzale Pizarre n'auroit point de meilleur intercesseur envers le président que Centeno, et qu'il offroit de lui sauver ses biens et sa vie, et de lui faire un parti avantageux s'il vouloit prendre la résolution d'obéir au roi.

François de Carvajal, ayant ouï toutes ces choses, mena Vosso devant Gonzale Pizarre,

pour les lui faire redire. Mais comme Pizarre sut que Centeno s'offroit de le servir auprès du président, et de l'assister de ces bons offices, il dit qu'il n'en vouloit point recevoir d'une personne qui en avoit tant reçu de ses frères et de lui; et, parce qu'il appréhendoit que sa réponse ne fût pleine de semblables compliments, il ne la voulut point lire; et, perdant toute espérance d'accommodement, il la fit brûler en public. De plus il ordonna à Vosso de faire courir le bruit que l'armée de Diégo Centeno n'étoit que de six cents hommes, de peur que les siens ne perdissent courage, venant à savoir qu'il en avoit douze cents.

Vosso, s'étant acquitté ponctuellement de sa commission et de son message, s'en alla ce même jour trouver un de ses amis, par l'entremise duquel, sans lui rien dire de son secret, il acheta une mule, dont il donna jusqu'à huit cents ducats. La nuit suivante il se mit en chemin, et fit tant de diligence, qu'au point du jour il se trouva à douze lieues du camp, d'où il étoit parti pour aller chercher le président; aussi ne s'amusa-t-il point, et même il ne voulut point aller à Arequepa, où il avoit sa femme et ses enfants. Dès que Pizarre eut appris cette fuite, il en fut fort troublé; et ayant tiré à part François de Carvajal, il lui dit: « Qu'il ne pouvoit pas s'imaginer » pourquoi ceux à qui il se fioit le plus, et qui » étoient aussi les plus obligés à lui vouloir du

» bien, étoient les premiers à le quitter; mais » qu'il commençoit à ne pas le trouver si étrange, » puisqu'il voyoit que François Vosso trahissoit » si lâchement son propre maître ». Carvajal lui répondit : « Qu'il ne devoit pas s'étonner de cela; » que le propre des âmes basses étoit, après » avoir commis une faute, d'en commettre une » autre plus grande, pensant par-là se mettre à » couvert et se justifier de leur crime; que c'étoit » ainsi qu'en avoient usé jusqu'alors ceux qui » s'étoient le plus intéressés dans son parti; » comme au contraire ceux qui sembloient y » être le moins obligés l'avoient suivi plus fran- » chement que les autres; qu'en ce misérable » monde l'on ne servoit pas tant les grands » hommes pour leur mérite que pour l'intérêt » propre; et que ceux auxquels les grands » avoient fait le plus de bien étoient d'ordinaire » ceux qui les abandonnoient les premiers, » voyant qu'ils n'étoient plus en état de leur en » faire, et nioient même d'en avoir reçu ».

Cette fuite de Vosso fut à Gonzale Pizarre une preuve indubitable de la pièce que Centeno lui avoit jouée : ce qui renouvela plus fort en lui le déplaisir qu'il avoit d'être à tout moment si mal traité par des ingrats qui lui devoient toute leur fortune. Mais, d'autant qu'il n'y avoit pas lieu à parler de composition, il se prépara à continuer sa marche, résolu de donner bataille, et de mourir ou de vaincre.

Durant ces choses, le président Gasca parti, comme nous avons dit, de Truxillo, pour s'en aller à la Ville des Rois, avoit des nouvelles à toute heure de ce que Gonzale Pizarre y faisoit, et de la fuite de plusieurs de ses gens. Ayant donc appris qu'il marchoit vers Arequepa, il fit savoir au capitaine de Cassamarca qu'eux et leurs gens n'avoient qu'à filer en bon ordre jusqu'à la ville de Sausa. Il prit cette résolution tout d'un coup, tant parce qu'il savoit que c'étoit un fort bon pays, où il se pourroit fournir de provisions, que pour obliger ceux de la frontière et les autres déserteurs de son ennemi à se venir rendre à lui.

Après avoir donné cet ordre, il passa outre, et sut, à quelques journées de là, que Gonzale Pizarre alloit être perdu; que de tout son monde il ne lui restoit plus que deux cents hommes, qui étoient ceux qui n'avoient pu s'enfuir, que la fortune de Jean d'Acosta n'étoit pas meilleure; que de trois cents soldats qu'il avoit tirés de la Ville des Rois, il ne lui en restoit plus que deux cents; qu'au surplus cette ville s'étoit déclarée pour le parti du roi, et que Laurens d'Aldana en sauroit rendre bon compte avec son armée navale.

Le président, encouragé par ces nouvelles, envoya d'autres courriers à son général Pédro de Hinoyosa, tant pour lui en faire part que pour l'avertir de se rendre promptement à

Sausa. Cependant, pour ne point perdre de temps, il ne voulut point faire d'entrée dans la Ville des Rois; il prit le chemin de la montagne, pour s'en aller à Sausa, où il trouva ses capitaines qui, par le bon accueil qu'ils lui firent, témoignèrent la joie qu'il y avoit parmi eux. Le président y demeura plusieurs jours, pendant lesquels il se pourvut de toutes sortes de munitions de guerre. Il y fit même faire des forges, et venir des ouvriers pour faire des armes, usant de toutes les diligences que les bons capitaines ont accoutumé d'apporter en semblable occasion. Ainsi son exemple encourageoit ses officiers, qui le secondoient avec grande chaleur, desirant ardemment l'entière défaite de l'ennemi.

La venue de François Vosso combla la mesure de ces prospérités par les nouvelles qu'il apporta au président de l'armée de Diégo Centeno, et du mauvais état de celle de Gonzale Pizarre, l'assurant de l'un et de l'autre comme témoin oculaire. Il lui présenta ensuite les lettres de Centeno, et la promesse qu'il lui avoit faite d'un département d'Indiens, que le président lui confirma tout aussitôt; et ce fut un malheur pour Vosso de ce qu'il ne se trouva pas de plus grand revenu; car, quand il eût été le meilleur de tout l'empire du Pérou, on le lui eût bien donné, en faveur des bonnes nouvelles qu'il avoit apportées. Les capitaines et les autres officiers de l'armée, après les avoir bien consi-

dérées, furent d'avis de ne tenir pas davantage de gens, et même de congédier l'armée, disant que celle de Diégo Centeno pouvoit suffire pour défaire entièrement Gonzale Pizarre. Mais je les laisse délibérer sur cette affaire dans leur conseil de guerre, pour raconter la cruelle bataille de Huarina, qui se donna dans ce temps-là.

CHAPITRE XVIII.

Gonzale Pizarre se résout à la bataille. — Il envoie Jean d'Acosta donner l'alarme. — Centeno range ses gens. — Pizarre en fait de même.

Le dépit et la colère firent tant d'impression sur l'esprit de Gonzale Pizarre et de ses capitaines, quand ils virent que sous prétexte de traiter de paix on avoit suborné leur courrier, pour le faire servir d'espion et trahir son propre maître, qu'ils conclurent de poursuivre leur marche, de demander passage à Diégo Centeno ; et en cas qu'il le refusât, de combattre jusqu'à la mort ou de remporter la victoire.

Cette résolution fut prise dans le conseil de guerre que tint Gonzale Pizarre, avec son maître de camp et ses autres capitaines, touchant la fuite de François Vosso. Ils s'apprêtèrent donc, quoiqu'ils le fussent déjà en partie, et marchèrent sous

les armes jusqu'à Huarina ; mais pour obliger Centeno à diviser ses troupes, ils semèrent le bruit qu'ils prenoient une autre route ; et afin de le mieux faire croire, ils envoyèrent devant François d'Espinosa, pour apprêter les provisions, et les Indiens dont ils avoient besoin pour les servir sur ce chemin-là. Cette feinte pourtant ne leur servit pas beaucoup, parce que Diégo Centeno fut bientôt averti par ceux du pays et de la marche d'Espinosa, et de celle de Gonzale Pizarre ; du côté duquel il ne se passoit rien dont les Indiens ne l'avertissent d'abord, suivant l'ordre exprès qu'ils en avoient reçu de l'Inca Christophe Paullu, dont nous avons parlé au long ci-devant.

Diégo Centeno ne sut pas plus tôt la marche de Gonzale Pizarre, qu'il se mît en campagne pour aller au-devant de lui; de manière qu'ils arrivèrent si près les uns des autres, que leurs coureurs parlèrent ensemble, et rebroussèrent ensuite du côté des leurs, pour les avertir de la venue des ennemis. Centeno fit en même temps préparer ses gens, qui passèrent toute la nuit rangés en bataille, dans la crainte qu'il eut que François de Carvajal ne leur donnât quelque alarme, comme il avoit fait autrefois en les poursuivant. Environ à minuit Jean d'Acosta avec vingt arquebusiers leur en vint donner une qui les mit en très-grand désordre, voici ce qu'en dit Augustin de Çarate. « Jean d'Acosta fit faire une décharge,

qui causa de l'émotion et du trouble dans l'armée. Plusieurs coururent vers la tente de Centeno; mais il y en eut des gens de Valdivia, qui abandonnèrent leurs armes et s'enfuirent. D'Acosta étant aussi découvert fut obligé de s'enfuir et de retourner au camp de Pizarre ».

A l'égard des gens de Pédro de Valdivia il faut savoir que ce capitaine, ayant su dans Chily les grands troubles du Pérou, y vint par mer pour les voir, avec quelque nombre de soldats: si bien qu'à son arrivée en cette côte-là, étant averti du mauvais état de Gonzale Pizarre, et que le président Gasca se tenoit à Sausa pour le combattre, il résolut de s'y en aller, pour servir sa majesté: et pour éviter l'embarras, il mit à terre ses gens, avec ordre d'aller joindre Diégo Centeno, et ce sont de ceux-ci dont parle Augustin de Çarate.

Le jour suivant, les gens de Centeno et ceux de Pizarre, hâtèrent leur marche et se trouvèrent à la vue des uns des autres. Diégo Centeno avoit beaucoup d'avantage, parce qu'au rapport de Gomare, il avoit douze cents douze hommes, et selon Çarate, un peu moins de mille, ou selon le Palentin, plus de neuf cents. Quoi qu'il en soit, j'ai toujours ouï dire que son armée étoit de douze cents soldats, savoir, de deux cents soixante cavaliers, de cent cinquante arquebusiers, et presque de huit cents piquiers.

Des uns et des autres, savoir des arquebusiers et des piquiers, il en forma un bataillon, mettant

sur les ailes les arquebusiers, qui se trouvoient les moins forts, pour être en plus petit nombre. Jean de Vargas, frère de Garcilasso de la Vega mon père, et frère de Retamoso; le capitaine Negral, le capitaine Pantoya, et Diégo Lopez de Cugniga, commandoient l'infanterie, et marchoient à la première file, à plus de vingt pas du bataillon, avec leurs enseignes à leur gauche.

Ensuite suivoient onze autres files des plus lestes, qui faisoient l'avant-garde, et après elles les volontaires, avec leurs enseignes en main; après venoient tous les autres, chacun en son rang, les arquebusiers entremêlés de piquiers.

A la droite du bataillon d'infanterie, Conteno mit trois compagnies de cavalerie dont les capitaines étoient Pédro de los Rios, natif de Cordoue, du noble sang de ceux qui portent ce nom dans cette ville-là, Antoine de Hulloa, cavalier de marque, du pays de Casserez; et Diégo Alvarez, natif d'Almendral, qui portoit l'étendart royal. Centeno, qui se trouva mal ne put pas être de la partie, mais il se fit porter dans une litière, d'où il observoit ce qui se passoit de part et d'autre. On avoit joint à ce bataillon de gens de pied un gros de cent soixante chevaux, avec ordre de charger à gauche le bataillon de Gonzale Pizarre. A cette même main, et du côté de l'infanterie, Diégo Centeno mit un autre escadron de quatre-vingt-dix-sept chevaux, de ceux d'Arequepa et de la ville de Plata, commandés

par Alphonse de Mendoza, et par Jérôme de Villegas. Le maître de camp, étoit Louis de Ribera, et le major de cette armée, un cavalier, appelé Louis Garcia, de Saint-Mesmes.

D'un autre côté, le maître de camp François de Carvajal, qui étoit la fleur de la milice du Pérou, s'il se fût employé pour le service du roi, seule chose qui lui manquât, et qui, ternissant le lustre de ses autres actions, a été cause que les historiens ont écrit tant de mal d'un si vaillant homme, qui étoit si expérimenté de la guerre, qu'il ne savoit pas moins dans combien de coups il pourroit donner échec et mat à son ennemi, que le sauroit un maître d'échecs, qui joueroit avec son apprenti; employant donc à cette occasion toute son expérience, il se mit en bataille dans une plaine, avec environ quatre cents hommes, quoique les historiens disent qu'il en avoit plus de cinq cents. Mais ils ne se souviennent pas d'avoir dit un peu auparavant, qu'à son arrivée dans Arequepa, il n'avoit pas davantage de deux cents hommes. Jean d'Acosta n'en ayant que cent, quand il le fut joindre.

Mais quoi qu'il en soit, il est très-certain qu'il se mit en bataille avec environ quatre cents hommes, dont il y avoit quatre-vingt et cinq gens d'armes, soixante piquiers, et deux cents cinquante arquebusiers. La raison pourquoi les auteurs augmentent le nombre des troupes de Pizarre et diminuent celui de l'armée royale, est

pour ne pas donner la gloire à François de Carvajal, d'avoir vaincu tant d'ennemis avec un si petit nombre, et pour diminuer la honte qui en revint à Diégo Centeno, quoiqu'il soit vrai, après tout, qu'ils n'ont pas connu la cause de la victoire de l'un, ni de la perte de l'autre, comme nous le remarquerons ci-après.

La plaine où Carvajal rangea ses soldats, étoit une campagne rase, où il n'y avoit aucune sorte d'obstacle qui pût nuire à ses arquebusiers. Ils avoient pour capitaines Diégo Guillen, Jean de la Tour et François de Carvajal, dont la compagnie étoit fort leste. Jean d'Acosta, qui étoit capitaine de cavalerie, fit échange de ses gens d'armes avec les fantassins du capitaine Guevare qui, pour être incommodé d'une jambe, ne pouvoit combattre qu'à cheval; ces quatre ici menoient les arquebusiers, et Hernand Bachicao commandoit les soixante piquiers, les uns et les autres étant aux ailes du bataillon.

La cavalerie étoit commandée par Gonzale Pizarre, qui avoit une bonne cotte de maille, une cuirassine doublée de velours vert, et pardessus une roupille de velours cramoisi, toute tailladée. Le bachelier Guevaro étoit à un de ses côtés et à l'autre le licencié Sepeda, qui étoit aussi capitaine de cavalerie.

Le maître de camp Carvajal, fit ranger cet escadron à la main droite de son bataillon d'infanterie, et laisser plus de cinquante pas de dis-

tance de l'un à l'autre; ce qu'il fit pour laisser la place libre à ceux des ailes et de l'avant garde de son bataillon, pour mieux faire agir ses arquebusiers, sur lesquels il fondoit toute l'espérance de la victoire.

Carvajal étoit armé en cavalier, d'une cotte de maille, d'une cuirassine et d'une salade, autrement nommé bourguinotte, ayant la visière fermée et vernie de noir, comme étoient alors les gardes des épées. Il portoit sur ses armes un méchant juste-au-corps de drap vert, et montoit un cheval ordinaire, si bien, qu'en cet équipage on l'eût pris pour un pauvre cavalier; aussi son dessein étoit-il de ne se pas faire connoître; il ne laissoit pas cependant de commander en maître de camp, de ranger ses gens en bataille, et d'accourir tantôt à l'avant-garde et tantôt aux ailes, afin de les mieux ranger et de leur donner les ordres nécessaires.

Les deux armées, rangées comme je viens de dire, firent halte à plus de six cents pas l'une de l'autre; les gens de Diégo Centeno voyant qu'ils avoient un grand avantage sur les ennemis, s'imaginèrent si bien de remporter la victoire, que plusieurs d'entr'eux, sortant du camp pour aller former leur bataillon, commandèrent à leurs domestiques Indiens de tenir le dîner prêt à leur retour et de doubler l'ordinaire, parce, dirent-ils, qu'ils mèneroient dîner avec eux leurs ennemis vaincus.

Mais les Indiens, bien éloignés de cette pensée, disoient à leurs maîtres ; « Où voulez-vous » que nous mettions ce bagage, avant que les » ennemis s'en viennent saisir ? car quoiqu'ils » ne soient qu'en petit nombre, ils ne laisseront » pas de vous vaincre ». Ce qu'ils disoient avec tant d'empressement et d'assurance, que quelques Espagnols dépités de leur ouïr répéter si souvent la même chose, furent sur le point de les bien battre. Martin d'Arbiéto, s'entretenant avec un de ses amis sur ces discours de mauvais augure, fut tout étonné de voir venir Gonzale Sylvestre, qui lui protesta que ses Indiens venoient de lui dire la même chose. Mais comme ils furent à quelques pas de là, ils rencontrèrent Jean-Jules de Hoieda, des principaux de Cusco, et des premiers conquérants du Pérou, qui tout hors d'haleine, et témoignant d'être fort fâché : « Je vous jure, leur dit-il, qu'il s'en est fort peu » fallu que je n'aie aujourd'hui tué mes coquins » de valets Indiens, qui m'ont voulu persuader » à toute force que nous perdrions la bataille. » Je ne comprends point qui peut avoir dit cela » à ces chiens, si ce n'est le diable, avec lequel » ils communiquent comme des sorciers ». Il n'eut pas plus tôt achevé de proférer ces paroles qu'un autre habitant de Cusco, étant survenu, assura la même chose, tellement qu'ils se trouvèrent jusqu'à six ou sept, à qui les Indiens firent ces mauvais présages.

CHAPITRE XIX.

Bataille de Huarina. — Stratagême de Carvajal. — Récit de quelques actions particulières de Gonzale Pizarre et de quelques autres.

Les deux armées furent assez long-temps en présence sans faire aucun mouvement, ce que voyant Gonzale Pizarre, il s'avisa d'envoyer un de ses chapelains, qu'on appeloit le père Herrera, pour dire à Diégo Centeno qu'il lui laissât le passage libre et ne le réduisît point à lui donner bataille ; que s'il ne le faisoit pas il s'en pourroit trouver mal, et qu'il protestoit de tout dommage qui en arriveroit ; le chapelain y fut donc avec un crucifix à la main ; mais on ne le voulut point laisser approcher, parce qu'il fut soupçonné de ne venir là que pour reconnoître l'ordre de l'armée, et Centeno s'étant abouché avec l'évêque de Cusco, ils le firent venir devant eux et, l'ayant ouï, l'envoyèrent prisonnier à la tente de l'évêque.

Après que le bataillon de Centeno eut appris la demande que le chapelain venoit de faire, croyant de tenir déjà la victoire entre ses mains, il voulut avoir l'honneur de combattre le premier l'ennemi, et sortit pour cet effet de son

poste; ainsi, les uns et les autres marchèrent plus de cent pas, après quoi ils firent halte. François de Carvajal qui ne branloit point, et qui souhaitoit que les ennemis s'approchassent encore davantage, envoya Jean d'Acosta contre eux, à la tête de trente arquebusiers avec ordre de les escarmoucher et de feindre une retraite, pour les attirer après lui; en effet, ces arquebusiers en attirèrent autant du parti des ennemis, tellement qu'il y eut plusieurs escarmouches sans aucun dommage de part ni d'autre parce que la distance du lieu empêchoit l'effet des balles.

Alors Carvajal (comme le remarquent les historiens, et particulièrement Augustin de Çarate, liv. 7 ch. 3.) « voyant que l'armée de Diégo Centeno faisoit halte, s'avança encore cent pas, puis fit aussi halte de son côté. On détacha quarante arquebusiers de l'armée de Pizarre, pour escarmoucher et commencer le combat, et on en posta aussi quarante autres de chaque côté sur les ailes. Pizarre se posta entre son infanterie et sa cavalerie. Du côté de Diégo Centeno, on fit avancer trente arquebusiers pour l'escarmouche, si bien qu'en effet ils commencèrent à escarmoucher les uns contre les autres. Carvajal, voyant que l'armée de Diégo Centeno l'attendoit en bon ordre, il voulut essayer d'y apporter quelque confusion en l'attirant et l'engageant à faire quelque nouveau mouvement : pour cela il fit avancer ses gens

de quelques pas fort lentement. Ceux de Diégo voyant ce mouvement ne manquèrent pas de dire que les ennemis quoiqu'inférieurs en nombre vouloient avoir l'honneur de l'attaquer : ainsi ils commencèrent aussi de leur côté à marcher, et l'armée de Pizarre se prépara à les recevoir. Dès qu'ils furent assez près, le capitaine Carvajal fit tirer quelques coups d'arquebuses pour engager les ennemis à faire leur décharge, comme ils firent. Alors toute l'infanterie de Centeno commença à marcher à grands pas, les piques baissées, et à faire une seconde décharge de leurs arquebuses, sans aucune perte pour les ennemis, parce qu'ils étoient encore éloignés les uns des autres de trois cents pas. Carvajal de son côté ne permit point que ses arquebusiers tirassent jusqu'à ce qu'il vit les ennemis approchés des siens à cent pas environ : alors il fit tirer quelques pièces d'artillerie, et ses arquebusiers qui étoient fort adroits et fort bons tireurs firent une décharge si juste et si à propos qu'ils tuèrent plus de cent cinquante hommes, du nombre desquels furent deux capitaines, de manière que le bataillon commença à s'ouvrir et fut entièrement défait et mis en déroute, tout ce qui en restoit fuyant en désordre. »

Gomare et le Palentin rapportent les mêmes choses que Çarate. J'ajouterai à ce qu'ils écrivent quelques particularités qui se passèrent

dans cette bataille que j'ai apprises de ceux de l'un et de l'autre parti. La raison pourquoi Carvajal attendit les ennemis de pied ferme, et qu'il les voulut engager à l'attaquer, fut parce que ses arquebusiers, encore qu'ils ne fussent pas davantage de deux cent cinquante, avoient néanmoins près de sept cents arquebuses. Carvajal étant si adroit et si prudent à la guerre, qu'en se fournissant des choses nécessaires, il prévenoit ainsi les occasions de s'en servir au besoin. Ainsi, comme j'ai dit ailleurs, ayant pris la peine de faire amasser et garder avec grand soin les armes des déserteurs, principalement les arquebuses, sept ou huit jours avant la bataille, il les fit tenir prêtes et les distribna entre ses soldats, si bien que chacun d'eux en eut trois, et quelques-uns même quatre. Et parce que s'il les leur eût fallu porter sur l'épaule, ils n'eussent pu marcher, il s'avisa du stratagême que je viens de dire, qui fut d'obliger l'ennemi de venir à lui, et non pas d'aller à l'ennemi. Mais pour faire voir plus particulièrement quelle étoit l'adresse de ce personnage, et comme il ne disoit et ne faisoit rien que de bonne grâce, je rapporterai ici quelques-uns des bons mots qu'il proféra ce jour-là,

Le premier fut que deux jours avant la bataille, un des principaux soldats l'étant allé trouver pour le prier de donner ordre qu'on lui donnât un peu de plomb pour faire des balles,

disant qu'il n'en avoit point pour le jour du combat. Je ne puis croire, lui répondit Carvaval, qu'un soldat de votre réputation se soit laissé dépourvu de balles, voyant les ennemis si proches. A quoi le soldat ayant répliqué : Je vous assure, Monsieur, que je n'en ai aucune. Carvajal lui répartit : Vous m'excuserez si je n'en crois rien, étant impossible que vous en soyez dépourvu. Enfin, comme le soldat se vit ainsi pressé : Sur ma foi, Monsieur, ajouta-t-il, je n'en ai pas davantage de trois. Et bien, dit Carvajal, ne vous avois-je pas bien dit qu'un homme tel que vous n'étoit pas sans balles, puis donc que vous en avez trois, je vous prie de m'en prêter une, pour en accommoder quelqu'un qui n'en aura point. Pour les deux qui vous resteront, vons en emploierez une aujourd'hui à tuer un oiseau, et garderez l'autre pour le jour de la bataille, afin de tuer de même un ennemi, et cela fait, vous ne tirerez pas davantage. François de Carvajal voulut dire à ce soldat qu'il tiendroit la victoire pour assurée, s'il arrivoit que chacun de ses arquebusiers se défît d'un homme. Cependant il ne laissa pas de pourvoir abondamment ce même soldat et tous les autres aussi, de poudre, de plomb, et de tout ce dont ils avoient besoin, d'où l'on peut juger qu'en disant ces bons mots avec ses plus familiers amis, il se proposoit toujours de les instruire.

Le second exemple que j'ai à produire là-dessus, est une instruction qu'il fit en peu de paroles à tous ses arquebusiers, lorsque voyant approcher l'ennemi, il les avertit de tirer de la ceinture en bas, non pas à la tête, ni à l'estomac. Amis, leur dit-il, considérez bien ce que je dis, et vous trouverez qu'une balle qu'on tire en haut, quand elle ne passeroit que deux doigts par dessus la tête de l'ennemi, est inutile et sans effet. Au contraire si vous la tirez bas, elle n'offense pas seulement l'ennemi, mais tout ce qu'elle rencontre. J'ajoute à ceci que « de le frapper aux pieds et aux cuisses, vous en » tirez un autre avantage, qui est de le faire tom- » ber aussitôt, et c'est ce que nous cherchons : » Au lieu que si vous le blessez au bras ou au » corps, il ne laisse pas de se tenir sur pied, à » moins que la plaie soit mortelle. » Outre cette instruction, François de Carvajal, voyant les ennemis à cent pas, commanda que ses arquebusiers tirassent : Et alors, comme dit Çarate, il firent une si furieuse décharge sur les ennemis, qu'ils s'en ressentirent presque tous. Outre cet échec, ces mêmes arquebusiers en donnèrent encore un autre à l'escadron de la cavalerie ennemie commandée par Alonse de Mendoza, et par Jerôme de Villegas, ayant couché sur la place onze ou douze cavaliers, du nombre desquels fut ce Carrera, dont nous avons parlé ci-devant.

Le maître de camp de Louis de Ribera, jugeant

par là que si les autres cavaliers ne s'avançaient pas plus vite, ils se trouveraient défaits, avant de pouvoir joindre les ennemis, commanda que ce même escadron de cavalerie s'en allât donner vigoureusement contre celui de Gonzale Pizarre: mais Pizarre ne s'ébranla nullement, et les laissa venir, sans aller à eux, son maître de camp ayant trouvé à propos de le faire ainsi, pour donner lieu cependant à ses arquebusiers d'endommager les ennemis, avant qu'ils vinssent à la rencontre. Néanmoins, comme il vit que les gens d'armes de Diégo Centeno s'étoient ouverts un chemin du côté de l'aile droite de l'infanterie, il s'avança trente pas pour les recevoir, et prenant l'avantage du terrain, il donnèrent sur ceux de Gonzale Pizarre, qu'ils écartèrent comme un troupeau de moutons, abattant par terre chevaux et hommes, dont il n'y en eut pas dix auquel il ne fissent vider les arçons. Gonzale Pizarre fut de ce nombre, si bien que se voyant seul, il doubla le pas, pour s'aller mettre à couvert dans son bataillon d'infanterie; mais en même temps il fut suivi de trois cavaliers, qui avoient dessein de le tuer ou de l'obliger de se rendre. Le premier de ces cavaliers s'appeloit François Houlloa, le second Michel de Vergara, et le troisième Gonzale Silvestre. Ce dernier marchoit au côté droit de Pizarre, et Michel Vergara au gauche, avec François de Hulloa. Pendant que les deux qui étoient les plus proches de Pizarre, lui portoient

aux cotés de grands coups d'estocades, sans pouvoir le blesser à cause qu'il étoit bien armé; Michel de Vergara ne cessoit de crier, à moi le traître Pizarre, à moi le traître Pizarre; ainsi tous quatre s'en alloient courant vers le bataillon d'infanterie. Cependant le cheval de Gonzale Silvestre étoit ce qui incommodoit le plus Pizarre: car de la manière que son maître le faisoit marcher, il choquoit de la tête la croupe de celui de Gonzale Pizarre, et l'empêchoit de courir; ce qui fut cause que pour se rendre le passage libre, il prit une hache d'armes et en déchargea trois coups sur la tête du cheval, avec un tel effet, que des deux premiers il lui fendit les machoires, et du troisième il lui écrasa l'os au dessous d'un œil; ce que Gonzale Pizarre fit aussi adroitement que s'il se fut trouvé à un jeu de cannes. Je l'ai ouï conter comme je le dis à Gonzale Silvestre, qui nous entretenoit souvent de cette aventure, et de plusieurs autres qui se passèrent dans le combat. Enfin ces quatre cavaliers s'en allèrent joindre le bataillon d'infanterie en se harcelant toujours.

CHAPITRE XX.

Suite de la bataille de Huarina, où Gonzale Pizarre remporte la victoire.

Les gens de Pizarre le reconnoissant, haussè-

rent leurs piques pour le recevoir; et alors Gonzale Silvestre, voyant que pas une des estocades qu'il avoit portées à Pizarre ne l'avait blessé, donna de la pointe de son épée dans la hanche du cheval de son ennemi, ce qui ne lui fit, pourtant qu'une légère blessure. Après que les soldats de Pizarre eurent aussi combattu dans le bataillon, ils en sortirent pour faire main basse de ceux qui les poursuivoient. Ils commencèrent par le cheval de Gonzale Silvestre, qu'ils blessèrent à la tête avec une pique, et en même temps ils en lancèrent une autre, dont ils percèrent les deux bras du cavalier. Cependant le cheval plein de fougue, se remit sur pied, et à force de se débattre il rompit la pique, si bien que son maître et lui sortirent de ce danger sans autre dommage. Mais Michel de Vergara n'en fut pas quitte à si bon marché; car dans le temps qu'il se flattoit de tenir déjà Pizarre, qu'il appeloit traître, l'ayant voulu suivre un peu trop avant dans le bataillon, il y fut taillé en pièce, et son cheval avec lui

François de Hulloa fut aussi malheureux que Vergara; car, comme il voulut tourner bride pour se retirer, il sortit du bataillon un arquebusier qui, lui mettant la bouche de l'arquebuse dans le côté gauche, le perça à jour par la violence du coup, ce qu'il n'eut pas plus tôt fait, qu'un autre soldat, empoignant un cimeterre qu'il portoit, en coupa les jarrets au cheval d'Hulloa.

Ce cheval se sentant blessé, et son maître dessus lui, s'élança à plus de cinquante pas, où l'un et l'autre tombèrent morts. Ce choc de la cavalerie de Diégo Centeno, et de Gonzale Pizarre fut si cruel, que le lendemain de la bataille, on compta jusqu'à cent et sept chevaux morts dans l'endroit où elle fut donnée, qui n'avoit guère plus d'étendue que de deux arpents de terre, tellement que de cent quatre-vingt qu'il y en avoit ceux-ci demeurèrent sur la place, sans y comprendre les autres qui allèrent mourir plus loin. Mon père en fit le dénombrement lui-même, et celui qui raconta le premier un fait si surprenant, allégua pour témoin Garcilasso de la Vega, disant qu'il avoit eu la curiosité de compter les chevaux morts, ce qui fit qu'on y ajouta foi.

Durant tout ceci, les cavaliers de Centeno voyant Pizarre enfermé dans son bataillon d'infanterie, donnèrent sur les chevaux qui lui restoient, qu'ils tuèrent presque tous, et se mirent à crier victoire. Le capitaine Pédro de Fouentez, autrefois lieutenant de Gonzale Pizarre dans Arequepa, perdit la vie dans cette occasion; car un autre cavalier lui déchargea des deux mains sur son casque un si furieux coup de massue, de celles que les Indiens ont coutume de porter à la guerre, que lui faisant vider les arçons il l'abattit par terre; et il se trouva qu'il avoit la tête écrasée. Le licencié Sepeda fut aussi fort mal-

traité après qu'il se fut rendu; et porta toujours depuis les marques de la blessure qu'il reçut au visage.

En ce même temps Hernand Bachicao, capitaine des piquiers de Gonzale Pizarre, abandonna son parti et se rangea dans celui du roi, dont il prit les gens à témoin. Un peu après, l'escadron de la cavalerie de Centeno, qui étoit à la droite de son bataillon d'infanterie, commandé par les capitaines Pédro de los Rios, et Antoine de Hulloa, donna sur l'infanterie de Gonzale Pizarre, suivant l'ordre qu'il en avoit eu dès le commencement. Mais les ennemis firent une si bonne décharge, qu'ils tuèrent le capitaine Pédro de los Rios, et plusieurs autres, avant qu'ils les pussent aborder, ce qui découragea tellement les autres, que pour éviter une pareille disgrâce, ils ne voulurent point attaquer le bataillon, qui, n'ayant reçu aucun échec des ennemis, étoit tout entier, et fortifié de toutes parts de piques et d'arquebuses. Il prirent donc à gauche, et à côté de l'arrière-garde des ennemis, ou ils furent maltraités par leurs armes à feu, que les Indiens, comme j'ai dit ailleurs, appeloient Yllapas, c'est-à-dire éclairs, tonnerres et foudres. En effet, elles foudroyèrent l'armée du général Diégo Centeno, quoiqu'elle ne fût pas moins belle que forte, étant composée de ce qu'il y avoit en ce temps-là dans le Pérou de meilleurs chevaux, et des plus vaillants hom-

mes, qui moururent presque tous dans cette cruelle et malheureuse bataille. Gonzale Pizarre voulut sortir de son bataillon, pour aller combattre la cavalerie ennemie au hasard de sa vie; mais Carvajal s'en apercevant : « N'allons pas si » vite, lui dit-il, c'est de quoi il se faut bien gar- » der, que votre seigneurie me laisse faire seule- » ment, et je lui rendrai les ennemis vaincus, » mis en déroute et défaits; car il s'en faut peu » qu'ils ne le soient déjà. » Alors les cavaliers de Centeno ayant passé les uns d'un côté de Pizarre, et les autres de l'autre, se ramassèrent tous en un corps, ce qui ne servit de rien pourtant à les tirer du péril où ils étoient; car le maître de camp Carvajal commanda en même temps à ceux de l'arrière-garde, de tirer en diligence, ce qu'ils firent aussitôt, tellement qu'ils en tuèrent plusieurs, faisant quitter aux autres leur poste; ce qui se passa en si peu de temps, qu'à peine les gens de Centeno eurent achevé de crier victoire, que ceux de Pizarre la gagnèrent tout de bon. Hernand Bachicao s'en étant aperçu, rebroussa vers les siens, faisant le victorieux et l'empressé. Dans cette conjoncture, un des cavaliers qui s'en alloit fuyant, dont j'ai oublié le nom, et qui étoit natif de Herrera d'Alcantara, passa devant le bataillon de Gonzale Pizarre, où il rencontra François de Carjaval monté, comme nous avons dit, sur un cheval très-médiocre, et sans le connoître, comme il poussoit à

toute bride, il lui déchargea sur son casque un si grand revers, que le coup étant poussé avec beaucoup de force, pénétra bien avant, mais cependant il ne le blessa point, ce qui surprit ceux qui en virent l'ouverture. Après la bataille, Carjaval montrant son casque à Gonzale Pizarre, « monseigneur, lui dit-il, voyez, je vous prie, » si sans ce rempart, le cavalier qui m'a porté » ce coup ne m'eût pas accommodé de toutes » pièces. »

Le tiers de l'infanterie de Diégo Centeno perdit la vie dans cette bataille comme il a été déjà dit; et l'autre tiers entendant crier victoire à ses gens, se débanda pour voir s'il n'y avoit pas moyen de piller le camp de Gonzale Pizarre, comme en effet les soldats en pillèrent une bonne partie, ce qui fut cause de la perte de la bataille; parce qu'au lieu de combattre les gens de pied qui restoient, et qui n'étoient pas plus de soixante, ils se mirent à tiercer les piques contre ceux de Gonzale Pizarre, et alors le capitaine Jean d'Acosta combattant, il arriva qu'un soldat de Diégo Centeno, nommé Guadraminos, que j'ai connu autrefois, lui donna un si grand coup de pique dans la gorge, qu'il en fut porté par terre. Il fut secondé par un nègre que j'ai aussi connu, que l'on appeloit Guadalupe, qui lui porta deux revers dans le gras des jambes, comme s'il les lui eût voulu couper toutes deux ; mais quoiqu'il frappât de toute sa force,

il ne le blessa qu'un peu, son épée se trouvant aussi foible que lui. Ainsi les gens de Pizarre terminèrent le combat avec ceux de Centeno, qui étoient en fort petit nombre, et les tuèrent presque tous. Mais Jean d'Acosta s'étant mis au devant de Guadalupe, empêcha qu'on ne fît main-basse d'eux, comme de tous les autres, et se mit à crier à ses gens que ces deux soldats méritoient qu'on les honorât au lieu de les maltraiter. Étant depuis dans la ville de Cusco, je vis Guadalupe, qui portoit l'arquebuse dans une des compagnies de Gonzale Pizarre. je m'arrête à ces particularités quoiqu'elles paroissent fort inutiles, parce que ce sont des choses que j'ai vues.

CHAPITRE XXI.

Nombre des blessés et des morts dans la bataille, et ce que fit Carvajal après l'avoir gagnée.

Le coup de Guadramiros fut le dernier qui fut donné dans cette bataille, après quoi on reconnut que la victoire demeuroit à Gonzale Pizarre. De son côté il y eut un peu moins de cent hommes qui perdirent la vie, savoir environ septante cavaliers et quinze fantassins. Les principaux parmi les blessés furent comme j'ai dit,

le capitaine Sepeda, Jean d'Acosta et Diégo Guillen; du côté de Diégo Centeno il y en eut plus de trois cent cinquante qui perdirent la vie, et entr'autres le maître de camp, avec tous les capitaines d'infanterie, les enseignes et les plus lestes d'entre les soldats. Pédro de los Rios, capitaine de cavalerie et Diégo Alvarez, enseigne de la colonelle y finirent aussi les armes en main; il y en eut bien autant de blessés, dont il en mourut plus de cent cinquante, faute de chirurgiens, de remèdes et de bonne nourriture, outre que la rigueur du climat qui est toujours extrêmement froid, bien qu'on le mette sous la zone Torride, y contribua aussi. Gonzale Pizarre, accompagné de sept ou huit cavaliers, s'en alla visiter le champ de bataille; ils furent tous ensemble aux tentes de Diégo Centeno, plutôt pour montrer que la victoire étoit de leur côté, que pour la pousser plus avant, en poursuivant les fuyards; étant véritable, comme dit Gomare (chap. 182): Que la victoire ne pouvoit être plus complète qu'elle l'étoit. En l'un des côtés de la plaine qui étoit grande, il y avoit une mare assez longue, médiocrement étroite, et que les chevaux pouvoient traverser à l'aise, parce qu'elle n'étoit guère profonde. Avant que d'arriver, un des soldats de Pizarre, en voyant un de ceux de Centeno, tout couvert de sang, et son cheval de même, lui dit : « Cavalier, »votre cheval n'en peut plus, et s'abattra bientôt».

Ce soldat étoit ce même Gonzale Sylvestre, dont j'ai souvent fait mention, et qui entre plusieurs autres aventures de cette bataille, me raconta celle-ci; il me dit qu'ayant tourné visage en cet endroit-là, il aperçut à main gauche Gonzale Pizarre avec ses gens, qui approchoient peu à peu des tentes de Centeno, et que le long du chemin Gonzale Pizarre faisant plusieurs fois le signe de la croix : « Jésus, s'écrioit-il, quelle » victoire voici! Jésus, quelle victoire! » ce qu'il répétoit très-souvent. Un peu avant que d'entrer dans la mare, Gonzale Silvestre fut joint par un soldat de Pizarre, appelé Gonzalo de los Nidos, auquel Silvestre avoit donné la vie dans la bataille, le renvoyant sans lui faire aucun tort. Ce perfide reconnoissant Gonzale Silvestre, pour être des ennemis, « Qu'il meure le traître, s'écria» t-il, et qu'on le tue». Silvestre, surpris par ces paroles, lui dit : « Cavalier, laissez-moi pour l'a» mour de Dieu, car vous voyez bien que de la » manière que je suis blessé, je ne perdrai que » trop tôt la vie, sans qu'il soit besoin que vous » me l'ôtiez. Je n'en ferai rien, répondit Nidos; au » contraire, je jure que tu ne mourras jamais » d'autre main que de la mienne. » Gonzale Silvestre l'ayant envisagé de plus près, connut que c'étoit le même à qui il avoit donné quartier dans le combat, et lui dit : « Cavalier, faites-moi » de grâce la même courtoisie que je vous ai té» moignée il n'y a pas long-temps. » Mais ces ci-

vilités ne firent qu'aigrir davantage ce malheureux qui haussant sa voix : « Eh quoi! lui dit-il, » vous êtes donc cet homme de néant, qui vous » vantez de m'avoir obligé? mais sachez que pour » cela même je veux vous tuer, vous arracher le » cœur et le jeter aux chiens». Ces gens disputoient ainsi en passant la mare, l'appréhension que leurs chevaux ne s'y vautrassent, empêchant qu'ils n'en vinssent aux mains. Quand ils en furent dehors, Gonzale Silvestre piqua le sien pour voir s'il avanceroit; ce cheval fit alors un saut par-devant, comme s'il n'eût eu aucun mal, et secouant la tête se mit à courir. Cependant, le perfide Nidos le suivit toujours criant après lui : «Qu'il meure le traître qui s'enfuit». Après que l'un et l'autre furent assez loin de Gonzale Pizarre, Silvestre tournant visage vint fondre sur Nidos, et lui porta un grand coup d'un couteau qu'il avoit oté à un nègre dans la bataille, après y avoir rompu deux épées; car en ce temps-là les bons soldats n'alloient jamais au combat qu'avec des armes doubles; il ne blessa point Gonzale de Nidos, mais il l'étourdit si bien, qu'il s'enfuit tout épouvanté, criant le long du chemin, « A l'aide, à l'aide, l'on me tue!» le propre des lâches étant de s'aider toujours de la langue, et jamais des mains. Gonzale Pizarre voyant une action si courageuse, envoya Alfonse de Herrera, pour aller après ce soldat, et faire en sorte de le lui amener, en lui disant de sa

part, que sa valeur méritoit d'être honorée ; Alfonse de Herrera courut après lui, mais quelque diligence qu'il y apportât, et quelque promesse qu'il lui fît de la part de Pizarre, il ne put jamais l'obliger de venir.

Gonzale Pizarre ne voulut point entrer dans le camp de Diégo Centeno, parce qu'il apprit que ses soldats le saccageoient avec beaucoup de furie. Il s'en alla donc au sien, mais il trouva que les gens de Centeno l'avoient pillé de même, croyant que la victoire étoit de leur côté. Ils se pourvurent de quantité de chevaux, de mules et de mulets, pour favoriser leur fuite au besoin. François de Carvajal prit sa marche d'un autre côté, plutôt pour examiner ce qui s'étoit passé, que pour traiter mal les Espagnols qui s'étoient rendus en les assommant, comme dit le Palentin, avec des massues que deux de ses nègres portoient avec lui, et dont il en tua plus de cent. Cet auteur croyant louer Carvajal, l'accuse d'une barbarie inouïe, sans penser qu'il vaut toujours mieux louer un homme pour avoir usé de clémence que de cruauté. Je dis donc en faveur de Carvajal, qu'il ne tua personne, après que la bataille fut donnée, se contentant de la seule victoire. Il est vrai qu'il se vantoit d'avoir tué lui seul en cette journée plus de cent des ennemis, et je crois qu'il se pouvoit justement donner cette gloire-là, et même de les avoir tous défaits, puisque ce fut par son expérience et par la bonne

conduite, qu'il remporta la victoire. François Lopez de Gomare passe plus avant, et dit; « Que ce maître de camp se vanta d'avoir fait mourir pour son plaisir en cette bataille cent hommes, du nombre desquels étoit un prêtre : ce qui fut, ajoute-t-il, une cruauté inouïe. »

Il est certain que Carvajal, après la défaite de ses ennemis, s'employa plutôt à les caresser qu'à les persécuter, car le lendemain de la bataille, sachant que quelques-uns des principaux officiers de Diégo Centeno avoient été blessés, et que ses gens mêmes étoient si charitables envers eux, que de les tenir cachés dans leurs tentes, où ils leur pansoient leurs blessures; il les fit chercher dans l'intention de faire prendre soin d'eux, quoiqu'on ait voulu dire que ce fût pour les tuer.

Il en trouva huit, dont le premier fut Martin d'Arbiette, gentil homme Biscaïn, dont nous avons déjà fait mention, et dont nous parlerons encore ci-après. Le second, un cavalier de Salamanque, nommé Jean de Saint Michel. Le troisième, François Maraver: Pour les autres, j'en ai oublié les noms. Les ayant trouvés tous fort blessés, il s'entretint avec chacun d'eux en particulier, leur disant, qu'il étoit fort fâché de les voir en si mauvais état; qu'il les prioit d'avoir soin de leur santé, et de lui demander franchement ce dont ils auroient besoin; qu'il les assisteroit comme ses propres frères, que s'ils s'en

vouloient aller après qu'ils seroient guéris, il leur promettoit de ne s'y pas opposer et qu'au contraire s'ils vouloient demeurer avec lui, il auroit soin d'eux, et les serviroit toute sa vie.

Outre cela, il fit publier par toute l'armée, que tous les blessés de Diégo Centeno eussent à demander les médicaments qui leur seroient nécessaires; qu'on leur en donneroit, et même de l'argent, aussi volontiers qu'aux gens du gouverneur leur maître. François de Carvajal s'avisa de faire adroitement cette démarche pour attirer les soldats à sa dévotion, sachant que les bienfaits avoient incomparablement plus de force que les châtiments: aussi ne les pratiquoit-il qu'en la personne de ses ennemis déclarés, et de ceux qui passoient frauduleusement d'un parti à l'autre, qu'il appeloit tisserands.

CHAPITRE XXII.

Gonzale Pizarre ayant fait enterrer les morts, envoie des capitaines en divers endroits. — Fuite de Diégo Centeno. — Succès particuliers arrivés aux vaincus.

Gonzale Pizarre étant de retour dans son camp, y trouva mon père, à qui il demanda son cheval Salmillas, en attendant que le sien fût guéri d'une petite blessure que Gonzale Sylvestre lui avoit faite. Etant monté dessus, il s'en alla droit au champ de bataille, d'où il fit tirer les

blessés et les morts que les Indiens avoient presque tous dépouillés. Il les fit ensevelir dans dix ou douze fosses, qui furent faites exprès dans la plaine. Pour les capitaines et les gentilshommes qui furent tués de part et d'autre, l'on en mit les corps dans le bourg de Huarina, d'où cette bataille prit son nom depuis, parce qu'elle fut appelée la bataille de Huarina. Là, ils les enterrèrent dans une église que les Indiens avoient faite, pour y être instruits dans la doctrine chrétienne; mais quatre ans après, lorsque cet empire fut en paix et que les Espagnols y eurent bâti une ville, qu'ils appelèrent la Paix, ils y transportèrent les ossements de ces défunts, et les ensevelirent dans l'église cathédrale, où on fit de grandes solennités qui durèrent plusieurs jours et où l'on dit aussi quantité de messes; ce qui fut fait aux dépens des principaux cavaliers du Pérou, qui se trouvèrent à cet enterrement comme parents ou amis des défunts.

Pizarre ayant passé le jour à faire panser les blessés et mettre les morts en terre, envoya le lendemain des capitaines en divers endroits pour y travailler aux choses qu'il jugea nécessaires à l'exécution de ses desseins. Denis de Bobadilla fut envoyé dans la ville de Plata, afin d'y lever ce qu'il pourroit avoir d'argent pour la subsistance de ses soldats. Diégo de Carvajal alla pour cette même fin à la ville d'Arequepa et Jean de la Tour à celle de Cusco; ces trois capitaines

emmenèrent chacun trente arquebusiers, et eurent commission d'enrôler tout ce qu'ils trouveroient de gens de guerre pour aller avec eux joindre Gonzale Pizarre en quelque part qu'il se trouvât.

Pour revenir maintenant à Diégo Centeno, il se faut souvenir comme il a été dit ailleurs, qu'il ne put être du nombre des combattants, à cause de son indisposition, qui fut telle, ainsi que les auteurs le remarquent, qu'on le saigna six fois pour une douleur de côté. Comme il vit donc que ses gens avoient du dessous, il sortit de la litière où il étoit et monta sur un cheval qu'il avoit toujours près de lui, avec lequel il s'enfuit sans attendre l'évêque, l'appréhension de la mort et l'amour de la vie lui servant d'éperons pour le hâter d'aller; mais afin d'éviter les ruses et les stratagêmes de Carvajal, qu'il ne connoissoit que trop par une longue expérience, il ne prit point le grand chemin de Cusco, ni d'Arequepa, mais s'en alla par les déserts, accompagné d'un prêtre qu'on appeloit le père Biscain, avec lequel il se rendit dans la Ville des Rois, sans que cette fuite vînt à la connoissance, ni de Carvajal, ni de ses gens, qui en furent si étonnés qu'ils crurent qu'il y avoit de l'enchantement; quoiqu'il eût appris en chemin que le président Gasca étoit dans la vallée de Sausa, il n'y voulut point aller et se contenta de lui écrire par le père Biscain, se voyant contraint d'aller

dans la Ville des Rois pour s'y fournir des chosés dont il avoit besoin.

Nous le laisserons dans la Ville des Rois, pour retourner à François de Carvajal, qui fit cependant des courses de toutes parts, pour voir, s'il ne rencontreroit point Jean Solan, évêque de Cusco, contre lequel il étoit fort irrité, parce, disoit-il, qu'au lieu d'être en son église et y prier Dieu pour la paix des chrétiens, il faisoit le maître de camp dans l'armée de Diégo Centeno; mais ne pouvant le surprendre, il fit pendre un de ses frères appelé Ximenez, et un religieux de la suite de l'évêque; après quoi il prit le chemin d'Arequepa. Pour revenir à la bataille, les blessés et les fuyards y coururent tous une même fortune, sans avoir les uns de quoi se faire panser, ni les autres un lieu de retraite, ni pas même une chétive cabane à passer la nuit, pour se garantir du froid qui étoit assez grand en ces déserts-là, qui sont toujours couverts de glace et de neige.

Gonzale Silvestre s'étant échappé des gens de Gonzale Pizarre, s'en alla droit à sa tente, où la première chose qu'il fit, ce fut de demander à ses Indiens de quoi ferrer son cheval : car en ce temps-là les Espagnols ne marchoient jamais (et même la coutume s'observa long-temps après) qu'ils n'eussent avec eux une espèce de malle ou un sac de cuir, dans lequel il y avoit deux cents clous, quatre fers tout prêts, un marteau, des

tenailles et autres outils nécessaires; parce que les bourgs étant à plus de soixante lieues les uns des autres, et les chemins extrêmement rudes, il falloit qu'ils fussent fournis de tout cet attirail, pour prévenir les inconvénients qui leur pouvoient arriver. On m'a dit qu'on a mis ordre à cela depuis, et qu'il n'y a point aujourd'hui d'hôtelleries d'Espagnols, dans les chemins, qui n'aient tous ces outils pour la commodité des passants. Pour donner une preuve de cette ancienne coutume, je dirai qu'il ne se présentoit jamais occasion d'aller en campagne, que je ne ferrasse auparavant, et ne saignasse les chevaux de mon père. Gonzale Sylvestre n'eut donc pas tort de se pourvoir de ce même attirail à ferrer le sien, comme de la chose la plus nécessaire à quiconque voyage. Il se fit donner ensuite un long manteau d'écarlate dont la noblesse de ce temps-là se paroit ordinairement, et laissa ses domestiques indiens fort affligés de ce qu'il s'en alloit et de ce qu'il avoit perdu leur bagage. Mais sans s'arrêter à tout cela, Sylvestre se mit en campagne où il vit quantité de gens tant Espagnols qu'Indiens qui fuyoient de tous côtés, sans savoir où ils alloient, se laissant guider à la fortune.

Parmi ceux-ci, à un quart de lieue du camp, il rencontra par hasard un Espagnol, dont le piteux état témoignoit assez qu'il se ressentoit de cette déroute. Il étoit monté sur un méchant

cheval, et entr'autres blessures il en avoit une au côté droit qui l'incommodoit si fort, qu'elle le contraignoit de se tenir penché dessus le cou de son cheval, ne pouvant demeurer ferme sur les arçons. Une Indienne marchoit à pied près de lui, ayant la main gauche sur la plaie de son maître, et à la droite un petit bâton, dont elle touchoit le cheval, disant à tout moment à son maître pour l'encourager : « Ne t'afflige point, » seigneur, mais tâche le mieux que tu pourras » de t'enfuir de ces traîtres, sans craindre que » je t'abandonne, que je ne te voie guéri ». Gonzale Sylvestre passa devant eux, et fit plusieurs de ces malheureuses rencontres, dont il me suffit de rapporter celle-ci, comme une des plus remarquables. Après avoir fait un peu plus de trois lieues, il se trouva surpris par la nuit et contraint de s'éloigner du chemin pour s'en aller chercher le couvert dans un endroit où il y avoit des broussailles et quantité d'herbes, ce qui fit grand bien à son cheval, pour qui non plus que pour lui même, il n'avoit porté aucune sorte de provisions.

A peine eut-il été là deux heures, que plus de vingt autres, ou sains ou blessés, y arrivèrent suivis d'autant d'Indiens, qui leur firent du feu et mangèrent avec eux du mabis, dont ils avoient fait provision; les blessés ne savoient comment se guérir et ne cessoient de crier à cause de l'extrême douleur que leur causoient leurs plaies, car

il s'en trouvoit entr'eux qui en avoient jusqu'à vingt-trois, tant grandes que petites; dans de si fâcheuses extrémités, ils eurent recours à Dieu seulement qui ne les abandonna point, car entre les autres Indiens ils en virent venir un chargé d'une corbeille d'osier, faite en façon de Bahu, qui se trouva pleine de suif. Apparemment que l'Indien l'avoit prise à tout hasard, durant qu'on pilloit le camp, sans savoir ce qui étoit dedans, car, dans ces paniers qu'un Indien pouvoit porter commodément, les Espagnols avoient accoutumé d'y mettre en chemin leur menu bagage; ces valets indiens dirent à leurs maîtres qu'avec ce suif ils se pourroient guérir de leurs plaies, et en firent fondre dans deux pots de fer, que leurs maîtres leur donnèrent; puis ayant été chercher de la fiente de brebis, dont ils trouvèrent quantité dans ce camp-là, ils la mirent en poudre et la mêlèrent au suif, le faisant ainsi couler dans la plaie, aussi chaud qu'on le pouvoit souffrir et en remplissant l'ouverture quelque profonde qu'elle fût, ce qui leur réussit si bien, qu'eux et leurs chevaux furent guéris sans y faire autre chose. Ensuite ils se remirent en chemin après la mi-nuit, et se séparèrent les uns des autres de peur que l'ennemi qui marchoit en corps ne se mît à les poursuivre.

A quinze jours de là, Gonzale Sylvestre trouva ce même Espagnol qu'il avoit rencontré suivi d'une Indienne; il étoit dans un village d'environ

quinze ou vingt maisons, où l'Indienne l'avoit mené parmi ses parents, qui prirent soin de le panser et le traitèrent fort bien. Je reviens maintenant au sujet de la bataille et à quelques particularités considérables que les auteurs ont écrites touchant mon père Garcilasso de la Vega.

CHAPITRE XXIII.

L'auteur rend raison de ce qu'il a dit, et de ce que les historiens disent de son père.

François Lopez de Gomare, décrivant la bataille de Huarina et le nombre tant des blessés que des morts dit (chap. 182) : « que Pizarre couroit grand risque, si Garcilasso ne lui eût donné un cheval, etc. »

Augustin de Çarate, dans le récit qu'il fait de cette même bataille, en parle en ces termes (liv. 7, chap. 3) : « Les cavaliers voyant la déroute de l'infanterie, se mêlèrent dans la foule de leurs ennemis, où ils tuèrent le cheval de Gonzale Pizarre; pour lui, il n'eut point d'autre mal que d'être abattu par terre ». Diégo Fernandez de Palence, en dit les paroles suivantes (liv. 2, chap. 79).

« Pédro de los Rios et Antoine de Hulloa, chargèrent par un autre côté la cavalerie, sans

donner sur l'infanterie, suivant l'ordre qu'ils en avoient eu : ce qu'ils firent avec tant de violence, qu'ils démontèrent presque tous les cavaliers de Pizarre, n'en étant pas demeuré dix sur la selle, et alors se croyant assurés de la victoire, ils commencèrent à dévaliser leurs ennemis, à en réduire quelques-uns à se rendre et à leur ôter leurs armes. Gonzale Pizarre ayant été abattu de son cheval, fut secouru par Garcilasso qui descendit aussitôt du sien, le lui donna et l'aida même à monter dessus; ce fut encore alors que le licencié Sepeda se rendit, et que Fernand Bachicao, croyant que la victoire dût demeurer à Diégo Centeno, se jeta dans son parti, etc.»

Voilà ce que disent tous les auteurs que je viens de citer de mon père. Mais pour moi, qui ne saurois écrire que la vérité, je ne puis demeurer d'accord que Gonzale Pizarre prit le cheval de mon père dans le plus grand effort de la bataille, cela ne s'étant passé qu'après qu'elle se fut donnée. Je ne m'étonne pas néanmoins de cette relation, puisque je me souviens que dans mes plus tendres années, quelques mestifs me disoient souvent d'avoir ouï rapporter la même chose qu'écrit Diégo Fernandez; savoir que mon père ayant mis pied à terre il donna son cheval à Pizarre et lui aida à monter dessus; pour faire voir la fausseté de ce fait, un peu après la bataille de Sacsuhana, mon père fit informer de-

vant la justice par un commissaire député et produisit vingt-deux témoins des gens de Diégo Centeno, qui déposèrent que dans le temps que Pizarre demanda le cheval à mon père, il n'y avoit là ni demi-lieue à la ronde aucune troupe de Centeno, avec qui l'on pût venir aux mains, et que d'ailleurs la blessure du cheval de Pizarre étoit si petite qu'il eût pu combattre tout le jour avec s'il en eût été besoin.

On me voulut persuader encore qu'il étoit arrivé au cheval de Gonzale Pizarre, la même chose que nous avons dite être arrivée à celui de François de Hulloa, savoir qu'on lui avoit coupé les jarrets, ce qui ne me semble pas moins fabuleux que de dire que le cheval étoit mort de sa blessure, à vingt-deux lieues du champ de bataille, puisqu'il ne mourut point de sa blessare, mais par la négligence de l'écuyer de Pizarre qui le laissa boire tant d'eau au passage d'une rivière, qu'à un quart de lieue de là il tomba par terre tout roide mort, comme il fut vérifié par les informations qu'on fit.

On voit par là, que cette relation est fondée sur des apparences assez vraisemblables; pour moi, ce que j'en écris n'est ni pour flatter mon père, ni pour en attendre des récompenses, ni même pour en demander aucune ; mais seulement pour dire la vérité toute pure; quoique je porte aujourd'hui la peine de cette prétendue action dont on a fort blâmé mon père; je ne

l'éprouvai que trop il y a quelque temps, lorsqu'ayant demandé récompense au roi pour les services de mon dit père et d'être admis dans la jouissance des biens de ma mère, qui étoit morte; je fus si malheureux que d'être renvoyé sans qu'on me fit justice. J'eus beau produire des preuves touchant mes prétentions, quoiqu'elles fussent examinées au conseil royal des Indes, et que ces messieurs-là fussent convaincus en leurs consciences de mon bon droit, ils ne me témoignèrent point d'en être touchés, et le licencié Lope de Garcia de Castro, qui fut depuis président au Pérou, étant dans son siége de justice, me dit : « Quelle gratification pouvez-» vous espérer de sa majesté, après l'action de » votre père dans la bataille de Huarina, où il fut » cause que Gonzale Pizarre gagna la victoire? » Je lui voulus répartir, « que c'était une suppo-» sition de mes ennemis et un faux témoignage » produit contre moi; rien moins, repliqua-t-il, » les historiens l'ont écrit ainsi, comment donc » le pouvez-vous nier ? » De cette manière je fus débouté de mes prétentions et privé de mes biens et de la récompense qui m'étoit due pour mes services, ayant eu l'honneur de servir sa majesté en qualité de capitaine sous le roi Philippe II, et sous le sérénissime dom Juan d'Autriche. Avec tout cela, je me suis vu contraint, comme je le remarque dans la préface de mon histoire de la Floride, de me bannir du monde et de me

retirer dans la solitude où je tâche de vivre tranquillement et en homme qui, après s'être désabusé des fourberies du monde, se rit de ses changements et des caprices de la fortune, et, pour le reste, j'espère que la providence divine qui m'a toujours assisté, ne m'abandonnera point jusqu'à la fin. Si cette digression semble être faite hors de propos, le lecteur doit me la pardonner, cette plainte étant un effet de ma mauvaise fortune; outre qu'il me semble très-juste qu'un homme qui a écrit les vies de tant de personnes, ait la permission de dire quelque chose de la sienne.

Parmi les fuyards de la bataille de Huarina, l'évêque de Cusco fut remarquable, car s'éloignant de Diégo Centeno, sans attendre ni les uns, ni les autres, il se retira le plus vite qu'il put dans son église cathédrale. Il fut suivi d'Alonze de Hinoyosa, de Jean-Jules de Hojeda, et de quarante autres tant soldats que principaux de la ville où je les vis; mais il ne me souvient pas de leurs noms, n'ayant connu que les trois premiers. Cet évêque, comme j'ai dit ailleurs, et quatorze ou quinze de sa suite, passèrent la nuit dans le logis de mon père, et le lendemain matin s'étant joints à la petite place de la ville, près du couvent de Notre-Dame de la Merci, ils s'en allèrent en diligence droit à la Ville des Rois, ayant su qu'ils étoient poursuivis par le capitaine Jean de la Tour, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIV.

Exécutions faites à Cusco par Jean de la Tour, et en quelques autres endroits par plusieurs autres ministres.

Le capitaine Jean de la Tour, ayant poursuivi les fuyards et étant arrivé à Cusco, fit d'abord mourir Jean Vasquez de Tapia, juge royal de la ville, et un de ses assesseurs, qu'on appeloit le licencié Martel. Ces gens furent cause eux-mêmes de leur mort; parce qu'ayant cru Diégo Centeno victorieux de Gonzale Pizarre, à cause de ses grands avantages sur lui, ils s'étoient déclarés trop ouvertement pour le roi et avoient trop crié contre la persécution des tyrans. Outre cela ils furent si mal avisés, qu'encore qu'ils vissent leur évêque en fuite, ils ne bougèrent pourtant de la ville, où ils attendirent Jean de la Tour qui les châtia de leurs sottises. Après cette exécution, il fit publier à son de trompe, qu'il pardonnoit à tous les soldats de Diégo Centeno, qui se voudroient enrôler dans sa compagnie. De plus, il ramassa soigneusement tout ce qu'il put avoir d'armes, et fit de très-grands préparatifs d'arcs de triomphes, et d'autres marques d'ostentations pour l'entrée de Gonzale Pizarre à Cusco, où il prétendoit venir jouir de sa victoire. Outre tout cela,

il fit quantité de provisions, pour la subsistance de l'armée, envoyant à cette fin plusieurs ministres et commissaires en divers endroits du pays. Entr'autres, il dépêcha Pédro de Bustinicia, gentilhomme considérable, pour avoir épousé madame Béatrix Coja, fille légitime d'Huayna Capac, dans la Provence d'Antahueyla, qu'il savoit abonder en toutes sortes de vivres, comme aussi tout le pays d'alentour. Il donna cet emploi à ce cavalier, sur l'espérance qu'il eut, que les Caciques, et leurs sujets, lui feroient donner très-volontiers les provisions dont il auroit besoin, à cause de la déférence qu'ils avoient pour la princesse sa femme: mais il fut si malheureux, ou pour mieux dire, il se conduisit si mal qu'il fut lui-même cause de sa mort, bien qu'il pût l'empêcher comme on le verra ci-après.

Denis de la Bobadilla, qui par ordre exprès de Gonzale Pizarre fut à la ville de Plata, ayant recueilli ce qu'il put avoir du revenu de Gonzale, du bien de son frère Fernand, et du tribut des départements d'Indiens, qui étoient confisqués, à cause que leurs seigneurs s'étoient déclarés pour le roi, et qui consistoient en une grande somme d'argent, s'en retourna en toute diligence, et trouva Gonzale Pizarre dans Cusco, qui le reçut à bras ouverts, tant il fut aise de ce qu'il lui apportoit de quoi payer les soldats.

Diégo de Carvajal, surnommé le Galand, fut aussi à la ville d'Arequepa, avec la même commis-

sion qu'avoit Bobadilla; mais, comme dit le Palentin, il y fit sa charge d'une manière surprenante, et y traita fort mal plusieurs honnêtes femmes, prenant pour prétexte, que leurs maris s'étoient signalés pour le service du roi, et insinués dans l'amitié de Diégo Centeno. Cet auteur ajoute qu'il pilla jusqu'à leurs habits, et qu'avec cela lui-même et un de ses compagnons nommé Antoine de Viesma, forcèrent deux de ces femmes qui pour ne pas survivre à cette injure, prirent du poison, et se donnèrent la mort comme Lucrèce. La réflexion que j'ai à faire là-dessus, est que des actions si noires ne peuvent point s'appeler des galanteries, mais des tyrannies; n'y ayant point de nom, ce me semble, capable d'en exprimer l'énormité. Ces prétendus galants furent bientôt après payés de leurs violences et de leurs crimes. Il faut mettre au nombre de ceux-ci François d'Espinosa, qui fut aussi méchant qu'eux, et dont la commission s'adressa dans le pays des Charcas.

L'Auteur que j'ai nommé ci-dessus, dit; que le long du chemin il déroba des sommes immenses, qui se montoient à plus 60,000 ducats; qu'il tua dans Arequepa deux Espagnols dont un avoit un département d'Indiens; que dans la ville de Plata, il fit pendre un prévot et un archer; le tout sous prétexte qu'ils avoient servi le roi; qu'en retournant à Cusco, il fit brûler tout vifs sept Indiens, les accusant d'avoir averti de sa venue, certains Espagnols qui s'enfuyoient.

Il fit tout cela, sans en avoir ordre, ni de Gonzale Pizarre, ni de son maître de camp, mais seulement pour s'insinuer dans les bonnes grâces d'une personne, qui pour cela même l'eut depuis en horreur, Gonzale Pizarre n'étant pas d'humeur d'approuver ses cruautés, non plus que la pluspart de celles de François de Carvajal. D'Espinosa reçut comme les autres le châtiment dû à ses crimes, comme nous le remarquerons en son lieu.

Mais afin de dissiper l'ennui que toutes ces barbaries peuvent avoir causé au lecteur, je suis d'avis de l'entretenir d'une action généreuse, que fit en ce même temps un homme qu'on a voulu noircir; afin de faire voir par là qu'il ne fut pas tel que les historiens le dépeignent.

CHAPITRE XXV.

Action de générosité de François de Carvajal, envers une personne dont il avoit reçu un bienfait.

Le maître de camp François de Carvajal se présente ici pour sujet de notre discours. S'en étant allé poursuivre les fuyards par le chemin d'Arequepa, tant les habitants, que ceux qui s'étoient sauvés dans la déroute de la bataille de Huarina, qui n'étoient pas plus de quarante

hommes en tout; ceux-ci n'en furent pas plus tôt avertis qu'ils s'enfuirent de la ville, et prirent le chemin de celle des Rois par la côte de la mer. Carvajal en étant averti en même temps qu'il fut entré dans la ville, sans se donner le loisir de se reposer, il envoya après eux un fameux soldat, avec vingt-cinq arquebusiers des mieux instruits dans son école, et qu'il appeloit aussi par excellence ses enfants. Ils firent si bonne diligence, qu'à deux journées de là ils attrappèrent les fuyards, et les ramenèrent dans Arequepa, sans que pas un seul se pût sauver. Il se trouva parmi eux un gentilhomme appellé Michel Cornejo, qui étoit des principaux de la ville et des premiers conquérants. Ce Cornejo avoit obligé Carvajal, quand il vint dans le Pérou, et dans un temps qu'il n'étoit point connu dans le pays. Cette affaire se passa de cette sorte. François de Carvajal s'en allant avec sa femme Catherine Leyton, une servante et deux valets aux Charcas, ils arrivèrent à Arequepa; et comme il n'y avoit alors, et qu'il n'y a eu depuis de long-temps dans le Pérou, aucune hôtellerie, et non pas même qu'en j'en sortis, (ce qui fut en l'an mille cinq cents soixante neuf, et que les passants logeoient dans les maisons des principaux de la province, qui par une générosité sans exemple les y recevoient pendant des années entières, les nourrissoient, et les habilloient, jusqu'à ce qu'ils eussent appris à gagner leur vie, par le moyen du

trafic et du commerce qu'ils leur voyoient faire), François de Carvajal n'ayant en cette ville-là aucun parent, ni ami, et ne sachant où se retirer, se tint à cheval plus de trois heures dans un coin de la place avec toute sa famille, pensant comment il pourroit trouver un lieu pour loger. Michel Cornejo l'ayant remarqué comme il alloit à l'église, et le rencontrant encore là à son retour, le fut trouver, et lui dit; « Monsieur, comme il » y a plus de trois heures que je vous ai vu ici je » prends la hardiesse de vous demander ce que » vous y faites? » Carvajal ayant répondu qu'il se tenoit là, ne sachant pas où se retirer, faute de connoissance; j'ai une maison qui est à vous, lui repartit Cornejo, et je me ferai un plaisir de vous y servir le mieux que je pourrai: ainsi vous ne devez plus être en peine de logis. Après cela, il les mena tous dans sa maison, où il leur fit toutes sortes de bons traitements, et les y logea assez long-temps; jusqu'à ce que le marquis Dom François Pizarre donna dans la même ville un département d'Indiens à François de Carvajal; car il fut un des plus signalés soldats que Dom Antoine de Mendoça, vice-roi de Mexique, envoya pour le secours du marquis Dom François Pizarre, dans le temps du soulèvement du prince Manco Ynca.

François de Carvajal, ayant appris que Michel Cornejo étoit du nombre des prisonniers, commanda qu'on les lui amenât tous; et après qu'il

les eut bien reconnus, il tira à part Cornejo dans une chambre où il n'y avoit qu'eux, et lui dit avec beaucoup de tendresse : « Quoi, Cornejo, » me croyez-vous si ingrat et si peu reconnois- » sant des grâces que j'ai reçues autrefois de vous » dans cette même ville, que je n'aie pas assez » de générosité pour m'en souvenir et vous ser- » vir au besoin. Non, non, je n'ai pas la mémoire » si mauvaise; vos bienfaits ont fait tant d'im- » pression sur mon esprit, que je ne les oublie- » rai jamais. Vous en serez convaincu quand vous » saurez que quand vous reçûtes chez vous Diégo » Centeno, je le sus tout aussitôt, et fus bien » assuré que vous le cachâtes dans une cave, où » vos Indiens lui portoient à manger. Je dissi- » mulai néanmoins, pour ne pas vous exposer à » l'indignation du gouverneur mon maître; car » vous pouvez croire qu'il ne tint qu'à moi que » je n'envoyasse alors une troupe de soldats » divisés en trois ou quatre bandes, pour s'assu- » rer de Diégo Centeno; que si, pour votre seule » considération, j'ai bien voulu respecter un si » grand ennemi comme étoit Centeno, jugez par » là, je vous prie, s'il y a rien que je ne voulusse » faire pour vous et pour vos amis. Quoique » vous n'ayez pas eu assez bonne opinion de » moi, et que vous m'ayez donné sujet de me » plaindre de votre procédé, tant que je serai en » vie. Mais après tout, pour vous assurer par les » effets de ce que je dis, je vous permets de re-

» tourner dans votre maison pour y vivre en » repos. Vous pouvez aussi dire de ma part à » tous les bourgeois et autres qui vous ont suivi, » que je leur donne la liberté pour l'amour de » vous, et les exempte du châtiment que je leur » pourrois faire avec quelque sorte de justice ».

Cette action généreuse remit la tranquillité parmi les habitants, qui étoient tous en alarme et qui s'attendoient à quelque cruelle punition, sachant bien que, dans toutes les occasions passées, les principaux de la ville et tous les autres bourgeois s'étoient passionnément obstinés à servir le roi et à favoriser les desseins de Diégo Centeno. Je me souviens d'avoir ouï raconter ceci à plusieurs personnes, mais particulièrement à Gonzale Silvestre, qui étoit le plus grand ennemi qu'eût Carvajal, et le plus grand ami de Centeno, l'ayant suivi dans ses plus grandes disgrâces; ce qu'il continua jusqu'à la mort de Centeno. Je produis ici un témoin digne de foi à cet égard, parce que dans les événements ou sinistres, ou favorables, je ne prétends flatter personne; mon dessein étant de dire les choses comme elles se sont passées, sans déguiser du tout la vérité.

François de Carvajal ayant fait amas dans Arequepa de tout ce qu'il y put trouver d'armes, de chevaux et de soldats, alla rejoindre Gonzale Pizarre, qui prenoit déjà la route de Cusco; car il n'avoit pu sortir si tôt de Huarina, pour

s'être trouvé embarrassé d'un grand nombre de malades et de blessés. Je rapporterai à cette occasion une chose bien remarquable qui est que les principaux et les plus riches qui étoient avec Gonzale Pizarre, voyant que la plupart des soldats de Diégo Centeno avoient reçu de dangereuses blessures, prirent les plus malades d'entr'eux, qu'ils eurent soin de panser le long du chemin et dans leurs tentes, où ils les menèrent. Mon père en prit douze sous sa charge, dont six moururent en chemin, et les autres réchappèrent. J'en ai connu deux, et principalement Diégo de Tapia, qui fut fort reconnoissant du bon office qu'on lui rendit. Quand j'allai en Espagne, je le laissai dans la maison de Diégo de Silva. Pour l'autre, qui étoit son camarade, il s'appeloit François de Pegna, nom qui sembloit lui avoir été donné pour montrer la forte constitution de son corps, qui l'endurcissoit aux maux, et le rendoit inébranlable comme un rocher.

CHAPITRE XXVI.

Surprise du président et de son armée, au récit de la victoire de Gonzale Pizarre, et nouvelles précautions dont il usa.

Il parut bien par ce qui se passa dans la vallée

de Sausa, que l'on ne doit pas trop se fier aux prospérités du monde, et que les espérances en sont de courte durée. Nous laissâmes il n'y a pas long-temps le président en ce lieu-là, et tous ses gens de guerre avec lui, dans un comble de contentement et de joie, pour les bonnes nouvelles que François de Vosso leur apporta, touchant les grands avantages que l'armée de Diégo Centeno se trouvoit avoir sur celle de Gonzale Pizarre; de quoi le président Gasca et ceux de son conseil s'applaudirent tellement ensemble qu'ils furent sur le point de conclure de ne plus mettre de troupes sur pied, mais plutôt de licencier leurs soldats qui étoient venus de provinces si éloignées, parce qu'il leur sembloit superflu et de trop de dépense d'en entretenir un si grand nombre, puisque l'ennemi étoit déjà vaincu et défait entièrement.

Ces consultations allèrent si avant, qu'il fut résolu de congédier l'armée, comme le remarque Augustin de Çarate, qui dit (liv. 7, chap. 4): « Dans ce temps-là le président reçut la nouvelle de la défaite de Diégo Centeno, dont il fut fort touché, bien qu'en public il témoignât que cela ne l'étonnoit en aucune manière et fit toujours paroître beaucoup de fermeté. Tous ceux de son armée avoient toujours espéré le contraire de ce qui arriva et même avec tant de confiance que souvent ils avoient été d'avis que le président n'assemblât point d'armée,

parce que Diégo Centeno pouvoit aisément, avec la sienne défaire Gonzale Pizarre,» etc.

La bonne fortune du président et la mauvaise de son ennemi, furent cause que cette délibération du conseil ne fut point publiée, étant bien certain que si on l'eût exécutée, il eût été très-difficile de remettre tant de gens sur pied, et de faire les provisions dont on auroit eu besoin. Dans cette conjoncture l'évêque de Cusco arriva à Sausa, qui apporta la nouvelle de la déroute de Diégo Centeno, dont il put raconter jusqu'aux moindres particularités, pour en avoir été lui-même témoin oculaire. Le président et tous les seigneurs indiens, s'en affligèrent d'autant plus qu'ils voyoient qu'une guerre qu'on croyoit avoir éteinte, s'alloit allumer plus fort que jamais par la valeur et la puissance de leur ennemi, dont ils se croyoient déjà vaincus. Au contraire, les capitaines et les soldats se réjouirent de cette nouvelle, au lieu de s'en mettre en peine; parce que tout leur intérêt ne dépendant que de la guerre, plus elle duroit, plus d'honneur et de récompense ils en espéroient tirer; principalement au Pérou, où les capitaines et les soldats ne prétendoient pas moins que d'avoir des départements d'Indiens, en qualité de seigneurs. Le président, pour n'abattre pas le courage des siens, qui ne l'avoient déjà que trop abattu, déguisa le mieux qu'il put le mécontentement de son âme, leur remontrant

en peu de paroles, qu'ils ne devoient point s'étonner de ces erreurs de fortune, qui étoient ordinaires aux armes, mais plutôt qu'ils en devoient rendre grâces à Dieu qui avoit permis que Gonzale Pizarre gâgnât cette victoire, pour leur en donner une plus grande contre lui ; que pour se rendre dignes de cette grâce, ils fissent tous leur devoir, sans oublier pas une des choses qui leur étoient nécessaires pour combattre leurs ennemis. Il ajouta que, de si braves gens qu'eux n'avoient pas besoin d'exhortations, mais seulement de suivre l'exemple et le conseil de leurs capitaines, qu'il s'assuroit au reste que tout réussissoit heureusement au roi leur souverain seigneur qui, pour récompense de leurs services, les rendroit maîtres de tout ce grand empire.

Après les avoir ainsi harangués, il donna ordre que le maréchal Alfonse d'Alvarado s'en allât à Rimac pour rallier les gens qu'il y avoit laissés, et faire venir l'artillerie des vaisseaux avec les marchandises, l'argent, les armes et les chevaux qui étoient arrivés d'Espagne pour s'en servir à faire la guerre; de plus, il commanda qu'avec plus de diligence qu'auparavant, les ouvriers eussent à faire des arquebuses, de la poudre, des balles, des piques, des casques et des haussecous de cuivre, à quoi les orfévres indiens savoient travailler avec une facilité merveilleuse. Après avoir donné ces ordres, le président dépêcha le capitaine Alfonse Mercadillo, et ensuite

le Portugais Lope Martin avec cinquante hommes pour aller à Huamanca et de là à Cusco, avec ordre de rallier tous les déserteurs de l'armée de Diégo Centeno; mais pendant que le président fait ses préparatifs de guerre, passons à Gonzale Pizarre que nous avons laissé dans la plaine de Huarina.

CHAPITRE XXVII.

Le licencié Sepeda et quelques autres conseillent à Gonzale Pizarre de traiter la paix avec le président. — Réponse qu'il leur fait. — Mort de Fernand Bachicao. — Entrée de Gonzale Pizarre à Cusco.

Gonzale Pizarre, ayant mis ordre à faire enterrer les morts, se proposa d'aller droit à Cusco; mais il ne le put que plusieurs jours après, à cause du grand nombre de blessés qu'il y avoit. Ils donnèrent une extrême peine à ceux qui en étoient chargés, et furent cause qu'on ne put marcher qu'à fort petites journées. Pendant ce voyage le licencié Sepeda fit ressouvenir Gonzale Pizarre de la promesse qu'il lui avoit faite quelques jours auparavant de traiter d'accommodement avec le président Gasca sitôt que le temps et l'occasion le lui permettroient; il lui représenta que ces deux choses ne lui pouvoient être

plus favorables qu'elles l'étoient alors et qu'ainsi il pourroit réduire son ennemi à lui faire un parti avantageux. Plusieurs autres furent de ce même avis; cette affaire ayant été mise en délibération dans une assemblée qui se fit des plus considérables, la plupart desquels concluoient tous à la paix. Gonzale Pizarre, se voyant pressé là-dessus, leur témoigna d'en être fâché comme le remarque Gomare par ces paroles : « Pizarre et Sepeda eurent quelques démêlés ensemble, au sujet d'un accommodement avec le président Gasca que Pizarre avoit promis de conclure étant à Arequepa, s'il y voyoit apparence et si l'occasion s'en présentoit. Se voyant donc sommé de sa promesse, suivant les avis contraires et les mouvements de sa fortune, il répondit qu'il ne le devoit pas faire parce qu'on traiteroit cela de lâcheté, que ceux qui tenoient son parti l'abandonneroient et que les amis qu'il avoit auprès de Gasca seroient obligés d'en faire de même ». Garcilasso de la Vega et quelques autres furent de l'avis de Sepeda, etc.

Ceux dont Gonzale Pizarre suivit le conseil, furent les capitaines Jean d'Acosta, Diégo Guillen, Fernand Bachicao et Jean de la Tour qui étoient tous des jeunes gens que la victoire de Huarina rendoit si fougueux, que se croyant invincibles ils ne vouloient point ouïr parler d'accommodement, à moins que d'être mis en pleine possession de tout le Pérou. Deux jours après

cette consultation, François de Carvajal arriva de son voyage d'Arequepa et fit pendre Fernand Bachicao pour avoir été si lâche dans la bataille de Huarina, que de s'être jeté dans le parti de Centeno, car quoique Carvajal en fut averti le même jour il en voulut néanmoins différer l'exécution pour ne pas troubler la fête d'une si belle victoire par la mort de ce capitaine qui avoit toujours été jusqu'alors son grand ami. Pizarre et sa suite arrivèrent ainsi à Cusco où le capitaine Jean de la Tour avoit fait de grands préparatifs pour le recevoir solennellement et dressé dans toutes les rues par où il devoit passer quantité d'arcs de triomphe, comme les Indiens avoient accoutumé de faire au temps de leurs rois incas. L'infanterie entra la première, chaque compagnie étant séparée, les enseignes déployées, les soldats rangés trois à trois par file et les capitaines à la tête; ensuite venoit la cavalerie avec le même ordre et assez long-temps après, savoir quand les gens de guerre se furent logés. Gonzale Pizarre entra solennellement accompagné seulement de ses domestiques et des principaux de la ville, car il ne voulut pas que ses soldats le suivissent de peur qu'on ne dît qu'il triomphoit de ses ennemis.

On sonna les cloches de l'église cathédrale et celles des autres couvents, quoiqu'elles ne fussent pas en grand nombre. Cependant les Indiens de la ville, suivant l'ordre de chaque quartier et

de chaque nation, étoient rangés dans la grande place, où, parmi les applaudissements et les acclamations qu'ils faisoient en faveur de Pizarre, ils l'honoroient du titre d'inca, de majesté, et d'autres semblables noms qu'ils avoient coutume de donner à leurs rois dans leurs triomphes; ce qui fut fait par l'ordre exprès de Jean de la Tour, qui voulut qu'ils l'observassent ainsi comme au temps de leurs incas. Il y eut encore un agréable concert de trompettes et de cornets à bouquin, qui fut suivi de celui de violons, dont Gonzale Pizarre avoit toujours une bande très-bonne. Il alla à l'église de Notre-Dame de la Merci, pour adorer le Saint-Sacrement et l'image de la Vierge. De là il fut à pied jusqu'à son logis, qui avoit autrefois été à Alphonse de Torré son lieutenant, qui étoit assez proche du couvent de la Merci. Je rentrai ce même jour avec eux dans la ville, d'où j'étois sorti le jour précédent pour aller au devant de mon père jusqu'à Quespicancha, qui est à trois lieues de Cusco. Je fis une partie du chemin à pied, et l'autre sur les épaules de quelques Indiens. On me donna un cheval pour le retour, et un homme pour le mener en main, tellement que je vis ainsi tout ce que j'ai dit. Je pourrois même bien dire encore dans quelles maisons logèrent les capitaines, que je connus presque tous; et, quoiqu'il y ait près de soixante ans que les choses dont je parle sont arrivées, je ne laisse pas toutefois de m'en souvenir : ce qui

prouve qu'on se souvient beaucoup mieux de ce qu'on a vu en son enfance.

Dès que Gonzale Pizarre et ses gens entrèrent dans Cusco, le maître de camp Carvajal commença de donner ordre aux choses qu'il jugea nécessaires pour porter la guerre plus avant. Il fit raccommoder les armes qu'on avoit rompues dans la bataille de Huarina, faire des balles, ramasser les arquebuses qui étoient restées, tant celles des déserteurs que des soldats de Centeno; à quoi il fit travailler avec d'autant plus de soin, qu'il estimoit ces armes-là par dessus toute autre sorte d'armes offensives; ce qui lui faisoit dire « que les payens avoient eu raison d'en armer leurs dieux, et particulièrement Jupiter, » comme d'autant de foudres qui frappent aussi » bien de loin que de près ». Il se pourvut encore de piques, non pas de frêne, parce qu'il n'y en a point en ce pays-là, mais d'autre bois aussi bon, et qui n'étoit pas moins fort. Il donna ordre qu'on ne manquât point de coton pour en faire des mêches, et n'oublia rien de ce qu'il jugea pouvoir servir au besoin. Pour toutes ces choses il ne se fioit à personne, tant il appréhendoit qu'on les négligeat, et y vaquoit avec tant de soin et de diligence, qu'on eut dit qu'il ne se soucioit ni de manger ni de dormir. Il montoit ordinairement une mule de poil tirant sur le rouge, et je ne lui vis point de cheval durant le séjour qu'il fit à Cusco avant la bataille de Sacsa-

huana. Il étoit au reste si agissant et si soigneux de ce qui regardoit son métier, qu'à toute heure de la nuit et du jour, ses soldats le trouvaient en action, et faisant sa charge ou celle d'autrui; aussi leur disoit-il ordinairement : « Ne remets » point au lendemain ce que tu peux faire au- » jourd'hui »; paroles qu'il avait toujours à la bouche. Et si quelqu'un lui demandoit quel temps il prenoit pour manger et pour dormir, il ne faisoit point d'autre réponse, sinon : « Que » ceux qui vouloient travailler avoient tou- » jours du temps de reste ». Parmi tous ces exercices, il fit une chose qui fit bien voir qu'il n'entendoit pas raillerie : ce fut de faire mourir une demoiselle d'Arequepa qui, depuis la bataille de Huarina, ne cessoit de faire des contes injurieux contre Gonzale Pizarre, disant hautement que ses tyrannies prendroient bientôt fin, comme celles des plus puissants qui s'étoient perdus enfin, après avoir gagné de plus grandes victoires que lui, alléguant sur ce sujet divers exemples de l'ancienne histoire grecque et romaine; ce qu'elle répétoit si souvent, avec tant d'effronterie et si peu de respect, qu'enfin Carvajal résolut d'en venir à cette extrémité.

CHAPITRE XXVIII.

Emprisonnement et mort de Pédro de Bustincia. — Création de quelques capitaines par le président. — Sa sortie de Sausa, et son arrivée à Antahuaylla.

Pour punition de la mort dont nous venons de parler, il me semble que Dieu permit en même temps qu'il en arrivât une autre semblable dans l'armée royale, afin que François de Carvajal ne tirat point vanité d'avoir fait mourir une femme; ce qui déplût si fort à Gonzale Pizarre, qu'il s'en plaignit en secret à ses amis, quoiqu'il n'en parlat jamais à son maître de camp. Aussi comme il appréhendoit que Pizarre venant à le savoir ne la tirat d'entre ses mains, comme il avoit fait plusieurs autres, il la fit étrangler sans bruit dans sa maison, la fit ensuite pendre à la fenêtre. La mort qui arriva dans l'autre parti fut celle de Pedro de Bustincia. Comme il s'en alloit à Antabuaylla, faire provision de vivres, et de munitions de guerre, cela vint à la connoissance des capitaines Alphonse Mercadillo, et Lope Martin qui y alloient aussi pour le même sujet. Ils furent donc d'avis que Lope Martin s'avançat, et que par quelque stratagème il tâchat de prendre Bustincia, par le moyen duquel ils pourroient

être informés de l'état de l'ennemi, et de ses prétentions. En effet Lope Martin s'y prit, si bien qu'encore qu'il eut beaucoup moins de gens que Pédro de Bustincia, il ne laissa pas de l'attaquer, et de le prendre prisonnier ; à quoi contribuèrent beaucoup douze de leurs camarades qui avoient été autrefois à Diégo Centeno, parce qu'ils ne firent aucune résistance. Lope Martin les prit tous. Il y en a eu un qui étoit des gens de Pizarre, qui mourut dans le combat, deux autres qui étoient Levantins, pour se mettre en réputation d'hommes courageux, sans se soucier de leur conservation, furent cause eux mêmes de leur mort, pour s'être vantés d'avoir tué dix des ennemis dans la bataille de Huarina; Lope Martin relâcha les douze soldats de Diégo Centeno, emmenant prisonniers ceux de Pizarre, et avec eux Pedro de Bustincia. Le président les ayant vus s'informa d'abord de l'état de Gonzale Pizarre, et des particularités qu'il désiroit savoir de son armée. Cependant Pedro de Bustincia, sans considérer qu'il étoit entre les mains du président, où il étoit en danger de tout perdre, crut de faire un beau coup de louer hautement l'entreprise de Gonzale Pizarre: ce qui fut cause qu'on le fit mourir. Ainsi il perdit la vie pour la même raison que Carvajal l'avoit fait perdre à Marie Calderon, sans qu'il y eut de part et d'autre, aucune inégalité, ni dans la cause de l'exécution, ni au genre de mort.

Le président de sa majesté impériale, donna ordre cependant aux capitaines et aux soldats, qui étoient à Quitto, à Cassamarca, à Rimac et aux autres provinces de le venir trouver. Après qu'ils furent tous venus, il ordonna d'un autre côté, que le maréchal Alphonse d'Alvarado, s'en allat dans la Ville des Rois, pour y joindre les troupes, les chevaux, les armes, l'argent et les marchandises venues d'Espagne, pour s'en servir à la subsistance de l'armée, et pareillement de l'artillerie qui étoit dans les vaisseaux. Ayant donc fait amas de tout ce qu'il put avoir de munitions et de vivres, il résolut de sortir de Sausa, et de s'en aller chercher Gonzale Pizarre. Mais afin de faire marcher son armée en bon ordre, il créa des officiers et des capitaines pour la conduire; comme le remarquent les trois historiens qui en ont le mieux écrit, et particulièrement Augustin de Çarate, qui dit (liv. 7. chap. 4.)

Voici comment le président régla le commandement de ses troupes. Pierre Alphonse de Hinoyosa en demeura général, comme il l'étoit lorsqu'il remit la flotte entre les mains du président à Panama. Le maréchal Alphonse d'Alvarado fut nommé pour maître de camp général; et le licencié Benoit de Carvajal pour porter le grand étendart. Les capitaines de cavalerie, furent Dom Pedro de Cabrera, Gomez d'Alvarado, Jean de Sabavedra, Diégo de Mora, François Hernandez, Rodrigue de Salazar, Alphonse de Mendosa. Les ca-

pitaines d'infanterie Dom Baltazar de Castille, Pablo de Meneses, Herman Mexia de Gusman, Jean Alphonse Palomino, Gomez de Solis, François Mosquera, Dom Fernand de Cardenas, l'Adelentado Andagoya, François d'Olmos, Gomez Darias, le capitaine Porcel et les capitaines Pardavel et Serna. Gabriel de Royas fut nommé pour commander l'artillerie. Le président étoit accompagné par l'archevêque de Los Reyes, les évêques de Cusco et de Quitto, le provincial des Dominicains frères Thomas de S. Martin, le provincial des moines de la Merci et plusieurs autres religieux prêtres et moines. Dans la dernière revue qu'il fit faire, on trouva qu'il avoit sept cents arquebusiers, et cinq cents piquiers, et que sa cavalerie aloit au nombre de quatre cents hommes. Dans la suite quand il arriva à Xaquixaguana, plusieurs personnes s'étant encore jointes à lui, son armée se trouva monter jusqu'à dix neuf cents hommes. Il partit de Xauxa le vingt-neuvième de décembre de l'an mil cinq-cent quarante sept, et marcha en bon ordre prenant le chemin de Cusco, et cherchant quelque endroit où il pût passer avec le moins de peine et de péril qu'il seroit possible la rivière d'Avancay. De sorte, qu'outre les quatre principaux officiers, il y eut sept capitaines de cavalerie, et treize d'infanterie, outre celui qui commandoit l'artillerie, tous hommes de condition. Le président sortit avec eux de Sausa, continuant sa marche du côté où

l'on lui disoit qu'étoit l'ennemi. Et parce qu'à son arrivée dans la ville de Huamanca, il la trouva dépourvue de vivres, il passa outre, jusqu'à la province d'Antabuaylia, où il trouva bon de mettre ses troupes en quartier d'hiver ; à cause, comme j'ai dit ailleurs, que cette province, et celles de sa frontière sont abondantes en toute sorte de provisions. Il s'y arrêta donc avec son armée; pour y attendre non seulement le maréchal Alphonse d'Alvarado, qui lui amenoit du secours; mais encore plusieurs autres capitaines et soldats, qui étoient allé pour faire des recrues pour l'armée royale, le nombre desquels, au rapport d'Augustin de Çarate, étoit de trois cents hommes, dont nous parlerons au chapitre suivant.

CHAPITRE XXIX.

Des principaux capitaines et soldats qui furent à Antahuaylia pour y servir le roi. — Des réjouissances qui s'y firent.

Le président n'eut pas demeuré un mois et demi dans Antahuaylia qu'il y fut joint par le maréchal Alphonse d'Alvarado qui lui amena cent soldats, du canon et autres munitions de guerre, avec un secours d'argent et de provisions ve-

nu d'Espagne, et, comme il en laissa une partie derrière lui, le trésorier Jean de Casserez se chargea de l'amener lui-même comme il fit, et ainsi les soldats furent assistés dans leur nécessité qui étoit fort grande ; de plus il vînt de toutes parts plusieurs bons hommes de guerre, et entr'autres Alphonse de Mendoça qui, après s'être échappé de la bataille de Huarina, se rendît à l'armée dans Sausa, ce que nous avons oublié de dire en son lieu, et ainsi il fut un des capitaines de cavalerie comme il a été dit ailleurs.

En ce même temps arriva encore le licencié Pédro Ramirez, auditeur de Niçaragua, n'ayant avec lui que douze chevaux, au petit nombre desquels il suppléa par une compagnie d'infanterie de six vingts hommes qui arrivèrent huit jours après lui. L'Adelentado Belâlcaçar y vint pareillement avec vingt cavaliers qui firent plus de quatre cents lieues; de plus, le capitaine Diégo Centeno amena trente de ses gens, après s'être échappé de la bataille de Huarina et entr'autres Gonzale Silvestre, son grand ami et fidèle compagnon de ses travaux. Il vînt encore avec plusieurs autres soldats ordinaires, le nombre desquels étoit d'environ trois cents, que le président reçut fort bien, étant bien aise de voir qu'une armée si fleurissante comme étoit la sienne, s'augmentoit de jour en jour de nouvelles troupes qui venoient des lieux les plus

éloignés, pour avoir l'honneur de servir le roi. Mais il se réjouit surtout de connoître le capitaine Diégo Centeno, à cause de sa grande fidélité et de ses autres bonnes qualités, tant de l'esprit que du corps, outre que sa naissance y répondoit étant de famille noble. Parmi les derniers qui arrivèrent à l'armée, se fit remarquer avec huit cavaliers de sa suite, le valeureux Pédro de Valdivia, gouverneur de Chili, à la louange duquel le Palentin et Augustin de Çarate rapportent les paroles suivantes (liv. 7, chap. 5).

« Le président étant parti de la vallée de Sausa, le capitaine Pierre de Valdivia se vint joindre à son armée; ce capitaine, comme on l'a remarqué ci-devant, étoit gouverneur de la province de Chili; il en étoit venu par mer à dessein de débarquer à Los Reyes pour y lever du monde et y faire provision de plusieurs choses dont il avoit besoin, comme de munitions de guerre et de vêtemens; afin de se mettre par ce moyen en état d'achever la conquête de ce pays-là; il ne fut pas plus tôt arrivé à Lima, qu'il y apprit l'état où étoient alors les affaires du Pérou; cela lui fit prendre la résolution d'aller avec ceux qui l'accompagnoient, trouver le président et se joindre à lui, ce qu'il fit, étant lui et les siens fort bien fournis d'argent; sa venue fut fort agréable et prise à bon augure, parce qu'encore que le président eût dans ses troupes

et parmi ses capitaines plusieurs personnes riches et considérables par leur capacité et par leur mérite, aussi bien que par leur qualité; il n'y en avoit pourtant aucun qui eût tant d'expérience dans la manière de faire la guerre, surtout en ce pays-là comme avoit Valdivia. Ainsi on le trouvoit fort propre pour l'opposer à l'adresse et aux ruses du capitaine François de Carvajal qui par sa capacité avoit fait remporter tant de victoires à Gonzale Pizarre, et tout nouvellement celle qu'il venoit d'obtenir sur Diégo Centeno à Huarina. En effet tout le monde attribuoit l'honneur de cette dernière victoire à l'habileté de Carvajal qui, pour cela même étoit redouté par tous ceux de l'armée du président, de sorte qu'ils furent fort aises de la venue de Valdivia et se sentirent fort encouragés par là».

Çarate ne loue pas tant Valdivia que François de Carvajal; et ce n'est pas sans raison aussi, puisque dans le métier de la guerre, on peut dire véritablement que ce dernier a excellé par dessus tous ceux qui ont passé à la conquête du Nouveau-Monde. Diégo Fernandez ayant dit de Pédro de Valdivia la même chose que nous venons de rapporter, y ajoute ce qui suit, que j'ai tiré mot à mot de sa relatiou (liv. 2 ch. 85), en faveur de ceux qui, pour mieux entendre cette histoire auront la curiosité de savoir le sujet de sa venue.

« Valdivia étant dans la province de Chili, fut averti que Gonzale Pizarre venoit de se soulever contre le roi (Il y en a qui disent, et c'est la vérité, qu'il l'apprit par les lettres mêmes de Pizarre, mais qu'il le dissimula comme s'il n'en eut rien su), voulut alors faire quelques emprunts de ceux qu'il savoit riches en or, prenant pour prétexte que c'étoit pour l'envoyer au Pérou à François de Villagra, afin de lever des gens et achever la conquête de ce pays. Mais quelque peine qu'il prit à faire ces emprunts, cela lui fut inutile parce que personne ne lui voulut rien prêter : ce qui fut cause que, dissimulant ce qu'il avoit dant l'esprit, il les assembla tous, et leur dit : « Que puisqu'ils n'étoient pas d'humeur » à lui prêter la quantité d'or qu'il leur avoit demandée, il permettoit à tous ceux d'entr'eux » qui voudroient s'acheminer au Pérou de s'y » en aller, afin que leur or fût comme un leurre » pour attirer au pays ceux qu'ils sauroient en » avoir apporté en abondance. » En effet, après cet avis de Valdivia, plusieurs résolurent d'y faire voile et s'allèrent embarquer au port de Valparayso qui est à dix lieues de la ville de Saint-Jacques, ayant avec eux François de Villagra qui devoit s'en retourner après qu'il auroit levé des gens. Cependant, Valdivia demeura dans la ville de Saint-Jacques jusqu'à ce qu'il sût que ceux qui devoient faire le voyage n'attendoient plus qu'à se mettre à la voile, et

alors il partit de nuit secrètement et les trouva tous dans le vaisseau au bord de l'eau. Pédro de Valdivia fit très-bien apprêter à manger et les envoya prier à ce festin où ils se trouvèrent tous jusqu'au nombre de vingt. Après qu'on fut sorti de table, il leur recommanda François de Villagra, leur disant qu'il ne l'aimoit pas moins que son fils, et que, puisqu'il s'en alloit lever des gens pour la défense de leur pays, il les prioit, s'il avoit besoin de quelque or, de l'en vouloir assister, ce qu'ils lui promirent très-volontiers. Ensuite, Valdivia sortit d'avec eux, tenant son dessein caché et se mit dans une barque d'où il gâgna le bord de leur vaisseau et se saisit de tout l'or qu'ils avoient, qui se montoit à plus de quatre-vingts mille ducats, faisant mettre par écrit tout ce qu'il prenoit à un chacun; pour cette même fin, il fit entrer avec lui dans le vaisseau Jérôme d'Alderete, Gaspar de Villaroel, Jean de Sepeda, le capitaine Geoffroi, Louis de Tolède, Dom Antoine Bertrand, Diégo Garcia de Cacerez, Vincent du Mont, Diégo Oro et son secrétaire, devant lesquels il protesta par écrit qu'il alloit servir le roi contre la rebellion de Pizarre. Ainsi laissant à terre ceux dont il avoit pris l'or, il se mit incontinent à la voile avec ces autres, laissant pour son lieutenant général François de Villagra. A son arrivée au Pérou, il apprit que le président marchoit vers Cusco, ce qui fut

cause que lui et ses gens s'acheminèrent à Lima, où s'étant pourvus de toutes les choses nécessaires, ils s'en allèrent à Andaquaylas, qu'ils savoient être le rendez-vous de toute l'armée où les soldats attendoient que les grandes pluies fussent passées pour continuer leur marche et mettre fin aux affaires de la guerre. Ce stratagême de Valdivia, ne ressemble pas mal à plusieurs, dont on use aujourd'hui dans le monde, que l'on colore, sous prétexte de nouvelles maximes qu'on nomme autrement raisons d'état.

En faveur de la venue de Pédro de Valdivia, et d'une si grande foule de capitaines, de cavaliers et de soldats; mais particulièrement pour réjouir Diégo Centeno et ses gens que le souvenir de leur dernière aventure rendoit mélancoliques, on fit plusieurs fêtes et réjouissances solennelles, comme jeux de canes, courses de bague et autres semblables divertissemens. Mais ces passe-temps publics produisirent le même effet qu'on dit que produit la musique qui est de réjouir ceux qui sont joyeux et d'attrister ceux qui sont tristes. Les pluies continuelles, jointes à la rigueur de l'hiver et à l'air du pays, rendirent presque tous les soldats qui étoient obligés de demeurer sous des tentes à demi pourries, malades. Néanmoins, il en mourut fort peu parce que le président y mit ordre et prévint ce danger, par le moyen d'un hôpital

qu'il fit faire, sous la direction d'un religieux de la Trinité, qu'on appeloit François de la Roche, natif de Badayos.

CHAPITRE XXX.

Départ de l'armée d'Antahuaylla. — Elle passe la rivière d'Amançay. — Difficultés qui se trouvent à passer celle d'Apurimac. — Conseil de Carvajal à Pizarre, qui le rejette.

Après que la rigueur de l'hyver fut passée, le président résolut de partir d'Antahuaylla, et de s'en aller chercher Gonzale Pizarre, qui était alors à Cusco. Il marcha avec son armée droit à la rivière d'Amançay, que les Espagnols appellent Avançay, qui est à vingt lieues de Cusco. Mais il en trouva le pont brûlé, ce qui étoit facile à réparer parce qu'en ce temps-là, comme nous avons dit ailleurs, tous les ponts du Pérou étoient faits de clayes entassées l'une sur l'autre. Les soldats se mirent donc en devoir d'en faire un, et en vinrent facilement à bout, parce que la rivière n'étoit pas large. Ayant passé la rivière, ils consultèrent entr'eux pour voir par où ils pourroient passer celle d'Apurimac, ce qui étoit assez mal aise. Se défiant de le pouvoir faire du côté du grand chemin, où la rivière se

trouvoit trop large, vû qu'aux endroits où étoient restés les estançons, il y avoit de l'un à l'autre côté plus de deux cents pas de largeur : outre que n'y ayant sur ce chemin-là que peu de bourgs, peuplés d'Indiens, il ne savoient comment se pourvoir de vivres. Ils résolurent donc d'ouvrir un passage à leur armée, par le moyen de trois ponts qu'ils feraient vers le haut de la rivière, qui pour être plus étroite qu'ailleurs, à cause des rochers d'alentour, facilite le moyen d'y dresser des ponts pour la pouvoir traverser. Le premier de ces endroits s'appelle Cotapampa ; le second qui est plus haut, Huachachaça, et le troisième, Acca. Quoiqu'il fût presque impossible de mener une armée en aucun de ces lieux-là, tant pour les incommodités du chemin, que pour la hauteur de ses montagnes, qui est très-grande, ils ne laissèrent pas néanmoins de se résoudre de les traverser, puisqu'il n'y avoit point d'autre chemin. Mais pour obliger l'ennemi à faire diversion, ils conclurent entre eux qu'il falloit faire semblant de jeter des ponts en tous les quatre endroits, afin d'ôter à Gonzale Pizarre la connaissance de la marche que l'armée devoit prendre. Les Indiens eurent ordre d'apporter dans ces mêmes endroits ce qu'il eût fallu de matériaux, à peu près pour la structure de quatre ponts, à raison de quinze ou vingt charges : chose qui ne se pouvoit exécuter sitôt, parce qu'il eût fallu quatre mille charges de ramée ; ou-

tre la grande quantité de cordages et de cables nécessaires à la liaison de telles machines, qui se faisoient d'ordinaire aux dépens des pauvres Indiens. En suite ils recommandèrent à des particuliers la garde des lieux où ces ponts se devoient faire, et d'y décharger les matériaux dont on auroit besoin. On employa à cela, comme le remarque le Palentin, Pedro Alonze Carrasco qui prit poste sur le grand chemin avec ses gens, Lope Martin qui se tint à Cottapampa, Dom Pedro Portocarrero, Thomas Vasquez, Antoine de Quinionez, et Jean Jules de Hogueda, dont les deux premiers furent à Accha, et les deux autres à Huachachaca. Ayant pourvu à ces choses, ils trouvèrent à propos d'aller passer la rivière à Cottapampa, y ayant là moins de danger qu'en tout autre lieu, et de faire garder celui-ci le plus secrètement qu'ils pourroient, de peur que l'ennemi n'en eût connoissance. Ces cavaliers s'en allèrent ainsi dans leurs postes, où chacun d'eux exécuta ce qui lui était ordonné. Cependant le président alla par la montagne, où lui et ses gens souffrirent beaucoup, parce que les chemins par où il falloit qu'ils passassent étoient presque inaccessibles, à cause de la glace, et des neiges, qui se trouvèrent en si grande abondance qu'au rapport de quelques auteurs, plusieurs Espagnols crurent en avoir perdu la vue: mais c'est un accident qui ne dure que trois ou quatre jours, comme nous l'avons remarqué ailleurs. Nous les

laisserons dans leur marche, pour dire quelque chose de François de Carvajal, qui cependant faisoit toute sorte d'efforts, pour augmenter et affermir la grandeur de Pizarre.

D'abord que le président fut parti d'Antahuaylla, pour aller à Cusco avec son armée, la nouvelle en vint à Gonzale Pizarre qui savoit d'heure en heure, où il arrivoit, et ce qu'il faisoit; car en temps de guerre, c'est une imprudence grande, que de fier un secret aux Indiens, qui servent presque toujours d'espions doubles; parce que comme ils ne savent pas quel parti doit gagner la victoire, ils se rendent complaisans à tous les deux, afin que les victorieux ne les traitent pas mal, comme ils pourroient faire, s'ils leur avoient caché quelque chose. Je crois avoir déjà dit ceci ailleurs. Quoique Pizarre n'ignorât pas que son ennemi le venoit trouver, il ne fit pourtant aucune diligence, ni pour lui rompre les chemins, ni pour lui disputer les passages, dont il y en avoit quantité de fort rudes, et de très-difficiles; parce qu'il n'avoit autre chose dans l'esprit que de lui donner bataille comptant sûrement sur la victoire.

Mais d'un autre côté, son maître de camp, repassant dans sa tête jour et nuit les maximes de la guerre, ne songeoit qu'aux moyens qu'il pourroit tenir, pour mettre la couronne de cet empire sur la tête de Gonzale Pizarre. N'appliquant donc ses soins qu'à la bataille à venir, il se ré-

solut de l'aller trouver et l'ayant prié de considérer avec attention ce qu'il avoit à lui proposer, il lui parla de la sorte.

Monseigneur,

« Après avoir bien pensé aux événemens passés, et à ceux d'à présent ; à les prendre en » l'état où ils sont, et dans l'incertitude où l'on » est de gagner, ou de perdre, quand on en vient » à une bataille ; il m'a semblé que votre seigneurie » feroit bien mieux de n'en point donner, » mais de différer, et entretenir la guerre, jusqu'à » ce que son parti fût plus fort. Je vous » dirai sans déguisement, ce qui me semble pouvoir » arriver à l'une et à l'autre armée, afin que » vous connaissiez par mes paroles l'inclination » que j'ai à vous servir ; et ce que vos fidèles » serviteurs et moi desirons tous. Si vous voulez » remporter la victoire sur vos ennemis, il vous » faut sortir de cette ville, la dépeupler toute, » rompre les moulins, enlever les vivres, saisir » les marchandises, et brûler absolument tout » ce que vous ne pourrez emporter ; si bien que » vous ne laissiez rien après vous, dont vos ennemis » se puissent prévaloir. Le nombre de » ceux qui viennent contre vous, est de deux mille » hommes, dont il y en a mille qui sont gens de » mer, et si misérables, qu'ils n'ont pas de quoi » couvrir leur nudité ; ainsi la seule espérance

» qui leur reste est de venir dans cette ville, pour » s'y tirer de la misère : mais la trouvant si dé- » pourvue de toutes choses, le président pour » n'avoir pas de quoi les entretenir, sera con- » traint de les renvoyer comme gens inutiles.

» Vous ferez bien aussi, de vous défaire des » soldats pris sur Diego Centeno, y ayant peu » d'apparence, qu'ils puissent jamais faire l'of- » fice de bons soldats, et vous servir fidèlement. » Vous pouvez emmener avec vous plus de cinq » cents hommes, parce que depuis la bataille de » Huarina, plusieurs bons soldats se sont venus » rendre à notre armée, afin d'y jouir du fruit » de vos victoires; et comme ils sont tous gens » d'élite, pas un d'eux ne vous abandonnera. Je » trouve à propos, au reste, de faire filer à droite » et à gauche du chemin deux pelotons d'arque- » busiers; qui marchant toujours éloignés de » votre armée, de vingt ou trente lieues, enlèvent » tout ce qu'ils trouveront de bétail, et de pro- » visions, mettant le feu à ce qu'ils ne pourront » emporter, afin que les ennemis n'en profitent » point. Cependant vos soldats se trouveront dans » une pleine abondance, et ne manqueront de » rien, ayant pour leur nourriture, des moutons, » des bêtes à cornes, et de toute autre sorte de » bétail du pays, avec toutes les autres provisions, » qui se trouvent dans les provinces que nous » avons devant nous. Ajoutez à ceci que les en- » nemis ne vous sauroient suivre en corps, leur

» armée étant trop nombreuse: et quant aux autres » qui vous suivront il faudra nécessairement » qu'ils meurent de faim, ne trouvant pas de » quoi vivre par les chemins: car ils ne peuvent » avoir d'autres provisions que celles qu'ils ont » prises à plus de vingt lieues d'ici, ayant con- » sommé d'ailleurs tous les vivres des provinces » par où ils ont passé, et dont ils s'éloignent tous » les jours, plus ils vont en avant. Étant donc » certain, comme je viens de dire, qu'ils ne vous » peuvent suivre qu'avec mille hommes tout au » plus, il faudra de nécessité qu'ils se partagent » en deux, si bien que de quelque côté que vous » donniez, vous aurez toujours l'avantage sur » eux. Et quand même vous ne les voudriez point » combattre, vous pouvez aller à votre aise, de » province en province, sans vous incommoder, » en faisant la guerre. Ainsi après avoir bien fa- » tigué les ennemis, vous les contraindrez enfin » à se rendre, et à vous faire le meilleur et le » plus avantageux parti que vous sauriez de- » sirer. »

Quoique ce conseil de Carvajal, fût très-avantageux à Pizarre, il ne laissa pas de le rejeter, disant, que toute supercherie, pour se donner de l'avantage sur l'ennemi, devait passer pour lâcheté; et que d'en user ainsi, c'étoit proprement ternir le lustre des victoires passées, et anéantir toute la gloire qu'on y pouvoit avoir gagnée. Carvajal, pour lui ôter cela de l'esprit

lui répondit : que bien loin de ternir le lustre de ses belles actions, on augmentoit la bonne opinion qu'on avoit donné de soi, et même le prix de sa conquête. Car les grands capitaines, et les plus expérimentés à la guerre, la doivent entretenir avec adresse, jusqu'à ce qu'ils ayent affoibli leur ennemi, sans se hasarder d'en venir à un combat où la victoire est toujours incertaine, comme il s'est vu par plusieurs batailles qui se sont données dans le monde et particulièrement par celle de Huarina ; vous l'avez gâgnée comme vous savez, contre l'espérance de vos ennemis ; qui se promettoient tout le contraire, ce que l'on peut plutôt attribuer à une grâce particulière que Dieu vous a faite, qu'à l'industrie et aux forces humaines; mais, il ne s'en suit pas néanmoins qu'il le faille tenter à faire tous les jours de pareils miracles.

Pizarre lui repartit : que ce qu'il disoit lui sembloit fort bon; mais qu'après tout, il ne pouvoit se résoudre à tourner le dos à ses ennemis, et qu'il vouloit voir jusqu'où pourroit aller sa bonne fortune; ne pensant pas que lui ayant fait remporter tant de victoires, sans jamais permettre qu'il en perdit une, elle lui dût refuser cette dernière. François de Carvajal fut fort chagrin de voir que Gonzale Pizarre ne voulut pas suivre son conseil. Le Palentin parlant de ceci; remarque entre autres choses, que Carvajal dit à Pizarre : «Votre seigneurie fera bien de me croire,

et de renvoyer les soldats de Centeno, que notre valeur a contraints de se rendre, et qui par conséquent n'auront jamais de bonne volonté pour nous; outre que nous pouvons bien nous passer d'eux »

Il y a apparence que ce que dit Diégo Fernandez, est véritable, sur tout ce qu'il rapporte de François de Carvajal. La raison pourquoi Gonzale Pizarre ne daigna pas suivre ses avis, ni ceux qu'il lui donna depuis, fut à cause que ce maître de camp avoit perdu tout le crédit qu'il avoit sur l'esprit de son général, dès le jour que lui et ses capitaines mirent en délibération, s'ils devoient recevoir ou non le président Gasca: Carvajal ayant opiné qu'il falloit le recevoir, ce qui fit soupçonner Gonzale Pizarre qu'il étoit homme à deux faces, parce que son conseil choquoit directement les prétentions de Pizarre, qui ne pouvoit souffrir d'autre gouverneur que lui, dans un pays où il croyoit l'être absolument. Comme c'est donc une chose naturelle aux grands, de ne pouvoir souffrir de concurrents, en matière de régner ; cette imagination , bien que sans fondement, fut assez forte pour faire perdre à Carvajal tout le crédit qu'il avoit auprès de son maître, qui se persuada dès lors des choses de lui entièrement opposées à ce qui étoit effectivement; et ce soupçon prit dans son esprit de si profondes racines, que ni les services qu'il lui rendit depuis, ni la victoire remportée à la bataille

de Huarina, à laquelle il avoit tant contribué, ne purent les arracher, ni le rétablir dans le crédit où il étoit auparavant. Mais Pizarre en souffrit lui-même, étant vraisemblable, comme l'assuroient ceux qui savoient ses secrets, que s'il eût cru Carvajal, il n'eût pas été lui-même cause de sa perte, comme il le fut par son obstination.

CHAPITRE XXXI.

Lope Martin jette les trois clayes du pont; les espions de Gonzale Pizarre en coupent deux. — Emeute que cela cause dans l'armée royale. — Conseil donné par Carvajal à Jean d'Acosta pour défendre le passage de la rivière.

Les cavaliers dont il a été parlé ci-dessus; furent aux postes qu'on leur avoit assignés pour donner ordre aux matériaux qu'il falloit avoir pour la structure des ponts. Celui de Cottapampa étant échu à Lope Martin, il fit jeter les clayes qui étoient nécessaires, quand il sut que l'armée de l'ennemi étoit à une journée de là; quoiqu'on lui eût dit, qu'il n'en jetat aucune, que le président ne fût venu. Mais pour témoigner sa diligence, il anticipa l'ordre qu'il avoit reçu d'un jour, ce qui fâcha fort toute l'armée, et particulièrement le président et ses ministres; car les espions de Pizarre, qui s'en alloient côtoyant

la rivière, pour observer ce qui se passoit, voyant les clayes jetées, et le peu de soin qu'on prenoit de les garder, entreprirent de ruiner ce travail: et la nuit suivante, trois Espagnols, et huit Indiens, de ceux qu'on appelle communément Yanacunas, eurent la hardiesse de couper les clayes, avec des haches, et y mirent le feu en même temps, afin d'avoir plus tôt fait. Il se trouva qu'ils en avoient coupé deux, avant quil pût venir du secours pour l'empêcher. Après cette expédition, ils retournèrent à Cusco, pour y rendre compte à Gonzale Pizarre de ce qu'ils avoient fait, qui étoit plus qu'on n'espéroit d'eux Le Palentin (ch. 87.) dit à cette occasion, ce qui suit, que j'ai tiré de lui mot à mot.

« Le président continuoit sa marche, quand F. Martin, de l'ordre des dominicains vint le trouver, pour lui dire que le jour d'auparavant Lope Martin avoit jeté trois clayes, et que la nuit suivante trois soldats de Pizarre, avec quelques Indiens, en ayant brûlé deux, s'étoient sauvés aussitôt. Cette nouvelle chagrina le président, parce qu'il craignit que les ennemis ne s'opposassent au passage de son armée, ce qui l'obligeroit de la faire passer du côté d'Accha, où ils auroient bien de la peine. Pour remédier au plus tôt à ce contre-temps, il fit partir à l'heure même son général, avec Valdivia, le capitaine Palamin, et les compagnies d'arquebusiers de Paul de Menezes, et de Fernand Mexia, avec

ordre exprès de se rendre au pont cette nuit-là, s'il étoit possible, tant pour passer à l'autre bord dans les bateaux, et empêcher qu'on ne mît le feu à la claye qui étoit restée, que pour aider à faire le pont. Gabriel de Royas eut ordre aussi d'y mener l'artillerie, pour employer à ce travail les Indiens qui la transportoient. Outre tout ceci, le président voulut que les autres compagnies suivissent le général, avec lequel il alla lui-même sous prétexte de vouloir traiter : tellement que quelques évêques et autres des plus considérables le suivirent, le maréchal étant demeuré dans le camp. »

Mais tandis que le président, et ses capitaines poursuivent leur marche, revenons à Gonzale Pizarre, pour voir ce que lui, et ses soldats faisoient, et les mesures que le maître de camp François de Carvajal prenoit, pour détourner les accidents qu'il prévoyoit devoir arriver. Gonzale Pizarre ne sut pas plus tôt par ses espions ce qui venoit d'arriver sur la rivière d'Apurimac, qu'il assembla un conseil de guerre, où il rapporta ce que disoient les espions; demandant ce qu'il devoit faire pour ruiner le dessein de l'ennemi, et qui il devoit envoyer pour défendre le passage de la rivière, et agir selon que les occasions s'en présenteroient. François de Carvajal fut le premier qui parla, et qui s'adressant à Pizarre, « monseigneur, lui dit-il, cette entreprise m'ap-
» partient de droit : ainsi il est inutile de penser

» à y envoyer un autre homme que moi, pour
» l'exécuter. » Pizarre, en tombant d'accord, lui répondit, « mon père, considérez que j'ai besoin
» de vous pour me conseiller dans les affaires qui
» pourroient se présenter à l'avenir, et qu'ainsi
» je trouve plus à propos, qu'entre les capitaines
» que nous avons, qui sont jeunes, et vaillans,
» nous en choisissions quelqu'un qui soit capable
» d'exécuter cette entreprise. » Carvajal repartit, que cet emploi lui venoit de droit, et que sa bonne fortune le lui offroit, comme une occasion illustre, pour le combler d'honneur dans les derniers jours de sa vie. « Car si je suis heu-
» reux, ajouta-t-il, que vôtre seigneurie m'ac-
» corde cette grâce; je lui promets foi de bon
» soldat, que dans quatre jours je lui mettrai sur
» la tête la couronne de cet empire. Je vous con-
» jure donc, et vous supplie de rechef très-ins-
» tamment, de ne me point refuser cette grâce,
» puisque je vous la demande pour l'accroisse-
» ment de votre grandeur, et de tous les vôtres,
» et pour avoir quelque petite part à cette gloire. »

Gonzale Pizarre l'ayant bien écouté, répéta les mêmes choses qu'il lui avoit dites, que sa bonne volonté lui étoit assez connue et qu'il se souvenoit bien aussi de ses belles actions qui l'avoient mis dans le lustre où il se voyoit; mais, qu'après tout il ne pouvoit souffrir l'éloignement d'un si bon père. Là dessus il voulut qu'on nommât un homme pour l'envoyer à cette en-

treprise; ils élurent d'un commun accord le capitaine Jean d'Acosta, sachant bien que Pizarre ne seroit pas fâché de ce choix, puisqu'il l'avoit nommé à de semblables emplois et même aux plus hautes et plus importantes entreprises, à cause qu'il le croyoit vaillant, comme il l'étoit en effet; mais l'adresse et la prudence qui sont des qualités nécessaires à un capitaine, manquoient à celui-ci, au lieu que Carvajal en avoit de reste.

Après l'élection de Jean d'Acosta, le maître de camp s'adressant à lui : « Seigneur capitaine, » lui dit-il, j'avoue qu'autant que je suis infor» tuné, autant que vous êtes heureux, vû qu'on » me prive de la gloire que je me promettois de » gagner dans cet emploi, pour vous la donner : » toutefois puisque la fortune le veut ainsi, je » veux vous dire ce que j'avois médité pour re» venir victorieux, et apporter la couronne de » cet empire, que je promettois au gouverneur » mon maître. Vous devez sortir de cette ville » sur les neuf heures du matin; le pont est à » neuf lieues du lieu où nous sommes, si bien » qu'allant le pas ordinaire, vous arriverez à deux » heures à quatre lieues d'ici, ou vous pourrez » vous arrêter après midi une heure et y faire » manger vos chevaux. Vous en partirez donc à » trois heures, et marchant lentement, vous ar» riverez sur les neuf heures du soir au plus » haut de la colline, qui est du côté de la rivière.

» Un peu plus bas, à savoir à une lieue et demie
» du pont, il y a une fontaine, dont l'eau n'est pas
» moins claire que bonne. Là je suis d'avis que
» vous fassiez souper vos gens, et qu'ensuite
» vous commandiez que l'on vous dresse un bon
» lit de quatre matelas l'un sur l'autre, et des
» draps de Hollande, où vous reposerez tout à
» votre aise, après y avoir mis à l'entour demi-
» douzaine d'arquebusiers, avec leurs arquebu-
» ses toutes chargées, mais sans balles, à cause
» qu'elles seroient inutiles. Cependant, quelque
» diligence que puisse faire le président, ni lui,
» ni ses gens ne pourront arriver au pont, qu'à
» telle heure du jour; et quand tous les démons
» de l'enfer leur aideroient à le faire, il leur sera
» impossible d'en jeter la première claye qu'à
» telle heure du soir, ni la seconde, qu'il ne soit
» nuit close; ainsi il sera bien neuf heures du
» soir, quand ils passeront le pont, au sortir du-
» quel ils monteront la colline, tous en désordre,
» et en confusion, ne se doutant point que les en-
» nemis soient si près d'eux, car ils ne croiront
» jamais que nous ayons fait tant de diligence.
» Environ la minuit, leurs coureurs, à demi
» morts de soif, arriveront à la fontaine, d'où
» votre lit ne sera pas loin, et vous ferez à l'heure
» même tirer vos arquebusiers, puis sans vous
» mettre en peine d'autre chose, ni sans voir l'en-
» nemi vous vous en reviendrez en cette ville,
» où nous mettrons la couronne de cet empire sur

» la tête du gouverneur mon maître. » Jean d'Acosta, ayant fait tout le contraire, fut cause qu'au lieu de la couronne qu'on se promettoit qu'il devoit gagner à Pizarre, il la perdit par sa faute, et fit perdre aussi la vie à tous ses gens, comme on le verra par la suite de cette histoire.

La résolution du conseil de guerre fut, qu'on donneroit à Jean d'Acosta deux cents cavaliers des plus lestes de l'armée; et avec eux trente lances, et les provisions nécessaires pour la subsistance, tant des hommes que des chevaux. La raison pourquoi François de Carvajal lui conseilla de se faire dresser un bon lit, avec quatre matelas, et des draps de Hollande, sans permettre que ses arquebusiers chargeassent à balle, pour donner à connoître le peu de difficulté qu'il y avoit à l'exécution de cette entreprise, et que sans aucune peine, et sans combattre même les ennemis, on les pouvoit mettre en déroute, et les vaincre, en leur donnant une vraie alarme. J'ajoute à ceci, que par ces termes; que tous les démons d'enfer ne le sauroient empêcher; il voulut enchérir sur la diligence, et le soin que ses ennemis pouvoient apporter à faire le pont, ces manières de parler étant ordinaires à ce grand capitaine, également considérable, et pour sa valeur, et pour sa conduite.

CHAPITRE XXXII.

Arrivée du président et de ses gens au bord de la rivière d'Apurimac où ils ont bien de la peine à passer le pont. — Nonchalance de Jean d'Acosta pour la défense du passage, et pour tout ce qui se passa dans cette journée.

Quelque diligence que le président et ses capitaines fissent, ils ne purent arriver de jour au pont, parce que la nuit les ayant surpris à deux lieues de là, ils furent obligés de s'arrêter. Mais d'abord que la lune commença de luire, ils continuèrent leur route, et trouvèrent le chemin si mauvais, qu'ils furent contraints d'en faire la meilleure partie à pied. Il étoit huit heures du matin, quand ils se rendirent au pont; et quelque peine qu'ils prissent, ils n'en purent jeter la première claye qu'environ midi et la seconde qu'à sept heures du soir. Les premiers commencèrent à passer sur les dix heures, et quelques-uns firent ce trajet dans une espèce de bateau de bois, qu'on appelle maguey, à peu près semblable aux cannes du même pays, car il y en a d'aussi grosses que la cuisse d'un homme, dont on se s ert à far edesbacs, où l'on passe l'eau, en attachant une grosse corde d'un bord à l'autre. Les cavaliers coururent risque de se noyer tous, pour

avoir voulu traverser la rivière sur leurs chevaux, sans considérer que le bord en étoit trop haut, outre que le courant de l'eau emporta les uns, et jeta les autres contre le rocher : de manière que, comme le remarque Augustin de Çarate, il y en eut plus de soixante de noyés, sans ceux qui furent estropiés.

La crainte qu'ils avoient que l'ennemi ne les vînt attaquer les faisoit presser, étant certains qu'il les auroit entièrement défaits. Ce ne fut donc pas sans sujet que Carvajal se plaignit, quand on lui refusa cet emploi, après l'avoir demandé avec tant d'instance ; car ce capitaine étant fort expérimenté à la guerre, et ayant vu toutes les avenues par où l'ennemi pouvoit entrer, ne se vantoit pas d'une chose qu'il ne pût exécuter ; étant bien sûr qu'il s'ouvriroit un chemin à la victoire, par quelqu'un de ces passages, principalement par celui de Cottapampa, qui étoit le plus mauvais, et le plus rude de tous. La moitié de l'armée du président passa le pont, avec les peines, et les diligences que je viens de rapporter. Les premiers qui abordèrent à terre, s'étant mis par ordre, montèrent la colline le mieux qu'ils pûrent, dans le dessein de gâgner l'éminence, avant que les ennemis s'en pussent saisir ; ce qu'ils appréhendoient plus qu'autre chose, outre qu'ils voyoient assez qu'en se rendant maîtres de ce poste, ils ouvroient un chemin à toute l'armée. Mais les premiers furent à peine arrivés

à la moitié du côteau, que par une fausse alarme qui se donna, sans savoir d'où elle venoit, ils se trouvèrent en si grand désordre, que plusieurs, tant des cavaliers que des fantassins, même de ceux qui n'avoient pas encore passé la rivière, s'enfuirent qui çà, qui là, comme si on les eût chargés : et le capitaine Porcel Pardave, Gabriel de Royas, qui commandoit l'artillerie, et plusieurs soldats de l'arrière-garde, très-considérables, et qu'on avoit mis en sentinelle à l'autre côté de la rivière, voyant ce désordre, se crurent perdus. Mais comme l'alarme se trouva fausse, l'émeute s'appaisa bientôt, et les soldats se remirent dans leurs files; ainsi toute l'armée hâta sa marche le plus qu'il lui ſut possible. Les troupes avancées, qui montoient la colline, ne furent pas moins en déroute que les autres, et se rassurèrent néanmoins, quand elles surent que ce n'étoit qu'une fausse alarme; si bien que par la diligence qu'elles firent, elles arrivèrent avant qu'il fût jour à la fontaine, où Jean d'Acosta les devoit attendre, s'il eût suivi le conseil de François de Carvajal, qui étoit de bien défendre ce passage, d'où dépendoit tout le gain de la victoire. Les premiers venus s'y désaltérèrent, puis gâgnèrent le sommet de la colline, où ils formèrent un bataillon; mais ils étoient sans capitaine, et en si petit nombre, qu'il ne falloit que cinquante ennemis pour les mettre en déroute : néanmoins il en arriva d'autres bientôt après, et

ainsi ce corps là se grossit insensiblement, parce que le général Pedro de Hinoyosa, et le gouverneur Pedro de Valdivia, qui avoient passé le pont, et qui étoient au bas du côteau, hâtoient les soldats de marcher, et les encourageoient à gagner le haut. Le reste de l'armée, qui étoit à l'autre bord de la rivière, ne put à cause de cette alarme, passer le pont, que sur les neuf heures du matin, ni l'artillerie non plus; ce qui ne se fit pas sans beaucoup de peine. Enfin ils arrivèrent sur le côteau, où nous les laissons, pour voir ce que fit Jean d'Acosta.

Ce capitaine, par l'ordre de son maître de camp, partit de Cusco avec deux cents carabiniers, et trente lances, tous gens d'élite : et après avoir fait quarante lieues, il s'arrêta, sans faire état de passer outre, ne se souvenant plus de ce que lui avoit dit Carvajal. Il passa la nuit dans ce même poste, avec si peu de soin, que sa nonchalence fut cause de la fuite de deux soldats, qui avertirent les ennemis de sa venue. Le jour d'après, environ les sept heures du matin, il continua sa marche, ce qui étoit tout le contraire de l'ordre que son maître de camp lui avoit donné. Ce même jour s'enfuit un autre soldat, qu'on appeloit Jean Nunez de Prado, natif de Badajos, qui confirma la venue de l'ennemi, et raconta l'ordre qu'avoit donné Carvajal, jusques à marquer le chemin par heures et par lieues; de quoi les soldats du président furent extrême-

ment étonnés : mais ils le furent bien plus encore, quand ils surent le temps auquel il prétendoit de faire donner de nuit une fausse alarme, parce qu'il leur sembla que toutes ces choses avoient été ponctuellement exécutées : s'entretenant l'un l'autre sur cela. « C'étoit fait de nous » disoient-ils, si son dessein eût réussi : car puis» qu'une fausse alarme nous a mis en si grand » désordre, que n'eût-elle point fait, si elle eût » été véritable » ? Cette négligence de Jean d'Acosta fut cause, que plusieurs blâmèrent Pizarre, pour n'avoir pas bien fait garder ces passages ; comme le remarque entre autres Çarate, lorsque parlant d'un bataillon d'Indiens, et de nègres, que les gens du président formèrent, il dit :

Ainsi, quand Jean d'Acosta envoya pour les reconnaître, on les crut en grand nombre, si bien qu'il n'osa les attaquer ne se croyant pas assez fort. Il retourna donc pour prendre un plus grand nombre de gens : et cependant le président eut le temps de faire passer toute son armée sur le pont qui étoit achevé de dresser. On ne peut s'empêcher d'être surpris de la négligence, ou de l'étourdissement de Gonzale Pizarre dans cette occasion, de ne s'être pas posté assez près de cette rivière pour être toujours en état de s'opposer au passage de ses ennemis : parce qu'avec cent hommes seulement dans chacun des trois lieux où ils avoient fait des préparatifs pour passer, on au-

roit pu les empêcher, ou au moins leur rendre le passage difficile et périlleux, et leur faire perdre bien du monde, avant qu'ils le pussent forcer. »

Jean d'Acosta se voyant assez près de la descente d'une si mauvaise avenue, suivant le rapport que lui en firent ses coureurs, il alla battre l'estrade lui-même, pour découvrir les ennemis, qui avoient déjà gagné le côteau. Mais ne sachant pas qu'ils étoient dans une très-grande appréhension, et que pour tromper leurs ennemis ils avoient fait monter sur leurs chevaux leurs domestiques indiens et des nègres, dont ils avoient formé un escadron; et afin que l'ennemi ne découvrît pas leur ruse, ils avoient mis des Espagnols bien armés aux trois ou quatre premières files. Ils firent aussi de leurs camarades un autre bataillon d'infanterie, qu'ils flanquèrent près de l'autre : de sorte, que Jean d'Acosta, les trouvant en si grand nombre, ne voulut point hazarder la bataille. Les auteurs disent, qu'il envoya demander un secours de trois cents arquebusiers, qui ne fut que pour amuser Gonzale Pizarre, et lui persuader qu'il pouvoit exécuter quelque entreprise; mais après tout, il ne fit pas une seule des choses que Carvajal eût faites, si on lui eût donné cet emploi. D'Acosta voyant qu'il ne pouvoit rien entreprendre, quoique le secours qu'il avoit demandé l'eut joint, se retira sans que du côte des siens, il y eût un seul coup de tiré, et s'en alla

en diligence à Cusco, où il rendit compte à Gonzale Pizarre de tout ce qui venoit d'arriver, et lui dit que le président Gasca n'étoit pas loin.

CHAPITRE XXXIII.

Gonzale Pizarre fait une proclamation dans Cusco pour la marche des soldats. — Carvajal tâche de l'empêcher d'en sortir en le faisant souvenir de son horoscope. — Le président prend la route de Cusco. — Gonzale va au-devant de lui.

Gonzale Pizarre voyant que l'entreprise de Jean d'Acosta avoit si mal réussi, résolut d'aller chercher le président, et de lui donner bataille; espérant que comme il avoit toujours remporté des victoires sur les Indiens, et même sur les Espagnols, il auroit la même fortune cette fois. Il fit donc publier, que les gens de guerre eussent à se tenir prêts, et à se rendre dans quatre jours à Sacsahuana, qui est à quatre lieues de Cusco. Et d'autant que cette proclamation se fit sans la participation de Carvajal, il en fut extrêmement fâché, quand il vint à le savoir, et s'adressant à Pizarre, il lui en dit son sentiment, dans ces termes.

Monseigneur,

« Je ne trouve du tout point à propos, que

» vous alliez au-devant de votre ennemi, parce
» que si vous le faites, vous lui éviterez beau-
» coup de fatigue, et vous en donnerez à vos
» troupes : croyez-moi, je vous supplie, et vous
» fiez en ce que je vous dis». Pizarre répondit
qu'ayant à donner bataille, il avoit choisi un
lieu si commode et si avantageux, que ses en-
nemis ne l'y pouvoient combattre que par de-
vant, et que sans en venir aux mains, il se
promettoit de les défaire avec son artillerie. «Ce
» n'est pas merveille, lui répartit Carvajal, que
» vous ayez trouvé un lieu fort comme vous di-
» tes, puisqu'il y en a si grand nombre en tout
» ce pays. Je suis bien assuré que si vous le com-
» mandez, j'en choisirai un qui nous rendra la
» victoire assurée. Tout ce que je vous demande
» est, qu'au lieu de recevoir l'ennemi à quatre
» lieues d'ici, vous l'alliez attendre à Orcos, qui
» en est à cinq, et vous verrez dans quelle con-
» fusion vous le mettrez, et combien vous lui
» taillerez de besogne, s'il entreprend de vous
» suivre. Vous choisirez ensuite l'un des deux,
» ou de donner bataille, ou de vous retirer plus
» avant. Oui, Monseigneur, je vous ai déjà prié,
» et vous prie derechef de vous retirer, au lieu
» de les aller recevoir. Souvenez-vous d'une pré-
» diction que les astrologues ont faite. Ils vous
» ont marqué une année en laquelle vous seriez
» en danger de perdre la vie, vous assurant que
» si vous pouviez échapper de ce péril, vous vi-

» vrez long-temps dans une très-grande prospé-
» rité. L'année qu'ils ont dit être fatale à votre
» personne, est celle où nous sommes; et leur
» prédiction se doit accomplir, non pas dans
» plusieurs mois, ni dans quelques semaines,
» mais dans quelques jours. Donnez-vous donc
» la patience d'attendre que ce terme fatal soit
» expiré, afin de ne vous rendre pas ennemi de
» vous même, et de n'être pas cause que ceux
» qui sont dans votre parti soient enveloppés
» dans votre malheur, dont on vous imputera
» la cause à vous seul, pour n'avoir pas exa-
» miné ces choses, comme vous deviez. Car bien
» que ces horoscopes n'aient pas des fondemens
» fort solides, il est bon pourtant, ce me sem-
» ble, de laisser passer le terme qu'ils prescrivent,
» pour voir s'ils sont véritables, ou menteurs. Il
» n'y a point de nécessité qui vous force à don-
» ner bataille, au contraire, vous êtes obligé de
» la différer, pour plusieurs raisons, et princi-
» palement pour augmenter les avantages que
» vous avez déjà remportés. Y a-t-il quelque chose
» qui nous contraigne de hazarder témérairement
» ce que nous pouvons assurer en allant à notre
» aise.»

Gonzale Pizarre répondit à son maître de camp; qu'il ne lui parlât point de se retirer, ni loin, ni près, puisque pour son honneur il ne devoit nullement fuir, mais suivre sa fortune, et pousser à bout ce qu'il avoit résolu de faire, qui

étoit d'attendre son ennemi à Sacsahuana, et lui donner bataille, sans se soucier ni de lune, ni d'étoile.

Carvajal se retira bien fâché, tellement que ses amis et lui dirent depuis, que par un décret fatal, la vie du gouverneur leur maître étoit venue à son dernier terme; ce qu'ils ne se pouvoient ôter de l'esprit, parce qu'ils voyoient que sans prendre garde, il s'alloit jeter lui-même entre les mains de ses ennemis. Néanmoins, ils concluoient après tout, qu'il ne le faisoit point par un défaut d'esprit, mais plutôt par je ne sais quelle influence des astres, qui le forçoit à se mettre le couteau dans la gorge, puisqu'il refusoit un conseil si avantageux, comme étoit celui de son maître de camp.

Pour revenir au président Gasca, il faut se souvenir que nous avons dit que, par la retraite de Jean d'Acosta, la campagne demeura libre à l'armée royale pour y marcher sans appréhension des ennemis; mais à cause du grand embarras d'artillerie, de munitions et de vivres, elle ne put sortir de ce poste-là que le quatrième jour, parce qu'il en fallut nécessairement employer trois à faire conduire tout cet attirail sur le haut de la colline, et de là jusqu'au lieu où étoit l'armée. Le président commanda tout aussi tôt qu'ils eussent tous à marcher avec ordre et en diligence; mais quelque peine que prissent les officiers, l'embarras étoit si grand qu'ils ne

pouvoient aller qu'assez lentement, la plus grande de leurs journées étant de deux lieues, et la pluspart d'une, et même à la fin de chacune ils étoient contraints de s'arrêter un ou deux jours, afin d'attendre l'arrière-garde.

Cependant Gonzale Pizarre pressoit toujours plus fort ses gens de sortir de Cusco et d'aller à Sacsahuana pour y attendre l'ennemi, et lui livrer bataille. Ses capitaines qui, pour être jeunes et vaillants, ne croyoient rien d'impossible à leur courage, pressoient avec chaleur cette sortie, pour voir la fin d'une journée par le moyen de laquelle ils s'imaginoient de se rendre maîtres du Pérou; mais Carvajal et ses partisans, qui avoient plus d'expérience, étoient fort fâchés de se voir réduits à se mettre en campagne, pour aller contre l'ennemi, surtout quand ils considéroient qu'ils manquoient de gens auxquels ils se pussent fier, comme faisoit avec peu de raison Gonzale Pizarre. Car ayant avec lui trois cents soldats de Diégo Centeno qui s'étoient rendus dans la dernière bataille, et la plupart desquels avoient encore sur le visage les marques de leurs blessures, il n'y avoit aucune apparence qu'il dût s'assurer sur leur fidélité, étant plus vraisemblable qu'ils procureroient plutôt sa ruine que son bonheur, et qu'au jour de la bataille ils s'enfuiroient au lieu de combattre, et mettroient par-là en déroute les plus fidèles amis de Pizarre.

Ces considérations les fâchoient tous et par-

ticulièrement le maître de camp qui, dans toutes les occasions qui se présentoient, tâchoit de détourner de son dessein Gonzale Pizarre, le conjurant de ne pas exposer ses biens, son honneur et sa vie à un danger si évident. Mais, soit que ses fautes en fussent cause, et qu'elles le menassent insensiblement, comme disoient ses ennemis, à la mort qu'il avoit méritée, tant y a qu'il ne voulut point suivre d'autre avis que le sien, ce qui déplut si fort à ses bons amis, qu'ils résolurent de le quitter à la première occasion. Il me souvient qu'après la bataille de Sacsahuana, j'ouïs dire à plusieurs de ceux qui en parloient, et même à quelques-uns des principaux qui étoient alors avec Gonzale Pizarre que s'il se fût retiré comme son maître de camp le lui conseilloit, ils ne l'auroient jamais abandonné jusqu'à la mort. En effet, ils tenoient cet homme-là pour quelque demi-dieu, et se promettoient de son adresse et de ses conseils militaires toute sorte de prospérités et de succès favorables.

Gonzale Pizarre, plus obstiné que jamais à sa perte, sortit de la ville de Cusco le dernier de mars l'an mil cinq cent quarante-huit, et mit deux jours tout entiers à se rendre à Sacsahuana: car quoique de Cusco jusques-là, il n'y eut pas davantage de quatre lieues, il n'y put arriver plus tôt, à cause du grand attirail qu'il menoit, tant d'artillerie, et de munitions de guerre, que de provisions de bouche, et d'autres choses né-

cessaires : afin qu'en cas que l'ennemi s'arrêtât par le chemin, il ne manquât, ni de vivres, ni de tout ce dont une armée peut avoir besoin, quand elle est en campagne. Bien qu'il fit ce voyage, contre la volonté de la plupart de ses amis, ils n'osèrent point pourtant le contredire, parce qu'ils l'y trouvèrent absolument résolu, mais ils conclurent tous, qu'il étoit temps de penser à eux, et chacun en son particulier se fortifia dans le dessein qu'il avait d'abandonner Pizarre, puisqu'il s'obtinoit ainsi à sa perte, dans un temps qui auroit pu être le plus heureux de sa vie. Il étoit surprenant, de voir que n'ayant pas encore atteint la quarante-deuxième de ses années, il avoit toujours été victorieux dans toutes les batailles que les Indiens et les Espagnols lui avoient données; mais celle de Huarina particulièrement qu'il avoit gagnée, depuis six mois, ou environ, l'élevoit au plus haut comble d'honneur, où fussent jamais parvenus les plus fameux capitaines du nouveau monde. Ces prospérités pourtant, furent toutes ensevelies avec lui dans la vallée de Sacsahuana.

CHAPITRE XXXIV.

Les deux armées arrivent à Sacsahuana. — Pizarre se défie des gens de Centeno. — Protestation de Pizarre. — Réponse de Gasca. — Sa résolution de donner bataille. — Ordre dans lequel il range l'armée royale.

Gonzale Pizarre posta son armée dans un angle, qui dans la vallée de Sacsahuana, se forme d'une petite rivière, qui passe au milieu, et d'une haute montagne, qui se joignent en pointe, et dont la situation se trouvoit si forte, qu'on ne le pouvoit combattre d'un côté ni d'autre, non plus que par derrière. Tirant vers la montagne, on y trouve plusieurs détours de difficile abord, et pleins de fondrières, entre lesquels est la rivière, où Gonzale Pizarre fit dresser ses tentes, afin que la plaine qui étoit entre les fondrières, et la montagne lui demeurat libre, pour y mettre ses gens en bataille.

Le président, qui ne pouvoit aller, pour les raisons que nous avons dites, arriva trois jours après Pizarre; et pendant trois autres jours il y eut quelques escarmouches de part et d'autre, sans qu'il se fit aucune chose qui vaille la peine d'être racontée. Cependant toute l'armée royale, arriva dans la plaine. Ils employèrent les jours

suivans à s'observer les uns les autres, sans faire mine de vouloir combattre Gonzale Pizarre et ses capitaines se tenant fort resserrés et toujours au guet pour empêcher que leurs soldats ne s'enfuissent vers le président. Mais, après tout, puisqu'ils étoient résolus de donner bataille, il sembloit qu'il n'étoit plus à propos de s'en défier; il falloit s'en être avisé plus tôt et avoir suivi le sentiment de Carvajal. Gomare parlant de cette défiance de Gonzale Pizarre, en dit ce qui suit (chap. 186.)

« Pizarre se mit alors en campagne avec mille Espagnols et davantage, parmi lesquels il y avoit deux cents chevaux et cinq cent cinquante arquebusiers; mais il ne se fioit pas en tous, parce que dans ce nombre étoient compris quatre cents soldats de ceux de Centeno; aussi faisoit-il soigneusement prendre garde qu'ils ne s'échappassent et traitoit mal les fuyards, etc. »

Le président, au contraire, contoit sur ceux des ennemis qui se devoient rendre à lui et particulièrement sur le licencié Sepeda, lequel, comme le remarque le même auteur, lui avoit envoyé dire par Antoine de Castro, religieux de l'ordre de Saint-Dominique et prieur d'Arequepa, que si Gonzale Pizarre ne venoit à quelque sorte d'accommodement, il étoit résolu de passer au service de l'empereur, quand on seroit sur le point de se battre, etc.

Le président assembla ses capitaines pour sa-

voir s'ils trouvoient à propos d'en venir à une bataille ou non, pour empêcher le massacre qui s'en ensuivroit apparemment de part et d'autre. Quoique d'abord tous fussent d'avis de ne la point donner sitôt, néanmoins, après qu'ilseussent considéré qu'ils manquoient de vivres, de bois et même d'eau; au lieu que les ennemis étoient a bondamment pourvus de toutes ces choses; ils conclurent enfin de ne la différer pas davantage, craignant surtout que la faim ne contraignit leurs gens de s'enfuir vers l'ennemi. Ils demeurèrent donc d'accord de livrer bataille le lendemain. Mais auparavant Gonzale Pizarre députa des gens au président pour lui faire part de diverses protestations rapportées par le même auteur en ces termes :

« Pizarre envoya deux prêtres au président, l'un desquels eut commission expresse de lui dire qu'il eût à faire paroître par écrit, s'il avoit ordre de l'empereur de lui ôter son gouvernement, et qu'en cas qu'il lui fit voir ce mandement en original, il étoit près d'obéir et de quitter sa charge ou même le pays ; mais que s'il refusoit de le faire, il protestoit contre lui des dommages de la bataille, puisque lui seul en étoit la cause. Gasca fit mettre séparément les deux prêtres, sur l'avis qu'il eût qu'ils subornoient Hinoyosa et les autres, puis les renvoya avec cette réponse qu'il apportoit à Pizarre et à ses gens de la part de l'empereur, une amnistie

générale de tout le passé, qu'il considérât au reste quel honneur ce lui seroit d'avoir été la cause que toutes les ordonnances avoient été révoquées en se maintenant dans les bonnes grâces et dans le service de sa majesté, et que tous généralement lui seroient obligés si, sans donner bataille, les uns obtenoient le pardon, les autres des richesses, les autres des récompenses, et les autres la vie qui n'est jamais assurée dans le combat. Mais c'étoit haranguer un rocher que de lui dire ces choses; son obstination et celle de ses conseillers étant si grande, que pour n'en démordre pas il falloit, ou qu'ils fussent désespérés tout-à-fait, ou qu'ils se tinssent pour invincibles : aussi est-il vrai qu'outre qu'ils se trouvoient dans un lieu très-fort par lui-même, ils avoient avec eux quantité de vivres, et d'Indiens de service.

Pour ce qui est des domestiques indiens dont parle Gomare, il est très-certain que tous en général servoient avec affection Gonzale Pizarre, parce, comme nous l'avons remarqué ailleurs, qu'ils estimoient fils du Soleil et frère de leurs rois les premiers Espagnols, qui étoient venus à la conquête de leur pays, lesquels ils appeloient Incas. Gonzale Pizarre, étant de ce nombre, et frère du marquis Dom François Pizarre, ils ne perdirent jamais l'amour ni le respect qu'ils eurent pour lui durant sa vie, et le pleurèrent tendrement après sa mort.

La nuit qui précéda la bataille, Jean d'Acosta résolut d'aller attaquer l'armée impériale avec quatre cents arquebusiers, afin de tâcher, s'il étoit possible, de réparer la faute qu'il avoit faite ; car parmi les soldats qui l'avoient suivi dans la dernière occasion, il y en avoit plusieurs qui se plaignoient fort de son peu de soin, ou même de son peu d'habileté à la guerre. D'Acosta se préparoit à donner la camisade à l'ennemi, quand cette entreprise fut rompu par l'avis que l'on eut qu'un des soldats de Diégo Centeno s'en étoit fui, ne doutant pas qu'il n'eût donné avis du dessein qu'on avoit et qu'ainsi l'ennemi ne se tint sur ses gardes. Gonzale Pizarre ne fut pas fort fâché de cela parce qu'il lui sembloit, que pour remporter une pleine victoire, il ne falloit s'amuser ni à de petites escarmouches, ni à des surprises de nuit, mais donner bataille en plein jour. Gomare rapporte, que Pizarre s'entretenant avec d'Acosta; « Eh quoi Jean, lui dit-il, puisque nous tenons déjà les ennemis pour vaincus, pourquoi ne voulez-vous pas que nous hazardions la bataille?

Le soldat qui s'enfuit, avertit effectivement ceux de l'armée royale que Jean d'Acosta, et ses gens les devoient venir surprendre la nuit suivante; ce qui obligea le président à faire tenir les siens sous les armes, durant laquelle comme le rapportent Gomare et Çarate, ils eurent un si grand froid, que les lances leur tombaient des

mains, les ayant si engourdies, qu'ils ne les pouvoient tenir.

Le lendemain neuvième d'avril, de l'an mil cinq cent quarante huit, les royalistes se rangèrent en ordre de bataille, mieux qu'ils ne l'avoient été. Ils placèrent sur les deux ailes l'infanterie, avec leurs capitaines, nommés ci-devant, et deux compagnies d'arquebusiers. Ils mirent à la gauche deux cents chevaux, commandés par Diégo de Mora, Jean de Saavedra, Rodriguez de Salazar, et François Fernandez Giron, que Çarate nomme Aldana; et à la droite les capitaines Gomez Alvarado, Dom Pédro Cabrera, et Alphonse Mercadillo, avec deux cents chevaux pour la garde de l'étendard royal, qui étoit porté par le licencié Carvajal qui marchoit avec ses capitaines. A main droite de ceux-ci, mais dans une certaine distance, étoit le capitaine Alphonse de Mendoça, accompagné de Diégo Centeno. Ils avoient avec eux soixante cavaliers, presque tous échappés de la bataille de Huarina et qui pour avoir été camarades dans les disgrâces passées, ne voulurent point d'autre capitaine qu'Alphonse de Mendoça. Ceux-ci prirent poste près de la rivière, pour secourir ceux qui fuiroient de ce côté là, étant bien assurés qu'il y en auroit quantité qui passeroient dans l'armée royale, et que cet endroit étoit le plus dangereux pour les transfuges.

Cependant, le capitaine Gabriel de Royas donnoit tous les soins à faire descendre l'artillerie

dans la plaine, chose extrêmement difficile, à cause des mauvais chemins de la montagne. Le général Pédro de Hinoyosa, le maître de camp Alphonse Alvarado, le sergent-major Pédro de Villavicencio et le gouverneur Pédro de Valdiwa, formoient à l'envi des bataillons de gens de pied, et des escadrons de cavalerie. Ils se tenoient ainsi en bonne ordonnance, ayant derrière eux le président avec les évêques de la Ville des Rois, de Cusco et de Quito, suivis des principaux de l'ordre des frères Prêcheurs et de Notre-Dame de la Merci, sans y comprendre plusieurs autres prêtres et religieux qui servoient l'armée, à l'arrière-garde desquels on avoit mis cinquante chevaux pour les opposer à la fuite de ceux qui se voudroient débander.

CHAPITRE XXXV.

Ce qui se passa à la bataille de Sacsahuana jusqu'à la déroute de Gonzale Pizarre.

D'un autre côté, Gonzale Pizarre ne vit pas plus tôt paroître le jour qu'il commanda qu'on se tint sous les armes et que ses gens eussent à se rendre tous dans la plaine, qui est entre la rivière et la montagne, afin de s'y ranger en bataille. En même temps il fit dresser ses batteries

sur un poste très-avantageux à cause de son éminence; ensuite, le licencié Sepeda, comme le rapporte Gomare, eut ordre de mettre les soldats en bataille parce que François de Carvajal, fâché de ce que Gonzale Pizarre n'avoit pas voulu suivre son avis et, se tenant déjà pour vaincu, ne voulut point faire sa charge de maître de camp et s'alla ranger dans le bataillon avec sa compagnie, comme un des capitaines d'infanterie. C'est la raison pourquoi les historiens ne font aucune mention de lui quand ils parlent de l'ordonnance de cette bataille.

Ils paroissoient ainsi tous fort soigneux à garder leur poste, lorsque Garcilasso, mon père, sortit du sien et, sous prétexte qu'un de ses valets indiens ne lui avoit point apporté sa lance, il descendit vers la rivière et se mit à crier après lui; quand il se vit à couvert de la pente de la fondrière, il marcha vers l'armée royale et, ayant passé un petit marais qui étoit entre les deux armées, il monta sur le côteau et se trouvant à couvert des troupes, il s'alla présenter au président qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie, car dès qu'il le vit « seigneur Garcilasso, lui dit-il, en l'embrassant, je m'étois » toujours bien flatté que vous rendriez à sa majesté le service que vous lui rendez à présent». « Monseigneur, lui répondit mon père, je n'ai » jamais manqué de volonté de servir le roi, ni » de vous en donner des preuves en votre parti-

» culier, mais je ne l'ai pû, ayant toujours été » prisonnier ». Cependant Gonzale Pizarre ayant appris que Garcilasso s'étoit retiré, en fut fort fâché, quoiqu'il ne le voulût point témoigner pour l'heure, afin de ne décourager pas ses gens; si bien que s'entretenant avec un cousin germain de mon père, qu'on appeloit Gomez Suarez de Figueroa, « eh bien, lui dit-il, Garci- » lasso nous a quitté, mais croyez-vous que sa » liberté soit bien assurée si nous demeurons » victorieux? » La retraite de mon père arriva, comme je le dis, quoique deux de nos historiens la racontent d'une autre façon, puisqu'ils nomment premièrement le licencié Sepeda, puis Garcilasso et ensuite les autres; mais c'est pour n'avoir pas su comment cette affaire se passa.

Les troupes de Gonzale Pizarre furent rangées selon que le licencié Sepeda le trouva bon. Du côté de la montagne on mit un peloton d'arquebusiers, pour escarmoucher les ennemis : mais les capitaines Fernand Mexia de Gusman, et Jean Alphonse Palamin, leur en opposèrent d'autres, qui les firent retirer aussitôt. Cependant l'artillerie des deux armées ne cessoit de tirer, mais celle de Pizarre ne faisoit aucun effet parce que les troupes du président étant rangées dans un fond, les boulets passoient par dessus, sans les endommager. Au contraire, de la manière que le président avoit fait dresser ses batteries, elles pouvoient faire beaucoup de mal, à

cause de l'avantage du lieu ; car elles commandoient toute la campagne. Le licencié Sepeda, qui après avoir mis les soldats en bataille, ne cherchait que l'occasion de se jeter du côté du président, fit semblant d'aller reconnaître quelque meilleur terrain, pour en faire une place d'armes ; mais quand il se vit un peu éloigné, il donna des éperons à un fort beau cheval qu'il montoit, qui étoit chataigne-bay, ayant le cou, le poitrail, et la croupe harnachés de cuir de vache, teint en noir, et enjolivé d'une façon agréable, tant pour la beauté du harnois, que pour sa rareté. Ce harnois pourtant fit plus de dommage que de profit et d'honneur à son maître, parce qu'étant déjà bien éloigné des gens de Pizarre, il fut poursuivi par Pierre Martin de Dom Benit, sur un grand cheval, mais tout décharné et qui faisoit plus de chemin dans un pas, que celui de Sepeda n'en eût fait en quatre : tellement qu'ayant bientôt atteint ce fuyard, comme il entroit dans le marais proche de l'armée royale, il choqua si rudement son cheval, qu'il le jeta, dans la boue, et blessa le cavalier à la cuisse droite. Il aurait même achevé de le tuer sans le secours de quatre gens d'armes d'Alonze de Mendoça, qui avoit pris ce poste à dessein, pour venir au secours de ceux qui viendroient se ranger dans leur parti. La chute du cheval vint du harnois sans lequel il eût été plus prompt à la course, et eût délivré son maître de l'outrage que lui fit

Pierre Martin, qui étoit un vieillard maigre, méchant, et tout à fait inexorable. Après qu'il eut fait ce coup, il fut au galop rejoindre ses gens, et le licencié Sepeda, par le moyen du secours qui lui vint fort à propos, sortit de la mare, et alla baiser les mains au président, qui lui fit un très bon accueil, comme le remarque Gomare (ch. 186.) par ces paroles. «Le président Gasca embrassa le licencié Sepeda, et le baisa même à la joue, bien qu'il fût extrêmement sale, et couvert de fange, etc. »

Cependant plusieurs autres soldats, tant cavaliers que fantassins, s'alloient rendre à l'ennemi. De ce nombre fut Martin d'Arvieto, dont nous avons fait mention dans la bataille de Huarina et même promis de dire quelques particularités qui le regardoient; en voici une des principales : il étoit monté sur un bon cheval et armé d'une lance à fer émoulu dont il y avoit fort peu de cavaliers qui se servissent en ce pays-là, et à son côté marchoit un autre cavalier appelé Pédro d'Arenas, c'étoit un petit homme, mais brave de sa personne. Il montoit une fort belle jument alezane et blanche, petite comme son maître et plus propre à battre le pavé dans une cour, qu'à paroître dans un champ de bataille. Comme donc Martin d'Arviéto tenoit la bride à son cheval, sans abandonner celui qui s'étoit mis sous sa protection, Pédro Martin de Dom Benit, qui avoit déjà porté par

terre quatre ou cinq fantassins, voyant ces deux cavaliers, s'en alla fondre sur eux : ce qu'apercevant d'Arvieto qui marchoit devant son compagnon, il passa facilement le marais, mais la jument de Pédro d'Arenas s'y laissa tomber et pour se relever elle donna deux ou trois secousses, qui furent si rudes qu'avec ce qu'elle étoit mal sanglée, elle tomba de rechef dans le marais avec son maître. Arviéto y prenant garde rentra dans la mare et se mit au-devant de Pierre Martin, pour empêcher qu'il ne tuât son ami; mais jugeant qu'il falloit que cette affaire se démêlat entr'eux, il retint son cheval, et voyant que Martin de Dom Benit ne bougeoit, « passe » vilain, lui dit-il, nous verrons qui de nous » deux a sucé le meilleur lait. » Pédro Martin néanmoins n'accepta point le défi et, sans répliquer laissa galopper son cheval vers ses gens.

Durant ceci, tous les soldats et les cavaliers qui se pouvoient ouvrir un passage dans l'armée royale s'y en alloient. Carvajal bien surpris de ce désordre et voyant que Gonzale Pizarre alloit être perdu pour ne l'avoir pas voulu croire, se mit à chanter tout haut ces paroles:

« Ma mère je perds mes cheveux,
» Ils s'en vont au vent deux à deux».

Ce qu'il répéta plusieurs fois pour se moquer de ceux qui n'avoient daigné suivre son conseil, jusqu'à ce qu'enfin pas un de ces soldats ne resta.

Du bataillon de Gonzale Pizarre qui étoit à droite, il sortit environ trente arquebusiers qui firent accroire qu'ils s'en alloient à quelque escarmouche contre les ennemis ; mais quand ils se virent un peu éloignés, ils se jetèrent dans l'armée royale ; ces gens et les autres qui les avoient précédés dirent au général et à ses officiers que sans se mettre en peine de combattre, ils n'avoient qu'à se donner la patience d'attendre et qu'ils auroient bientôt dans leur parti tous ceux de Pizarre, ce qui arriva en effet. Car Pizarre ayant envoyé après ces derniers trente cavaliers pour les ramener, ils coururent à toute bride, mais ce fut pour s'aller rendre au président. Parmi les arquebusiers qui étoient à gauche du bataillon de Pizarre, ils s'en trouva quarante qui se détachèrent de leur gros sans que personne eût la hardiesse de les suivre, parce que dans leur marche ils témoignoient une assurance très-grande et tournoient à tout coup, faisant mine de vouloir se défendre aux dépens de ceux qui les voudroient attaquer. On ne voulut point aussi aller après eux, de peur d'Alphonse de Mendoça et de Diégo Centeno qui avoient pris poste, comme nous avons dit, assez près du marais avec soixante chevaux pour secourir ceux qui s'enfuiroient de ce côté-là.

Carvajal voyoit ces choses avec un déplaisir secret, et à mesure que les soldats se débandoient, il recommençoit à chanter les paroles que j'ai

dites ci-dessus. Durant ce désordre les piquiers, qui n'avoient point branlé jusqu'alors, voyant que les arquebusiers des deux ailes s'en étoient fuis, et qu'ils ne pouvoient feindre comme eux d'aller escarmoucher les ennemis, jetèrent leurs piques tous à la fois, et prirent la fuite, comme leurs compagnons d'armes, les uns d'un côté, les autres d'un autre; et ainsi l'armée de Gonzale Pizarre se mit en déroute d'elle même.

Voilà quelle fut la bataille de Sacsahuana, si l'on peut appeler de ce nom un combat, où il n'y eut, ni épée tirée, ni rencontre de lances, ni décharge d'arquebuses d'ennemi contre ennemi, ni autre choc de part et d'autre, que celui dont nous venons de parler : tellement que la perte de Gonzale Pizarre fut si étrange, et si prompte, qu'elle arriva en moins de temps qu'il n'en faudroit à lire ce chapitre. Il n'y eut de morts du côté de Pizarre, que douze soldats, qui furent tués, comme dit Gomare, par les mains de Pierre Martin de Dom Bénit, et d'autres semblables officiers, qui arrêtoient les fuyards, pas un n'ayant été tué par les gens du président. Car quoique les historiens disent, que les deux armées étoient à la portée de l'arquebuse, il est certain néanmoins que de l'une à l'autre, il y avait plus de cinq cents pas de distance. Dans le parti contraire il n'y eut qu'un simple soldat qui perdit la vie par la sottise d'un de ses compagnons.

CHAPITRE XXXVI.

Gonzale Pizarre pose les armes aimant mieux de se rendre que de s'enfuir. — Son entretien avec le président. — François de Carvajal est fait prisonnier.

Ce qui acheva de perdre Gonzale Pizarre, fut la déroute des piquiers, qui étonna si fort les capitaines, qu'ils en furent tous hors de garde; ne s'étant jamais imaginé que cela dût arriver. Alors Gonzale Pizarre se tournant vers Jean d'Acosta qui étoit près de lui, « que ferons-nous, lui » dit-il, mon frère Jean?» Et comme d'Acosta se pi» quoit plus d'être vaillant que sage, combattons, » monseigneur, lui répondit-il, et mourons comme » les anciens Romains.» « Ce n'est pas pourtant ce » qu'il faut faire, lui repartit Pizarre : il vaut bien » mieux que nous mourions en chrétiens». Gomare fait une reflexion là-dessus (ch. 186.) et dit: « qu'il témoigna par ces paroles d'avoir la résolution d'un vrai chrétien, et le courage d'un vaillant soldat, qui aima mieux se rendre que s'enfuir, n'ayant jamais tourné le dos à ses ennemis, etc., » et un peu plus bas il ajoute: « son équipage étoit leste et il étoit monté sur un fort bon coursier chataigne-bay, ayant pour armes une bonne cotte de maille, une riche cuirassine,

couverte d'une casaque de satin jaune, à taillades, un casque d'or à la tête, et une mentonnerie de même, etc.,» Augustin de Çarate enchérit par dessus et dit : « Que la casaque qu'il portoit sur ses armes étoit de velours jaune, presque toute couverte de plaques d'or; et que s'adressant à Jean d'Acosta, « puisqu'il est vrai, lui dit-il, » qu'ils s'en vont tous au Roi; je m'y en vais aussi » etc.,» Après ces paroles il alla droit à l'armée royale, accompagné des capitaines Jean d'Acosta, Maldonat, et Jean Valez de Guevare, car Diégo Guillen s'étoit déjà rendu au président. Comme il marchoit, il rencontra Pédro de Villavicencio; et le voyant bien accompagné, il lui demanda, qui il étoit? Ayant appris qu'il étoit sergent major dans l'armée royale; Et moi lui dit-il, je suis Gonzalo Pizarre, qui me rends à l'empereur. En achevant ces paroles, il lui donna une épée qu'il avoit à la main, dont au rapport de Çarate, il avoit rompu la lance sur quelques-uns des fuyards. Villavicencio mit cette rencontre au rang de ses meilleures fortunes, le remerciant le mieux qu'il put de l'honneur qu'il lui faisait, de se mettre si librement entre ses mains : aussi pour lui en témoigner sa reconnaissance, il ne lui demanda ni le poignard, ni l'épée qu'il avoit à son côté, dont la garde étoit de fin or.

Un peu plus avant ils rencontrèrent Diégo Centeno, qui s'adressant à Pizarre, l'assura qu'il étoit fort fâché de le voir réduit en de si grandes

extrémités : mais Gonzale Pizarre souriant à ces paroles, « seigneur capitaine Centeno, lui dit-il, « c'est chose superflue que de parler de ceci. Je » m'en vais mourir aujourd'hui, et demain vous me » pleurerez. » Il n'en dit pas davantage, et continuant à marcher il s'en alla trouver le président. Il fut reçu de lui de la manière que le disent les trois historiens, dont nous rapporterons ici les termes exprès, sans y rien ajouter: Çarate dit, (liv. 7. ch. 7.) « qu'il fut mené au président, qui ne pouvant souffrir ses discours, parce qu'ils lui semblèrent impertinens, le mit sous la garde de Diégo Centeno, etc. Et Gomare, que Villavicencio extrêmement aise d'avoir un prisonnier de cette importance, le mena en l'équipage où il étoit au président Gasca, qui lui dit entre autres choses, s'il se trouvoit bien d'avoir fait soulever le pays contre l'empereur? A quoi Pizarre répondit, mon frère et moi l'avons conquis à nos dépens : je ne pense pas avoir tort de l'avoir voulu gouverner, comme Sa Majesté l'avoit trouvé bon ; paroles qui déplurent à Gasca, qui commanda tout aussitôt qu'on l'ôtat de là, et le donna en garde à Diégo Centeno, après en avoir été prié par lui-même, etc. Le Palentin dit :

« Gonzale Pizarre fut mené au président, auquel il fit un compliment à sa mode, après qu'il eût mis pied à terre. Le président le voulut consoler, et lui représenter en même temps sa faute :

mais Pizarre plus obstiné que jamais, lui répondit qu'il avoit conquis ce pays-là; et colorant le mieux qu'il put ce qu'il avoit fait, sans se donner le tort, parla de telle sorte, qu'il contraignit le président de lui répondre en termes piquants, jugeant qu'il en devoit user ainsi, à cause de ceux qui étoient présens. Il lui dit donc, qu'il étoit surpris que ne se contentant pas d'être sorti par le passé des bornes de la fidélité qu'il devoit à son prince, il continuoit encore dans son obstination et dans son ingratitude, qu'il se devoit souvenir des gratifications que Sa Majesté avoit faites au marquis son frère, par le moyen desquelles, lui et ses autres frères étoient devenus riches, et avoient été comblés d'honneurs, après avoir été tirés de la misère, et même élevés de la poussière: qu'au reste, en son particulier il n'avoit rien contribué du sien à la conquête du pays: qu'il en devait toute la gloire à son frère, qui s'étoit toujours montré fidèle, et très-reconnoissant de la grâce que Sa Majesté lui avoit faite. Ensuite le président sans attendre que Pizarre lui répondit, dit au maréchal, qu'il eût à l'ôter devant ses yeux, et le mit entre les mains de Diégo Centeno. »

Comme je trouve ces auteurs un peu stériles en cet endroit, et qu'ils semblent n'avoir pas rapporté assez ponctuellement ce qui se passa: j'en ferai ici une narration plus expresse, et plus historique.

Gonzale Pizarre étant arrivé où étoit le président, qu'il trouva seul avec le maréchal, parce que les grands s'étoient éloignés, pour ne voir pas celui qu'ils avoient vendu, et abandonné: il lui fit son compliment, sans mettre pied à terre, parce que lui et les autres étoient tous à cheval. Le président lui demanda s'il croyoit avoir bien fait de s'être soulevé contre l'empereur, d'avoir usurpé le gouvernement contre l'intention de sa majesté, et d'avoir tué son vice-roi dans le champ de bataille? Gonzale Pizarre lui répondit qu'il ne s'étoit point lui-même fait gouverneur du Pérou: mais que les auditeurs l'avoient pourvu de cette dignité, à la requête de toutes les villes du royaume, et en considération du brevet que l'empereur avoit donné au marquis son frère, portant pouvoir de nommer un gouvernenr, qui lui succédat après sa mort; que son frère l'avoit nommé, comme tout le monde savoit et qu'il étoit bien raisonnable aussi qu'il eût le gouvernement d'un pays qu'il avoit conquis; que pour ce qui regardoit le vice-roi, il ne l'avoit chassé du royaume, que par l'ordre exprès des auditeurs, qui disoient qu'il le falloit ainsi pour le service de l'empereur, et pour la commune tranquillité de ceux de cet empire-là. Qu'au reste, ce n'étoit pas lui qui l'avoit tué, mais qu'il en falloit imputer à la cause de la mort précipitée qu'il avoit lui-même donnée à des innocents dont les parents s'étoient vus contraints d'en tirer raison;

et que si l'on eût laissé aller les députés qu'il envoyoit à sa majesté, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé, l'empereur en eût été mieux servi dans ses affaires, et même y eût mis ordre; Qu'en un mot, il n'avoit jamais rien fait, ni ordonné, que par l'avis et les persuasions des principaux seigneurs du pays et des députés de toutes les villes du royaume; à quoi les docteurs, et les autres gens de lettres avoient aussi contribué de leur conseil.

Le président lui repartit alors, qu'il avoit été un ingrat, et qu'il n'avoit pas reconnu les grâces, et les faveurs que l'empereur avoit faites au marquis son frère, les rendant tous riches de pauvres qu'ils étoient, et les relevant de la poussière: qu'en son particulier il n'avoit rien contribué du tout à la conquête de cet empire-là. Gonzale Pizarre qui se crut offensé, lui répliqua : « J'avoue que mon frère a lui seul découvert ce pays; » mais comme nous étions quatre frères, il a été » nécessaire que tous quatre aussi nous soyons » employés à le conquérir , comme nous avons » fait, aux dépens de nos biens et de notre sang, » assistés par nos amis, et par nos plus proches. » Quant à la grâce que l'empereur a faite à mon » frère, elle n'a été que du seul titre de marquis, » sans lui donner aucunes terres; il ne nous a » point élevés n'on plus de la poussière, puisque » nous sommes gentilshommes, depuis que les » Goths ont mis le pied dans l'Espagne. Ceux qui

» ne le sont pas peuvent être élevés par sa ma-
» jesté de la poussière où ils sont nés aux dignités
» et aux charges les plus éminentes: mais pour ce
» qui nous regarde, cela ne nous est pas arrivé.
» Que si nous fûmes pauvres autrefois, ç'a été
» pour cela que nous avons couru le monde, et
» gagné cet empire, lequel nous avons donné à
» sa majesté, quoique nous le puissions garder
» pour nous, comme ont fait plusieurs autres,
» après avoir conquis de nouvelles terres.

Le président dépité de ces paroles de Pizarre; dit tout haut, qu'on me l'ôte d'ici, car il n'est pas moins tyran aujourd'hui qu'il l'étoit hier. Alors il fut emmené par Diégo Centeno, qui l'avoit demandé au président, ainsi qu'il a été dit ci-dessus.

Quant aux autres capitaines, ils furent envoyés en divers lieux, sous de bonnes et sures gardes. François de Carvajal, qui aimoit beaucoup la vie, quoiqu'il fût âgé pour lors de quatre-vingt-quatre ans, prit la fuite pour tâcher de se la conserver encore quelque temps. Mais le malheur voulut pour lui, qu'ayant à passer un ruisseau, dont il y en a plusieurs en cette campagne, le cheval voulut se hâter d'y descendre par un petit tertre, qui avoit sept ou huit pas de hauteur, et autant de fond; de sorte que sa précipitation fut cause de la perte de Carvajal; car ne pouvant à cause de son âge, et de son embonpoint, s'aider lui-même, ni son cheval, il

se prit à son crin, et penchant d'un côté plus que de l'autre, il s'abattit sous lui dans l'eau. Cette chute fut si malheureuse, qu'il ne s'en put tirer, pour avoir une cuisse extrêmement engagée; ce qui fut cause que ses gens qui s'enfuyoient comme lui, l'ayant trouvé en si piteux état, furent bien aises de cette rencontre, pour s'en servir à se sauver eux-mêmes, en le faisant leur prisonnier, et ainsi ils le menèrent au président.

CHAPITRE XXXVII.

Ce qui se passa entre François Carvajal, Diégo Centeno et le président. — Emprisonnement des autres Capitaines.

Sur le bruit qui se répandit de toutes parts, que Carvajal étoit pris, et qu'on l'amenoit, les gens de guerre du président accoururent aussitôt, pour voir un homme si fameux, et au lieu de le consoler, ils lui firent mille affronts, jusqu'à lui mettre au cou des mèches allumées, pour les faire glisser entre la chair, et la chemise. Comme on le traitoit ainsi, il vit passer par bonheur le capitaine Diégo Centeno, qui après avoir mis dans sa tente Gonzale Pizarre, sous la garde de six soldats, et de ses amis, s'en retournoit au camp, et l'appelant tout haut, « seigneur

» capitaine Centeno, lui dit-il, je ne vous rends » pas ce me semble un petit service, que de me » présenter devant vous en l'état où je suis. » Diégo Centeno le regardant, lui dit qu'il étoit fâché de le voir en ces extrémités. « Laissons ces » choses à part, lui répondit Carvajal, vous êtes » cavalier et chrétien ; ces deux qualités m'obli- » gent à croire que vous en ferez les actions: dé- » fendez donc je vous prie à ces gentilshommes de » me traiter dans la suite, comme ils ont fait jus- »qu'à présent.» Diégo Centeno ayant aperçu qu'ils étoient si effrontés, qu'en sa présence même, ils recommençoient à le maltraiter, croyant qu'il ne se fâcheroit point, quelque mal que l'on fit à un si grand ennemi, se jeta sur eux, et leur donna quantité de coups. Il est aisé, de juger que c'étoient des gens peu considérables; ou pour mieux dire du néant, puisqu'ils en faisoient les actions, traitoient si mal un cavalier d'un mérite si extraordinaire.

Diégo Centeno ayant écarté cette canaille d'auprès de Carvajal, commanda à deux soldats de sa suite de l'accompagner et de ne point souffrir qu'on lui fit aucune injure : mais comme ils l'emmenoient ainsi, ils rencontrèrent le gouverneur Pédro de Valdivia, qui demanda François de Carvajal à Diégo Centeno, pour avoir l'honneur de présenter au président un prisonnier de cette importance. Centeno le lui remit, et lui dit, qu'après l'avoir présenté, il l'envoyat dans sa tente, parce qu'il vouloit lui-même le garder ; de

crainte qu'en tout autre lieu où l'on le pourroit mettre, il ne se trouvât des insolens, qui le traiteroient mal, pour se venger des outrages qu'ils pourroient avoir reçus de lui. Pédro de Valdivia mena Carvajal au président, qui le censura fort des cruautés et des actions tyranniques qu'il avoit commises contre le service de son roi. Carvajal ne daigna répondre, ni même faire semblant de s'humilier; car au lieu d'écouter ce qu'on lui disoit, il regardoit de part et d'autre, avec une action aussi grave et aussi impérieuse, comme s'il eût eu du commandement sur tous ceux qui étoient devant lui. Le président Gasca s'en apercevant ordonna qu'on l'ôtât de devant lui, et ainsi il fut mené à la tente de Diégo Centeno, et mis dans un lieu séparé, si bien que Gonzale Pizarre et lui ne se virent jamais plus.

Tous les autres capitaines et officiers furent arrêtés ce même jour, et les suivans, sans que pas un d'eux pût s'échapper. Le capitaine Jean de la Tour fut le seul qui prolongea sa vie, car il demeura caché quatre mois durant dans une chaumière d'un de ses valets indiens, sans que personne sût ce qu'il étoit devenu, non plus que si on l'eût banni du pays. Mais enfin sa mauvaise fortune voulut qu'un Espagnol le découvrit, sans y penser, et ainsi il fut pendu comme les autres.

CHAPITRE XXXVIII.

Des visites qui furent faites à Carvajal durant sa prison. — Ce qui se passa entre lui et ceux qui l'alloient voir.

Tout ce que nous avons dit de la bataille de Sacsahuana, se trouva fait à dix heures du matin, et arriva le neuvième d'avril, mil cinq cent quarante-huit. Le président envoya ensuite deux capitaines à Cusco, tant pour prendre ceux qui s'en étoient fuis de la bataille, qu'afin d'empêcher qu'il n'y eût des gens assez téméraires pour entreprendre de saccager la ville. Le soir de ce même jour, plusieurs capitaines, et des principaux soldats furent visiter les prisonniers, soit qu'autrefois ils eussent été amis, soit qu'ils fussent leurs compatriotes et leurs parens. Les uns y alloient, pour les consoler, et les autres pour les intérêts propres afin de savoir s'ils ne laissoient rien de caché, dont ils pussent hériter. François de Carvajal fut le seul, pour qui on n'eut point ces considérations, ni ces respects, se trouvant alors abandonné de ses plus confidens, et de ceux de son pays. Il ne laissa pas pourtant de recevoir visite de plusieurs cavaliers des principaux, surtout des plus jeunes, et des moins retenus, qui le furent trouver, plutôt pour

se moquer de lui, que pour le consoler. Carvajal qui étoit adroit et malicieux connaissant leur intention, les railla lui-même, et s'en servit pour s'en divertir. Ce qui paroîtra plus clairement par quelques particularités, qui se passèrent ce jour-là, et que je raconterai ici; car bien que les historiens en fassent mention, ils les disent tout autrement. J'en ajouterai aussi quelques-unes, dont ils n'ont point parlé.

Carvajal étant en prison y fut visité par un certain marchand, qui témoignant d'être bien faché contre lui. « Vos soldats lui dit-il m'on volé en » tel endroit, pour tant de mille ducats de mar- » chandises, c'est à vous, qui êtes leur capitaine, » à m'en faire restitution, et votre conscience » vous y oblige, puisque vous devez mourir bien- » tôt. » Carvajal regardant à l'entour de soi, aperçut dans son baudrier le fourreau qu'on lui avoit laissé en lui ôtant son épée, et le tirant pour le donner au marchand; « Tiens, lui dit-il, » voilà ce que je te donne pour commencer d'en- » trer en payement de ta dette, puisqu'on ne » m'a pas laissé autre chose. » Celui-là s'en étant allé, il en vint un autre, qui lui fit la même demande: de sorte que Carvajal ne sachant en quelle monnaie le payer, lui répondit; qu'il ne se souvenoit point de rien devoir à personne qu'à une cabaretière de la porte de l'Arenal (ou du Sablon) à Seville. Ce qu'il dit par dérision, pour répondre aux impertinences de ceux qui lui

demandoient de l'argent, quoiqu'ils vissent bien que les vainqueurs ne lui avoient rien laissé du tout non pas même un chapeau pour couvrir sa tête.

Par ces deux réponses on peut juger qu'il en fit ce jour-là quantité de semblables que je passe sous silence, pour parler de quelques autres pièces que lui voulurent jouer quelques personnes de condition, auxquelles il sut fort bien donner l'échange, De ce nombre fut un cavalier assez considérable, et qui étoit un des capitaines de sa majesté, homme de belle humeur, et grand courtisan, mais si railleur, qu'il railloit et mordoit tout ensemble. S'étant donc entretenu quelque temps avec François de Carvajal, il lui dit pour conclusion, « Il me semble, monsieur, que » vous êtes fort savant aux cas de conscience, » et qu'ainsi vous devez penser à la vôtre, l'examiner sérieusement, vous repentir de vos péchés, et en demander pardon à Dieu.» « Je crois, » lui répondit Carvajal, que vous le dites comme » bon chrétien, et brave cavalier que vous êtes. » Néanmoins, prenez je vous prie le même con» seil pour vous, qui en avez aussi bon besoin que » moi, et m'obligez de me donner un trait de ce » bon breuvage que boivent les Indiens que voilà.» Le cavalier n'en voulut pas ouïr davantage; et se levant de son siége s'en alla vers les Indiens, prit un pot de leur boisson, et l'apporta à Carvajal qui en but.

Un autre cavalier de très-grande condition, mais plus jeune encore, et plus éventé que le

précédent, dit à Carvajal presque la même chose que lui, et faisant sembant d'être fort zélé pour son amendement à cause que l'heure de sa mort s'approchait, « Vous parlez en saint, lui dit-il, et » faites par là mentir le proverbe, qui dit que » quand les jeunes gens comme vous, sont de » grands débauchés, ils deviennent hommes de bien » avec le temps. Paroles qui lui imposèrent silence, parce qu'elles le piquoient à découvert. Mais il arriva encore pire à autre, qui le fut trouver, plutôt pour se venger de quelque chagrin qu'il en avoit reçu, que pour le consoler dans sa disgrâce : ce que Carvajal comprit aussitôt par ces termes, dont il se servit, en lui parlant : « Je baise » les mains à votre grandeur, monsieur le maître » de camp ; vous savez que vous m'avez voulu » faire pendre en tel lieu, et toutefois sans penser » plus à cela, je vous viens dire, que je me ferai un » plaisir de vous servir, si vous me faites l'honneur » de m'employer. » « Quel grand bien, lui répondit » Carvajal, dois-je maintenant attendre de vous, » dont les offres sont si pleines d'ostentation, et de » pompe? avez-vous assez de crédit pour me sauver » la vie, ou pour m'obliger de quelqu'autre ma- » nière? Quand je vous voulois faire pendre, je » le pouvois, je ne le fis pas néanmoins, par- » ce que je n'ai jamais fait mourir un si grand fourbe » comme vous êtes : Je ne sais pas quelle est votre » autorité ; pourquoi me voulez-vous donc vendre » une chose qui n'est pas en votre pouvoir? Allez

» vous-en, et me laissez en repos de peur que je ne » vous en dise davantage.» Voilà comme tout vaincu qu'il étoit, il ne laissoit pas de triompher de ceux qui l'alloient voir pour se moquer de lui, étant bien certain que dans sa plus grande prospérité il ne parut jamais si fier, ni si sérieux, que le jour qu'il fut fait prisonnier. Je me réserve de nommer ces trois cavaliers, dont je viens de parler, quand ils auront fait quelques exploits plus dignes de remarque. Ils furent depuis des principaux de Cusco et possédèrent, les meilleurs département qui furent alors dans cette ville-là.

CHAPITRE XXXIX.

Exécutions de plusieurs capitaines dont les têtes sont portées en divers endroits du royaume.

Aux contes que je viens de faire, j'en veux ajouter un autre bien différent sur le sujet d'un soldat qu'on appeloit Diégo de Tapia, que j'ai connu autrefois, et dont j'ai parlé dans mon histoire de la Floride. (liv. 6. ch. 18.) Il avoit été soldat de Carvajal, dans sa propre compagnie, et fort considéré de lui, et quoiqu'il fût petit de corps, il étoit habile en son métier, et en tout ce qu'il entreprenoit : mais parce qu'avant la bataille de Huarina, il s'en étoit fui d'avec Carvajal;

quand il se vit devant lui, s'étant mis à pleurer avec beaucoup de tendresse : « Hélas, lui dit-il, » monseigneur et mon père, que je suis fâché de » vous voir en si piteux état, que je ferois volon- » tiers un échange de ma vie avec la vôtre. Certai- » nement je la tiendrois pour bien employée, si l'on » s'en vouloit contenter : mais puisque je ne » vous saurois donner que des larmes, recevez- » les je vous prie, comme un gage du chagrin » que j'ai de vous voir dans l'état où vous êtes. » Si vous eussiez voulu vous enfuir comme moi, » assurément vous ne seriez point réduit aux ter- » mes où vous voilà. » Carvajal lui répondit qu'il croyoit sa douleur véritable : qu'il lui savoit très-bon gré de ce qu'il se disoit être content de mourir pour lui, et qu'il montroit bien par là, qu'assurément il avoit beaucoup d'envie de l'obliger. «Mais quant à votre fuite, ajouta-t-il, souffrez que » je vous die mon ami Diégo de Tapia, que vous » eûtes grand tort de ne m'en avertir pas, puis- » que nous étions si grands amis, que si vous me » l'eussiez dit, nous nous en fussions sans doute » fuis tous deux. » Cette réponse fit rire tous ceux qui l'ouïrent, et leur donna de l'étonnement, d'ailleurs voyant avec combien de vivacité d'esprit il faisoit des reparties, sur tous les sujets qui s'en présentoient. Toutes ces choses, se passèrent avec François de Carvajal, le propre jour de la bataille. Pour Gonzale Pizarre il ne fut vû de personne, parce qu'il le voulut ainsi,

hormis de Diégo Centeno, et de six ou sept autres soldats principaux qui le gardoient.

Le lendemain, Gonzale Pizarre et son maître de camp furent exécutés à mort, et avec eux les autres capitaines qu'on prit le jour de la bataille qui furent, comme dit Gomare (chap. 187) Jean d'Acosta, François Maldonat, Jean Velez de Guevare, Denis de Bobadilla et Gonzale de los Nidos. Il dit qu'on arracha la langue à ce dernier à cause des blasphêmes énormes qu'il avoit proférés contre sa majesté impériale. Tous ceux-ci et plusieurs autres furent, quoique gentilshommes, pendus et dégradés de la noblesse comme criminels de lèse majesté, ensuite on coupa leurs têtes pour les envoyer en d'autres villes du royaume ; celle de Jean d'Acosta et de François Maldonat furent mises dans des cages de fer, au gibet de la place de Cusco où il me souvient de les avoir vues, quoique le Palentin dise que celle d'Acosta fut portée dans la Ville des Rois ; celle de Denis de Bobadilla, fut exposée publiquement dans Arequepa, et ainsi fut accomplie la prédiction que fit autrefois la bonne femme Jeanne de Leyton, quand Bobadilla ayant apporté la tête de Lope de Mendoça, elle lui dit, qu'on l'ôteroit bientôt de là pour y mettre la sienne.

L'on hâta le plus que l'on pût l'exécution de Gonzale Pizarre et de ses officiers, de peur, comme disent les auteurs, que le retardement ne causât quelque nouvelle révolte dans le pays.

L'arrêt de Pizarre portoit qu'il auroit la tête tranchée comme traître, qu'on abatteroit les maisons qu'il avoit dans Cusco où l'on semeroit du sel et que dans le même lieu on y mettroit une colonne, où seroient gravées ces paroles. « Ici ont été autrefois les maisons du traître » Gonzale Pizarre, etc. »; ces maisons étoient les mêmes qui lui échurent dans le partage qui fut fait de celles de cette ville-là, quand lui et ses frères la conquirent. L'endroit où elles étoient situées s'appeloit en indien Coracora, qui signifie lieu plein d'herbe.

Gonzale Pizarre ayant eu pour prison la tente du capitaine Diégo Centeno, fut traité avec le même respect qu'on lui eût pu rendre dans sa plus grande prospérité. Il ne voulut point manger le premier jour quoiqu'on l'en priât, et le passa presque tout seul à s'entretenir de ses pensées. Après que la nuit fut venue et même bien avancée, s'adressant à Diégo Centeno, « monsei» gneur, lui dit-il, sommes-nous en assurance » jusqu'au matin ? » Voulant savoir si on l'exécuteroit cette même nuit ou si l'on attendroit au lendemain, ne sachant que trop que ses ennemis seroient dans l'impatience d'être défaits de lui. Diégo Centeno lui répondit, « votre seigneurie » peut bien dormir en sûreté et ne rien craindre » de ce côté-là. » En effet, un peu après la minuit, s'étant jeté sur son lit, il dormit environ une heure; après il se releva et se promena

comme auparavant, jusqu'au jour; qui ne parut pas plus tôt qu'il demanda un confesseur avec lequel il s'entretint jusqu'à midi.

Nous les laisserons ensemble pour revenir à François de Carvajal et dire ce qu'il fit ce jour-là : car il ne fut pas si extravagant qu'un des trois auteurs le fait; au contraire, il témoigna jusqu'au dernier soupir de sa vie d'avoir le jugement très-bon. Ce n'est point par passion que je le justifie, ni pour avoir reçu aucun bienfait de lui, au contraire, après la bataille de Huarina il voulut faire mourir mon père sur de légers soupçons, ce qui devroit m'obliger d'en dire du mal plutôt que du bien. Mais puisque j'ai entrepris d'écrire les événemens de son temps, il faut que je le fasse sans passion et sans déguiser en rien la vérité. Aussi je proteste que c'est elle seule qui m'a fait passer légèrement sur beaucoup de choses sur quoi je pouvois m'étendre pour n'être pas soupçonné d'être passionné pour les uns et d'écrire au désavantage des autres, comme font plusieurs auteurs, principalement le Palentin.

Pour moi, je puis assurer que je n'ai rien avancé que je n'aie ouï dire dans mes plus tendres années, étant véritable qu'en ce temps-là il n'y avoit guère de conversations d'honnêtes gens où l'on ne s'entretint de ces aventures; si bien qu'à mesure que j'avançois en âge j'en entendois toujours parler, particulièrement à ceux qui

avoient servi de gardes à François de Carvajal et à Gonzale Pizarre, car comme les tentes qu'on leur avoit données pour prison étoient fort proches l'une de l'autre, les soldats qui les gardoient et qu'on changeoit à toute heure, pouvoient remarquer comme ils firent tout ce qui se passoit. Mais pour faire remarquer la grande différence qu'il y a des particularités et des circonstances que le Palentin rapporte touchant la prison de Carvajal et de Gonzale Pizarre, à celles que nous avons rapportées et que nous rapporterons ci-après; je trouve à propos d'en dire ici quelques-unes par où l'on pourra juger que ce sont de vrais contes de la lie du peuple et non pas des actions de personnes si considérables et si discrètes comme sont celles qu'il nomme. Ce que j'en dirai est tiré mot à mot de cet auteur (chap. 90), dont voici les paroles :

« D'abord qu'on eut pris François de Carvajal, lorsque son malheur voulut qu'il tombât dans une mare avec son cheval et que Pédro de Valdivia l'eut emmené au président, il fut assiégé de tant personnes qui le vouloient tuer pour en avoir été maltraitées, que le président eut bien de la peine à l'empêcher, encore que Carvajal ne demandât pas mieux et qu'il priât instamment qu'on les laissât faire ».

Dans le même temps l'évêque de Cusco arriva qui, l'abordant tout en colère, « Carvajal, lui » dit-il, pourquoi as-tu tué mon frère?» (c'étoit

Ximenez qu'on avoit pendu.) Carvajal ayant répondu que ce n'étoit pas lui qui l'avoit tué; « qui donc? répartit l'évêque»; « son malheur, ré- « pliqua Carvajal ». Cette réponse choqua si fort l'évêque que cela joint au souvenir de cette mort, fit qu'il se jeta sur lui avec violence et lui donna trois ou quatre soufflets sur le visage, plusieurs autres en firent autant, en lui reprochant les injures qu'il leur avoit faites et le traitèrent le plus mal qu'ils pûrent. Lui ne disoit mot et n'avoit personne qui parlât pour lui que Diégo Centeno; Carvajal s'en aperçut et, le regardant, « monsieur, lui dit-il; qui êtes-vous, je »vous prie qui me traitez si obligeamment?» Centeno ayant répondu: « Eh quoi ! monsieur, ne » connoissez-vous pas Diégo Centeno»? «Excusez- » moi, lui répondit Carvajal, mais comme je ne » vous ai jamais vu que par derrière, je ne » puis connaître votre visage »; voulant donner à entendre qu'il ne l'avoit jamais vu qu'en fuyant.

Centeno, sans s'arrêter à ce qu'il venoit de lui dire, le fit conduire dans sa tente et lui renouvella ses protestations, l'assurant que s'il le pouvoit servir en quelque chose il s'y employeroit volontiers, quoiqu'apparemment il ne le dût point faire dans l'état où il le voyoit. A ces mots, Carvajal s'arrêta un peu et lui répondit, « seigneur Diégo Centeno, ne me croyez pas si » dépourvu d'esprit, que l'appréhension de la

» mort m'oblige de commettre une si grande lâ-
» cheté, comme seroit celle de vous prier de
» faire quelque chose pour moi. Il faut même
» que je vous avoue qu'il y a long-temps que je
» n'ai eu tant d'envie de rire qu'en entendant les
» protestations et les offres de service que vous
» me faites. »

Dans toute l'armée royale, il n'y eut qu'un seul homme de tué dans la bataille; et du côté de Gonzale Pizarre il y en demeura quinze: car comme Dieu voulût récompenser le zèle du roi, et la clémence qu'il témoignoit par l'amnistie qu'il offroit à Gonzale Pizarre, et à ceux de son parti; sa main toute puissante pacifia ces troubles, sans qu'il y eût presque point de sang répandu; quoiqu'il y eût dans les deux armées dix-sept piéces de campagne, 1,400 arquebusiers, plus de sept cents chevaux, et grand nombre de piquiers: car les royalistes voyant leurs ennemis perdus. et sans résistance, ne firent que s'en saisir, etc. Et dans le chapitre suivant, ayant rapporté l'arrêt de mort contre Gonzale Pizarre, il dit ensuite: « Quelques-uns furent d'avis, et même insistèrent pour qu'on le fît écarteler, et mettre les membres de son corps sur les avenues du grand chemin de Cusco; mais le président ne le voulût pas, pour le respect qui se devoit à la mémoire du marquis son frère, qui mourut en bon chrétien. »

Ce même jour on exécuta François de Carjaval.

Il fut traîné au supplice, son corps mis par quartiers, qui furent exposés sur le chemin de Cusco, et sa tête fut portée à Lima, avec celle de Gonzale Pizarre. La maison qu'il avoit en cette ville-là, fut démolie; puis on y sema du sel, et ensuite l'on y mit un écriteau, contenant la cause et l'arrêt de sa mort. Il faut remarquer, que depuis le jour de sa prison jusqu'au dernier moment de sa vie, il n'eut pas l'esprit moins calme, ni moins ferme qu'il l'avoit dans le temps de ses plus hautes prospérités; car ayant ouï prononcer l'arrêt de sa mort: « quitte » pour mourir, dit-il tout haut, sans en être au» cunement troublé. »

Ce même jour il demanda dès le matin quel étoit le nombre de ceux qu'on avoit exécutés à mort ? Et sur ce qu'il lui fut répondu, qu'on n'avoit encore fait mourir personne, « Il faut avouer » dit-il que monsieur le président est un homme » bien pitoyable; car je vous assure, que si la » victoire fût échue à ceux de mon parti, j'aurois » déjà semé dans cette campagne les membres de » neuf cents hommes. » L'on eut toutes les peines du monde à l'obliger de se confesser, disant qu'il l'avoit fait depuis peu: et lorsqu'on lui parla de restitution, il dit en riant; « je vous jure que ma » conscience ne me reproche rien de ce côté-là, » qu'un demi réal que je confesse devoir à une » cabaretière de la porte de l'Arenal de Seville, » depuis le temps que j'en suis parti pour venir

» aux Indes. » Lorqu'on le mit au tombereau (1) pour le mener au supplice, il dit sans s'étonner, « enfant au berceau, et vieux dans le berceau » Étant arrivé au lieu où il devoit être exécuté, et voyant une grande foule de gens qui embarrassoient le bourreau; » eh de grâce, messieurs, leur » dit-il, laissez faire la justice. » Toutes ces choses prouvent qu'il mouroit plutôt comme un gentil que comme un chrétien.

Voilà ce qu'en dit le Palentin, fondé apparemment sur de faux mémoires que lui donnèrent les ennemis de Carjaval, qui ne pouvant se venger de lui en sa personne, s'en vengèrent en ternissant sa réputation.

CHAPITRE XL.

Remarques touchant la mort de François de Carvajal. — Ce qu'on écrit de sa manière de vivre.

Pour répondre maintenant à ce que le Palentin a dit, je remarquerai premièrement, qu'il n'y a point d'apparence qu'un évêque d'une probité si connue, comme étoit l'évêque de Cusco, eût voulu traiter à coups de poings, ni en public, ni

(1) L'Espagnol dit *Petaca* , qui signifie corbeille ou panier ; mais c'étoit apparamment une espèce de tombereau fait d'osier, comme sont les clayes.

en particulier, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans; ni que le capitaine Diégo Centeno, qui passoit pour homme d'esprit et de jugement, en eût eu si peu, que de faire avec tant d'instance des offres de service à un homme qui n'avoit plus que deux ou trois heures à vivre. Il n'est pas vraisemblable non plus, que François de Carvajal, de qui les trois historiens que nous avons cités ont écrit tant de grandes actions, et tant de bons mots que la vivacité de son esprit lui fournissoit à toute heure, eût dit les extravagances et les bassesses dont il a été parlé ci-devant. Il faut donc demeurer d'accord que le Palentin avait été mal informé. Pour ce qu'il raconte de Diégo Centeno, il est sûr que Carvajal ne feignit pas de le méconnoître; mais il est bien vrai qu'il lui parla comme nous avons rapporté ci-dessus : ce que j'ai ouï raconter à des personnes dignes de foi, qui furent près d'eux tout ce jour-là. Gomare rapporte presque la même chose, quoiqu'en d'autres termes, et il se peut que le Palentin l'ait tiré de lui. Quoiqu'il en soit néanmoins, il est très-certain qu'un soldat des principaux et des plus fameux du Pérou, étant allé en Espagne, un peu après que l'histoire de Gomare parût, et l'ayant rencontré dans Valladolid, il lui demanda pourquoi il avoit écrit et fait imprimer une chose si manifestement fausse. Il lui dit quantité d'autres choses qu'il n'est pas be-

loin que je rapporte ici. Gomare lui répondit : « que la faute ne venoit pas de lui, mais de » ceux qui fournissoient des mémoires, qu'ils » accommodoient, la plupart du temps, à leurs » passions et à leurs intérêts propres. » Mais le soldat lui répondit : « qu'il étoit du devoir de » l'historien de prendre garde à cela, de ne rece- » voir aucuns mémoires de telles gens, et de ne » rien donner au public sans l'avoir auparavant » bien examiné, pour ne diffamer pas, par leurs » écrits, des gens d'honneur et qui méritoient » d'être estimés de tous les hommes. » Cela rendit Gomare tout confus, et le fit repentir d'avoir écrit, par ouï-dire, que Carvajal avoit fait semblant de ne pas connoître Diégo Centeno. Il n'y a point d'apparence non plus que Carvajal fût si fou et si fanfaron que de se vanter que, s'il avoit remporté la victoire, il eût fait semer dans la campagne les membres de neuf cents ennemis. Il avoit plus de modération que cela; et pour preuve de sa vertu, je rapporterai ici une chose que j'ai apprise de ceux qui se trouvèrent avec lui le même jour qu'il fut arrêté. Il faut donc savoir que le même jour que François de Carvajal fut exécuté à mort, il envoya quérir Pedro Lopez de Cassalla, secrétaire du président Gasca, avec qui il s'entretint seul à seul assez longtemps. A la fin de leur conférence, il tira de son bras gauche trois émeraudes fort belles, percées comme des grains de chapelets, dont les deux

plus grandes étaient en ovale et la troisième ronde. Il prit la plus belle, et la présentant au secrétaire : « Monsieur, lui dit-il, cette pièce, » qu'on estime six mille ducats, appartient aux » héritiers d'Antoine Altamirano, auxquels je » vous supplie très-fort de la vouloir rendre. » Celle-ci, qui est à un tel, dont il lui dit le » nom, que j'ai oublié, en vaut cinq mille : et » vous m'obligerez aussi de la restituer. Pour » celle-ci, qui est la moindre de toutes, dont » j'ai donné trois mille ducats avant ces dernières » guerres, vous ferez un œuvre de charité, s'il » vous plaît de la vendre et d'en employer l'ar- » gent en aumônes, et à faire dire des messes » pour mon âme, afin que Dieu ait pitié de moi » et qu'il me pardonne mes fautes. » Ces paroles touchèrent le secrétaire et lui firent tant de pitié, qu'il lui répondit : « Seigneur François de » Carvajal, si vous avez quelque autre restitution » à faire, servez-vous de mon bien, je vous prie; » je vous offre jusques à deux cent mille ducats, » que je donnerai très-volontiers à qui vous » voudrez. » « Monsieur, lui dit Carvajal, comme » ce n'est pas moi qui ai été la cause de la guerre, » et que je n'ai point excité les troubles passés, » je ne crois pas non plus d'être responsable des » malheurs et des dommages qui s'en sont en- » suivis. Que s'il s'est fait des voleries dans l'une » et l'autre faction, c'est une chose ordinaire » dans toutes les guerres : mais, pour moi, je

» puis dire véritablement que, n'ayant jamais » rien dérobé à personne, je me suis toujours » contenté de prendre ce qu'on m'a donné vo- » lontairement. Si l'on considère bien ce que » j'avais avant la guerre et ce qui me reste, l'on » trouvera que je ne me suis jamais enrichi de » la dépouille d'autrui. Du reste, je me repose » sur l'infinie miséricorde de Dieu, lequel je » prie de me pardonner mes péchés, et aussi » qu'il lui plaise de vous conserver, monsieur, » et de vous vouloir récompenser de l'aumône » que vous m'offrez, puisqu'en toutes choses » la bonne volonté doit être prise pour l'effet » même. »

Ils se séparèrent après ces discours, et l'après-midi le secrétaire lui envoya un prêtre, comme il l'avoit demandé, avec qui il s'entretint jusque sur le soir. Et quoique les ministres de la justice allassent deux ou trois fois pour le presser de finir, voulant venir à l'exécution de sa sentence, il différa sa confession le plus qu'il put, pour ne point sortir de jour. Néanmoins il ne put pas la remettre assez long-temps, parce que l'auditeur Sianҫa et le maître de camp Alphonse d'Alvarado, auxquels les moments de sa vie étoient des jours, ne lui voulurent point donner un plus long délai. Il sortit donc de la tente, à la porte de laquelle on le mit dans une espèce de tombereau, fait d'osier, où on l'attacha de telle sorte, qu'on ne lui voyoit rien que

la tête. Il fut ainsi traîné par deux mules, qui dès le premier pas venant à broncher, lui firent donner du nez contre terre. Alors Carvajal haussant la tête le mieux qu'il put : « Messieurs, » dit-il à ceux qui l'environnoient, considérez, » je vous prie, que je suis chrétien. » Ce qu'il n'eut pas plutôt achevé de proférer, qu'il fut enlevé par trente soldats de Diégo Centeno, à l'un desquels j'ai ouï-dire en particulier, que ce ne fut pas sans beaucoup de peine et sans un grand embarras. En allant, il faisoit ses prières en latin, et deux prêtres qui l'accompagnoient, lui disoient de temps en temps, recommandez-vous à Dieu, monsieur; A quoi Carvajal répondoit: aussi fais-je mes amis, sans qu'il leur dit autre chose. Il arriva ainsi au lieu destiné à son supplice, où il fut pendu; et il reçut la mort avec une humilité profonde, sans rien dire ni faire qui fût indigne de lui. Ainsi finit le brave François de Carvajal, de la mort duquel François Lopez de Gomare a parlé en ces termes.

«Carvajal mourut âgé de quatre-vingt quatre ans. On le tenoit pour un des plus fameux guerriers qui eussent jamais passé d'Espagne dans les Indes, quoiqu'il ne fût ni trop vaillant, ni trop adroit.

Je suis surpris de ce que Gomare en dit, ne pouvant m'imaginer quelle plus grande preuve de valeur et d'adresse on peut demander d'un grand capitaine que de donner des batailles et de

gâgner des victoires sur ses ennemis? Les historiens disent qu'il étoit natif d'un village d'Arevalo, nommé Ragavia, et ne parlent point de son extraction, apparemment parce qu'ils n'en avoient rien appris. Il suivit la guerre toute sa vie et étoit enseigne dans la fameuse bataille de Ravenne; il portoit les armes quand le roi de France fut pris devant Pavie, et se trouva au sac de Rome, où il ne gâgna rien parce qu'il tint toujours ferme dans le combat comme c'est le propre des vrais soldats, tandis que les autres s'amusoient au pillage. Néanmoins, trois ou quatre jours après la prise de cette fameuse ville, se trouvant sans butin et dépourvu de toutes choses, il s'avisa d'entrer dans la maison d'un des principaux notaires où il trouva une prodigieuse quantité de papiers dont il chargea une mule cinq ou six fois et les cacha dans son logis, s'imaginant qu'ils lui pourroient valoir quelque chose. En effet, après que la fureur du sac fut passée et que le notaire fut de retour chez lui, ne trouvant pas ses papiers, il fit toutes les diligences imaginables pour les recouvrer, de sorte qu'ayant sû qu'ils étoient entre les mains de Carvajal, il lui en donna plus de mille ducats. Cet argent lui servit à faire le voyage du Mexique, où il mena Catherine Leyton, sa femme, car bien que quelques-uns disent comme je l'ai remarqué ailleurs, qu'il lui en donnoit seulement le titre, elle l'étoit en effet, et étoit respectée en général

de tous ceux du Pérou, tant pour sa vertu qu'à cause de sa naissance, étant sortie de la noble famille des Leytons dans le royaume du Portugal. Du Mexique, Carvajal s'en alla au Pérou, ainsi qu'il a été dit ci-dessus; la profession des armes lui plut si fort qu'on eût dit qu'il en faisoit son idole, et c'est sur cela que les trois auteurs dont nous avons parlé le condamnent, disant qu'il se piquoit plus du titre de guerrier que de celui de bon chrétien. Il n'étoit pas néanmoins si méchant ni si fourbe qu'ils l'ont voulu persuader, vu qu'en qualité de soldat il gardoit inviolablement sa parole; outre qu'il avoit cela de bon, qu'il n'oublioit jamais un bienfait, quelque peu considérable qu'il sembloit être. Augustin de Çarate dit de lui entre autres choses (liv. 5, chap. 11), ce qui suit qui servira de conclusion à ce chapitre.

« Il étoit de taille médiocre pour la hauteur; mais il étoit fort gros, le visage plein et fort haut en couleur; il entendoit bien la guerre et étoit habile en cela, parce qu'il en avoit fort longtemps fait le métier; il supportoit le travail et la peine avec plus de facilité que son âge ne sembloit le permettre, car il ne quittoit presque jamais ses armes ni le jour ni la nuit, et quand il étoit tant soit peu nécessaire il ne se couchoit point, ni ne dormoit, sinon quelques moments assis sur un siége et la tête appuyée sur sa main. Il aimoit fort le vin, si bien que quand il n'en

trouvoit pas de celui qu'on apportoit d'Espagne, il buvoit de ce breuvage fort, que les Indiens font, plus qu'aucun autre Espagnol qu'on ait vu. Il étoit fort cruel, et il lui arriva souvent de tuer des personnes pour des sujets fort légers, et quelques-uns même sans aucun sujet, sinon le prétexte de faire observer exactement la discipline militaire; il n'étoit touché d'aucune compassion pour ceux qu'il faisoit mourir; mais dans le temps même qu'il les faisoit mener au supplice, il les railloit, leur disoit des plaisanteries et leur faisoit des compliments; il étoit fort mauvais chrétien et fort impie, ce qu'il faisoit assez paroître dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions. Il avoit beaucoup de passion et d'avidité pour s'enrichir, ce qui fit qu'il pilla le bien de plusieurs personnes, en les menaçant, leur faisant craindre la mort; puis leur accordant la vie pour de l'argent; aussi lui-même finit la sienne fort misérablement et avec peu d'espérance de son salut. »

CHAPITRE XLI.

De quelle manière s'habilloit Carvajal. — Quelques-uns de ses bons mots.

Le maître de camp François de Carvajal,

portoit presque toujours au lieu de manteau, un caban à la moresque de couleur tannée, avec un capuchon à houpes et à franges que je lui ai vu plusieurs fois; il avoit un chapeau doublé de taffetas noir avec un simple cordon de soie, et tout à l'entour plusieurs plumes blanches et noires des ailes et de la queue de poules ordinaires, qu'il portoit croisées l'une contre l'autre, en forme de la lettre X, et par manière de galanterie, afin que ses soldats en fissent de même; car l'une des choses qu'il leur recommandoit le plus étoit de porter de ces plumes ou belles ou laides, « parce, disoit-il, que cela n'appartenoit » proprement qu'aux gens de guerre et non pas » aux bourgeois, dont les uns marquoient par- » là leur gentillesse et les autres leur lâcheté, » d'où il concluoit, qu'un soldat ainsi emplumé, » faisoit espérer de son courage, que s'il en avoit » assez pour se défaire d'un ennemi, il en sauroit » bien tuer deux et ne s'enfuiroit pas pour trois, » disant que ce mot n'étoit pas de lui, mais un » vieux proverbe en faveur des plumes et des » guerriers qui les portoient ». A ces discours ordinaires il entremêloit à tout moment des contes agréables. J'en rapporterai ici quelques-uns des meilleurs qui me sont restés dans la mémoire et qui ne choquent point la bienséance par des paroles trop libres qui lui étoient assez ordinaires.

S'étant un jour rencontré avec un soldat de

fort petite taille, mal fait de corps et qui avoit une mine encore pire, il lui demanda son nom, et le soldat ayant répondu qu'il s'appeloit Hurtado : « Si est-ce, lui dit-il, que vous n'êtes bon » ni pour être rencontré, ni pour être heurté. »

Une autre fois, comme il s'en alloit à la guerre, il trouva en son chemin un frère Lay, et comme il n'y en avoit point alors dans mon pays (je ne sais pas encore s'il y en a), le prenant pour un espion, il fut tenté de l'envoyer au gibet. Toutefois pour mieux s'assurer de la condition du personnage, il s'avisa de l'inviter à manger avec lui, et pour prouver s'il étoit religieux ou non, il commauda qu'on lui donnât à boire dans un vase plus grand qu'à l'ordinaire, afin de voir s'il le prendroit avec les deux mains ou avec une. Ayant aperçu qu'il les employoit toutes deux, « buvez mon père, lui dit-il, buvez hardiment, » car voilà qui vous sauve la vie », voulant dire que s'il n'eut bû de cette manière il se seroit fortifié dans le soupçon qu'il avoit déjà et qu'ainsi il l'eût fait pendre à l'instant.

Ayant pris un jour un de ses plus grands ennemis, il ordonna qu'il fut pendu sur le champ; ce malheureux lui ayant demandé pourquoi. « Je vous entends, lui répondit Carvajal, vous » voulez rendre illustre votre mort par sa cause » et la laisser à vos descendans comme une mar- » que d'honneur, sachez donc que je vous fais » pendre parce que vous êtes au service du roi ;

» allez à la bonne heure, il vous récompensera » bien de vos services »; et en disant cela il le fit expédier.

Comme il s'en alloit dans la province du Collao, il rencontra par hasard un marchand qui avoit pour seize ou dix-sept mille ducats de marchandises d'Espagne, qu'il avoit achetées à Panama; s'adressant à lui, « mon frère, lui dit-il, » vous savez que tout ce que vous avez-là m'appartient par le droit de guerre »; le marchand qui étoit adroit et habile à parer les coups de la mauvaise fortune, lui répondit en même temps, « monsieur, soit dans la guerre, soit dans la » paix, cette marchandise est à vous aussi bien » qu'à moi qui ne l'ai achetée dans Panama, » qu'afin d'en partager le gain avec vous; preuve » de cela c'est que j'ai pris le soin de vous apporter deux barils d'excellent vin et deux douzaines de fers avec leurs clous pour vos mules» (en ce temps-là chaque fer valoit un marc d'argent) et là dessus il envoya quérir le vin et les fers.

Carvajal reçut l'un et l'autre paroissant en faire cas, et pour lui en témoigner sa reconnaissance, il le fit conduire par un de ses officiers, avec ordre exprès aux Indiens, de le servir par les chemins, et de lui donner les choses qui lui seroient nécessaires dans son voyage: outre qu'il voulut qu'à Potosy, aucun marchand n'ouvrit sa boutique, et ne débitat sa marchandise, que celui-ci n'eût vendu auparavant toute la sienne:

tellement qu'il gagna plus de trente mille ducats. Il alla d'abord chercher Carvajal, et l'ayant trouvé, « monsieur, lui dit il, nous avons gagné en com- » pagnie huit mille ducats, dont je vous en ap- » porte quatre pour votre part. » Carvajal faisant alors le marchand, et l'empressé, dit qu'il ne se contentoit pas de cela, et qu'il vouloit voir le livre. Le marchand le lui montra, et en lut les parties; où se trouvèrent des pièces de brocard, de velours, de satin, de damas, des draps de Segovie, de Hollande et plusieurs autres marchandises venues d'Espagne, avec leur prix à côté; et pour conclusion, trois douzaines de peignes, où étoit aussi le prix. Carvajal s'étant donné la patience de le laisser lire; «Tout beau, lui dit-il, relisez un peu cette partie» : puis se tournant vers ses soldats, il leur dit, «messieurs, ne vous semble- » t-il point que mon compagnon ne me met un peu » ces peignes bien haut?» Les soldats éclatèrent de rire de voir que ne s'étant point arrêté aux prix des plus considerables marchandises, il contrôloit sur celui des peignes; et ils jugèrent qu'il le faisoit pour les mettre en bonne humeur. Leur association finit ainsi, après que Carvajal eut reçu sa part du gain, et régalé son compagnon, comme c'étoit sa coutume, quand on lui donnoit quelque chose.

A ces contes-là j'ajouterai encore ceux qui suivent, qui ne sont pas moins bons. Dans le temps que François de Carvajal poursuivoit le

capitaine Diégo Centeno; il prit trois de ses ennemis, dont il en fit pendre deux des principaux. Quand il fut question de venir au troisième, qu'on nommoit maître François, qui étoit Grec, et qui faisoit le métier de chirurgien, encore qu'il ne le fût pas; « Pendons celui-ci, dit-il, au plus » haut de cet arbre, parce qu'il est le plus méchant de tous: » Le pauvre maître François bien étonné de ces paroles, « monsieur, lui répondit-il, je ne » vous ai jamais offensé; que vous reviendra-t-il de » faire mourir un pauvre malheureux comme moi, » qui suis un excellent chirurgien, et qui vous puis » servir à traiter vos blessés?» Carvajal le voyant si désolé; « Va-t-en lui dit-il, je te pardonne le » présent et l'avenir, à condition que tu t'en iras » de ce pas panser mes mules, car c'est là ton vrai » métier. » Ce drôle s'étant ainsi échappé s'enfuit quelques mois après, et s'en alla servir Diégo Centeno; mais le malheur voulut pour lui qu'après la bataille de Huarina, il retombat entre les mains de Carvajal, qui commanda tout incontinent qu'on le pendit: « Vous ne devez pas pour» tant le faire, lui répondit maître François, après » m'avoir pardonné en tel temps le présent et l'a» venir: je m'assure que vous me tiendrez parole, » et ne violerez point la foi d'un bon soldat, tel » que vous êtes en effet. » Carvajal surpris de son effronterie; « Va-t-en au diable, lui dit-il, te sou» viens-tu bien encore de ma promesse? Je te la » tiens, va panser mes mules, et t'enfuis autant

» de fois que tu voudras : que si tous les ennemis » du gouverneur mon maître faisoient comme » toi, nous ne les tiendrions point pour tels. » Un auteur dit que cela se passa entre un prêtre, et Carvajal ; mais c'est que ceux qui lui en avoient donné la relation, lui avoient déguisé le sujet, et le nom.

Une autre fois encore dans les échecs qu'il donnoit à Diégo Centeno, il fit prisonnier de guerre trois soldats, de ceux qu'il appeloit d'ordinaire tisserands, qui pour faire leurs affaires, passoient d'un parti à l'autre, et auxquels il ne pardonnoit point. Il commanda donc qu'on les fit mourir incessamment : ce qu'on se mit en devoir d'exécuter aussitôt : mais après qu'on en eut pendu deux, le troisième, pour l'obliger à lui donner la vie, feignant d'avoir été de ses domestiques ; « Hélas, monseigneur, lui dit-il, » pardonnez-moi, je vous supplie, puisque vous » avez eu la bonté de souffrir que j'aye mangé » de votre pain ; » en effet il en avoit mangé plusieurs fois à sa table, avec ses autres camarades.

Cette prière fit dire à Carvajal ; « Oh le mauvais » pain, d'avoir été si mal employé ! » Et se tournant vers le bourreau ; « pendez-moi ce cavalier » lui-dit-il, à la plus haute de ces branches-là, en » considération de ce qu'il a mangé de mon pain. » Mais afin que ce chapitre ne soit pas trop long, je suis d'avis de le diviser en deux parties.

CHAPITRE XLII.

Suite des bons mots de Carvajal. — Ce qui arriva à un jeune garçon pour avoir touché après sa mort un des quartiers de son corps.

Carvajal étant un jour sorti de Cusco, pour s'en aller au Collao, avec trois cents hommes rangés en ordonnance de guerre, sa coutume étant d'en user ainsi: et même dans la marche de les ranger en bataillon, pour les accoutumer aux exercices militaites; aperçut à une lieue de la ville, qu'un soldat s'étoit détaché de son rang, pour s'en aller à ses nécessités, derrière un rocher, qui étoit proche du grand chemin; il courut après lui, et lui demanda tout en colère pourquoi il s'étoit détaché des files? Le soldat s'étant excusé sur ce qu'il étoit pressé, Carvajal lui répondit: « Et quoi? vous ne savez donc pas » qu'un bon soldat, qui veut passer pour tel dans » le Pérou, où il faut qu'il s'étudie à surpasser » tous les guerriers du monde, doit manger un » pain à Cusco, et l'aller rendre à Chuquisaca! » Ce qu'il dit par une forte exagération, y ayant d'un lieu à l'autre plus de deux cents lieues de distance.

Après qu'il eut bien poursuivi Diégo Centeno,

et que par sa valeur extrême, il l'eut réduit à quitter la partie; en réjouissance de cette victoire, il fit un festin dans Cusco aux plus considérables de ses soldats. Comme le vin étoit alors si rare, et par conséquent si cher, qu'un médiocre baril se vendoit jusques à trois cents ducats, les conviés qui n'en avoient pas bû de long-temps, ni même accoutumé d'en boire, en sentirent si bien les effets, que les uns s'endormirent à table, les autres furent contraints d'en sortir, et les autres de s'accommoder comme ils pûrent, après s'être laissé tomber. Sa femme, qui au sortir de sa chambre les aperçut en cet état-là dit à demi en colère, et se moquant d'eux, « malheur au » Pérou, et à ceux qui le gouvernent! » Ce que Carvajal ayant ouï, « tais-toi, lui dit-il, vieille » rusée, et les laisse dormir deux heures; car il » n'y en a pas un parmi eux qui ne soit capable » de gouverner la moitié du monde.

Un homme riche lui fut remis un jour entre les mains, pour le faire punir de certaines choses, qu'on lui dit qu'il avait faites contre lui: mais comme il ne se trouvoit point de preuve suffisante, encore que Carvajal n'en eût pas besoin, pour se défaire de ses ennemis; il ne laissa pas de l'envoyer en prison. Cet homme voyant qu'on différoit l'exécution de sa mort, se mit dans l'esprit qu'il pourroit racheter sa vie pour de l'argent, parce qu'on savoit assez qu'en semblables occasions Carvajal n'en refusoit point, et qu'il étoit

homme à en venir à un accommodement. Dans cette pensée le prisonnier fit venir un de ses amis, qu'il pria de lui apporter deux plaques d'or et les cacher dans un lieu qu'il lui nomma. Les ayant reçues, il envoya son ami à Carvajal, pour le supplier de lui vouloir donner audience. Carvajal le fut donc voir, parce que la prison étoit dans l'enclos de son logis; et alors le prisonnier lui dit: « quoiqu'il soit certain, monsieur, que je ne suis » nullement coupable du fait dont on m'accuse, » je vous supplie pourtant d'avoir pitié de moi, » et d'agréer ce petit présent. Et si vous me par- » donnez, comme je vous en prie pour l'amour » de Dieu, je vous promets que je vous serai tou- » jours très-fidèle serviteur, et que vous le » connaîtrez par expérience. » Carvajal prenant les plaques d'or lui dit tout haut, afin de se faire entendre à ses soldats qui étoient à la place. « D'où » vient, monsieur, qu'ayant par devers vous une » lettre de recommandation si bonne et si authen- » tique, vous n'ayez pas daigné me la montrer » plus tôt? Allez-vous en en paix, et vivez en » assurance; car maintenant que nous faisons la » guerre au roi, il est bien juste que nous ne la » fassions point à l'église de Dieu. »

Nous avons dit ailleurs en peu de paroles, que François de Carvajal avoit fait étrangler Marie Calderon, mais comme on a oublié d'en rapporter les causes de part et d'autre, il ne sera pas hors de propos de le faire ici. Il faut donc

savoir, qu'encore que cette dame fût en la puissance de ses ennemis, elle ne laissoit pas de fulminer si haut, et si souvent contre les tyrannies de Gonzale Pizarre, qu'elle sembloit avoir pris à tâche de médire de lui. Carvajal qui en fut averti, lui envoya dire deux ou trois fois qu'elle changeât de style; ce qui lui fut encore confirmé par d'autres personnes, qui appréhendoient qu'il ne lui en arrivât quelque mal. Mais au lieu de se corriger, et de retenir sa langue, elle parla encore plus hardiment qu'auparavant: ce qui obligea Carvajal d'y mettre ordre. Il s'en alla donc à son logis, où l'ayant trouvée. « Ma commère, lui dit-il, savez-vous bien que je viens » ici pour vous donner le garrot? » Cette bonne dame qui croyoit que Carvajal se moquoit: « Va-» t'en au diable, lui répondit-elle, vieux ivrogne » que tu es, sans me venir étourdir ici de tes » railleries. » « Je ne raille point, lui répon-» dit Carvajal, et vous dis de rechef, qu'afin » d'empêcher que vous n'ayez désormais la lan-» gue si longue, je viens ici pour vous l'accour-» cir, et vous faire étrangler par ces messieurs » que voici. » C'étoient trois ou quatre nègres, qu'il menoit toujours avec lui, pour de semblables exécutions. En effet, ils l'étranglèrent aussitôt, et la pendirent à une fenêtre, qui regardoit dans la rue. Alors Carvajal qui étoit en bas, haussant les yeux pour la regarder; « ma » commère, lui-dit-il, je vous jure que si vos

» semblables ne se châtient par votre exemple,
» je n'y saurois plus que faire désormais. »

Mais il est temps que je reprenne, le fil de mon histoire, et que je revienne à la sanglante exécution qui fut faite de Carvajal. On lui coupa premièrement la tête, pour la porter dans la Ville des Rois, et l'exposer au gibet public, avec celle de Gonzale Pizarre. Ensuite son corps fut mis par quartiers, qu'on exposa de même sur les avenues des quatre grands chemins, par où l'on sort de la ville de Cusco, avec ceux des autres capitaines, qui furent punis du même supplice. Mais comme, je me suis engagé au ch. 73. du quatrième livre, de faire un conte, pour prouver l'effet du poison, dont les Indiens des îles de Barlovento envenimoient leurs flêches, en mettant la pointe dans des corps morts; je rapporterai ce que j'ai vû, arriver de l'un des quartiers de celui de Carvajal, qu'on avoit mis sur le chemin de Collasuyu, qui est au midi de Cusco. Nous sortîmes un dimanche, pour aller à la promenade, dix ou douze écoliers que nous étions tous mestifs, c'est-à-dire fils d'Espagnols et d'Indiennes, dont le plus âgé n'avoit pas douze ans. Ayant aperçu à la campagne un des quartiers du corps de Carvajal; il nous prit envie de l'aller voir, et nous en étant approchés nous trouvâmes que c'étoit une de ses cuisses, dont la graisse étoit coulée à terre, et la chair en étoit verdâtre, et toute corrompue. Comme nous regardions cet objet funeste, l'un

des plus hardis d'entre nous se mit à dire, « je gage » que personne ne l'oseroit toucher »; un autre dit que si; enfin le plus hardi de tous, qu'on appeloit Barthélemy Monedero, croyant faire une action de courage, enfonça le pouce de sa main droïte dans cette cuisse corrompue, où il entra tout entier. Cette action nous étonna tous: si bien que nous nous éloignâmes de lui, de peur d'en être infectés en lui criant! O le vilain: Carvajal te payera de ton effronterie. Cependant il s'en alla droit à un ruisseau qui étoit là tout auprès, où il se lava la main plusieurs fois, et se la frotta de boue; puis s'en retourna en son logis. Le lendemain il revint à l'école, où il nous montra son pouce, qui s'étoit extrêmement enflé; mais sur le soir, toute la main lui vint grosse jusqu'au poignet; et le jour d'après qui étoit le mardi, elle s'enfla jusqu'au coude: tellement que la nécessité le contraignit d'en dire la cause à son père. L'on appela d'abord les médecins, qui lui bandèrent étroitement le bras, et le lièrent au dessus de l'enflure, y apportant tous les remèdes qu'ils jugèrent pouvoir servir de contrepoison. Avec tout cela néanmoins, peu s'en fallut que le malade n'en mourût; et il ne réchappa, qu'avec beaucoup de peine, après avoir été quatre mois entiers, sans pouvoir tenir la plume à la main, tant il l'avoit foible.

CHAPITRE XLIII.

Particularités touchant la mort de Gonzale Pizarre. — Ses bonnes qualités. — Sa manière de vivre ordinaire.

Nous avons dit ci-devant, que Gonzale Pizarre employa la moitié du jour à se confesser; maintenant nous avons à dire ce qui se passa dans la suite. Il ne voulut point diner, et s'entretint lui seul assez long-temps, jusqu'à ce que le confesseur étant de retour, il ne bougea d'avec lui jusques sur le soir. Cependant les officiers de la justice ne faisant qu'aller et venir, pressoient à tel point son exécution qu'un des principaux d'entr'eux ennuyé de ce qu'on y apportoit un si grand délai, se mit à dire tout haut; « Et quoi ne veut-on » point tirer cet homme de là »? ce qui fâcha si fort les soldats qui l'ouïrent, qu'ils lui dirent mille injures, et l'obligèrent de se taire.

Gonzale Pizarre sortit un peu après, et monta sur une mule qu'on tenoit prête, ayant un manteau sur le dos. On lui laissa les mains libres, quoiqu'un auteur dise qu'il les eut attachées. Comme il étoit fort dévôt à la Vierge, il en portoit l'image entre ses mains; et ne cessoit de la prier pour son âme. Quand il fut à moitié chemin, il demanda un crucifix : et un prêtre lui en donna

un, de dix ou douze qu'on portoit devant lui. Pizarre le prit avec une ardente dévotion, et rendit au prêtre l'image de la Vierge, dont il baisa dévotement le bord de la robe; le tenant embrassé, sans bouger les yeux de dessus, il arriva à l'échaffaud qu'on lui avoit préparé. Etant monté dessus il se mit à l'un des coins, et s'adressant à ceux qui le regardoient, qui étoient tous soldats, et habitants de Pérou; les principaux s'étant retirés après l'avoir abandonné: bien que toutefois il y en eût quelques-uns qui se cachoient le visage de leur manteau; il leur dit à haute voix. « Vous » n'ignorez pas, messieurs, que mes frères, et » moi avons conquis cet empire; que plusieurs » d'entre vous sont obligés à mon frère de leurs » départements d'Indiens: et qu'il y en a d'autres » aussi qui tiennent de moi ceux dont ils jouissent » à présent. D'ailleurs, il s'en peut trouver entre » cette compagnie qui me doivent de l'argent, et » d'autres à qui j'en ai donné, sans espérance » qu'ils me le rendissent. Je n'en parlerois pas, » si ce n'étoit que je meurs si pauvre que l'habit » même que j'ai sur le dos n'est pas à moi, mais » au bourreau qui me doit trancher la tête; et » qu'ainsi je n'ai pas de quoi contribuer au salut » de mon âme. C'est pourquoi, messieurs, je prie » ceux à qui j'ai fait plaisir, et ceux aussi qui ne » me doivent rien, de me vouloir assister; les » uns par quelque sorte d'obligation, et les autres » charitablement, à faire dire des messes, et

» prier Dieu pour moi; car j'ai tant de confiance » au sang de notre seigneur Jésus-Christ son fils, » que j'espère que par vos bonnes aumônes, et » vos prières, il prendra pitié de moi, et me par- » donnera mes péchés. Sa divine majesté vous » veuille garder. »

A peine eût-il achevé, que toute la place retentit de gémissements, et des cris de ceux qui l'ouïrent parler ainsi, qui touchés d'une secrète tendresse en répandirent des larmes en abondance. Gonzale Pizarre se mit à genoux devant le crucifix qu'il avoit apporté, que l'on posa sur une table, dressée au milieu de l'échaffaud; et alors le bourreau, qu'on appeloit Jean Henriquez, s'approcha pour lui bander les yeux; mais Pizarre ne le voulut pas permettre. Comme il vit qu'il tiroit son épée pour lui trancher la tête, « Jean » mon ami, lui dit-il, fais bien ta charge, je te » prie ». « Je le promets à votre seigneurie, lui » répondit le bourreau, et qu'elle n'en doute » point. » En disant cela, il lui releva la barbe de la main gauche, parce qu'il l'avoit fort longue, et large à proportion, comme on la portoit alors; et d'un seul coup il lui sépara la tête du corps, qui demeura quelque temps sans tomber à terre. Voilà quelle fut la fin de ce bon cavalier.

Le bourreau le voulut dépouiller pour avoir son habit; mais Diégo Centeno qui étoit venu exprès pour mettre le corps à couvert, lui commanda de ne le point toucher, lui promettant

une bonne somme d'argent pour sa dépouille: et ainsi il fut porté à Cusco, où l'on l'ensevelit avec son habit, personne ne s'étant offert à lui donner un pauvre drap. Il fut enterré au couvent de Notre-Dame de la Merci, dans la même chapelle où étaient les deux Diegos Almagres, père et fils. La réflexion qu'on peut faire là-dessus est que comme ils furent compagnons en la conquête du pays, ils le furent aussi en leur genre de mort, ayant eu tous trois la tête tranchée; et étant morts si pauvres, qu'ils furent ensevelis d'aumones, et n'eurent qu'un seul tombeau, quoiqu'ils fussent tous trois si fiers dans leur prospérité qu'on eût dit qu'il n'y avoit pas assez de terre pour les couvrir. Leur fortune fut égale et ils ne furent pas plus avancés dans le monde que le marquis Dom François Pizarre. qui fut frère de l'un, et camarade de l'autre; car comme j'ai dit ailleurs, il fut tué malheureusement, et enterré d'aumone: si bien qu'ils furent tous quatre frères, et compagnons en tout. On peut voir par-là, comme disoient judicieusement ceux qui examinoient bien ces choses, de quelle monnaie le monde paye ses plus passionnés serviteurs: qu'il ne traite pas mieux que ceux qui s'y attachent le moins: ainsi qu'on le remarque par la fin tragique des conquérants de ce grand empire du Pérou.

De cette aumone, que demanda Gonzale Pizarre, un peu avant que mourir (ce qu'on ne

peut mettre en doute, puisque la chose se passa publiquement) pas un des trois auteurs que nous citons souvent, n'en a fait mention. Voilà pourquoi je ne trouve pas à propos d'en dire davantage.

Après que les troubles du Pérou furent pacifiés, tous les principaux de cet empire-là firent dire chacun dans sa ville quantité de messes pour l'âme de Gonzale Pizarre, tant parce qu'il les avoit demandées par charité, qu'afin de satisfaire à l'obligation qu'ils lui avoient d'être mort pour leur commune défense. Sa tête et celle de François de Carvajal ayant été portées dans la Ville des Rois, que le marquis Dom François Pizarre avoit fondée et peuplée, furent mises dans des cages de fer et exposées au gibet public de cette ville.

Gonzale Pizarre et ses trois frères, dont l'histoire parle amplement, étoient natif de Truxillo, ville dans la province d'Estramadure. Cette province mérite d'être louée de toute la terre pour avoir donné naissance à des enfans si héroïques qui ont conquis les deux empires du nouveau monde, qui sont le Pérou et le Mexique, car Dom Hernand Cortez, marquis de Valle qui conquit ce dernier, fut aussi de Medelin qui est dans la même province, et Vasco Nugnez de Valvoa, premier Espagnol qui vit la mer du Sud, naquit à Xerès de Badajos. J'ajoute que Dom Pédro d'Alvarado qui, après la con juête du Mexique,

passa au Pérou avec huit cents hommes et Gomez de Tordoya, reconnurent Badajos pour le lieu de leur extraction, que Pédro Alvarez Holguin, Fernand de Sotto, Pédro de Barco, son compagnon et plusieurs cavaliers surnommés Alvarados, et Charos, sans en comprendre quantité d'autres, qui aidèrent à gâgner ces royaumes, furent la plupart d'Estramadure, et comme principaux chefs, attirèrent avec eux les plus braves de ce pays-là; tellement que pour mettre une si digne province dans le plus haut comble de gloire où elle sauroit jamais atteindre, il suffit de nommer les enfans qu'une si bonne mère a mis au monde; les illustres exploits desquels la rendront à jamais glorieuse. Gonzale Pizarre tiroit son origine de ceux de ce nom, dont la noblesse est illustre dans toute l'Espagne; le marquis de Valle, Dom Fernand Cortès fut aussi de la même maison, car sa mère s'appeloit Catherine Pizarre, de sorte qu'on ne peut refuser à leurs descendants la gloire qui leur revient d'être issus d'ancêtres qui ont conquis deux empires.

Outre que Gonzale Pizarre et ses frères étoient recommandables par une si haute généalogie, ils avoient l'honneur d'être fils de Gonzale Pizarre, capitaine de la gendarmerie, dans le royaume de Navarre, charge si éminente que tous ceux de ce corps-là doivent être nés gentilshommes, et je me souviens d'avoir connu un des plus grands d'Espagne, qui étoit Dom Alphonse

Fernandez de Cordoue et Figueroa, marquis de Priégo, seigneur d'Aquilar qui avoit la même charge de capitaine de gendarmes du royaume de Navarre qu'il exerça jusqu'à la fin de sa vie.

Gonzale Pizarre étoit bien fait de corps, de bonne mine, il avoit une santé robuste, il étoit infatiguable comme l'histoire le remarque; il étoit bon cavalier et se servoit mieux que personne, soit d'une arquebuse, soit d'un arc à jalet; je pourrois ajouter qu'au jugement des connoisseurs; jamais gendarme ne se servit mieux de la lance que celui-ci.

Il aimoit fort les chevaux, et en avoit de fort bons: mais il en eut deux châtains entr'autres, qui lui servirent fort au commencement de la conquête du Pérou: l'un s'appeloit le Vilain, parce qu'il étoit mal fait, quoiqu'il ne laissât pas de travailler; et l'autre Zainillo, sur lequel il comptoit fort. Ce qui donna sujet à un cavalier de ce temps-là, qui avoit été camarade de Gonzale Pizarre, de dire, que lorsque Pizarre étoit monté dessus ce cheval, il ne faisoit non plus d'état des Indiens assemblés par troupes, que s'ils eussent été des mouches. Il avoit l'âme noble, et étoit ennemi juré des actions noires, des fourberies, des déguisements, et des trahisons. Autant qu'il haïssoit le mensonge, autant aimoit-il la vérité: aussi ne la cachoit-il jamais à personne, principalement à ses amis, ou à ceux qu'il croyoit être tels, auxquels il ne se fioit que trop,

puisqu'il lui en coûta la vie. Comme il ne faisoit point le raffiné dans les artifices et les intrigues du monde, quelques auteurs ont voulu dire qu'il manquoit d'esprit: cependant il l'avoit fort bon, mais il ne l'employoit qu'à des actions d'honneur et de vertu, qui jointes à son humeur obligeante, lui gâgnoient les cœurs, et de ses amis, et de ses ennemis. En un mot, il se rendit recommandable durant sa vie, par toutes les bonnes qualités qu'on peut trouver dans un homme de haute naissance. Que si des biens de l'âme, il faut passer à ceux de la fortune, nous pouvons dire qu'il en fut pourvu abondamment, puisqu'il fut seigneur durant quelque temps de tout le Pérou, et le gouverna même avec tant de justice et d'intégrité, qu'il en fut loué, comme il a été dit ci-dessus, par son plus grand ennemi, qui étoit le président. Toutefois, après avoir tant fait de bien, et donné des départements d'Indiens, qui valoient jusqu'à 30,000 ducats de rente, il mourut si pauvre, qu'on ne sauroit l'être davantage.

Les vertus chrétiennes firent le comble de ses grandes qualités, qui se signalèrent par une piété digne de lui. Mais comme le remarque le président dans la lettre qu'il lui écrivit, il fut particulièrement dévôt à la Vierge, mère de Dieu; pour l'amour de laquelle on ne lui demanda jamais aucune chose, de quelque importance qu'elle fût; qu'il ne l'accordât incontinent. Ce que François

de Carvajal, et les autres ministres savoient si bien par expérience, que lorsqu'ils vouloient faire mourir quelqu'un de leurs ennemis, qui le méritoit, ils donnoient ordre que personne n'eût accès vers lui, ne doutant point qu'il ne donnât la vie au coupable, si on la lui demandoit au nom de la Vierge. Aussi, à cause de ses vertus chrétiennes, morales, politiques et militaires, il fut tellement aimé d'un chacun, que lorsqu'on parla de le faire mourir (laissant à part le service du roi) il n'y eut personne qui ne le regrettat. Je puis dire sans flatterie, de n'avoir jamais ouï personne qui ne parlat bien de lui après sa mort, et qui ne rendit à sa mémoire tout le respect que les bons sujets sont obligés de rendre à ceux qui ont eu commandement sur eux. Que si le Palentin a avancé, qu'il y en eut qui insistèrent fort pour faire mettre son corps par quartiers, pour les exposer sur les grands chemins de Cusco, (ce que le président ne voulut pas toutefois) il y a apparence qu'il l'a dit après une relation très-fausse, étant certain qu'on n'imagina jamais une telle chose, tant s'en faut qu'on l'eût voulu proposer. En effet, si cela eût été, on en eût sans doute parlé depuis, après que les troubles furent pacifiés, comme on parloit d'autres évènements beaucoup plus secrets; et ainsi j'en aurois eu quelque connaissance. Mais c'est une pure calomnie, vû que tous ceux du conseil, excepté le président, devoient beaucoup à Gonzale Pizarre,

pour avoir reçu de lui de grands honneurs, et de signalés bienfaits; tellement qu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils s'obstinassent à opiner contre lui, pour noircir sa mémoire. C'étoit bien assez qu'ils consentissent à sa mort, pour le service du roi, et la tranquillité de tout le pays.

FIN DU LIVRE PREMIER.

HISTOIRE

DES

GUERRES CIVILES DES ESPAGNOLS

DANS LES INDES.

LIVRE SECOND.

Punition des gens de Pizarre. — Partage que fit le président Gasca des terres des Indiens. — grandes récompenses qui échurent aux uns et mécontentements des autres. — Fin malheureuse de Diégo Centeno. — Patience du président à souffrir les insolences des soldats. — Fuite des galériens envoyés en Espagne. — Mort du licencié Sepeda. — Second partage fait par le président. — Son entrée à Panama. — Vol que lui firent les Contreras de l'or et de l'argent du roi. — Manière dont il le recouvra. — Son arrivée en Espagne. — Soulèvement de François Hernandez Giron dans la ville de Cusco. — Venue du vice-roi Dom Antoine de Mendoça au Pérou. — Révolte de Dom Sébastien de Castille. — Mort du général Pédro de Hinoyosa. — Celle de Dom Sébastien et châtiment de ses compagnons.

CHAPITRE PREMIER.

Ordre du président pour la punition des tyrans. — Espagnols fouettés publiquement. — Prétentions des mécontents. — Partage des terres fait par le président.

La mort de Gonzale Pizarre, ni celle de son maître de camp et de ses capitaines, n'assurèrent point l'empire du Pérou contre les rébellions et les troubles; au contraire, ils en furent plus dangereux et plus grands comme on le verra par la suite de cette histoire. Il faut savoir qu'après que le président eut gâgné la bataille de Sacsahuana, il dépêcha le même jour deux capitaines en qui il se fioit le plus, qui furent Hernand Mexia de Gusman et Martin de Roblez, avec ordre exprès de s'en aller à la ville de Cusco et d'y mener des soldats dont ils fussent bien assurés, pour se saisir de tous ceux qui auroient pris la fuite après la défaite de Pizarre, et pour empêcher en même temps que plusieurs autres guerriers du parti du roi, qui s'étoient avancés dans la ville, n'y tuassent personne pour se venger des outrages qu'ils pouvoient avoir reçus en leur particulier, car les plus vindicatifs d'entre eux tenoient pour maxime que par le droit de la guerre il leur étoit permis de tirer raison de

leurs ennemis par la force en quelque part qu'ils les rencontrassent.

Le jour d'après l'exécution de Gonzale Pizarre et de ses capitaines, le président sortit de Sacsahuana, lieu fameux pour la bataille qui s'y étoit donnée. Quoique delà jusqu'à Cusco, il n'y eût pas davantage de quatre lieues de chemin, ils y mirent pourtant deux jours tout entiers. Dès que le président y fut arrivé, il envoya le capitaine Alphonse de Mendoça avec une troupe de soldats fidèles, au pays des Charcas et à Potosy afin que par les chemins ils arrêtassent les capitaines que Gonzale Pizarre avoit envoyés en ces quartiers-là, qui étoient François d'Espinosa et Diégo de Carvajal, surnommé le Galant, dont nous avons fait mention ci-dessus. Il envoya en même temps le licencié Paulo Hondegardo pour gouverneur et capitaine général aux provinces susdites, avec ordre de faire justice de ceux qui se trouvaient avoir suivi Gonzale Pizarre et de ceux aussi qui n'auroient point servi le roi. On les appeloit vulgairement les Éclairants, parce que dans les guerres passées ils avoient regardé faire les autres, mais ils portèrent la peine de cette neutralité trop lâche et en furent punis rigoureusement dans leurs biens. Il envoya depuis le licencié Paulo et le capitaine Gabriel de Royas pour exercer dans ces provinces la charge de trésoriers du roi et lever les quints de ses rentes et aussi les amendes et les sommes au paiement

desquelles le gouverneur auroit taxé les Éclairants et les traitres, de manière, dit Augustin de Çarate (liv. 7, chap. 8), que de tous ces derniers joints ensemble, le licencié Paulo en fit tenir en peu de temps plus d'un million et deux cent mille pezos, ayant exercé lui seul la charge de trésorier parce que Gabriel de Royas fut à peine arrivé dans la province des Charcas qu'il y mourut de maladie.

Tandis que ces choses se passoient dans la spacieuse province des Charcas, le président se tenoit à Cusco, où, durant son séjour, on fit plusieurs réjouissances de combats de taureaux, et de jeux de canes, qui coûtèrent beaucoup, parce que les livrées furent toutes de velours de différentes couleurs. Je vis tous ces divertissements de la galerie du logis de mon père. Cependant il donna la commission de châtier les rebelles à l'auditeur André de Siança, et au maître de camp Alphonse d'Alvarado, par l'ordre desquels plusieurs des plus fameux guerriers du parti de Pizarre furent pendus, d'autres écartelés, et plus de cent soldats espagnols fouettés, six à six, et quatre à quatre. Je me souviens de les avoir tous vus, étant sorti avec mes compagnons d'école, pour voir cette exécution qui scandalisa fort les Indiens, qui s'étonnoient de voir que les Espagnols traitoient ainsi ceux de leur nation avec tant de honte et d'infamie : y en ayant eu plusieurs de pendus, mais pas un

de fouetté jusqu'alors. Et quoiqu'on ne manquât ni de mules, ni de chevaux sur lesquels on pouvoit faire passer la carrière à ces misérables, néanmoins les intendants de justice voulurent absolument qu'on les mît sur des moutons du pays, pour les fouetter avec plus d'affront et d'ignominie; ensuite de quoi, ils les condamnèrent tous aux galères.

Dans ce même temps, le président fit publier une amnistie générale en faveur de ceux qui avoient marché sous l'étendard royal dans la bataille de Sacsahuana; les déclarant absous de toutes les fautes par eux commises durant la rebellion de Gonzale Pizarre : quand même ils auraient trempé à la mort du vice-roi Blasco Nugnez Vela, et à celle des autres officiers de sa Majesté; ce qui ne s'entendoit pourtant qu'à l'égard du criminel, sauf le droit des parties, touchant leurs biens, et leurs causes civiles, ainsi qu'il étoit porté par l'ordre qu'en avoient les commissaires députés, comme le remarque Augustin de Çarate : car pour les criminels, ils disoient tous que Gonzale Pizarre avoit satisfait et payé pour eux.

Quoique par la victoire, et l'exécution de ses ennemis, le président eût apporté quelque calme aux troubles passés, il ne laissoit pas de se trouver plus en peine qu'en temps de guerre. En effet, dans la fureur des armes, plusieurs lui aidoient à supporter les charges de la milice : au

lieu qu'en pleine paix, il se trouvoit réduit à souffrir lui seul les demandes et les importunités de deux mille cinq cents hommes, qui prétendoient paiement et récompense de leurs services, n'y en ayant pas un seul parmi eux, quelque inutile qu'il eût été, qui ne s'imaginât de mériter le meilleur département d'Indiens qui fût dans tout le Pérou. Le malheur étoit encore que ceux qui avoient le plus assisté le président, durant la guerre, étoient ceux aussi qui l'importunoient le plus en temps de paix; car ils le pressoient et l'ennuyoient si fort par leurs sollicitations et par leurs requêtes, que pour s'exempter d'une partie de cette peine-là, il fut contraint de sortir de la ville, et de s'en aller à la vallée d'Apurimac, qui en est à douze lieues, afin d'y travailler au partage des terres avec plus de repos et de tranquillité d'esprit. Il y mena avec lui Dom Jérôme de Loaïso, archevêque de la Ville des Rois, et son secrétaire Pedro Lopez de Caffela, et fit de très expresses défenses à tous les habitans, soldats et autres, de quelque condition qu'ils fussent, de le venir trouver où il étoit, pour n'être pas interrompu dans le dessein qu'il avoit. Il ordonna encore, qu'aucun des principaux du Pérou n'eût à s'en retourner chez soi, que les départemens d'Indiens ne fussent faits; s'imaginant que, par la présence des plus considérables, il pourroit assurer le pays contre les mutineries du menu peu-

ple. Pour ce même effet, il résolut de disperser les soldats en divers endroits du royaume, et de les exercer à la conquête de nouveaux pays, à l'exemple de ceux qui avoient gagné cet empire-là. Néanmoins il n'y put envoyer que fort peu de gens, parce qu'il fut pressé de sortir de ce royaume; craignant les révoltes que les plaintes de tant d'importuns et de mécontents, qu'on ne pouvoit appaiser, pouvoient causer.

CHAPITRE II.

Le président s'en va le plus secrètement qu'il peut dans la Ville des Rois. — Lettre qu'il écrivit aux mécontents pour les consoler.

Le président employa plus de trois mois à faire le partage des terres dans la vallée d'Apurimac, où il trouva quantité de mémoires et de requêtes des prétendants, dans lesquelles ils exposoient leurs services passés. Mais il ne s'y arrêtoit pas beaucoup, ayant résolu de garder le meilleur pour ceux qui, dans Panama et à Nombre de Dios, s'étoient trouvés avec le général Pedro de Hinoyosa, quand on lui livra la flotte de Gonzale Pizarre; car dès ce temps-là, on marqua les départements qu'on devoit donner à chacun d'eux. Après ce partage, le président s'en alla droit à la Ville des Rois, sans

prendre d'autre avis que le sien, et celui de l'archevêque Loaïsa, bien qu'ils ne fussent tous deux, ni le mérite des soldats, ni la peine qu'ils avoient eue, comme ils l'avouèrent eux-mêmes, quand ils les ouïrent plaindre de ce qu'on les avoit laissés sans récompense. Mais pour mieux faire réussir son dessein, il voulut que douze ou quinze jours après son départ, l'archevêque et le secrétaire Pedro Lopez s'en retournassent à Cusco pour y publier le rôle des partages qu'on avoit faits : ensuite de quoi, pour consoler ceux auxquels il n'étoit échu aucun département, il leur écrivit une lettre fort ample, par laquelle il les assura de la bonne volonté qu'il avoit de les récompenser, quand quelque chose viendroit à vaquer. Cette lettre est la suivante que j'ai tirée mot à mot du Palentin (1).

Aux très-nobles et magnifiques seigneurs, les seigneurs cavaliers, et gentilshommes, sujets de sa majesté impériale, dans la ville de Cusco.

« Très-magnifiques et nobles seigneurs : comme il arrive souvent, que la trop grande passion qu'ont les hommes pour leurs intérêts propres, les empêche d'user comme il faudroit de leur

(1) Dans la première partie de son histoire chap. 92, dont voici l'inscription.

raison, pour s'en servir à rendre grâces à ceux auxquels ils doivent quelque sorte de reconnaissance; j'ai trouvé à propos de vous écrire cette lettre, pour plusieurs causes. Mais la principale est, pour vous faire souvenir de conserver cette bonne volonté que vous m'avez marquée, non seulement à cause du pouvoir qu'il a plu au roi de me donner sur vous; mais encore à cause de ce que j'ai fait, que je fais, et que je ferai pour votre service, soit dans le Pérou, soit en tout autre pays. Laissant donc à part les bons offices que je pense avoir rendus à quelques-uns de vous en particulier; je vous prie tous en général, de considérer que je n'ai rien oublié de ce que j'ai crû pouvoir servir à votre commun avancement. Vous n'ignorez pas les grandes dépenses qu'il a fallu faire pour maintenir la guerre, et dans le Pérou, et dans les autres pays; où quoique le nombre des soldats eût été petit, et la guerre de peu de durée, elle n'a pas laissé toutefois d'épuiser un prodigieux fonds d'argent. Tout ce que j'ai donc pu faire pour vous, a été de partager également, et avec justice ce qui s'est trouvé dans le pays de terres vacantes, à quoi je vous avoue que j'ai travaillé jour et nuit, pour partager un chacun de vous, sans favoriser les uns plutôt que les autres, au préjudice de ceux qui se trouveroient les plus dignes de ces gratifications. J'en ferai de même, à l'avenir quand il y aura des terres vacantes dans le Pérou, et ne

les donnerai qu'à ceux d'entre vous, qui dans le service de sa majesté, se seront comportés en bons et fidèles sujets.

» Et afin que vous seul jouissiez d'un si riche pays, je ne me suis pas seulement proposé d'en chasser les traîtres et les lâches, qui sont demeurés neutres; mais j'ai encore résolu, jusqu'à ce que vous soyez riches, qu'il n'entre ici, ni d'Espagne, ni de terre ferme, ni de Nicaragua, ni de Guatimala, ni de la nouvelle Espagne, d'autres gens de guerre qui se puissent prévaloir à votre dommage, d'une récompense qui vous est légitimement due. Puis donc que je fais maintenant comme par le passé, tout ce que je puis pour votre service; je vous prie de vous contenter de ma bonne volonté, à l'exemple de Dieu, qui ne demande pas d'avantage à ses créatures, que ce qu'elles peuvent, en le servant, comme elles y sont obligées. Je veux dire par là, que si quelqu'un de vous ne se trouve pas si bien récompensé qu'il voudroit, qu'il considère qu'on n'a pu faire davantage, à présent, et qu'on tâchera d'y suppléer à l'avenir, quand l'occasion s'en présentera. En un mot, je vous dis de rechef, que tout ce qui viendra désormais à vaquer dans le Pérou, ne sera que pour vous seulement. Ainsi vous devez espérer, que le père de tous les biens récompensera ce qui vous manque à présent, quand il le jugera nécessaire à votre profit.

» Cependant, je vous puis assurer, qu'étant

déjà bien avancé en âge, je ne prétends point d'autre fruit de toute la peine que j'ai eu en ce long voyage, que j'ai entrepris par mer et par terre, que la seule satisfaction d'avoir fait ce que je dois envers Dieu comme chrétien, envers mon roi, comme vassal, et envers vous, comme à mes prochains, tellement que vous auriez grand tort de ne le reconnoître pas et de diminuer d'affection pour moi, à mesure que j'augmente dans la bonne volonté que j'ai pour vous, qui est telle, que je contribuerai toujours à votre bien de tout mon possible. Étant sur le point de m'en aller à la ville de Lima, pour y établir l'audience royale, et y donner ordre à toutes les autres choses nécessaires, dont je ne vous entretiendrai point ici, j'ai prié Monseigneur l'archevêque de Cusco, de suppléer à mon défaut, et de s'en aller où vous êtes, pour vous montrer l'état des départements qui vous sont échus, et vous assurer de ceux qui vaqueront à l'avenir, de quoi je ne doute point qu'il ne s'acquitte mieux que moi-même. Je finis en priant Dieu, qu'il me fasse la grâce de vous revoir tous avec autant de prospérité que vous souhaitez d'en avoir, et que je vous en souhaite aussi, pour la plus grande gloire de sa divine majesté. De Guaynarima le 18 août 1548. Signé, le licencié Gasca »

Outre cette lettre qu'il écrivit, il fit dire au père Provincial, Thomas de Saint-Martin, qu'il eût à prêcher le jour de la publication, et qu'en

adressant son discours aux prétendants, il tâchât de leur persuader de se contenter chacun du département qui lui étoit échu; de quoi Diégo Hernandez Palentin a fait une relation fort ample, que j'ai abrégée pour ne pas ennuyer le lecteur.

Quand on fut à Cusco, que le président s'en étoit allé seul, et à la dérobée; entre plusieurs officiers qui s'entretinrent là-dessus, le capitaine Pardave ne put s'empêcher de dire, « Assuré-» ment Magdeleine de la Croix nous aura fait » quelque tricherie, puisqu'elle s'en est ainsi » allée sans rien dire. » Il est à remarquer que les Espagnols appeloient du nom de cette femme le président pour donner à connoître par-là, qu'il n'étoit pas moins fourbe que cette femme qui par arrêt de l'Inquisition fut exécutée à mort dans Cordoue pour ses enchantements, et ses sortilèges. Ce ne fut donc pas sans raison que le président sortit de Cusco, pour faire le rolle de ces départements d'Indiens, et qu'il s'en alla plus loin encore, quand il fut question de le publier, comme le remarque le Palentin (au premier chap. de la 2e part. de son hist.) dont voici les paroles.

« Il courut un bruit qu'il étoit sorti de Cusco, pour n'assister pas à la publication des résolutions qu'il avoit prises; car comme il avoit l'esprit pénétrant, et connoissoit l'humeur de ceux du pays, il appréhendoit les affronts des gens de guerre, et qu'à leurs plaintes ils n'ajoutassent des

blasphêmes et des malédictions contre lui. Aussi eut-il raison de le craindre, car après que l'archevêque fut arrivé à Cusco, où s'étoient rendus presque tous les gens de guerre, et les principaux seigneurs qui avoient aidé à la réduction du pays; quand on eut commencé de publier les départements (ce qui fut fait le vingt-quatrième d'août fête de Saint-Barthelemi) la plupart d'entr'eux se mirent à jurer, et à fulminer contre le président, jusque-là même qu'ils en vinrent à des invectives qui aboutissoient à de nouvelles révoltes. Ils firent des assemblées, où ils parloient de tuer l'auditeur André Siança, et l'archevêque de Cusco, qu'ils disoient être auteurs du mauvais partage qui leur étoit fait. Le sujet de leur mutinerie procédoit de ce qu'on avoit donné, à ce qu'ils disoient, les meilleures commanderies et les principaux départements d'Indiens, aux plus passionnés serviteurs de Gonzale Pizarre, et à ceux qui avoient porté les armes contre le roi. Ce que Francois Lopez de Gomare confirme encore plus particulièrement quand il dit:

«Il s'en alla depuis à Apurimac, qui est à douze lieues de Cusco, où par l'avis de l'archevêque de la Ville des Rois, Loaïsa et de Pédro Lopez son secrétaire, il donna plus d'un million et demi de rente à diverses personnes, et prit sur les commanderies quelques 150,000 écus en or. De plus, il maria plusieurs riches veuves à des soldats qui avoient fort bien servi le roi, et

amélioria les départements de plusieurs qui en avoient déjà de fort bons. Il s'en trouva quelques-uns, qui tiroient jusqu'à cent mille ducats par an, revenu très-grand, et digne d'un prince; mais qui n'étoit que durant la vie, l'empereur n'ayant pas voulu qu'il passât en héritage: et de tous ceux-ci, le plus opulent étoit Hinoyosa.

Gasca se retira dans la Ville des Rois, pour n'entendre pas les plaintes et les malédictions des soldats. Ce fut aussi la peur qu'il avoit qui lui fit envoyer à Cusco l'archevêque Loaisa, pour payer en belles paroles ceux qui n'avoient ni argent ni vassaux, leur promettant de grands biens à l'avenir. Mais quelqu'espérance que leur donnât l'archevêque, il ne pût arrêter la furie des soldats, dont les uns se plaignoient d'avoir trop peu, et les autres de n'avoir rien du tout. Quelques-uns aussi trouvoeint étrange qu'il eût comblé de biens ceux qui ne s'étoient jamais employés qu'à nuire au roi, jurant tout haut qu'ils l'accuseroient au conseil des Indes: ce que ne manquèrent pas de faire le maréchal Alphonse Alvarado, et Melchior Verdugo, qui écrivirent depuis au procureur fiscal quantité de choses de lui, en forme d'accusation.

Ils passèrent encore plus avant, car ils résolurent entr'eux de se révolter, de prendre l'archevêque, l'auditeur Siança, Hinoyosa, Centeno, Alvarado, et de prier le président Gasca, de vouloir réformer les départements, afin que tous

y eussent part, ou de leur donner une pension dessus, sinon qu'ils la sauroient bien prendre eux-mêmes. Mais cette conjuration étant découverte, ceux qui en étoient auteurs furent pris, et châtiés ensuite par l'auditeur Siança; si bien que l'émeute fut ainsi appaisée.

CHAPITRE III.

Mariages qui se font. — Départements donnés à Pédro de Hinoyosa et à leurs associés.

Pour expliquer ce que dit cet auteur, touchant les veuves, il faut savoir que plusieurs grands seigneurs du pays, qui avoient des départements d'Indiens, ayant été tués à la guerre, et leurs veuves ayant hérité de tous leurs biens, pour empêcher qu'elles n'épousassent des hommes qui n'eussent rendu aucun service au roi, les gouverneurs s'avisèrent de les marier de leur main, et le firent ainsi par tout le Pérou. Plusieurs n'en furent pas fâchées, et d'autres eurent bien de la peine à s'y résoudre, parce qu'on leur présenta des hommes beaucoup plus vieux que leurs défunts maris. La femme d'Alphonse de Toro, maître de camp de Gonzale Pizarre, qui avoit un grand département d'Indiens, fut mariée à Pédro Lopez Cassella, secrétaire du président

Gasca, celle de Martin de Bustincia, fille de Huayna Capac, dont les Indiens étoient à elle, et non pas à son défunt mari, fut donnée à un soldat, fort homme de bien, qu'on appeloit Diégo Hernandez, dont on faisoit courir ce faux bruit, qu'il avoit été tailleur. Ce ne fut pas néanmoins sans une grande difficulté que ce mariage se fit, parce que cette dame ayant sû sa basse naissance, le refusa tout-à-fait, disant qu'il n'étoit pas juste de donner la fille de l'inca Huayna Capac à un *ciracamayo*, mot péruvien qui signifie un couturier ou un ravaudeur. Elle fut sollicitée par l'archevêque de Cusco, par le capitaine Diego Centeno, et par plusieurs autres personnes considérables; mais elle n'en voulut rien faire, ce qui fut cause qu'on s'avisa d'envoyer quérir don Christophe Paulu, son frère, dont nous avons parlé ci-devant. Quand il fut venu, il tira sa sœur en particulier, et lui dit « Qu'il ne falloit pas qu'elle refusât de consentir à ce mariage, si elle ne vouloit rendre odieux tous ceux de la famille royale, étant bien certain que les Espagnols les haïroient mortellement à l'avenir. Les raisons de son frère la firent résoudre à se marier, quoique ce ne fût qu'à contre-cœur. Ils furent menés devant l'évêque, qui, pour leur faire honneur, voulut faire lui-même l'office de curé. Le truchement indien, ayant demandé à la princesse si elle vouloit être femme de cet homme-là, parce qu'en leur langue, ils

n'ont point de mot pour dire épouser ou marier; elle répondit en péruvien : *Ychac mana » munani »*, ce qui signifie : « tantôt je le veux, » et tantôt je ne le veux pas. » Ainsi, l'on passa outre, et le mariage fut solemnisé dans la maison de Diégo de los Rios, des principaux de Cusco, où je les laissai quand jen sortis, il se fit encore plusieurs autres mariages semblables, et il y eut entr'eux plusieurs mécontents; les uns pour le peu de rente qui leur échut, les autres pour la laideur de leurs femmes.

Le partage de ces terres fut donc, comme disent les auteurs, la seule cause de toutes les révoltes susdites, n'y ayant personne qui ne murmurât de voir qu'on avoit donné au général Pédro de Hinoyosa le département d'Indiens qu'avoit Gonzale Pizarre dans la province des Charicas, qui lui rapportoit tous les ans plus de cent mille ducats de rente, outre qu'on le gratifia d'une mine d'argent, dont il tira, dans peu de mois, plus de six cents mille livres, car il se trouvoit dans les mines de Potosi une si prodigieuse quantité d'argent, qu'il valoit beaucoup moins que le fer en ce pays-là. A Gomez de Solis, il échut le département nommé Topacri, d'environ sept mille livres de rente; et Martin de Roblez en eut un autre qui ne valoit pas moins. Mais quoique Diégo Centeno eût rendu des services signalés, néanmoins pour ne s'être pas trouvé à Panama quand on livra la flotte, il

n'eut aucune gratification par dessus le département qu'il avoit déjà, qu'on appeloit Pucuna, ni ses associés non plus, les services desquels s'en allèrent en fumée.

Ces départements se trouvèrent presque tous dans les royaumes des Charcas. Laurens d'Aldana en eut un nouveau outre celui d'Arequèpa, qui lui valoient tous deux plus de cent-cinquante mille livres par an: et dans la ville de Cusco, Dom Pedro de Calebra en jouit d'un autre, appelé Cotapampa, qui lui apportoit le même revenu, et quelque chose de plus. Fernand Mexia de Gusman, son gendre, eut celui de Contusuyu, se montant à quelques cents mille livres de revenu. Dom Baltazar de Castille, celui de Parihuanacocha, qui lui rapportoit plus de six-vingts mille livres en or et Jean Alphonse Palamin en obtint un autre outre le sien, dont la rente étoit estimée plus de quatre mille livres. On en donna un semblable au licencié Carvajal, qui ne le posséda pas long-temps, parce qu'étant intendant de la justice de Cusco, il mourut malheureusement de la chute qu'il fit d'une fenêtre pour le service d'une dame. Outre les départements susdits, il en échut un à Fernand Bravo de Laguna; mais qui ne rapportoit pas davantage de vingt-cinq mille livres par an: car on le lui donna petit, pour n'avoir pas été du nombre de ceux qui se trouvèrent présents quand on livra la flotte. A bien considérer toutes choses, le pré-

sident eut raison de récompenser si bien les services que ces cavaliers rendirent au roi et à lui ; étant bien certain que par ce moyen fut reconquis l'empire du Pérou qui alloit être tout-à-fait perdu quand le président y arriva, et je m'assure que tous ceux qui en liront attentivement l'histoire en conviendront. Les cavaliers auxquels on donna des départements dans toutes les autres villes du Pérou, ne s'en prévalurent pas comme ceux dont je viens de parler, parce qu'on ne fit qu'améliorer les leurs, qui étoient pauvres, en y ajoutant d'autres plus riches, et en en donnant même à ceux qui n'en avoient aucun. Mais tels qu'ils étoient, ils ne laissoient pas de valoir jusqu'à vingt-cinq ou trente mille livres de rente. Les dix que nous venons de nommer, et qui étoient dans le pays des Charcas, d'Arequepa et de Cusco, valoient environ 540,000 pezos ; c'est-à-dire quelques 650,000 ducats d'Espagne.

Aussitôt que l'archevêque Loaisa, et le secrétaire Pédro Lopez de Cessalla, furent arrivés à Cusco, ils y publièrent le rôle qu'on avoit fait des départements, et lurent la lettre du président aux malheureux qui n'y avoient eu aucune part. Ensuite le Père Provincial leur fit un sermon, pour les exhorter à la patience, mais tout ce qu'ils firent là-dessus, fut de jurer et de renier, comme les auteurs le rapportent, surtout quand ils ouïrent faire lecture de la lettre du président.

Dans ce transport de colère, ils se piquèrent encore plus fort de la grande prodigalité de ce partage, et d'une paye si extraordinaire donnée à ceux qui n'en espéroient aucune. Il est vrai que parmi ceux dont nous venons de parler, il s'en trouvoit plusieurs qui se souvenant de ce qu'ils avoient faits dans le service de Gonzale Pizarre, et d'avoir abandonné le vice-roi Blasco Nugnez Vela jusqu'à le poursuivre, le tuer, lui couper la tête, et l'exposer au gibet public; se croyoient bien éloignés de tout espoir de récompense. Au contraire, à mesure qu'ils repassoient dans leur mémoire toutes ces choses, tant s'en faut qu'ils s'attendissent à quelque gratification, qu'ils appréhendoient plutôt qu'on ne les condamnat à un supplice, ou du moins qu'on ne les bannit hors du royaume. Car bien qu'on eût fait publier une amnistie générale, ils craignoient que ce ne fût un artifice pour les amuser durant la tempête, et les perdre après, lorsqu'on seroit dans le calme. Voilà pourquoi quand on mit en main à Martin de Roblez sa lettre de département, et qu'on lui fit récit de tous les autres qu'on avoit donnés; il fut tellement surpris de se voir comblé de tant de bienfaits, que se tournant vers la compagnie; «là, là, dit-il, avec quelque »sorte de dédain; un si grand bien n'est pas bien.» Voulant dire qu'il ne falloit pas faire de si grands avantages à des personnes, qui étoient plutôt dignes de châtiment que de récompense. Aussi à

quelque temps de là, comme de la part de l'audience royale, on lui eut signifié une sentence, par laquelle il étoit condamné à payer la somme de mille pezos; qui valent douze cents ducats, pour s'être trouvé complice de ceux qui avoient fait prisonnier le vice-roi Blasco Nugnez Vela, et avoit suivi le parti de Gonzale Pizarre, (laquelle amende étoit adjugée au profit de Diégo Alvarez Gueto, beau-frère du vice-roi qui avoit formé la demande, et accusé quelques-uns des confidents de Pizarre, il s'étonna si peu de cette sentence, qu'ayant demandé au greffier, si on ne l'avoit point condamné à une plus grande amende, et sû de lui qu'il en étoit quitte pour cette somme; « Ils ont tort, dit-il, de ne me taxer pas à dix fois » autant. » On peut voir par là, que cette bonne fortune, à laquelle ces gens ne s'attendoient pas, les rendoit si fiers qu'ils tenoient des discours insolents, en la présence même du président. Ce qui me donna sujet ci-après d'en rapporter quelques-uns, et de laisser les autres, parce que la bienséance ne me permet pas de les dire.

CHAPITRE IV.

François Fernandez Giron est envoyé à de nouvelles conquêtes. — Punition faite de François d'Espinosa et de Diégo de Carvajal.

Parmi les mécontents, celui qui fit le plus de bruit, fut François Fernandez Giron. Il n'avoit point servi dans le Pérou, mais à Pasto, dans un temps; où comme dit le Palentin, il n'avoit qu'environ dix-huit cents livres de rente, et quoiqu'il en eût depuis plus de trente mille, que lui rendoient un département appelé Sacsahuana, situé dans la juridiction de Cusco, qui appartenait à Pizarre: avec tout cela néanmoins il faisoit le mutin, et se plaignoit ouvertement de n'avoir pas été enrichi par dessus tous les autres; parce, disoit-il, que personne ne le méritoit mieux que lui. Cependant il se plaignoit en termes si scandaleux, que selon les sentiments de tous, ils tendoient à la rébellion. Il fut même si hardi, que de s'en aller trouver l'archevêque, pour lui demander la permission de remontrer au président qu'on lui avoit fait grand tort de lui donner le moindre département, quoiqu'il méritat le meilleur, pour ses grands services, qu'il disoit être préférables à ceux des autres. L'archevêque

bien étonné de ces paroles, l'en reprit d'abord, et lui refusa la permission qu'il lui demandoit mais François Fernandez ne laissa pas de se mettre en chemin, publiant tout haut, qu'il s'en alloit à la Ville des Rois, paur fâcher qui le fâchoit Ce qu'ayant su le licencié Gasca, qui avec l'archevêque étoit gouverneur de Cusco, et intendant de la justice, il lui écrivit une lettre par laquelle il lui conseilla de rebrousser chemin, et de n'augmenter pas davantage le bruit que faisoit les mécontents, plusieurs desquels avoient beaucoup plus de sujet de se plaindre que lui. Il lui disoit, qu'il considérat au reste, que pour tous ses cris il n'en seroit pas mieux, Que ce procédé le feroit haïr des ministres du roi, et réduiroit à néant ses services, au lieu de les rendre considérables. Le courrier qui lui donna la lettre le trouva dans Sacsahuana, à quatre lieues de Cusco. Après l'avoir lue, il fit une réponse, par laquelle il disoit, qu'il étoit sorti de cette ville, pour ne se trouver pas engagé dans une révolte, dont il appréhendoit que les mécontents ne le fissent chef; et qu'à cause de cela, il s'en alloit trouver le président, pour lui rendre compte de certaines choses, qui regardoient le service de sa majesté, A quoi il ajouta d'autres extravagances, qui déplurent à l'auditeur Siança. et qui furent cause qu'il envoya demander aussitôt le capitaine Lopez Martin, et non pas, comme dit le Palentin, le capitaine Alphonse de Men-

doça, qui étoit alors au pays de Charcas, pour y châtier les chefs des rebelles, et ceux de la Neutralité, qu'il nommoit les Eclairants. Ce capitaine étant venu, il eut ordre de prendre avec lui six soldats, auxquels on pût se fier, de s'en aller chercher François Fernandez; et quelque part qu'il le trouvat, de s'en saisir, et le ramener à Cusco. Lopez Martin sortit le lendemain de la ville avec ses six soldats, et ne faisant que les journées ordinaires, qui sont de quatre à cinq lieues, il attrappa François de Fernandez à Cottapampa, qui est à vingt lieues de Cusco, où il remarqua d'abord, qu'usant d'artifice, et de ruse, il jouoit un double personnage: car d'un côté il vouloit donner à connoître aux ministres qu'il servoit le roi; et de l'autre il prétendoit faire entendre aux mécontents qu'il l'étoit aussi; et s'offroit à faire ce qu'ils voudroient ordonner de lui, comme il le témoigna bien depuis par la réponse qu'il fit à l'auditeur Siança, lui disant pour se justifier, qu'il étoit sorti de la ville, de peur que les gens de guerre, qui parloient déjà de se révolter, ne le prissent pour leur capitaine. L'auditeur l'envoya prisonnier dans la maison de Jean de Sahavedra, l'un des principaux de Cusco, lui fit son procès, qu'il remit au président, et le laissa aller sur sa parole, l'ayant fait jurer qu'il iroit se présenter devant Gasca. François Fernandez partit ainsi pour la Ville des Rois, et fut plus de trois mois en chemin, parce que le pré-

sident ne lui voulut point permettre d'y entrer; néanmoins, il fit en sorte qu'au bout de ce temps-là, il eut la permission de lui aller baiser les mains. Le président lui fit un bon accueil, et quelques jours après, pour le tirer de toute inquiétude, en lui donnant un emploi qui fût digne de son courage : et pour s'en servir en même temps à faire sortir du royaume plusieurs soldats fainéants, il lui fit don du pays de Chunchus, où il l'envoya en qualité de gouverneur et de capitaine général dans toutes les terres qu'il pourroit conquérir à ses dépens, le long de cette côte-là; à condition néanmoins qu'il ne toucheroit point aux bornes des villes frontières de sa conquête, qui étoient celles de Cusco de la Paix, et de la Plata. François Fernandez reçut ses lettres de provision, avec un contentement incroyable, s'imaginant déjà qu'elles lui ouvroient une entrée à exécuter son dessein, qui n'avoit jamais été autre que de se révolter contre son roi. Il se tint à Cimac, jusqu'à ce que le président eût fait voile en Espagne, ainsi qu'il sera dit en son lieu.

Tandis que le président étoit à Apurimac, où il travailloit à faire le partage des terres, l'auditeur Siança, reçut la nouvelle que le licencié Paulo, intendant de la justice dans la province des Charcas, envoyoit prisonniers à Cusco François de Spinosa, et Diégo de Carvajal dit le galant. Nous avons dit ailleurs, qu'incontinent après la bataille de Huarina, ils furent envoyés

par Pizarre en la ville d'Arequepa, et dans la province des Charcas où ils firent des insolences, et des barbaries étranges: ce qui fit que se voyant arrêtés, avant que de partir pour Cusco, ils écrivirent à Diégo Centeno, pour le prier d'obtenir leur grâce, et de faire en sorte, qu'au lieu de les condamner à la mort, on se contentat de les bannir de tout le royaume. Diégo Centeno leur répondit; qu'il s'employeroit très-volontiers pour eux, si l'énormité de leurs crimes pouvoit permettre qu'on osat parler de cette affaire à ceux qui devoient être leurs juges; mais que tant de noires actions par eux commises, et particulièrement d'avoir, sans aucune cause fait brûler sept Indiens tous en vie, leur fermoient la porte à la miséricorde, et ôtoient à tout le monde la volonté d'intercéder pour eux. Quelques jours après cette réponse, les deux prisonniers arrivèrent à Cusco, où ils furent pendus, et mis par quartiers, qu'on exposa sur les grands chemins, au commun contentement des Indiens et des Espagnols.

CHAPITRE V.

Gouvernement de Chili donné à Pédro de Valdivia. — Griefs présentés contre lui. — Adresse du président pour le tirer d'affaire.

De tous les partages que fit le président Gasca

dans la vallée d'Apurimac, l'un des plus considérables fut le gouvernement du Chily, dont il pourvut Pédro de Valdivia, en qualité de capitaine-général de tout ce grand royaume, qui a plus de cinq cents lieues d'étendue. Il lui permit d'en donner les terres à ceux qui les auroient conquises, ou que leur bonnes actions en rendroient dignes. Ce gouverneur sut si bien profiter de tous ces avantages que les grandes richesses qui lui en revinrent, et qui le mirent dans le comble des prospérités humaines, furent cause de sa mort, et de celle de cent cinquante cavaliers espagnols, comme nous l'avons remarqué dans la vie du grand inca Yupanqui, où nous avons décrit par avance la fin tragique de Valdivia, pour n'oublier pas une chose si digne de remarque. Nous reprenons ici la suite de ces évènements à cause qu'ils se sont passés dans le Pérou, de la même manière qu'en a parlé Diégo Hernandez, dans un chapitre qu'il en a fait: où il fait voir, que les lois humaines peuvent condamner à mort les uns, et sauver la vie aux autres, quoiqu'ils soient également coupables. Ce chapitre est le 94ᵉ qui est ainsi intitulé. *Comment le président* Gasca *envoya prendre* Pédro de Valdivia, *et moyens dont il se servit pour le sauver des accusations de ceux du* Chily.

L'histoire a déjà fait mention de la ruse dont se servit Pédro de Valdivia, pour sortir du royaume du Chily, la conquète duquel lui fut

donnée ensuite par le président. Ayant donc à faire ce voyage, il s'en alla de la ville de Cusco à celle des Rois, où il se fournit d'hommes et d'argent, pour pousser cette conquête. Parmi les gens de guerre qu'il prit avec lui, il s'en trouva qui avoient été bannis du Pérou, et d'autres condamnés aux galères pour le crime de rébellion. Dès qu'il eut fait son équipage, il embarqua le tout dans quelques vaisseaux, où ses gens sortis du port de Colla, firent voile à Lima, et lui prit la route d'Arequepa par terre. Sur ces entrefaites le président ayant su qu'il menoit avec lui quantité de gens condamnés par la justice, et qui même avoient fait depuis plusieurs mauvaises actions, envoya Pédro de Hinoyosa, pour tâcher de s'en saisir par adresse, et de les lui amener; lui donnant lui-même un moyen pour cela. Pédro de Hinoyosa rencontra Valdivia par le chemin, qu'il pria de vouloir contenter le président; mais connaissant à son langage, qu'il n'étoit pas d'humeur à le faire, il fit une journée de chemin avec lui, s'entretenant de choses indifférentes. Ainsi Valdivia ne se doutant de rien, et regardant Pédro de Hinoyosa comme son ami, fut tout étonné qu'il se saisit de lui avec six arquebusiers seulement, et le mena droit au président. Ceux du Chili, de l'argent desquels il s'étoit saisi, comme nous avons dit ailleurs, arrivèrent là par hazard et présentèrent contre lui quelques griefs par écrit au président. Ils

l'accusoient d'avoir pris leur or, fait quelques meurtres, commis adultère avec une femme qu'ils nommèrent, et secondé les desseins de Gonzale Pizarre: jusques-là même, qu'ils déclarèrent qu'il n'étoit sorti du Chili que pour le servir dans sa rébellion. Ils ajoutèrent encore plusieurs autres choses considérables, et demandèrent enfin pour conclusion, qu'il eût à leur faire restitution de l'or qu'il avoit emporté.

Ces accusations mirent en peine le président, quand il vint à se représenter que s'il condamnoit Valdivia: cela empêcheroit qu'il ne fit son voyage, qu'il estimoit important aux affaires du Pérou, à cause des gens déterminés qu'il menoit avec lui. Il considéroit d'ailleurs, qu'ayant des preuves qui faisoient foi qu'il leur avoit pris leur or, ce seroit une injustice dont on le blâmeroit, que de ne le point faire rendre. Mais comme il n'en voyoit pas le moyen, il fut quelque temps sans savoir à quoi se résoudre, et trouva finalement un expédient pour faire surseoir cette restitution: car avant que de donner copie à Valdivia des griefs dont on le chargeoit, et de les réduire en sommaire, il informa d'office sur le nombre et la qualité de ceux qui se portoient pour accusateurs; ce qu'il fit comme par manière d'acquit, sans que personne y prit garde, et même sans qu'on pût juger à quel dessein il faisoit cela. A cette même fin il prit pour témoins de cette information les plus intéressés dans l'af-

faire, et les habitants du Chily qui se trouvèrent tous de cette partie, et comme complices de cette accusation. De sorte que pas un d'eux ne put être témoin pour sa propre cause. Après cette information, le président envoya copie des griefs à Pédro de Valdivia, qui présenta des défenses par écrit pour se justifier des cas dont on l'accusoit. Comme donc dans cette affaire-là on ne pouvoit rendre justice aux parties faute de témoins irréprochables, le président y procéda d'office; et ne trouvant point de preuves valables, qui dussent empêcher le voyage de Valdivia, sans s'arrêter à quelques indices, il ordonna qu'il s'en iroit poursuivre sa conquête, et promettroit de ne donner aucun azile aux coupables. Qu'au reste on envoyeroit un commissaire pour satisfaire ceux dont il avoit pris l'or: qu'à l'arrivée du juge député, il ne manquat pas de rendre à chacun le sien. Ce qu'il promit d'exécuter ponctuellement, et prit à l'instant le chemin de Chily. Voilà jusqu'où s'étendent les paroles du Palentin.

CHAPITRE VI.

Mort de Diégo Centeno dans le pays des Charcas et du licencié Carvajal à Cusco. — Fondation de la ville de la Paix. — Etablissement de l'audience dans celle des Rois.

D'abord que le président Gasca s'en fut allé à

la Ville des Rois, tous les principaux seigneurs qui avoient des vassaux dans le Pérou, s'en retournèrent dans les maisons et dans les villes où ils faisoient leur demeure. Les uns furent prendre possession des nouveaux départements qui à leur étoient échus, et les autres donnèrent ordre leurs biens, que les guerres passées avoient mis en très-mauvais état. Diégo Centeno s'en alla comme eux dans la maison qu'il avoit à la ville de Plata, ainsi nommée pour la grande quantité d'argent qu'on avoit tirée, et qu'on tiroit encore de la montagne voisine, appelée Petocchi. Son dessein étoit d'amasser tout ce qu'il pourroit tirer d'or et d'argent de son bien, pour s'en aller en Espagne, et y représenter à l'empereur les grands services qu'il avoit rendus à sa Majesté, prenant pour un affront signalé que dans la distribution de tous les départements d'Indiens, le président ne se fût point souvenu de lui. Et comme il ne voulut pas faire un si long voyage, sans prendre conseil de ses amis, son dessein fut incontinent su dans tout le royaume par les lettres qu'ils s'écrivirent les uns aux autres. Les plus grands du pays furent fort fâchés d'apprendre que Diégo Centeno n'alloit en Espagne que pour s'aller plaindre du tort qu'il croyoit qu'on lui faisoit; et plusieurs d'entre eux en eurent quelque sorte de soupçon et de jalousie, ce qui fit que, sous prétexte d'amitié, ils tâchèrent de le dissuader de ce voyage. Mais comme ils virent

qu'ils n'avoient aucune bonne raison à lui allé-guer, ils résolurent d'y procéder par une autre voie qui leur sembla la plus assurée. Ce fut que quelques-uns d'entr'eux, ou par malice, ou par ignorance, écrivirent à Centeno de les venir trouver dans la ville de la Plata pour y conférer ensemble sur son voyage d'Espagne, et lui recommander certaines affaires, afin d'en toucher un mot à sa Majesté impériale. Centeno, ayant reçu cette lettre, se prépara pour aller à la ville: ce qui ne vint pas plus tôt à la connoissance des Indiens ses sujets, qu'ils le prièrent très-instamment, et l'importunèrent même, de ne point partir, de peur qu'on ne le mît à mort; mais ces instances ne servirent qu'à le faire hâter davantage, afin qu'il ne semblât pas s'arrêter aux superstitions de ces gens-là.

Il fut reçu dans la ville avec de grandes démonstrations de joie que lui firent ses faux amis, qui désiroient de l'y voir. Mais quelques soldats des principaux et de ceux qui l'avoient suivi dans les batailles de Huarina et de Sacsahuana, l'étant allé trouver, lui dirent secrètement qu'ils eussent été bien aises qu'il ne fût point venu là, parce que plusieurs Indiens, avertis de son arrivée, avoient dit à leurs maîtres qu'il seroit tué, ce qu'ils avoient pris à mauvais augure, quoique après tout ils ne sussent pas quelle raison l'on auroit de lui ôter la vie. Diégo Centeno les remercia de leurs bons avis, et leur dit au reste,

qu'il n'étoit pas homme à s'amuser aux prédictions des Indiens, qui, dans le commerce des démons, ne pouvoient apprendre que des impostures et des mensonges. Quoiqu'il en fût néanmoins, ce de quoi on l'avertit ne se trouva que trop véritable, car quatre jours après son arrivée à la ville, il fut invité à un banquet solemnel dans la maison d'un des principaux seigneurs du pays, dont je ne veux pas dire le nom, mais raconter le fait en véritable historien, sans déshonorer ces gens-là qui sont tous en lieu où chacun d'eux aura maintenant rendu son compte. Dans ce malheureux festin, ils donnèrent à Diégo Centeno un breuvage empoisonné. Cependant les plus gens de bien de tout le royaume eurent grand regret à ce cavalier qui, pour son bon naturel et son humeur affable, passoit pour un des plus honnêtes hommes de tout le pays, où il étoit fort aimé, et à la conquête duquel il avoit été des premiers avec don Pédro d'Alvarado.

Après qu'on eut appris en Espagne la mort de Diégo Centeno, son frère entretint là-dessus l'empereur Charles-Quint, et lui représenta qu'il avoit eu de quelques Indiennes deux enfants naturels; savoir, un fils et une fille, qui étoient pauvres et dépourvus de tout secours, parce qu'ils ne pouvoient hériter après la mort de leur père. L'empereur, touché de compassion, commanda qu'on donnât à la fille douze mille du-

cats pour la marier, et au fils, qu'on appeloit Gaspard Centeno, environ treize mille livres de rente, des deniers royaux provenant de la ville de la Plata. J'ouïs dire à quelques-uns que cette gratification étoit à perpétuité, mais cela ne me paroît pas vraisemblable, parce qu'il est sûr que dans mon pays les pensions et les récompenses n'étoient, pour le plus, que pour deux vies, c'est-à-dire pour deux héritiers consécutifs.

Quelques mois après la mort de Diégo Centeno, celle du licencié Carvajal arriva dans la ville de Cusco, qui mourut, comme j'ai dit, de la chute qu'on lui fit faire d'une fenêtre, pour lui avoir coupé les attaches d'une échelle de corde ou de soie par où il montoit et descendoit pour aller voir une dame. Ce fut une pièce que ses ennemis lui jouèrent, sans respecter sa qualité d'intendant de justice et de gouverneur de cette ville-là. Quelques autres seigneurs d'Indiens, mais des moins considérables, finirent leurs jours en même temps dans plusieurs villes du Pérou; de sorte que leurs départements se trouvèrent vacants par leur mort : ce qui vint à propos au président pour en gratifier les mécontents, qui, pour tout cela, ne laissoient pas de se plaindre, comme nous verrons ci-après parce qu'ils s'imaginoient tous de mériter le Pérou.

Tandis que les morts et les disgrâces que nous

avons rapportées arrivèrent dans la ville de la Plata, dans celle de Cusco et en divers autres lieux, le président Gasca travailloit à rétablir la chancellerie dans la Ville des Rois, où elle est encore à présent. Ce fut encore en ce même temps qu'il fit peupler la ville de la Paix, comme le rapporte Diégo Fernandez Palentin, (liv. 2 de la première partie de son histoire, ch. 93.) par les paroles suivantes.

« Le président Gasca s'en alla de Guaynarima dans la Ville des Rois, et sur le chemin envoya Alphonse de Mendoça pour gouverneur de la nouvelle ville, qu'il fit fonder à Chuquiapo, sous le titre de Notre Dame de la Paix. Il eut raison de l'appeler ainsi, pour en avoir fait jeter les fondements après les guerres. Elle étoit située au milieu du chemin qui mène d'Arequepa dans la province des Charcas, d'où il y a 170 lieues, joint qu'elle est encore à moitié chemin de Cusco, et des Charcas: et à la distance de 160 lieues d'un endroit à l'autre: tellement qu'à raison de cette même distance et du commerce public, il étoit fort à propos qu'il y eût là une ville pour empêcher les voleries et autres violences qui se faisoient en cette frontière. Ayant donc pourvu à cela, il poursuivit son chemin, et le 17 de septembre il fit son entrée dans la Ville des Rois, où il fut reçu avec des applaudissements, et parmi les danses, les courses de bague, et autres divertissements.

» Il entra avec les sceaux du roi, qu'il porta en cette ville-là avec dessein de les y rétablir. Ils furent reçus sous un riche dais, avec beaucoup de magnificence et de pompe. Les sceaux mis dans un beau coffre tout semé de broderie, étoient portés sur un cheval blanc, couvert d'un drap de brocard qui traînoit jusqu'à terre. Il étoit mené en main par Laurens d'Aldana, juge de la ville, et la mule du président, par Jérôme de Silva, prévôt ordinaire. D'Aldana, les officiers de justice et les autres qui portoient les bâtons du dais, avoient des robes de satin rouge, et la tête découverte. Les archers que la ville ordonna pour la garde des sceaux, et du président, furent vêtus de livrées; et ceux qu'on choisit aussi pour les danses, les jeux, et les autres divertissements, furent habillés d'étoffes de soie de diverses couleurs. La fête commença par un branle composé d'autant de danseurs, comme il y avoit de villes capitales dans le Pérou. Ils dirent l'un après l'autre les épigrammes suivantes, chacun en faveur de sa ville, se louant tous de leur grande fidélité.

LIMA I.

Je suis Lima la gentille,
Inviolable en ma foi ;
J'ai fait pour servir le roi,
Plus que pas une autre ville.

TRUXILLO II.

Dans mes disgrâces les plus fortes
J'ai montré ma fidélité,
Ayant toujours ouvert mes portes
Aux soldats de sa majesté.

PIVRA III.

Contre les cruels appétits
Du tyran de mon héritage,
J'ai témoigné plus de courage
Qu'une lionne n'a de rage
Quand on lui vole ses petits.

QUITO IV.

Mon obéissance fidelle
Me soumettant à l'empereur,
Fait que je vois finir par elle
Ma servitude et mon malheur.

GUANUCO ET LES CHACHAPUYAS V.

Le roi par notre humeur guerrière
S'est à la fin assujetti
Les peuples de notre frontière
Réduits à suivre son parti.

GUAMANGA VI.

Deux lettres (1) changent ma fortune
Et je bénis ce changement
Dont la chance est si peu commune
Qu'elle vient de Dieu seulement.

(1) A savoir le changement de G en P. Gasca ayant ôté le gouvernement à Pizarre.

AREQUEPA VII.

Etant la plus belle des villes
Avec raison je m'ébahis,
De ce que les guerres civiles
Ont désolé tout mon pays.

CUSCO VIII.

Que ne te dois-je point grand prince
D'avoir délivré ma province
Des troubles d'un usurpateur ;
Je ne crains plus sa violence!
Et t'ayant pour libérateur
Mon repos est en assurance.

LES CHARCAS IX.

Si dans mon pays spacieux
Contre un tyran ambitieux,
Centeno perdit la victoire,
C'est que par un signe évident,
Dieu voulut que le président
La gâgnant par ses soins, en eût toute la gloire.

Diégo Fernandez Palentin, dit, qu'au nom de chaque ville capitale de cet empire-là, ces danseurs chantèrent ces vers, dont les pensées sont d'elles-mêmes si basses, et si grossières, qu'il y a apparence que ce furent les Indiens, et non pas les Espagnols qui les composèrent.

Je reviens au sentiment de cet auteur, qui ajoute, que la raison pourquoi on bâtit la ville de la Paix en cette endroit-là, est à cause de la grande distance qu'il y avoit entre les villes où

demeuroient les Espagnols, et pour remédier aux vols qui se faisoient en ce pays-là, à cause de cet éloignement. Mais c'est une chose qui n'a nulle apparence; car il est certain qu'on s'avisa de fonder cette ville, pour accroître le nombre de celles que les Espagnols avoient peuplées, et non pas pour empêcher les voleries, et les autres violences semblables, puisqu'il ne s'y en faisoit aucune. Et je dirai à cette occasion en faveur de l'empire du Pérou, qu'il ne s'est jamais trouvé dans le monde un royaume dont les peuples aient égalé la probité de ceux de ce pays. En effet, il est sûr que depuis sa première conquête, qui fut en l'an 1531, jusqu'à présent, que nous écrivons cette histoire; on n'a point ouï qu'il se soit commis aucun vol, soit public, soit particulier, ni qu'on ait dévalisé aucuns marchands: quoique dans le commerce qu'ils font, ils transportent d'un lieu à l'autre des sommes immenses d'or et d'argent: et ils vont avec tant de sûreté, qu'ils passent la nuit où elle les surprend, sans avoir autre garde, ni autre défense que celle de tentes qu'ils ont accoutumé de porter, pour y serrer leurs marchandises. Ceci est une preuve de la fidélité de ceux du pays, qui est universellement louée, et dans les Indes et dans toute l'Espagne. Ce que je dis néanmoins ne se doit entendre que pendant la paix, parce qu'en temps de guerre, ainsi qu'il s'est vû par le passé, et qu'il se verra à l'avenir, il y a des voleurs comme ail-

leurs, à cause que les animosités de ceux qui la font, le souffrent ainsi.

CHAPITRE VII.

Châtiment des mutins. — Patience du président Gasca à souffrir leurs insolences. — Son adresse à pacifier les prétendants.

Après que le président eut établi l'audience royale dans la Ville des Rois, il tourna toutes ses pensées à pacifier les troubles de cet empire du Pérou, et à faire instruire ceux du pays en sa doctrine. Il voulut aussi qu'on tînt registre de ce qu'en chaque département les Indiens devoient payer à leurs maîtres, afin qu'ils ne leur donnassent pas davantage que ce à quoi ils seroient taxés par la justice. Pour cette fin, le licencié Sianҫa, comme auditeur de sa majesté fut à la Ville des Rois, après avoir fait punir dans Cusco, quelques mutinés, à cause du parti qui s'étoit fait.

Il y fit pendre un soldat, en bannit trois autres, et ne voulut point passer outre, ni dans le châtiment, ni dans la recherche des auteurs de cette révolte, afin de ne les aigrir pas davantage. Pour cette même raison, le président révoqua la sentence donnée contre ceux qu'on avoit condamnés à être bannis; jugeant plus à propos d'aller par les voies de la douceur, que par celles

de la sévérité, envers les personnes qui n'étoient déjà que trop irritées, et qui en avoient même quelque sorte de raison. Le licencié Siança, par ordre du président Gasca, laissa pour gouverneur dans Cusco, Jean de Sahavedra natif de Séville, et qui avoit un département d'Indiens dans la juridiction de Cusco. Le maréchal Alphonse d'Alvarado fut pourvu du gouvernement de la nouvelle ville: ce qui fut fait pour l'obliger d'avoir un soin particulier de peupler la ville de la Paix, auprès de laquelle ce maréchal avoit son département d'Indiens.

Dans ce temps plusieurs des principaux seigneurs de ce grand empire accoururent de tous côtés baiser les mains du président, et le remercier de tant de bons départements qu'il leur avoit donnés. Les plus considérables d'entre les soldats qui avoient servi sa majesté, le furent trouver aussi, pour lui demander récompense de leurs services, et satisfaction du tort qu'ils prétendoient leur être fait, en ce qu'on les avoit frustrés des gratifications qui leur étoient dues, pour les donner à ceux qui n'en méritoient point d'autres que la fin de leur vie, pour avoir offensé sa majesté impériale. Ils lui demandèrent avec grande instance, qu'il plut à sa seigneurie d'avoir pitié d'eux, de réformer les départements, et d'y apporter de la modération, afin de leur donner à tous de quoi vivre, et de ne souffrir pas que de si bons serviteurs du roi mourussent de faim,

tandis que ceux qui avoient toujours servi le tyran, ne mouroient que trop d'aise, et de bonne chair. Gomare rapporte la même chose dans ces paroles, que je pense avoir citées dans un autre endroit. Ils s'avisèrent enfin de prier le président Gasca de séparer les départements, de les distribuer à plusieurs, de leur en faire part à tous, ou de leur donner des pensions dessus; si non qu'ils étoient résolus de les prendre eux-mêmes, etc.

Le président étoit fort en peine, et fâché de ne pouvoir satisfaire aux prétendants, avec ce peu de fonds qu'il avoit à partager à tant de gens; qui avoient tous si bonne opinion de leur mérite et de leurs services, que quand même toutes les terres du Pérou eussent été vacantes, elles n'auroient pû suffire à les contenter. Mais il fut si adroit, que par sa prudence, jointe à ses intrigues, il les entretint de belles espérances, durant son séjour en cette ville-là, qui fut d'un an et demi. Cependant il ne manqua point de sujets d'exercer sa patience à souffrir les insolences, et les affronts qui lui furent faits, qu'il surmonta comme disent les historiens, par sa bonne conduite.

Pendant ces importunités, et ces traverses, le président voulant se servir d'un de ses officiers, «seigneur capitaine, lui dit-il, obligez-moi de désabuser ces gens, et de leur dire qu'ils me laissent en » repos, puisque sa majesté n'a rien à leur don-

» ner, ni moi par conséquent de quoi remédier » à leurs incommodités. » Le capitaine, sans se soucier de tout cela, lui répondit insolemment ; « Détrompez-les vous-même, monsieur, qui les » avez trompés ; car pour moi je ne saurois qu'y » faire. » Le président ne fit aucun semblant d'avoir entendu cette réponse, qui ne pouvoit être plus insolente. Il lui en arriva autant avec un soldat des moins considérables, auquel ayant dit, pour s'en défaire parce qu'il l'importunoit sans cesse, pour avoir la récompense de ses services; qu'il n'avoit rien à lui donner, et que tous les partages étoient déjà faits. Le soldat lui repartit en homme désespéré; « Donnez-moi votre bonnet, avec le- » quel vous avez trompé tant de monde, et je me » tiendrai pour satisfait. » Le président ne fit point d'autre réponse, sinon que le regardant, il lui dit, qu'il se retirât en paix.

Un autre, qui prenoit la qualité de capitaine sans l'avoir été; qui avoit un département d'Indiens des ordinaires, valant environ vingt-quatre ou ving-cinq mille livres de rente, fut si hardi que de lui dire un jour ces paroles: « Si votre » seigneurie vouloit, elle pourroit aussi bien » améliorer mon département, que celui de plu- » sieurs autres, qui ne le méritent pas si bien » que moi. Car outre que je suis le premier con- » quérant, que j'ai découvert le royaume du » Chily, et qu'il ne s'est rien passé de mémora- » ble et de grand dàns tout cet empire, où je ne

» me sois trouvé, pour le service du roi; j'ai fait » encore quantité d'autres exploits, pour lesquels » je mérite de grandes récompenses. » Il ajouta plusieurs autres discours insupportables, qui fachèrent le président, et le contraignirent de lui dire: « Allez, monsieur, vous avez du bien de » reste, pour un homme de votre condition, car » j'ai appris que vous êtes le fils d'un tel, » et là-dessus, il lui nomma le métier de son père: de quoi s'offensant ce pretendu capitaine; « Qui le » dit, répondit-il, en a menti, et qui le croit ment aussi;» paroles qu'il n'eût pas plus tôt proférées qu'il sortit de la salle, de peur que quelqu'un ne lui mit la main sur le collet, pour le châtier de son effronterie. Le président ne s'en émut point, disant qu'il souffriroit beaucoup plus pour le service du roi son maître. Outre cette patience dont il usoit envers ses soldats, il avoit encore trouvé l'art de les entretenir d'espérance, et de leur persuader même, qu'il pensoit à faire quelque chose pour eux, comme le témoignent ces paroles de Diégo Fernandez, (dans la 2[e] part. de son hist. liv. 1 chap. 2) où il dit.

« Durant les dix-sept mois que le président demeura dans Lima, il fut importuné de quantité de soldats, y en ayant plusieurs qui ne cessoient de se plaindre du premier partage qu'on avoit fait au préjudice des bons serviteurs du roi. Et comme en ce temps-là plusieurs bons départements d'Indiens se trouvoient vacants par la mort

de Diégo Centeno, de Gabriel de Royas, du licencié Carvajal, et de quelques autres; ils concluoient de là, qu'on avoit des fonds pour les récompenser: d'où le président prenoit occasion de leur faire beaucoup espérer, et les contentoit ainsi par sa réponse. Mais pour les encourager encore plus, quand il alloit à la campagne, il leur disoit, qu'ils priassent Dieu pour lui, afin qu'il fit un heureux voyage, et qu'ils trouveroient qu'il ne les avoit point oubliés. Les prétendants prenoient grand soin de gâgner ses domestiques, pour apprendre d'eux ce qu'ils entendoient dire là-dessus. Quelques-uns d'entr'eux avertissoient les capitaines et les soldats qu'ils aimoient le plus, d'avoir vû dans les livres des départements, qu'il laissoit telles et telles commanderies à tels et tels: mais plusieurs croyoient qu'ils le disoient, ou même l'inventoient pour s'en prévaloir, et en tirer quelque profit. D'autres plus pénétrants assurent, que comme le président étoit adroit et fin, il l'écrivoit ainsi dans son livre; et que feignant de l'avoir oublié, il le laissoit à dessein, afin que ses valets y pussent lire dedans, et dire en secret aux uns et aux autres, ce qu'ls auroient remarqué; afin que par ce moyen chacun demeurât content de son partage.

Le président Gasca prit tant de soin pour apporter à l'empereur une grande quantité d'or et d'argent, qu'il amassa jusqu'à un million et demi

de Castellans, qui réduis en écus d'Espagne, à raison de trois cents cinquante maravedis la pièce, font plus de deux millions, et cent mille écus; qui lui restèrent par son bon ménage, après avoir payé des sommes immenses, pour les frais de la guerre. Voyant approcher le temps auquel il se proposoit de partir, il se hâtoit le plus qu'il pouvoit de se tenir prêt; et pour satisfaire son impatience, et pour la peur qu'il avoit, qu'il ne survînt quelque nouvelle affaire qui l'arrêtât, ou qui le surprit en chemin. Mais enfin comme il eût achevé les rôles du second partage des terres, il les cacheta; commandant, qu'on n'eût à les ouvrir, ni à les publier, que huit jours après qu'il se seroit mis à la voile; et que l'archevêque en donnat la possession à ceux qu'il en avoit pourvus. Ainsi il partit de Lima pour le Collao, port à deux lieues de la ville: et le vingt-cinq de janvier, qui fut le dimanche suivant, il reçut un paquet du roi, avec une lettre, par laquelle sa majesté révoquoit le service (1) personnel. Quoique ces lettres semblassent devoir interrompre son voyage, néanmoins connoissant apparemment que le pays étoit plein de factieux, et de mécontents, tant à cause du département de Guaynarima, que pour avoir partagé les uns au préjudice des autres et donné le meilleur aux anciens partisans de Gonzale Pizarre; il résolut

(1) Auquel les Indiens étoient contraints par les ordonnances.

de passer outre. Mais auparavant il protesta par un acte, qu'il suspendoit l'exécution des lettres de sa majesté, pour être contraint par la nécessité des affaires, de lui aller rendre compte de l'état du pays. Qu'il ne pouvoit au reste ôter le service personnel, jusqu'à ce qu'il en eût parlé lui-même à l'empereur, et qu'il eût là-dessus un nouvel ordre, et un nouveau mandement Cela fait, il prit la route d'Espagne, ayant embarqué avec lui tout l'or et l'argent dont j'ai parlé ci-dessus.

CHAPITRE VIII.

Cause des nouveaux soulèvements dans le Pérou. — Commission d'emmener les galériens en Espagne, donnée à Rodrigo Nugno.

Ce que le Palentin a dit ci-dessus de la surséance des lettres de sa majesté, touchant le service personnel des Indiens, fait voir clairement, que les ordonnances passées, et le fâcheux procédé du vice-roi Blasco-Nugnez Vela, furent cause du soulèvement de tout cet empire; de la mort de ce vice-roi, et de plusieurs autres, tant Espagnols qu'Indiens, comme on l'a vû dans cette histoire. Ainsi le président ayant apporté déjà dans le pays la révocation des ordonnances, et réduit cet empire à l'obéissance de l'empereur; tant par

ladite révocation que par ses soins, et par son adresse, il n'y avait aucune espérance d'y rien innover; autrement c'eût été choquer en quelque façon, et la majesté impériale, et même l'honneur du président. Il étoit dangereux surtout de toucher à l'article du service personnel, n'y ayant point d'ordonnance qui fût plus universellement haïe : à cause de quoi le président n'avoit eu garde d'en parler à son entrée dans le pays, et n'étoit point en peine par conséquent de la révoquer; tellement qu'il ne dit pas sans cause à quelques-uns de ses amis, que c'étoit une chose, à l'exécution de laquelle il ne travailleroit jamais, qu'il neût auparavant remontré de vive voix à l'empereur, à quel point elle étoit odieuse. Mais le diable, comme nous avons dit autrefois, pour empêcher la paix du Pérou, qui seule y pouvoit faire fleurir la religion chrétienne, et la prédication du saint-évangile, ne pouvoit souffrir que les troubles en fussent pacifiés. Voilà pourquoi il opposoit des nuages à la prudence des principaux magistrats, afin de conseiller à leur prince tout le contraire de ce qu'il devoit faire pour la sûreté de son empire. Ce qui fut particulièrement la cause des guerres qu'il y eut ensuite, dont Sébastien de Castille, et François Fernandez Giron furent les boutefeux, n'ayant point d'autre prétexte pour les renouveler que les ordonnances passées.

Mais pour couper le fil à un discours si mé-

lancolique, il est à propos que nous continuyons la suite de l'histoire, par la relation de quelque chose qui soit moins ennuyeuse. Il faut donc savoir que pendant le cours de ces événements, on reçut dans la Ville des Rois une lettre de Fernand Nugno, principal magistrat de Tolède, adressée à Rodrigo Nugno, son fils, dont il a été parlé dans cette histoire, à l'occasion du vice-roi Blasco Nugnez Vela. Son père lui disoit dans cette lettre qu'aussitôt que les guerres contre Gonzale Pizarre seroient finies, il ne manquât pas de s'en retourner en Espagne, pour y prendre possession d'un héritage qu'un de ses parents lui avoit laissé par sa mort.

Comme dans les guerres passées ce cavalier avoit toujours été très-fidèle à sa majesté contre les usurpateurs et les tyrans, le président et ses conseillers trouvèrent fort à propos de se servir de lui dans la conjoncture présente, pour emmener quatre-vingt-six soldats de Gonzale Pizarre, qu'on avoit condamnés aux galères. Pour cet effet ils l'envoyèrent d'abord chercher, et lui dirent, que s'il se vouloit charger de cette commission il feroit plaisir à sa majesté, qui le récompenseroit en Espagne, de ce service, et des autres qu'il lui avoit rendus au Pérou. Rodrigo Nugno l'accepta, quoique contre sa volonté, n'étant guère d'humeur de se charger de ces malheureux. Néanmoins, comme il n'est point d'amertume que l'espérance du gain n'adoucisse, il prépara

son équipage, et sortit de la Ville des Rois avec ces quatre-vingt-six Espagnols, en qualité de leur capitaine. Il y avoit parmi ceux-ci six violons de Gonzale Pizarre, que je me souviens d'avoir connus, et l'un desquels s'appeloit Augustin Ramirez, mestif de la ville impériale de Mexique: à qui, il fut permis de porter leurs instruments avec eux.

Rodrigo Nugno eut le vent si favorable, qu'il arriva bientôt à Panama, jusqu'où tous les officiers des villes où il prit terre, et qui étoient de la juridiction du Pérou lui prêtèrent main-forte, pour la garde des galériens, qui faisoient les humbles et les piteux, pour avoir en cette même juridiction porté les armes contre le roi. Mais quand ils se virent hors de Panama, et de Nombre de Dios, ils devinrent si hardis, qu'il y en eut parmi eux qui s'échappèrent, de crainte d'avoir un fâcheux emploi dans les galères. On peut dire que les seuls ministres de l'empereur furent cause de cela, pour n'avoir pas donné à Rodrigo Nugno les gardes qui lui étoient nécessaires, s'imaginant que son autorité seule suffirait pour les ranger à leur devoir. Il est vrai qu'il étoit difficile de trouver des gens qui voulussent quitter le Pérou, pour aller garder des galériens.

Rodrigo Nugno arriva près des îles de Saint-Dominique et de Cuba, où il rencontra un vaisseau commandé par un corsaire qu'on disoit être François, n'y ayant point alors comme à

présent, d'autre nation qui courût cette mer-là. Le capitaine en eut peur d'abord, parce qu'il n'avoit ni gens, ni armes pour se défendre, et que les siens pour rompre leurs chaînes, seroient plutôt ses ennemis que ses amis. Mais enfin pour se tirer de ce péril, il s'avisa d'une invention, qui ne fut pas moins ingénieuse que galante. Il s'arma d'un corselet, et d'un casque tout couvert de plumes, puis ayant pris une pertuisane en main, après avoir commandé aux mariniers, et aux autres qu'ils se tinssent cachés, il parut en cet équipage sur le tillac du vaisseau, à la poupe duquel il fit mettre les six violons, auxquels il commanda de jouer de leurs instruments, quand ils verroient approcher l'ennemi. Ils firent ce que leur commanda Rodrigo Nugno, qui leur dit ensuite qu'ils jouassent toujours, sans s'étonner de ce qu'ils verroient venir dans le vaisseau. Ce corsaire qui s'étoit déjà promis d'emporter la victoire, entendant cette musique-là, sans qu'il parut aucune personne dans le vaisseau, ne pensa plus à l'attaquer, s'imaginant que c'étoit le vaisseau de quelque grand seigneur, qu'on avoit banni comme criminel de lèse-majesté, qui se voyant chassé de ses états, jouoit de son reste, et faisoit comme lui le métier de corsaire: de sorte qu'après s'être mis toutes ces choses dans l'esprit, au lieu de combattre Rodrigo Nugno, comme ils l'avoient proposé entr'eux, ils s'en éloignèrent, et lui

laissèrent poursuivre sa route. Ce que je viens de raconter fut sû depuis par le président, quand il passa par ces îles, pour retourner en Espagne; ce corsaire le lui ayant raconté dans un port où il lui fut permis d'entrer, et de s'y pourvoir des choses qui lui étoient nécessaires.

CHAPITRE IX.

Fuite des galériens à la réserve d'un seul. — Sentence donnée contre Rodrigo Nugno. — La grâce que lui fit le prince Maximilien.

Rodrigo Nugno s'étant échappé du corsaire, continua sa navigation, et fut prendre terre dans Havana, où la plupart de ces galériens s'enfuirent, par la nonchalance de ce peu de gens qu'on lui donna pour les garder, quand ils lui furent mis entre les mains. Quelques-uns s'en étoient déjà fuis dans Cartagène, et d'autres aux îles de Terceres: ainsi à leur arrivée à Saint-Lucar, ils ne se trouvèrent que dix-huit galériens, dont il y en eut dix-sept qui se sauvèrent dans l'Arenal de Séville; de sorte que de quatre-vingt-six qu'ils étoient, n'en étant resté qu'un seul à Rodrigo Nugno, il mit pied à terre, pour le mener dans la maison du Commerce, (1) où il avoit eu

(1) Ou dans la cour de l'Amirauté.

ordre du président de les mettre tous. Il entra dans Séville par cet endroit de la ville qu'on nomme communément la porte au Charbon, par où peu de gens ont accoutumé d'entrer et de sortir. Comme il fut au milieu de la rue, voyant que personne ne le regardoit, il prit au collet le galérien, et tenant le poignard à la main, « par la vie de l'empereur, lui dit-il, je te donnerois vingt coups, n'étoit qu'il me fâche de » tremper mes mains dans le sang d'un homme » si lâche comme toi, qui après avoir été soldat » dans le Pérou, ne dédaigne point d'être forçat » dans une galère; poltron que tu es! ne pouvois-» tu pas te sauver avec les autres quatre-vingt-cinq » qui venoient avec toi? va-t'en au diable, que je » ne te voye jamais. » En disant cela, il lui donna trois ou quatre coups de poings, et s'en alla droit à l'Amirauté pour y rendre compte de la fuite des galériens, alléguant pour sa décharge, qu'on ne lui avoit point prêté main-forte; et que lui seul n'étoit pas capable de garder tant de forçats, qui s'étoient évadés, et qui devoient l'avoir tué, pour se sauver plus à leur aise.

Les juges de l'Amirauté suspendirent leur jugement, jusqu'à ce qu'ils s'éclaircirent de la vérité du fait par le moyen du galérien auquel Nugno avoit fait grâce, qui dans le premier cabaret où il entra, en fit le conte à des gens qui ne valoient pas mieux que lui, qui le racontèrent de même en divers endroits; si bien que l'af-

faire vint aux oreilles des juges. Ils en furent si fâchés, qu'ils firent arrêter Rodrigo Nugno, à la requête du procureur du roi, disant qu'il avoit relâché quatre-vingts esclaves qu'on envoyoit au roi, et qu'il devoit les payer, ou donner pour chacun d'eux une somme d'argent. Ainsi on engagea insensiblement dans un long procès le pauvre Rodrigo Nugno, à qui toutes ses défenses et ses justifications furent si peu utiles, qu'elles n'empêchèrent pas qu'il ne fût condamné à servir dix ans durant de gendarme dans Horan, avec deux autres cavaliers, qu'il entretiendroit à ses dépens, sans qu'il lui fut permis de retourner aux Indes. Surpris de cette sentence, il en appela par devant le prince Maximilien d'Autriche, qui était alors gouverneur, et grand ministre d'Espagne, en l'absence de l'empereur son oncle. Ce prince écouta favorablement ceux qui parloient pour Rodrigo Nugno, qui lui racontèrent ce qui lui était arrivé dans le Pérou, sur le sujet des tyrans, qui s'étaient jetés dans le parti de Gonzale Pizarre : ensuite ils lui dirent ce qu'il avoit souffert pour n'avoir pas voulu être du nombre des factieux, et l'entretinrent même du plaisant stratagème qu'il avait fait sur la mer au corsaire dont nous venons de parler : comme encore de la fuite des galériens, et de quelle façon il avait renvoyé le dernier. Le prince témoigna d'être satisfait de toutes ces choses et fut même surpris que les galériens n'eussent pas

tué Rodrigo Nugno, le pouvant faire commodément.

Cependant ses intercesseurs furent ravis du favorable accueil que le prince leur avoit fait, et d'avoir permis au délinquant de se présenter devant son altesse. Ce prince qui avoit beaucoup d'esprit, le voyant paroître en sa présence: «Est-ce » vous, lui dit-il, qu'on avoit chargé de la conduite » de quatre-vingt - six galériens, qui s'en sont » fuis, et du dernier desquels vous vous êtes » défait à grands coups de poings?» « Serenissime » prince, lui répondit Rodrigo Nugno, la faute » n'en est pas à moi, mais à ceux qui m'ont en- » voyé, sans me donner des gens qui gardassent » ces prisonniers; car il n'y a personne qui ne » sache bien, que j'ai toujours été fidèle dans le » service de sa majesté. Pour ce qui est du der- » nier galérien, qui me resta, lorsque je fus de « retour ici, j'avoue que je le chassai, parce qu'il » me fit pitié; et voulant m'exempter des malé- » dictions qu'il m'eût données, si après m'avoir » été plus fidèle que tous ses compagnons, je » l'eusse si mal récompensé, que de l'envoyer » aux galères. Je supplie maintenant votre Al- » tesse de commander qu'on fasse justice de ces » crimes, s'ils doivent être ainsi appelés. Je don- » nerai ordre, répondit le prince, qu'on les châ- » tie, ainsi qu'ils le méritent: vous les avez faits, » comme cavalier: et moi je vous absous, comme » prince, de la sentence qu'on a donnée contre

» vous, et vous permet de retourner au Pérou, » quand vous le trouverez bon. » Rodrigo Nugno lui baisa les mains, et se retira. Il retourna ensuite au Pérou, où il raconta au long ce que nous avons rapporté ici succintement: et il disoit toujours que le grand Maximilien d'Autriche l'avoit traité en vrai prince.

CHAPITRE X.

Publication du second partage des Indiens. — Départ du président Gasca pour aller en Espagne. — Mort du licencié Sepeda. — Arrivée du président à Panama.

Le président Gasca souhaitoit si fort de se voir hors du Pérou, que dans l'impatience où il étoit, les heures lui sembloient des années. Il fit donc tout ce qu'il put, pour en sortir promptement, et donna ordre à cette fin, comme le Palentin l'a dit ci-dessus, que l'archevêque de la Ville des Rois délivrât les rôles des départements qu'il avoit faits pour la seconde fois, et signés de sa main. Ensuite n'ayant plus rien à faire de ce côté-là, il s'embarqua en diligence et sortit du port du Collao, après avoir dit adieu au Pérou, où il avoit eu tant de traverses, et tant d'alarmes. Cependant les huit jours après lesquels se devoit faire la publication des ordonnances, s'étant pas-

sés, elles furent publiées, comme le Palentin le remarque par ces paroles. «Le terme étant expiré, après lequel le président Gasca vouloit qu'on fît la publication des départements, les prétendants qui étoient dans l'impatience de voir ce jour arrivé, se rendirent tous à la salle de l'audience royale, où les auditeurs ayant pris séance, le rôle des départements que le président avoit cacheté, fut ouvert, et lu publiquement. Alors ceux qui se promettoient le plus se trouvant trompés, et ceux qui espéroient le moins étant partagés à leur avantage; autant que les uns furent satisfaits, autant furent mécontents les autres; tellement que c'étoit une chose étrange d'ouïr leurs plaintes, contre le président, qu'ils maudissoient, suivant le mouvement de leur passion et de leur mauvaise volonté, qui les portoit dans le désespoir, parce qu'ils ne savoient plus à quoi s'attendre, etc. »

Durant ces choses, le président continua sa route par mer, avec tant de précipitation, que pour aborder plus tôt à Panama, et se délivrer des importunités de ceux qu'il venoit de quitter, il ne voulut prendre terre en aucun port pour se pourvoir de rafraîchissements. Il emmena prisonnier en Espagne le licencié Sepeda, ci-devant auditeur de sa majesté dans les provinces du Pérou; car quoiqu'il eût le pouvoir d'entrer en connoissance de sa cause, il ne le voulut point faire pourtant; et pour ne pas

condamner les criminels qu'il avoit absous, il s'avisa d'en remettre la décision au souverain conseil des Indes. A son arrivée en Espagne, l'affaire fut mise en délibération à Valladolid, où la cour étoit alors, et où le procureur du roi se fit partie contre Sepeda. Mais bien que l'accusé alléguât plusieurs raisons pour se justifier, disant que ni les autres auditeurs ni lui, n'avoient rien fait qu'en intention de servir le roi dans l'exercice de leurs charges, tout cela ne lui servit de rien. Il eut beau remontrer que leur dessein avoit été de prévenir la révolte des mécontents, auxquels la rigueur des ordonnances n'étoit pas moins insupportable que le cruel procédé que le vice-roi Blasco Nugnez Vela apportoit à leur exécution et à celle de toutes les autres affaires : il eut beau, dis-je, leur représenter les événements passés et quantité de choses rapportées par l'histoire, qu'il croyoit servir à sa justification; cela ne put empêcher que, sans avoir égard à ses raisons, on ne le condamnât à la mort, comme s'il eût été criminel de lèse-majesté. Ses plus proches et ses amis, voyant qu'ils ne pouvoient lui sauver la vie, se résolurent de lui sauver l'honneur, et de lui donner dans la prison quelque breuvage qui l'envoyât promptement à l'autre monde; ce qu'ils exécutèrent en effet, et ainsi son arrêt de mort fut supprimé sans que personne en eût connoissance. Sepeda étant encore au Pérou, et

ayant vu de quelle manière on avoit traité Gonzale Pizarre, disoit hardiment qu'il se croyoit obligé de défendre son parti; et qu'il n'avoit aucunement été traître, mais très-fidèle au roi, n'ayant combattu que pour lui conserver le Pérou. D'où il concluoit que si, pour avoir défendu Pizarre, on lui vouloit ôter la vie, il la donneroit très-volontiers, n'ayant autre chose à perdre; à condition néanmoins que la cause fût envoyée au parlement de Paris, à l'université de Bologne, ou à quelque autre juridiction qui ne fût point sujette à celle de l'empereur.

Le docteur Gonzale de Yllescas, parlant du licencié Sepeda dans son histoire des papes, en dit presque les mêmes choses que nous avons dites, comme on le peut voir par les paroles suivantes.

« Parmi tant de personnes considérables qui s'intéressèrent dans les révolutions du Pérou, le licencié Sepeda ne fut pas un des moins ardents, ni des moins passionnés. Il étoit né à Tordesillas, et fut du nombre des auditeurs qui passèrent au Pérou avec le vice-roi Blasco Nugnez Vela. Il contribua beaucoup en ce pays-là au service de sa majesté, soit durant le temps qu'il fut libre, soit dans la compagnie de Pizarre, après qu'il se fut saisi de lui et de tout le pays. Sepeda passa dans l'armée royale comme on fut sur le point de donner bataille, et courut grand danger de

perdre la vie; Pizarre ayant envoyé après lui quelques-uns des siens qui le poursuivirent jusque dans un marais où ils croyoient l'avoir laissé mort. Il se tira pourtant d'affaire, et fut trouver le président Gasca qui le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié; toutefois, il ne laissa pas de l'emmener en Espagne, où il fut mis dans la prison et accusé comme criminel. Il alléguoit de si fortes raisons pour sa justification, qu'on crut qu'il en sortiroit à son honneur; ce qui n'arriva pas néanmoins, parce qu'étant mort de maladie dans la prison de Valladolid, cette affaire-là ne put être vidée. Il fut plus heureux à l'égard des dons de l'esprit qu'à l'égard de ceux de la fortune, parce qu'ayant eu des honneurs et des richesses sans nombre, il les perdit tout-à-coup; ce que je puis témoigner pour l'avoir vu dans la prison, réduit à de grandes extrémités ».

Le docteur Yllescas, parlant sur ce sujet de la mort du comte Pédro Navarre, un des plus fameux capitaines de son temps, en fait un parallèle avec ce que nous venons de rapporter du licencié Sepeda, et dit : « Que le prévôt qui avait été envoyé pour le prendre, quoiqu'il fût un de ses plus grands amis, l'étouffa dans sa prison, de peur que le faisant passer pour traître, on ne lui tranchât la tête, après avoir gagné tout le royaume de Naples, etc. »

Le président arriva heureusement à Panama,

avec plus d'un million et demi d'or et d'argent, qu'il transportoit en Espagne pour l'épargne de sa majesté; et les particuliers qui l'accompagnoient en avoient beaucoup plus. Je rapporterai ici une chose étrange qui arriva dans ce même lieu, et dont les historiens font mention. Mais comme Augustin de Çarate est celui qui en parle plus clairement, et qui en rapporte la cause à l'une des ordonnances dont il a été parlé ci-dessus, et qui furent cause de tant de scandale; je copierai ici ce qu'il dit de son commencement, puis je tirerai la substance et la vérité du fait des trois auteurs que j'ai accoutumé de citer, pour marquer la nature de cette affaire, qui fut un vol d'une prodigieuse quantité d'or et d'argent, dont les Gontreras se saisirent: et s'ils se fussent contentés de ce butin après l'avoir fait, et qu'ils eussent eu l'adresse de le mettre à couvert, ils se fussent vengés avec avantage de l'injure qu'ils disoient leur avoir été faite. Mais leur jeunesse et leur peu d'expérience à la guerre, furent cause qu'ils perdirent ce trésor et la vie. Augustin de Çarate en dit ce qui suit dans le douzième chapitre du septième livre de son histoire du Perou, qui est ici l'onzième, que j'ai laissé sous le même titre.

CHAPITRE XI.

Ce qui arriva à Fernand et Pierre Gontreras qui partirent de Niçaragua pour aller chercher le président.

« Après que Pierre Arias d'Avila eut découvert la province de Niçaragua, et qu'il en eut été établi gouverneur, il maria une de ses filles, nommée Donna Maria de Pennalosa, avec Rodrigue de Gontreras qui étoit de Ségovie, homme riche et considérable. Quelque temps après, Pierre Arias étant mort, et ayant nommé, sous le bon plaisir de sa majesté, Rodrigue de Gontreras, son gendre, pour lui succéder dans le gouvernement de cette province, sa nomination fut confirmée en considération de ses services et de son mérite. Ainsi Gontreras fut pendant quelques années gouverneur de ce pays, jusqu'à ce qu'on y eût établi une nouvelle audience qui devoit résider dans la ville nommée Gracias à Dios, on l'appeloit l'audience des confins de Guatimala. Les auditeurs non-seulement ôtèrent la charge à Rodrigue Gontreras, mais de plus, en exécution d'une des ordonnances dont on a parlé ci-devant, qui regardoit en particulier les gouverneurs des provinces, ils les privèrent, lui et sa femme, de tous leurs Indiens, et ôtèrent aussi à ses enfants

ceux qu'il leur avoit donnés pendant le temps de son gouvernement. Là-dessus il alla en Espagne pour demander justice et réparation du tort qu'il prétendoit qu'on lui eût fait : il fit tout ce qu'il put, représentant les services de son beau-père, et les siens propres; mais sa majesté et les seigneurs de son conseil des Indes jugèrent que l'ordonnance devoit être observée et confirmèrent ce qui avoit été fait par les auditeurs. Quand Fernand et Pierre de Gontreras, enfants de Rodrigue, apprirent le mauvais succès que leur père avoit eu dans ses affaires, ils y furent fort sensibles, et prirent, en jeunes gens imprudents et étourdis, la résolution de se soulever et de se rendre les maîtres en ce pays-là. Ils se flattoient d'avoir des forces suffisantes pour l'exécution de leur dessein, et ils se fioient dans un certain Jean Bermejo et en quelques autres soldats, ses camarades, qui étoient venus du Pérou, mécontents de ce que le président ne leur avoit pas donné de quoi vivre, et ne les avoit pas récompensés comme ils croyoient le mériter, des services qu'ils lui avoient rendus dans la guerre contre Gonzale Pizarre, et que le président avoit bannis du Pérou. Tous ces gens encouragèrent et animèrent ces deux frères, et les engagèrent dans cette entreprise, les assurant que si avec deux ou trois cents hommes qu'ils pouvoient aisément assembler, ils vouloient passer au Pérou; ayant des vaisseaux tout ce

qu'il leur falloit pour cela, d'abord presque tous les gens qui étoient demeurés en ce pays-là se joindroient sans doute à eux : parce qu'ils étoient fort mécontents de ce que le licencié de la Gasca ne les avoit pas récompensés de leurs services, comme ils le méritoient. Pour se mettre en état d'exécuter un tel dessein, ils commencèrent à assembler secrètement des soldats et faire provision d'armes, et quand ils se crurent assez forts pour résister à la justice, ils ne voulurent pas différer plus long-temps à se mettre en action; et, persuadés que l'évêque de cette province avoit toujours été contraire à leur père dans toutes les affaires qui s'étoient présentées, ils commencèrent par lui à exercer leur vengeance. Un jour que l'évêque, sans aucun soupçon, jouait aux échecs, ils envoyèrent quelques soldats dans le lieu où il étoit, et le firent assassiner. Après cela ils firent assembler leurs gens et arborèrent leur étendard, prenant le titre d'armée de la liberté; puis s'étant saisis des navires dont ils avoient besoin, ils s'embarquèrent sur la mer du Sud, à dessein d'attendre la venue du président pour le prendre et piller tout ce qu'il avoit : car ils savoient qu'il se préparoit à venir à terre-ferme avec tout l'argent qui appartenoit à sa majesté. Ils crurent pourtant devoir commencer par aller à Panama, tant pour s'y assurer de l'état des affaires, que parce que la navigation étoit plus sûre et plus commode de là au Pérou,

que de Niçaragua. Ils s'embarquèrent donc avec environ trois cents hommes, et prirent la route de Panama, et avant que d'entrer dans le port, ils s'informèrent soigneusement de quelques gens qu'ils prirent, de l'état des choses et de ce qui se passoit dans cette ville. Le président y étoit déjà arrivé avec son argent, et tous ceux qui l'accompagnoient; il sembla donc aux deux frères que tout leur réussissoit à souhait, et que leur bonheur leur avoit mis dans les mains la proie qu'ils cherchoient, Ils attendirent qu'il fût nuit, puis ils entrèrent dans le port fort secrètement et sans bruit, croyant que le président fut dans la ville, et qu'ils pourroient exécuter leur dessein fort aisément, sans aucun péril, et sans trouver aucune résistance. »

Gomare (ch. 193.) se conforme à-peu-près dans les paroles qui suivent à ce que dit Çarate, Les Contreras, dit-il, donnèrent retraite aux gens de Pizarre, qui s'enfuirent vers le président Gasca; et à quelques autres hommes perdus, avec lesquels ils conclurent de faire ce vol illustre pour s'enrichir; disant que non seulement ce trésor, mais tout le Pérou leur appartenoit parce qu'ils étoient petits fils de Pédro Arias d'Avila, qui avoit toujours été d'intelligence avec les Pizarres et les Almagres; mauvais prétexte, pour autoriser leur entreprise, que néanmoins ils exécutèrent à la fin, et firent un vol considérable, s'ils se fussent contentés de l'avoir fait.

Les Gontreras entrèrent de nuit dans Panama, et s'en allèrent d'abord au logis du docteur Roblez, où, et dans quatre vaisseaux qui étoient au port, ils prirent la valeur de huit mille écus, tant des deniers royaux, que de ceux des particuliers, comme le Palentin le remarque (ch. 8) : outre que dans la maison du trésorier, ils trouvèrent près de sept cents mille ducats, qu'on vouloit transporter à Nombre de Dios, ainsi que le rapporte Gomare (ch. 193.) Outre cette quantité d'or et d'argent, ils volèrent à Panama plusieurs boutiques de riches marchands, et trouvèrent une si grande abondance de marchandises d'Espagne, qu'ils ne pouvoient suffire à les emporter toutes. Après ils envoyèrent un de leurs compagnons, nommé Salguere, avec une troupe d'arquebusiers, pour s'en aller par le chemin appelé des Croix, à la rivière de Chagre, où ils savoient qu'étoit arrivée à Nombre de Dios, une prodigieuse quantité d'or et d'argent; en effet, Salguere y trouva soixante - dix charges d'argent, qu'on n'avoit pas encore embarquées, et envoya le tout à Panama, se montant à plus de cinq cent-soixante mille ducats; de sorte que sans les marchandises et les pierreries qu'ils volèrent en cette ville-là, ils se trouvèrent avoir près de deux millions d'or et d'argent, que le président et les autres passagers avoient embarqués ; car comme les marchands particuliers croyoient naviguer, sans crainte ni de corsaires,

ni d'autres voleurs, ils avoient pris avec eux une partie de leur or et de leur argent, et laissé l'autre à Panama, pour la faire peu à peu conduire à Nombre de Dios; à quoi sept ou huit voyages pouvoient à peine suffire, parce, comme dit Gomare, au chapitre cité ci-dessus, que l'or et l'argent, tant du président que des particuliers qui l'accompagnoient, se montait à plus de trois millions d'écus. Les Gontreras se pouvoient vanter d'être élevés à un très-haut comble de prospérité et de richesses, si la fortune ne les en eût privés en fort peu de temps, pour s'être amusés à des extravagances, et à des folies qui ne sont que trop ordinaires aux jeunes gens. Ils joignoient à cette légèreté d'esprit, une vanité insupportable, et un ardent desir qu'avoit Jean Vermejo, et les Pizarres ses compagnons, de se saisir du président Gasca, pour se venger des outrages qu'ils en avoient reçus, les uns pour en avoir été mal payés, et les autres punis à toute rigueur; ce qui les portoit à dire tout haut, qu'ils vouloient faire de la poudre de son corps, et que vû les fourberies et les intrigues du personnage, elle ne pouvoit manquer d'être fine. Mais ils ne l'étoient guères eux-mêmes; étant certain qu'ils n'eussent pû mieux faire pour eux, ni pour se venger du président, que de lui laisser continuer sa route sans attenter à sa vie.

CHAPITRE XII.

Lâcheté des Gontreras. — Cause de la perte de leur butin et de leurs vies.

La fortune voyant le président Gasca reduit en l'état que nous venons de dire, sembla s'offenser de ce que des jeunes gens, et des hommes d'une humeur tyrannique; les uns par un excès de témérité, et les autres par un désespoir manifeste, avoient traité si cruellement une personne qu'elle avoit comblée de biens, par le rétablissement d'un si grand empire, comme étoit celui du Pérou. Voulant donc continuer ses faveurs au président, elle se servit de l'humeur impérieuse, et de l'ignorance de ses ennemis pour les ruiner tout à fait, en les aveuglant, et en châtiant leur présomption. Quoique plusieurs de ces soldats eussent connu François de Carvajal, dans le Pérou, et même porté les armes sous lui; ils ne laissèrent pas toutefois de paroître si lâches, en cette occasion, qu'ils furent cause eux-mêmes de leur entière ruine. La première lâcheté qu'ils firent, après avoir pris Panama, et toutes les richesses qu'ils y trouvèrent, fût de se saisir des principaux de la ville, et entr'autres de l'évêque, du trésorier du roi, de Martin-Louis de

Marchena, et des officiers les plus considérables pour les faire pendre en la place publique. Ce que le maître de camp Jean Vermejo n'eut pas manqué d'exécuter, si Fernand de Gontreras ne l'en eût empêché. Vermejo, en fût si faché, qu'il lui dit effrontement. « Que puisqu'il étoit si favorable à ses ennemis, et si ennemi de lui-même et de ses confidents, qu'il ne vouloit point permettre qu'on leur otât la vie, il ne devoit pas trouver étrange, si le jour suivant eux-mêmes la lui otoient, et s'ils le pendoient avec ses gens. »

Ces paroles furent un présage de ce qui arriva bientôt après. Cependant Fernand de Gontreras, se contenta de leur faire prêter serment, qu'ils appuyeroient son entreprise, comme si elle eût regardé le service de Dieu et du roi, ou même le bien public; ce qui fût une autre extravagance bien grande. Cela fait, tous les soldats, qui n'étoient pas plus de deux cent cinquante, furent divisés en quatre escadres. Il en y eut quarante qui demeurèrent avec Pedro de Gontreras, pour la garde de leurs quatre navires, d'autres pour garder les marchandises qu'ils avoient dans le port. Fernand de Gontreras en envoya trente à la rivière de Chagre, pour y prendre sous la conduite de Salguere, tout ce qu'ils y trouveroient d'or et d'argent; et quarante qu'il prit avec lui, pour arrêter le président sur le chemin de Capira, et piller la ville de Nombre de Dios; ces deux entreprises lui semblant faciles, parce,

disoit-il, qu'il les prendroit au dépourvu. Jean Vermejo, demeura pour la garde de Panama, avec autres cent cinquante soldats.

Alors, comme dit le Palentin, il usa d'une précaution tout-à-fait ridicule, qui fut de donner en dépôt, tout ce riche butin, que lui et les siens venoient de faire, aux marchands qu'il tenoit prisonniers, et d'autres gens qu'il voulut contraindre de s'obliger par écrit de lui rendre tous ces trésors, ou bien à Fernand de Gontreras, quand il reviendroit de Nombre de Dios. Après ces impertinences, il fit prendre tous les chevaux, et les autres montures qui se trouvèrent dans la ville, pour s'en servir à secourir au besoin Fernand Gontreras : et ainsi il sortit promptement de la ville, qu'il laissa seule, la croyant en aussi grande sûreté que sa maison propre, en quoi il se trompa très-fort, parce que les Gontreras et lui, connurent enfin, qu'au lieu de s'amuser là, ils devoient faire embarquer avec eux dans leurs vaisseaux, l'or, l'argent, les joyaux, les marchandises, et les autres richesses dont ils s'étoient emparés, et s'en aller avec ce butin, passer le reste de leurs jours où bon leur eût semblé.

Parmi ceux qui s'échappèrent du sac de la ville, il s'en trouva un des plus considérables, qui s'appeloit Arias de Seredo, dont l'histoire fait mention, qui dépêcha d'abord qu'il fut jour un de ses valets, à Nombre de Dios, pour avertir le président Gasca des tyrannies que les Gontre-

ras avoient exercées dans Panama ; ce qu'il se contenta de lui faire dire en général, sans en déduire les particularités, afin que lui et ses gens se tinssent prêts, et qu'ils ne se laissassent point surprendre.

Cependant les bourgeois de la ville, tant ceux qui s'en étoient fuis, que les autres dans l'intelligence et l'amitié desquels Jean Vermejo croyoit s'être mis, en les faisant dépositaires de tout le butin; voyant qu'il s'en étoit allé, reprirent courage, et embrassèrent l'occasion qui se présentoit de profiter de leur éloignement. Ils s'appelèrent les uns les autres, firent sonner le tocsin, et fortifièrent leur ville en diligence, tant du côté de la mer, pour empêcher que Pédro de Gontreras ne les attaquât de ce côté-là, que vers le chemin de Capira, pour couper le passage aux ennemis, en cas qu'ils voulussent entrer plus avant. Au son des cloches il accourut des garnisons voisines plusieurs soldats espagnols, et plusieurs nègres qui vinrent au secours de leurs maîtres; si bien qu'en fort peu de temps, il se forma un gros d'environ cinq cents hommes, tous résolus de mourir pour la défense de leur ville. Deux soldats de Vermejo, qui faute de chevaux n'avoient pu suivre leur capitaine, voyant les habitants en défense, prirent aussitôt la fuite, et s'en allèrent avertir le maître de camp, que la ville s'étoit réduite au service du roi. Jean Vermejo le fit savoir en même temps à Hernand de Gon-

treras, disant que pour lui il s'en retourneroit à Panama, pour y tailler en pièces ces traîtres, qui lui avoient méchamment faussé leur foi; comme s'il eut pu reprendre la ville avec la même facilité qu'il l'avoit prise la première fois. Mais il se trouva bien loin de son compte. Pour empêcher qu'il ne la brûlât à cause que la plupart des maisons étoient de bois, les bourgeois allèrent à sa rencontre. Ils trouvèrent qu'il s'étoit fortifié sur le haut d'une colline, où ils l'attaquèrent avec beaucoup de courage, piqués de l'affront qu'il leur avoit fait de les surprendre : ainsi le désir de se venger de lui les fit combattre vaillamment. Les ennemis après un combat opiniâtre furent contraints de céder, la plupart des leurs étant demeurés morts sur la place, jusqu'au nombre de quatre-vingts. Vermejo et Salguere furent de ce nombre, qui se trouva trop petit, pour soutenir les efforts des nègres, et des autres soldats qui le chargèrent. Il y en eut presqu'autant de prisonniers, que les vainqueurs amenèrent à Panama, et qui furent mis dans une basse cour, où le prévôt de la ville, que je ne veux pas nommer, assisté de deux nègres, les poignarda tous, tandis qu'avec des cris effroyables, ils demandoient qu'on leur envoyât un confesseur. Le Palentin rapporte, que pour être morts sans confession, ils furent ensevelis au bord de la mer. Cette nouvelle vint aussitôt aux oreilles de Hernand de Gontreras, quand sur l'avis que lui avoit donné Jean Vermejo, il

se préparoit pour retourner à Panama ; si bien que se voyant abandonné de toutes parts, et réduit en désespoir, il licencia ses gens, et leur dit qu'ils s'en allassent à la rade, où son frère Pédro de Gontreras les recevroit dans ses vaisseaux, et que lui-même tâcheroit de s'y rendre.

Quelques jours après les royalistes allant à la poursuite de ces gens sur ces hautes montagnes, et le long des marais, y trouvèrent le corps d'Hernand de Gontreras, qui s'étoit noyé, auquel ils coupèrent la tête, et la portèrent à Panama : car bien qu'elle fût toute défigurée, elle ne laissa pas d'être reconnue, par un Agnus Dei qu'il avoit au cou. Cependant Pédro de Gontreras son frère ayant appris la mort de Jean Vermejo, et celle de tous ses gens, ne sut plus que devenir, et prit la résolution de se sauver par mer. Mais l'eau, les vents et la terre lui furent si peu favorables, qu'ils semblèrent avoir conjuré contre lui. Ainsi dans le désespoir où il étoit, il abandonna ses navires, et se mit dans un bateau, se laissant conduire où la fortune le porteroit. Ceux de la ville armèrent en même temps quelques barques, avec lesquelles ils recouvrèrent leurs vaisseaux, et ceux des autres; puis ils poursuivirent Pédro de Gontreras, bien qu'au hazard, parce qu'ils ne savoient qu'elle route il avoit prise.

Ceux qui suivoient les fuyards à la piste, en trouvèrent quelques-uns sur les montagnes, où ils s'étoient retirés, comme avoient fait aussi les

gens de Hernand de Gontreras. Quant à Pédro son frère, on ne put savoir ce qu'il étoit devenu, mais on se douta qu'il avoit été tué par des soldats indiens, ou mangé des tigres, dont il y a quantité en ce pays-là.

Voila qu'elle fut la fin d'une entreprise si téméraire, dont il ne falloit pas espérer un meilleur succès, parce qu'elle avoit commencé par la mort tragique d'un évêque, action odieuse et horrible : Car quoiqu'il y eût quelques personnes qui voulurent excuser ce meurtre, et en attribuer la cause au mauvais naturel de l'évêque, cette excuse ne fut pourtant pas valable.

CHAPITRE XIII.

Le président Gasca recouvre son trésor; fait châtier les coupables. — Il arrive en Espagne.

Le licencié Gasca apprit dans la ville de Nombre de Dios la venue des Gontreras, et le vol qu'ils avoient fait à Panama, ce qui l'affligea d'autant plus, que ce lui fut une chose extrêmement fâcheuse, de se représenter qu'à la fin de son voyage la fortune lui eût porté un si étrange revers; en l'exposant à une disgrâce tellement inopinée, qu'il n'y avoit comme dit un auteur, ni diligence, ni soin qui la pussent prévenir. Pour tâcher d'y apporter quelque remède, il mit à couvert le

mieux qu'il put le trésor qu'il avoit avec lui, fit préparer les soldats qui l'accompagnoient, et ce qu'il put avoir de gens dans la ville, dans le dessein de s'en retourner à Panama, d'y recouvrer ses richesses, et de punir les voleurs; quoiqu'il craignît, qu'après s'en être emparés, ils auroient pris la fuite. Toutefois, pour ne manquer point à faire de son côté ce qu'il jugea nécessaire il sortit en diligence de Nombre de Dios, avec tout ce qu'il put avoir de soldats, et de provisions de guerre.

Comme il fut à la première journée, il apprit la mort de Jean Vermejo, et celle de Salguere, comme aussi la fuite des deux Gontreras, dont l'un s'étoit mis sur mer, et l'autre s'étoit sauvé sur les montagnes. Ces nouvelles consolèrent fort le président, qui hâta sa marche; ne cessant, comme dit Gomare, de rendre grâces à Dieu de ce bon succès, qui n'étoit pas moins avantageux pour lui, qu'important à sa réputation, et sa mémoire.

Il arriva dans Panama plus comblé de gloire que les plus grands conquérans n'en sauraient gagner dans toutes leurs victoires; pour avoir sans armes, sans conseil, et sans autre appui que de sa bonne fortune, défait des ennemis si cruels, et qui pouvaient néanmoins se dire, en quelque façon plus heureux que lui, s'ils eussent été plus prudens. A son arrivée il recouvra le trésor, l'ayant demandé à ceux qui en étoient

dépositaires, et même il gagna quantité d'or, et d'argent dans cette déroute ; car comme les corsaires s'étaient saisis indifféremment du bien du roi, et de celui des passagers et des habitants, le président le fit tout sequestrer de la part de sa majesté; faisant savoir aux particuliers qui prétendoient y avoir part, qu'ils eussent à le prouver, et à donner les enseignes dont leurs plaques d'or, ou leurs lingots d'argent étoient marqués. Cette demande n'étoit pas injuste, puisque par une ancienne coutume, pratiquée dans le Pérou, les passagers gravent d'ordinaire avec un ciseau sur leur argent, ou leur or, leur chiffre, ou quelqu'autre marque, afin de pouvoir discerner leur bien d'avec celui d'autrui; ce que puis assurer pour l'avoir autrefois pratiqué moi-même. Ceux qui par telles marques purent montrer que ce qu'ils demandoient étoit à eux, le recouvrèrent, et au contraire, faute de ces enseignes, tous les autres le perdirent comme un chose confisquée au roi : de manière que le président se put vanter d'avoir gagné plutôt que perdu, dans cette occasion. Après il fit châtier publiquement ceux qui se trouvèrent convaincus d'avoir pris des lingots volés par Salguere : parce qu'encore qu'ils ne fussent pas des gens de Gontreras, ils avoient pris dans le sac de la ville ce qu'ils avoient pu attraper de ce vol. Les uns eurent le fouet, et les autres furent mis au collier; si bien qu'on fit

une justice exemplaire, tant des plus grands voleurs que des moindres, qui s'étoient servis de l'occasion de pêcher en eau trouble.

La tête de Hernand de Gontreras fut exposée à la place publique dans une cage de fer, et son nom écrit au-dessus, par l'ordre exprès du président Gasca, qui ne put faire chatier aucun des ennemis; parce qu'à son arrivée dans Panama il les trouva tous défaits. Après avoir fait cette justice, il s'embarqua pour l'Espagne le plus vite qu'il put, comme dit le Palentin, dans le chapitre 10, de sa II[e] partie dont voici les paroles.

« Après tant de bonnes fortunes qu'eut le président Gasca, soit en Espagne, soit dans le Pérou; ce ne fut pas un petit bonheur pour lui, que de recouvrer tant d'or et d'argent qu'on lui avoit volé, sans y comprendre des sommes immenses, qui appartenoient à des particuliers. Avec ce trésor il prit la route d'Espagne, où dès qu'il fut arrivé, il s'en alla trouver l'empereur, qui étoit alors en Allemagne et qui l'avoit déjà pourvu de l'évêché de Palence, vacant par la mort de Dom Louis de Cabeça de Vaca. Il fit là sa résidence assez long-temps; à savoir jusques à l'an mil cinq cent soixante-un, auquel le roi Dom Philippe, lui donna l'évêché de Siguença, dont il jouit jusques au mois de novembre de l'an mil cinq cent soixante-sept que Dieu le retira de cette vie, etc. »

Ces paroles du Palentin se rapportent à peu près à celles-ci de François Lopez de Gomare, le président Gasca, dit-il (chapitre 193) s'embarqua à Nombre de Dios et au mois de juillet de l'an mil cinq cent cinquante, il arriva en Espagne, avec de grands trésors pour les autres, et beaucoup de réputation pour lui. Il employa en ce voyage environ quatre ans. L'empereur le fit évêque de Palence, et l'appela près de sa personne dans la ville d'Ausbourg en Allemagne, pour s'informer par lui-même de l'état du Pérou, et de toutes les choses qui s'y passoient.

Ce fut ainsi qu'acheva son administration cet excellent homme, digne d'une éternelle mémoire et dont le bonheur accompagné d'une sage conduite, d'un conseil judicieux, d'une prudence consommée, et de plusieurs autres qualités éminentes, lui fit reconquérir un empire de mille trois cents lieues d'étendue, qu'il rendit à l'empereur Charles-Quint, avec toutes les richesses qu'il en tira.

CHAPITRE XIV.

François Hernandez Giron fait publier sa conquête, au bruit de laquelle plusieurs soldats accoururent de toutes parts. — Soulèvement dans Cusco, appaisé par la bonne conduite de quelques-uns des principaux.

Après avoir raconté les actions héroïques du

président Gasca, et dit comment il fut pourvu de l'évêché de Siguença, nous le laisserons pour revenir à Cusco. Aussitôt que le président Gasca eut fait voile en Espagne, les principaux du pays se retirèrent chez eux, pour y donner ordre à leurs affaires. Le général Pédro de Hinoyosa fut de ce nombre, et en même temps le capitaine François Hernandez Giron alla du côté de Cusco, avec ses lettres de provision, pour y faire son entrée. Il la publia le long du chemin, et nomma des capitaines, pour lever des gens à Huamanca, à Arequepa, et dans la nouvelle colonie. La publication de ces lettres se fit solemnellement à Cusco, au bruit des timbales et des trompettes; et plus de deux cents soldats y accoururent de divers endroits, poussés par l'extrême affection qu'ils avoient pour ce capitaine. Quand ils se virent en si grand nombre, ils se licencièrent à parler hardiment des choses passées; et à blâmer tout ouvertement le président Gasca, et ceux qu'il avait laissés pour gouverneurs dans tout cet empire: ce qui fut cause que plusieurs des principaux ennuyés de cette liberté, allèrent trouver Jean de Saavedra, intendant de justice dans la même ville, pour le prier de faire ensorte envers François Hernandez, qu'il hâtât son voyage, afin de les délivrer des violences des gens de guerre. Car bien que quelques-uns d'entr'eux fussent logés dans la même maison que leur capitaine; il y en avoit d'autres qui étoient dans celles des

habitants. Le Palentin dit à cette occasion : (chapitre 4). Que les plus considérables d'entre les bourgeois s'en plaignoient, parce que les soldats les incommodoient, et que d'ailleurs on en dépeuploit les lieux d'alentour, pour les mettre dans leur ville : d'où ils tiroient cette conséquence, que si l'empereur envoyoit quelque nouvel ordre qui fut à leur préjudice, ils n'auroient aucun moyen de se défendre, pour n'avoir point de soldats, auxquels ils se pussent fier, mais plutôt des ennemis domestiques.

Je ne sais pour moi d'où cet auteur a tiré cette relation, car après tout, il n'y avoit aucune apparence, que ceux de la ville dussent souhaiter d'avoir des gens de guerre, de quelqu'ordre que ce fût : Au contraire, le meilleur pour eux étoit qu'on les envoyât à de nouvelles conquêtes, parce qu'il falloit qu'ils les entretinssent à leurs dépens, ce qui leur étoit fort à charge; y en ayant parmi eux qui en avoient dans les maisons jusques à six ou sept, qu'ils ne logeoient pas seulement, mais leur fournissoient encore des habits, et toutes les autres nécessités. Il s'en trouvoit quelques-uns, que je ne nommerai point, pour ne parler au préjudice de personne, qui n'en logeoient pas un seul, bien qu'ils le pussent faire sans s'incommoder beaucoup. Ce que le même auteur dit encore, que les principaux se fâchoient de ce qu'on mettoit les soldats hors du pays, est une contradiction manifeste, tout le monde sachant

assez, comme nous venons de dire, que les plus accommodés les entretenoient, et leur donnoient de quoi subsister. On voit par là, que cet historien n'a écrit que sur le rapport d'autrui la plupart des choses qu'il avance, qu'il ne peut avoir sues autrement, pour ne s'être pas trouvé sur les lieux.

Mais laissant à part ces choses, qui ne sont point nécessaires à l'histoire, je dirai tout ce qui se passa là-dessus dans la ville de Cusco, où je me trouvai présent, quand François Hernandez, et ses soldats firent cette émeute. Pour la seconde, qui arriva trois ans après, je m'y rencontrai de même. Je puis donc assurer, tant pour l'avoir vû, que pour l'avoir ouï dire à mon père et aux principaux du pays qui fréquentoient chez lui, que les gens de guerre firent paroître tant de fierté et se rendirent tellement insupportables, qu'on fut contraint d'ordonner publiquement que l'on eût à aviser aux moyens d'y remédier. Les soldats n'eurent pas plus tôt connoissance de cette résolution, qu'ils en parlèrent à leur capitaine, et résolurent entr'eux de ne se point laisser baffouer, ni fouler aux pieds, puisque leurs lettres de provision touchant la conquête du pays, venoient du président Gasca. Ils conclurent encore, qu'ils étoient indépendants de toute autre juridiction, et que l'intendant de la justice n'en avoit aucune sur eux.

Cette révolte alla si avant, que les soldats armés

s'assemblèrent dans la maison de François Hernandez; tellement que les principaux de la ville, et l'intendant de la justice furent contraints de faire armer les bourgeois, qui avec quelques soldats qui n'étoient pas du parti des autres, se rendirent à la place, et y formèrent un bataillon. Les ennemis en firent un autre dans la rue de leur capitaine, assez proche de la même place : Et ainsi ils furent deux jours et deux nuits sous les armes, en grand danger d'en venir aux mains; ce qui seroit arrivé sans doute, si quelques-uns des plus sages, ennuyés des misères passées, n'eussent parlé de les accorder; si bien que les uns coururent vers l'intendant de la justice, et les autres vers François Hernandez Giron, pour proposer un accommodement. Les principaux qui se mêlèrent de cela, furent Diégo de Silva, Diégo Maldonat le riche, Garcilasso de la Vega, Vasco de Guevare, Antoine Quiniones, Jean de Berrio, Jérôme de Loæisa, Martin de Menesez, et François Rodrigues de Villefort, le premier des treize qui passa la ligne, avec le marquis François Pizarre. Plusieurs autres des principaux furent avec eux, et persuadèrent à l'intendant de la justice d'arrêter cette révolte; sinon, qu'elle seroit cause de la ruine de toute la ville, ou même de tout le royaume. Ils en dirent autant à François Hernandez, lui remontrant qu'il prît bien garde à lui; qu'il ne falloit que cette seule rebellion, pour lui faire perdre le fruit de ses services et empêcher sa

conquête, à quoi principalement il devoit penser.

La conclusion de tout ceci fut, que lui et l'intendant s'aboucheroient ensemble dans la grande église : ce que les soldats de François Hernandez ne voulurent point souffrir qu'à condition qu'on assureroit par des ôtages la liberté de leur capitaine : tellement qu'à l'heure même on en donna quatre, qui furent : Garcilasso de la Vega, Diégo Maldonat, Antoine de Quiniones et Diégo de Silva. Les deux chefs se virent dans l'église, où François Hernandez parla si librement, que l'intendant de la justice ne pouvant souffrir son insolence, fut sur le point de se saisir de lui, et l'eût fait assurément, sans l'appréhension qu'il eut, que les soldats ne fissent mourir les ôtages. Ce même soir ils s'abouchèrent de rechef à la faveur des ôtages donnés ; et ce fut alors que François Hernandez ayant bien considéré les malheurs que cette émeute pouvoit causer, témoigna plus de respect et fut plus raisonnable qu'il n'avoit été auparavant. Ils remirent au lendemain, pour conclure cette affaire, et après qu'ils se furent assemblés pour la troisième fois, et que plusieurs remontrances, protestations, et actes de justice se furent passés entr'eux, il fut résolu pour le bien de la paix, que François Hernandez licencieroit ses soldats, dont il en livreroit huit des plus mutins entre les mains de l'intendant de la justice, pour avoir été si insolents que d'avoir déchargé leurs arquebuses contre le

bataillon royal, quoiqu'ils n'eussent fait mal à personne; et que pour lui il comparoîtroit devant l'audience royale, pour y rendre compte de la rébellion de ses gens, et du scandale qui s'en étoit ensuivi.

Cet accord ayant été fait de part et d'autre, fut confirmé par serment, et même passé par écrit, si bien que sur la promesse que l'intendant de la justice fit à François Hernandez, de le laisser aller en liberté dans sa maison, il s'y en retourna, et y rendit compte à ses soldats du traité qu'il venoit de faire. Cette nouvelle les surprit, et les fâcha de telle sorte, que si par des promesses, et par de belles paroles il ne les eût retenus, ils eussent chargé le bataillon royal, d'où se fussent ensuivis de grands malheurs par tout le royaume: parce que ces soldats étoient deux cents, tous déterminés, et qui n'avoient rien à perdre, et que parmi les bourgeois il s'en trouvoit près de quatre-vingts, tous seigneurs de vassaux, ou riches marchands. Le désordre fut si grand de part et d'autre, qu'ils posèrent des sentinelles sur les principales avenues, et furent cette nuit-là tous en armes. Le lendemain l'intendant de la justice voyant que François Hernandez n'avoit pas fait retirer ses gens, l'envoya prier qu'il prit la peine de le venir trouver. Hernandez qui craignoit que si ses soldats venoient à découvrir qu'il eût dessein d'aller devant l'intendant, ils ne l'empêchassent de sortir de

sa maison, et ne fissent quelque nouvelle émeute, se déroba secrètement et alla avec sa robe de chambre, sous prétexte de ne s'éloigner point, droit au logis de l'intendant, qui s'en saisit en même temps, et l'envoya prisonnier. Ses gens ne le surent pas plus tôt, qu'ils se dispersèrent qui çà, qui là, et les plus coupables, qui étoient huit, prirent pour azile le couvent Saint-Dominique, où pour être en plus grande sûreté, ils montèrent sur le clocher, et s'y fortifièrent. Ils y furent assiégés aussitôt, mais on ne pût empêcher qu'ils ne se défendissent vaillamment durant quelques jours, en se servant de l'avantage du lieu, qui étoit une tour assez étroite, et très-forte, faite du temps des rois incas. Elle fut démolie depuis, afin qu'elle ne servit plus d'azile à de pareilles gens. Enfin ils se rendirent, et furent tous châtiés, mais leur supplice fut beaucoup moindre que leur mutinerie méritoit.

CHAPITRE XV.

Fuite de Jean Alonse Palomin et de Jérôme Costilla. — François Hernandez Giron est remis en liberté après avoir comparu. — Nouveau soulèvement dans la ville.

Après qu'on eût arrêté François Hernandez

Giron, que les soldats s'en furent fuis, et que toute l'émeute fut appaisée, l'on s'étonna fort de ce qu'Alonse Palomin, et Jérôme Costilla, tous deux beaux-frères, et seigneurs de vassaux dans Cusco, s'échappèrent le lendemain que l'accord se fit, sans qu'on put savoir la cause de cette fuite. Je rapporterai ce que j'en appris, comme témoin oculaire, pour m'être trouvé dans Cusco, quand cette affaire arriva. Ce que le Palentin, ou par je ne sais quel songe, ou par quelque fausse relation, ne dit être arrivé que deux ans après, confondant ensemble d'autres soulèvements, qui se passèrent dans la même ville, mais qui n'eurent point de suites. Il faut donc savoir que ces cavaliers s'en allèrent à la mi-nuit, sans qu'on en sût le sujet. Tous les bourgeois murmurèrent d'une retraite si hors de propos ; et encore plus, quand ils surent qu'ils avoient brûlés les ponts d'Apurimac, et d'Amançay, qui se faisoient aux dépens de la peine, et du bien même de tous les Indiens. Ils semèrent la discorde dans le pays, prenant pour prétexte que François Hernandez Giron s'étoit soulevé dans Cusco, où sa tyrannie le rendoit insupportable. Jean Alonse Palomin fut payé depuis de son imprudence par François Hernandez. Pour Jérome Costilla, il s'échappa du danger, pour ne s'être point trouvé dans ce funeste banquet, ou Alonse Palomin fut tué.

Pour revenir maintenant à ce que François

Hernandez fit ensuite, il est nécessaire de remarquer, qu'après que ses gens de guerre se furent échappés, et qu'on eut châtié les plus coupables, on ratifia le traité qu'on avoit fait avec lui : outre qu'on l'obligea de nouveau par un serment solemnel, de s'en aller à la Ville des Rois, pour comparoître devant l'audience royale et rendre compte du sujet qui l'y amenoit. Diégo Maldonat, surnommé le riche, pour lui rendre un office d'ami, le fut accompagner à quarante lieues de Cusco, dans la contrée d'Antabuaylla, où il avoit un département d'Indiens: ce qu'il fit encore, pour visiter ses vassaux; si bien qu'en même temps il s'acquitta de deux choses. Sur quoi le Palentin a avancé, que Diégo Maldonat, et le capitaine Jean Alonse, furent mis sous la sauvegarde du prévôt, afin qu'il eût à les mener à leurs dépens, avec vingt arquebusiers jusqu'à la ville de Lima et que pour plus grande sureté, le juge du lieu les obligea par serment, etc. Voilà une relation, directement opposée à la vérité.

François Hernandez Giron étant arrivé à la Ville des Rois se présenta devant les juges royaux, qui se saisirent de lui, et à quelques jours de là lui donnèrent la ville pour prison. Néanmoins, ils le relâchèrent depuis, et ayant entendu ce qu'il alléguoit pour sa justification, ils le renvoyèrent absous. Dans ce même temps il épousa une jeune dame, extrêmement belle, de grande

naissance, et qui méritoit à cause de ses belles qualités plus de fortune qu'elle n'en eut avec son mari, dont la seconde révolte lui causa beaucoup de chagrin, ainsi que l'histoire le remarque. Il la mena dans la ville de Cusco, où il se maintint en paix, ce ne fut pas pour long-temps, son humeur turbulente le faisait vivre ordinairement parmi les soldats, sans se communiquer aux principaux de la ville, dont il haïssait naturellement le commerce. Un peu après il mit en procès un des plus considérables bourgeois, touchant un fort bon cheval qu'il disait lui appartenir, quoique cela ne fut pas, et qu'il lui avait été pris, pendant les guerres de Quito. En effet celui qui le possédoit alors, l'avoit acheté bien cher en en ce temps là, d'un soldat qui s'en étoit rendu maître par le droit des armes; ce qu'un de ses camarades savoit fort bien; mais il n'osoit paroître, pour avoir suivi Gonzale Pizarre : tellement qu'encore que le dernier maître du cheval n'ignoràt point où celui-ci se tenoit caché, cependant pour ne le découvrir pas, à cause qu'on l'eût exécuté à mort, ou envoyé aux galères, il aima mieux perdre son cheval.

Les plus remuans voyant que les auditeurs n'avoient pas daigné châtier l'insolence de François Fernandez Giron, non plus que celle de ses soldats, et ne s'estimant pas moins vaillants qu'eux, se mirent dans l'esprit de les imiter dans leur rébellion. Et quoiqu'ils fussent en petit

nombre, et même sans chef, ils se résolurent d'en faire un à leur mode, et de pousser plus avant leur entreprise, dont ils parloient si à découvert, qu'elle fut publiée jusque dans la Ville des Rois. Ceux de Cusco ne manquèrent point en même temps d'avertir de ce qui se passoit l'intendant de la justice, et de le prier de faire un exemple de ces mutins, pour le commun repos des bourgeois. Mais il ne leur fit point d'autre réponse, sinon qu'il se contentoit d'avoir eu par le passé François Hernandez et ses gens de guerre pour ennemis, qu'il n'en vouloit attirer sur lui de nouveaux; et que puisqu'en pleine audience on s'étoit si peu soucié des révoltes passées, on se soucieroit encore moins des présentes.

Comme ces choses se publioient dans le pays, il arriva par hazard à Cusco un des principaux de la ville, qu'on appeloit Dom Jean de Mendoça, homme entreprenant, et ami des soldats; mais plus propre pour les pousser aux nouveautés, et y porter les autres, que pour exécuter lui-même, ni en mal, ni en bien, aucune entreprise qui fût hazardeuse. A son arrivée, il s'aboucha secrettement avec les principaux de la faction, qui étoient François de Miranda, Alonse de Barrionuevo, premier huissier de la ville, et Alonse Hernandez Melgareio. Miranda lui dit, que les soldats, tous d'une commune voix le vouloient élire pour leur général, et Barrionuevo pour maître de camp: de quoi Jean de Mendoça ne

manqua pas d'avertir incontinent quelques-uns des principaux bourgeois ses amis, auxquels il conseilla de s'enfuir de la ville, parce, leur dit-il, qu'ils n'y pouvoient être en sureté de leur vie, parmi tant de gens de guerre. Mais comme il vit qu'ils dédaignoient ses avis, il s'en alla droit à la Ville des Rois; semant le bruit le long du chemin, que la ville de Cusco s'étoit de rechef mutinée: si bien que les factieux ne pûrent se prévaloir ainsi, ni de sa venue, ni de sa fuite.

CHAPITRE XVI.

Nouveau commissaire envoyé à Cusco. — Justice des mutins. — Cause principale de ces révoltes.

La nouvelle qu'apporta Jean de Mendoça dans la Ville des Rois, qu'il mit toute en alarme, fut cause que les auditeurs envoyèrent à Cusco le maréchal Alphonse d'Alvarado, en qualité de commissaire, et de juge-criminel, avec ordre exprès de châtier à toute rigueur ces révoltes publiques, et les auteurs de tels désordres, afin de couper chemin à l'insolence des gens de guerre. La première chose que fit ce juge, dès qu'il eut mis le pied dans Cusco, fut de faire arrêter quelques soldats, et parmi eux un des principaux

seigneurs, appelé Dom Pédro Portocarrero, que ces mutins avoient chargé en leur déposition, pour se justifier. Alvarado après avoir bien instruit le procès, voulut que l'on fit pendre les plus ardents boutefeux de cette conjuration, qui étoient François de Miranda, et Alonse Hernandez Melgareio, sans s'arrêter à leur qualité de gentilshommes. Alonse de Barrionuevo, qui étoit du nombre des prisonniers l'ayant appris envoya prier le juge de ne le point faire pendre, mais de lui faire trancher la tête, vu sa qualité de noble; sinon qu'il le réduiroit au désespoir, et seroit cause de la perte de son âme. En effet, ceux qu'il députa de sa part, prièrent le juge de lui accorder la requête, et, de ne point souffrir qu'il se perdit, puisque de quelque façon qu'on le fit mourir, c'étoit toujours en faire justice. Alvarado en demeura d'accord, après avoir contesté long-temps, et commanda qu'on leur tranchât la tête à tous trois: ce qu'il me souvient d'avoir vû dans mes jeunes ans, où j'accourois volontiers à de semblables exécutions. Il bannit du royaume six ou sept autres mutins dont les compagnons s'échappèrent, sans qu'on les pût jamais attraper, et remit Dom Pédro Portocarrero entre les mains des auditeurs, qui le renvoyèrent absous. Quant à François de Miranda, il faut remarquer que le Palentin l'appelle habitant (1) de Cusco suivant la langue espagnolle,

(1) Le mot espagnol est *Vezino*.

qui nomme bourgeois d'une ville celui qui l'habite, au lieu qu'à la manière de parler des Péruviens, et de ceux du Mexique, par le mot de Vezino on doit entendre celui qui est seigneur de vassaux, et possesseur d'un département d'Indiens. Nous avons déjà remarqué ailleurs que de tels seigneurs étoient obligés de maintenir leurs vassaux indiens dans les terres qui leur appartenoient. Or il est sûr que François de Miranda n'en eut jamais aucun.

Quelques mois après qu'on eut fait cette exécution, l'on fit enquête d'une autre émeute que le Palentin raconte au long. Mais après tout, ce ne fut qu'un prétexte pour se venger d'un pauvre gentilhomme qui, par mégarde et sans malice, avoit dit qu'il y avoit des bâtards de l'un et de l'autre sexe, dans la famille de quelques personnes considérables, et des plus anciennes du royaume. Je les nommerois si je ne le jugeois pas hors de propos, et s'il ne me suffisoit de dire qu'on joignit au bruit qu'on fit là-dessus quelques légers soulèvements, qu'on finit par la mort d'un seul cavalier qui s'appeloit Diego Henriquez, natif de Séville, à qui l'on trancha la tête à l'âge de vingt-quatre ans. Et comme on n'avoit point de bonnes raisons pour le faire mourir, tous les bourgeois s'en offensèrent extrêmement, et se plaignirent tout haut, comme le rapporte le Palentin dans un chapitre assez long, qu'on eût fait porter la peine de plus de deux

cents mutins à un seul gentillhomme qui étoit tout-à-fait innocent : néanmoins ensuite de cette exécution, on en fit une autre à-peu-près semblable, de certains domestiques indiens et sujets de quelques seigneurs, des plus considérables de cette ville-là : ce qu'on fit apparemment, non pour aucun crime qu'ils eussent commis, mais pour se venger de leurs maîtres. S'il en faut croire le Palentin, qui décrit au long tous ces désordres, ils procédoient, à ce qu'il assure, de ce que les auditeurs, par déclaration expresse, ôtoient aux seigneurs le service personnel de leurs Indiens, et ordonnnoient à ceux qui se sentoient surchargés, de ne répondre ni en commun, ni par procureur, mais de comparoître chacun en son particulier à l'audience royale. Toutes ces choses, comme nous l'avons remarqué ailleurs, n'étoient à proprement parler que des inventions et des artifices du diable, qui se servoit de ces divisions entre les Espagnols, pour empêcher la conversion des Indins, et leur instruction dans la foi catholique. Aussi le président Gasca, ayant vu que les ordonnances mises en exécution dans le Pérou par le vice-roi Blasco Nugnez Vela, avoient causé le soulèvement de ce grand empire, eut très-grande raison de les faire révoquer pour empêcher la ruine de tout le pays. Et prévoyant bien que pour de pareils sujets, aux révoltes passées il en succéderoit à l'avenir d'autres plus dangereuses, si l'on n'y pre-

noit garde; il ne voulut point ôter le service des Indiens, quoiqu'il en reçût un ordre exprès de sa majesté, peu avant qu'il sortît du Pérou. Les auditeurs ne firent pas comme lui; au contraire, ils envoyèrent par tout le royaume diverses copies de la déclaration du roi touchant cette affaire. Ce qui donna sujet aux soldats de se soulever, voyant qu'ils étoient soutenus par les principaux factieux du pays, ainsi qu'on le voit plus particulièrement dans la seconde partie de l'histoire du Palentin. (Liv. 2, ch. 1 et suiv.)

CHAPITRE XVII.

Entrée du vice-roi Dom Antoine de Mendoça dans le Pérou. — Voyage de son fils Dom François jusqu'aux Charcas. — Son retour en Espagne.

Dans ce même temps, Dom Antoine de Mendoça, cadet de la maison de Mendecar, et comte de Tandilla, fit son entrée dans le Pérou, en qualité de vice-roi, de gouverneur, et de capitaine général de tout cet empire-là. Ce cavalier, étoit un des plus habiles hommes de son temps, distingué tant par sa piété que par plusieurs autres belles qualités. Il avoit déjà été vice-roi du Mexique, comme je l'ai remarqué dans mon histoire de la Floride. Il fut reçu dans la Ville des

Rois, avec de grandes solemnités et rejouissances publiques : On lui présenta le dais, mais il ne voulut point l'accepter, quelque prière que l'archevêque, et les principaux officiers lui pûssent faire. Son fils Dom François de Mendoça, qui fût depuis généralissime des galères d'Espagne, l'accompagna dans ce voyage. On peut dire de lui qu'il ne dégénéra point la vertu de ses ancêtres. Le vice-roi ayant mis pied à terre dans le Pérou, s'y trouva fort indisposé, ce qu'on attribuoit à son abstinence excessive, et à ses trop grandes austérités. Pour tâcher de se remettre un peu, et de ranimer ses esprits, il alloit à la campagne, dans le temps que ses affaires le lui permettoient, et se divertissoit l'après dîner à la chasse de l'oiseau. Ne pouvant agir lui-même comme il eut voulu, il envoya son fils Dom François, visiter ce qu'il y a devilles, depuis celle des Rois, jusqu'aux Charcas, et à Potosy, pour s'informer de l'état où elles étoient, afin d'en pouvoir rendre compte à sa majesté.

La ville de Cusco, fit une entrée magnifique à Dom François. On érigea plusieurs arcs de triomphe; on fit des fêtes, des danses et d'autres réjouissances publiques; et plusieurs cavaliers, richement vêtus marchèrent devant lui jusques à la grande église, d'où ils l'accompagnèrent à son logis. Huit jours après, ils lui donnèrent le divertissement d'un combat de taureaux, et d'un jeu de cannes si magnifique, qu'il ne s'en étoit

point encore vu dans cette ville là de semblables; toutes les livrées étant de velours de différentes couleurs, et plusieurs en broderie. Je me souviens que celles de mon père et de ses amis étoient de velours noir et au milieu de la cappe on voyoit sur du jaune deux colonnes assez proches l'une de l'autre, enlassées d'un rouleau avec ces mots, *plus ultra*; et au-dessus une couronne impériale de velours jaune, tressée d'un cordon d'or, et de soie bleue. Les troupes de Jean-Jule de Hojeda, de Thomas Vasquez, de Jean de Pancorve, et de François Rodriguez de Villefort, qui étoient tous quatre des premiers conquérants du pays, paroissoient aussi, avec une bordure de velours blanc et cramoisi. Ils avoient sur la tête de riches turbans enrichis d'émeraudes, et d'autres pierres précieuses. Toutes les autres livrées avoient du rapport à celle que nous venons de décrire.

Dom François regarda tous ces spectacles de la galerie de la maison de mon père, où je le vis la première fois. Après ce divertissement il continua son chemin, pour aller aux villes de la Plata et de Potosi, où il vit les mines d'argent, et s'informa de tout ce qu'il vouloit savoir, pour en faire le rapport à sa majesté. Ensuite il s'en retourna à la Ville des Rois par celle d'Arequepa, et par la côte de la mer, qui fut un voyage de plus de six cent cinquante lieues. Il emporta la description, et le plan de la montagne de Potosy, des mines d'argent, et des autres monts, vallées,

et fondrières, dont il ya en quantité en ce pays-là, qui sont extraordinaires pour leur assiètte et pour leur forme. D'abord qu'il fut de retour dans la Ville des Rois, le vice-roi son père le renvoya en Espagne, et il en prit la route, selon le Palentin, au mois de mai de l'an 1552. Nous le laisserons aller pour raconter ici, comme par intermède, une chose très-particulière, qui arriva dans ce temps-là à Cusco, sous l'administration du maréchal Alphonse d'Alvarado. Quatre ans s'étoient écoulés, depuis qu'une troupe de deux cents soldats étoit partie de Potosi, pour s'en aller au royaume de Tucma, que les Espagnols appellent Tucuma. Ces gens avoient eu la hardiesse de sortir de la ville, la plupart avec des Indiens chargés de diverses choses, contre les défenses expresses des auditeurs. Le principal juge de la ville, qu'on nommoit le licencié Esquivel, s'en étant aperçu, il laissa passer toutes les files des soldats excepté la dernière, dont il retint un nommé Aguirré, parce qu'il menoit deux Indiens chargés. Quelques jours après il le condamna par sentence à deux cents coups de fouet, à cause qu'il n'avoit pas de quoi payer l'amende imposée aux contrevenans à l'ordonnance des auditeurs. Le soldat Aguirré fut averti de cette sentence, et pour n'être pas exposé à cet affront, il chercha des intercesseurs auprès du juge, pour tâcher de le fléchir. Le juge fut inexorable, et le malheureux Aguirré en fut comme au désespoir; si bien qu'il envoya prier le

licencié de le faire pendre, plutôt que de lui faire donner le fouet. Toutes ces raisons ne touchèrent point le juge, qui n'étoit ni doux, ni traitable quand il s'agissoit de quelque chose qui regardoit sa charge. Pour ne point démordre de son premier jugement, il envoya ses officiers de justice et le bourreau avec une mule, pour exécuter la sentence. On y fit monter dessus le misérable Aguirré, après l'avoir tiré de prison : ce qui toucha sensiblement les plus honnêtes gens de la ville; qui ne pouvant souffrir cette injustice, allèrent trouver le juge, et le prièrent de suspendre cette sentence, qui leur paroissoit trop rigoureuse, ce qu'il leur promit, quoiqu'à contre cœur. Il différa l'exécution de huit jours, mais étant arrivés à la prison avec l'ordre, ils trouvèrent déja l'infortuné Aguirré monté sur sa mule, et à demi nu, qui fut plus affligé qu'auparavant de ce que le juge ne lui faisoit grâce que pour huit jours; de sorte qu'il dit, que puisque le sort en étoit jeté, il consentoit « qu'on executât la sentence; que cela lui éviteroit la peine d'employer le peu de temps qu'on » lui accordoit, à faire chercher des intercesseurs » et des avocats, qui ne gagneroient non plus que » ceux qu'il avoit déjà employés. » Après avoir dit cela il poussa sa mule, et fit sa carrière, au grand mécontentement des Indiens, et des Espagnols, qui ne souffroient qu'à regret de voir traiter si cruellement un gentilhomme; mais il en tira raison dans la suite.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

FIN DU TROISIEME VOLUME.







